

Maria Stella Busana

# ODERZO

## *FORMA URBIS*

Saggio di topografia antica



« L'ERMA » di BRETSCHNEIDER

MARIA STELLA BUSANA  
Oderzo. *Forma urbis*  
Saggio di topografia antica

© Copyright 1995 by «L'ERMA» di BRETSCHNEIDER  
Via Cassiodoro, 19 — Roma

*Progetto grafico:*  
«L'ERMA» di BRETSCHNEIDER

Tutti i diritti riservati. È vietata la riproduzione  
di testi e illustrazioni senza il permesso scritto dell'editore.

**Busana, Maria Stella**

Oderzo, forma urbis : saggio di topografia antica / Maria Stella Busana. -  
Roma : «L'ERMA» di BRETSCHNEIDER, c. 1995, stampa 1996. - 153 p.,  
7 c. di tav. ripieg. : ill. ; 29 cm. - (Bibliotheca Archaeologica ; 16)  
ISBN 88-7062-927-9

CDD 20. 711.4'09372

1. Oderzo - Topografia - Sec. 10. a.C. - 2. d.C.

Il presente volume è pubblicato con il contributo di:

Consiglio Nazionale delle Ricerche — CNR

Cassa di Risparmio della Marca Trevigiana — Cassamarca (Treviso)

## INDICE

PREMESSA di Pierre Gros .....	Pag.	XI
-------------------------------	------	----

### PARTE I

#### IL QUADRO DI RIFERIMENTO

##### CAPITOLO 1. *Studi sulla città antica*

1.1. La cultura dell'antico a Oderzo dal XV al XX secolo .....	»	3
1.2. Gli interventi archeologici a Oderzo .....	»	7

##### CAPITOLO 2. *Geografia fisica e geografia storica*

2.1. Aspetti geologici e morfologici .....	»	11
2.2. Idrografia e paleoidrografia .....	»	12

CAPITOLO 3. <i>La storia</i> .....	»	25
------------------------------------	---	----

### PARTE II

#### LA CITTÀ

CAPITOLO 4. <i>L'insediamento preromano</i> .....	»	33
---	---	----

##### CAPITOLO 5. *Definizione della struttura urbanistica della città romana*

5.1. Altimetria dell'area urbana .....	»	39
5.2. Il perimetro urbano .....	»	41
5.3. L'impianto urbano .....	»	42
5.4. Il sistema viario .....	»	46

##### CAPITOLO 6. *Tipologie architettoniche e organizzazione funzionale*

6.1. L'area forense .....	»	53
6.2. L'impianto termale .....	»	59
6.3. Il presunto edificio di spettacolo .....	»	62
6.4. L'edilizia privata .....	»	64
6.5. L'organizzazione funzionale .....	»	78

##### CAPITOLO 7. *Le aree periferiche*

7.1. Il porto fluviale .....	»	81
7.2. Le necropoli .....	»	82

PARTE III  
DAL TERRITORIO ALLA CITTÀ

CAPITOLO 8. *Territorio e città*

8.1. I confini dell'agro .....	Pag.	91
8.2. La viabilità territoriale e gli accessi alla città .....	»	91
8.3. Le centuriazioni .....	»	95
CAPITOLO 9. <i>Per una lettura diacronica della città</i> .....	»	97
CAPITOLO 10. <i>Persistenze e cambiamenti nella continuità postantica</i> .....	»	105

APPENDICI

APPENDICE 1. <i>La carta archeologica numerica di Oderzo</i> .....	»	121
APPENDICE 2. <i>Bibliografia sistematica dei rinvenimenti di età romana</i> .....	»	125
SCIoglimenti delle abbreviazioni .....	»	141
BIBLIOGRAFIA .....	»	143
FONTI LETTERARIE .....	»	151
FONTI CARTOGRAFICHE .....	»	152
TAVOLE .....	»	155



Quando si giunge alla pubblicazione di un libro è forte il desiderio di esprimere un ringraziamento a quanti hanno aiutato l'estensore fornendogli materiale, informazioni e suggerimenti e lo hanno sostenuto con il loro appoggio.

Nel mio caso, assai lungo è l'elenco, dato che molte delle idee e delle ipotesi formulate sono frutto di discussioni e scambi di opinioni con colleghi e docenti, avviati già durante la compilazione delle tesi di laurea e di specializzazione.

Senza indicarli in ordine di importanza, né di contributo, ma così come mi vengono alla penna, e senza naturalmente che ciò significhi limitare in qualunque maniera la mia responsabilità per quanto scritto, vorrei ringraziare la Soprintendenza Archeologica per il Veneto, il geom. Nicola Saccardi e il geom. Emilio Da Re dell'Ufficio Tecnico del Comune di Oderzo, l'arch. Giancarlo Magoga dell'ex Consorzio del Comprensorio opitergino-mottense, l'arch. Luciano Mingotto, il dr. Claudio Balista, il dr. Alberto Coral dello Studio Geo3 di Treviso, Gianmatteo Vendrasco e tutto lo Studio Sintesi Informatica di Bassano del Grappa, l'arch. Mariano Viale del Laboratorio di Applicazioni Informatiche della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Padova, il dr. Giovanni Azzena e la dott.ssa Manuela Tascio dell'Università «La Sapienza» di Roma, i miei professori Luciano Bosio, Guido Rosada, Francesca Ghedini, Stefania Pesavento, Loredana Capuis, Lorenzo Braccesi e Paolo Sommella, tutto il personale del Dipartimento di Scienze dell'Antichità dell'Università di Padova, gli amici e colleghi Patrizia Basso, Giacomo Sartor, Monica Salvadori, Fulvio Dell'Agnese, Jacopo Bonetto, Ivana Venturini, Gabriella Bertoldo, Cinzia Dal Maso.

Sono profondamente grata al prof. Pierre Gros per i preziosi consigli e per aver accettato di scrivere la premessa al libro.

Un grazie di cuore va infine ai miei genitori, alle mie sorelle e ad Andrea, che costantemente mi ha provocato con le sue osservazioni «sul metodo» e «contro il metodo».

Nel dare alle stampe questo lavoro, auspico che l'approfondimento degli studi e le ultime, inedite campagne di scavo condotte dalla Soprintendenza Archeologica per il Veneto consentano presto ulteriori bilanci sulla topografia antica di Oderzo e del suo territorio.

Padova, 11 settembre 1995

## PREMESSA

Il n'est pas de contribution plus utile à la connaissance du monde romain que celle d'une monographie urbaine. Chaque étude consacrée à une ville apporte sa pièce unique et irremplaçable au vaste puzzle que, de génération en génération, s'efforcent de recomposer les historiens et les archéologues, celui de l'Italie des *urbes*, chère à Virgile.

Chez les Vénètes, comme sur tant d'autres territoires de la Transpadane, la colonisation du II<sup>e</sup> s. avait très tôt ancré dans les mentalités la conviction que la structure urbaine était la seule qui fût aux yeux des Romains porteuse de valeurs idéologiques et politiques. Les « anticipations » que nous relevons sur de nombreux sites, en matière d'architecture et d'urbanisme, de Brescia à Aquilée, témoignent du fait que les mesures d'intégration juridique consécutives à la Guerre sociale, en 89, en 59 et en 49 av. J.-C., ne firent qu'entériner des réalités économiques et sociales, et reconnaître une tendance déjà ancienne à la reproduction des modèles et des typologies édilitaires diffusés par Rome.

Dans le cas particulier d'Oderzo l'analyse globale est d'autant plus digne d'attention qu'elle concerne un établissement précocement engagé dans ces processus d'homogénéisation, ne fût-ce que par la création de la *via Postumia* en 148 av. J.-C., mais sur lequel nulle synthèse n'avait cru devoir jusqu'à présent s'arrêter, et dont seuls quelques spécialistes connaissaient, dans la meilleure hypothèse, le musée archéologique. Le cas d'*Opitergium*, dont le nom, du moins, fut longtemps familier aux collégiens, pour peu qu'ils gardassent quelque souvenir de leurs laborieuses lectures de Lucain, revêt en fait un caractère d'exemplarité puisqu'il permet de retracer à grandes lignes l'évolution d'un site occupé sans discontinuité depuis les phases vénètes jusqu'à la fin de l'Antiquité.

Établissant un premier bilan à partir des interventions archéologiques les plus récentes, sans oublier pour autant l'acquis des siècles précédents, M. S. Busana propose ici une étude topographique et urbanistique dont l'efficacité s'affirme dès la première lecture. L'Auteur embrasse en effet l'ensemble d'un territoire, dans ses aspects géologiques et hydrographiques, dans son organisation viaire et dans celle de son parcellaire. Une telle vision d'ensemble, qui ne néglige aucun des paramètres naturels ou humains, autorise une réflexion historique approfondie, en dépit de la relative pauvreté des vestiges. Le municipe et son ager apparaissent ainsi, à toutes les phases de leur évolution, comme des entités complémentaires et interdépendantes, auxquelles le port et les échanges qu'il autorise confèrent une particulière vitalité. La continuité entre la période vénète et la période municipale, les restructurations augustéennes et les aménagements ou destructions ultérieures peuvent être dès lors replacés dans un contexte organique qui donne à chacune des phases répertoriées sa dimension propre.

Riches de sens apparaissent dans cette perspective les modalités et la chronologie de l'implantation du centre monumental; certes difficiles à restituer dans le détail en raison de la rareté des données exploitables, elles sont malgré tout examinées avec soin. La précocité d'une ordonnance architecturale qu'on devine canonique, avec basilique et forum entouré de portiques, n'est pas le moindre des acquis de cette recherche. L'inscription retrouvée en 1977 qui fait état du dallage d'une place dotée d'un podium périphérique est avec raison à rendre au forum et détachée du théâtre auquel on avait cru dans un premier temps pouvoir l'attribuer.

En ce qui concerne le théâtre, précisément, il serait du plus haut intérêt de savoir s'il était en position centrale ou en position périphérique: la signification de l'édifice de spectacle se modifie, comme on sait, sensiblement selon sa localisation dans l'espace urbain.

A vrai dire, autant que les résultats de cette large enquête, les questions qu'elle soulève s'avèrent importantes, et le catalogue systématique des trouvailles, appuyé sur une carte numérique à « digitalisation interactive », constitue une base de données indispensable à toute intervention ultérieure.

C'est donc un dossier dynamique qui nous est ici proposé, l'organisation planimétrique de la ville ou de son territoire, ses infrastructures et son équipement s'inscrivant dans une perspective diachronique dont la périodisation est déjà remarquablement définie. On peut raisonnablement espérer que la trame ainsi mise en place sera bientôt enrichie et densifiée par les recherches futures. Tel qu'il est, ce livre, exhaustif en l'état actuel des connaissances, constitue à la fois une référence désormais incontournable et un instrument dont la valeur heuristique sera, n'en doutons pas, confirmée dans un proche avenir.

PIERRE GROS

*Questo libro è per Andrea*

PARTE I

*Il quadro di riferimento*

## CAPITOLO 1

### STUDI SULLA CITTÀ ANTICA

#### 1.1 *La cultura dell'antico a Oderzo dal XV al XX secolo*

La storia e le antichità di Oderzo hanno suscitato, sin dal XV secolo, l'interesse e la curiosità di studiosi e appassionati cultori delle memorie locali. Le loro opere, sebbene spesso appaiano fantasiose, volte a rendere « merito » alla città e quindi difficili da vagliare circa i dati da ritenere in qualche modo utilizzabili, costituiscono una testimonianza sempre suggestiva.

Marin Sanudo, diplomatico e cronista veneziano, ci ha lasciato la prima, breve descrizione della città di Oderzo, come egli la vide durante un viaggio nella terraferma veneziana, compiuto verso la fine del XV sec. Descrizione che rispecchia la situazione urbanistica dell'impianto medievale, ma non lascia intuire nulla della fase romana della città<sup>(1)</sup>. Pur non avendo specifici interessi storici ed archeologici, il funzionario della Repubblica Serenissima si sofferma a descrivere alcuni « epitaphij » (quattro iscrizioni sepolcrali sicuramente dislocate), che attestavano l'antichità del « Castello »; silloge che il Mommsen giudica *parum curiose*, con esempi malamente copiati e tuttavia non disprezzabile<sup>(2)</sup>. A partire dal XV sec., il patrimonio epigrafico di Oderzo divenne oggetto preferenziale di studio da parte di eruditi<sup>(3)</sup>.

Esattamente dopo un secolo, nel 1583, un tale Giovanni Pinadello, nell'ambito di una descrizione del territorio trevigiano, parla a lungo anche della « Podesteria di Uderzo »<sup>(4)</sup>. L'autore, in modo assolutamente fantasioso, narra la storia della città a partire dalla leggendaria edificazione, attuata, dopo la rovina di Troia, ad opera di « Euganei e Troiani », fino al passaggio di Oderzo sotto la Repubblica Veneta. Per l'epoca romana e medievale, l'autore attinge a quelle poche attestazioni che purtroppo constatiamo essere ancora le uniche fonti anche a nostra disposizione (Strabone, Plinio, Lucano, Floro, Tacito, Tolomeo, Paolo Diacono, le cronache medievali e alcuni dati documentari)<sup>(5)</sup>.

Per la prima volta troviamo sostenuta e data con assoluta certezza la falsa opinione, in seguito accolta da molti autori, secondo cui in epoca romana il mare giungeva vicino alla città, « come ne fanno fede — sostiene il Pinadello — le memorabili antichità » e le navi degli Opitergini andati in aiuto di Cesare durante la guerra civile<sup>(6)</sup>. Con maggior senso critico, quelle stesse « antichità » furono invece riferite dallo studio-

<sup>(1)</sup> « Questo castello circonda uno quarto di mio... A' tre porte: di S. Martin quella del Ponte dela Stalla... et la terza quella va a Treviso... A' uno bello borgo apresso la porta Trivixana » (SANUDO (1483) 1847, p. 127). Cfr. capitolo 10.

<sup>(2)</sup> CIL, V, 1974, 2019 (perdute), 2008, 2015; il Mommsen parla del Sanudo alle pp. XXII e 320. Un certo interesse per lo studio della topografia opitergina potrebbe rivestire l'iscrizione vista dal Sanudo « im basi columnae domus Johannis aromatarij in foro opitergino », qualora si riuscisse a localizzare l'abitazione. Solo così si comprenderebbe se, con l'espressione « in foro opitergino », il Sanudo intendesse riferirsi alla piazza principale dell'Oderzo dei suoi tempi e attuale (piazza Vittorio Emanuele II, che l'autore chiama altrove « piazza »), oppure al foro della romana *Opitergium*, individuato di recente tra via Roma e via Mazzini, ma che ai tempi del Sanudo poteva essere ancora visibile. Una terza possibilità è che nel XV sec. si ritenesse erroneamente piazza Vittorio Emanuele II sede dell'antico foro romano.

<sup>(3)</sup> Le principali sillogi delle iscrizioni opitergine sono citate in FORLATI TAMARO 1976, pp. 15-16.

<sup>(4)</sup> PINADELLO (1583) 1984, pp. 90-92.

<sup>(5)</sup> Le fonti antiche su Oderzo sono analizzate nei capitoli 2 e 3.

<sup>(6)</sup> In particolare, il Pinadello si riferisce al rinvenimento di « gran marmi con grossi anelli di bronzo impiombati », interpretati come una banchina portuale, e di « scalini di pietra viva per i quali si scendeva al porto » in una località detta « Le

so locale Reggio Melchiori (nella sua *Descrizione di alcune cose attinenti ad Opitergio*, 1607) ad un « seno di qualche grossissima fiumara »<sup>(7)</sup>.

Il Melchiori elenca inoltre una serie di rinvenimenti archeologici effettuati ad Oderzo, senza indicarne mai il luogo di rinvenimento (mosaici bellissimi anche figurati, statue — di cui una « in finissimo marmo pario » attribuita a Balbino — medaglie, urne, lucerne, una corona d'oro regale, iscrizioni) e, di particolare interesse, un « vaso di bronzo quadro, pieno di laminette di rame, nelle quali da una parte era intagliato il nome di un antico, dall'altra era una P e un XV ovér VII et simili figure »: laminette che potrebbero essere interpretate come *tesserae* di ingresso a spettacoli. Questa notizia, che potrebbe costituire un indizio dell'esistenza di un edificio per spettacoli ad *Opitergium*, finora non accertata sul terreno, non è più verificabile<sup>(8)</sup>.

Le vicende della città ritornano nelle *Memorie opitergine* di Francesco Daniotti Sanfiore (1712), un nobile di Oderzo, che prende in considerazione notizie storiche e leggende senza distinguerne criticamente il valore. Venendo a parlare dell'impianto difensivo della città romana, il Daniotti Sanfiore sembra attribuire a quella fase cronologica evidenze che risalivano invece ad età medievale, descrivendoci una *Opitergium* « quasi quadrata... ch'aveva d'alcune parti mura con forti et alte torri... Nel mezzo della città era il castello forte et atto alla difesa », come provano « alcune reliquie di mura, torri, e sotterranee fondamenta »<sup>(9)</sup>.

In due casi tuttavia l'erudito opitergino fornisce delle indicazioni topografiche che sembrano concordare, a grandi linee, con le conoscenze attuali: l'estensione dell'antico abitato romano da Villa Bortoluzzi al borgo di Spinè e dal Monticano al Vecchio Navisego<sup>(10)</sup> e forse la localizzazione del foro romano (insieme ad altri anacronistici edifici) nella « Villa della Piramide », cioè in via Roma<sup>(11)</sup>.

Nessun dato nuovo emerge dai pochi passi conosciuti, per via indiretta, delle *Notizie intorno alla città di Oderzo ed ai suoi letterati* (1743) del veneziano Albrizzi Almorò<sup>(12)</sup>, né dalla *Historia di Trivigi* del Bonifaccio (1744)<sup>(13)</sup>.

Maggior interesse rivestono invece i capitoli dedicati a Oderzo da Giacomo Filiasi, nella vasta opera che abbraccia tutta la storia delle Venzie dai tempi preistorici fino al Medioevo (1796, 1811<sup>2a</sup>). Dimostrando talvolta una consapevolezza critica non comune per quei tempi, lo studioso passa in rassegna le notizie storiche e topografiche tramandate sulla città. Riguardo queste ultime, si sofferma sull'antica situazione idrografica dell'agro opitergino, in particolare sull'opinione circa la posizione marittima di Oderzo in età romana,

Basse » (PINADELLO (1583) 1984, p. 90). Questa denominazione, generalmente attribuita a tutto il territorio a S di Oderzo, dal Mantovani venne identificata nella località Magera o Margera, posta a E di Oderzo (MANTOVANI 1874, p. 145), dove sono riconoscibili numerose paleoanse del Monticano (cfr. capitolo 2.2). Riguardo al famoso episodio di Volteio Capitone e dei mille opitergini, si veda il capitolo 3.

<sup>(7)</sup> Conosciamo indirettamente, dagli scritti di Zalla e Bellis, il contenuto e alcuni passi dell'opera di Reggio Melchiori (ZALLA 1876, p. 38; BELLIS (1958) 1988, p. 170, nt. 1), dal momento che il manoscritto del Melchiori, conservato fino ad alcuni decenni fa presso la Biblioteca comunale di Treviso, non è più reperibile.

<sup>(8)</sup> Il Mantovani afferma che ai suoi tempi il vaso bronzeo, come la statua di Balbino, si trovavano al Museo Correr Pisani di Venezia, da dove poi scomparvero (MANTOVANI 1874, p. 132).

<sup>(9)</sup> DANIOTTI SANFIORE 1712, pp. 7-8, 55.

<sup>(10)</sup> « Il principio della città era dove al presente è il Monastero dei Monaci Camaldolesi [ora Villa Bortoluzzi] e terminava sino al Borgo di Spinè di longitudine, di latitudine poi dal Monticano Fiume sino al Canale di Marina [ora Vecchio Navisego]... Ovunque qui si fondi o per gettar fondamenta o per cavar fossi in tutti i luoghi s'incontra in medaglie, fondamenta, in pietre vive lavorate, in mosaichi, pezzi di vie cittadine, e ciò occorre solamente dentro all'ambito costituito » (DANIOTTI SANFIORE 1712, p. 8).

<sup>(11)</sup> « La Piazza fu lastricata di mattoni di pietra viva, si scorgono parte delli medesimi ancor oggi di nella Villa della Piramide... Il castello era situato nella via della Piramide, come pure il Palazzo del Prefetto e di molti altri Maggiori, et si scorgevano ancor molte loggie, sontuosi edifizii, tempi » (DANIOTTI SANFIORE 1712, p. 9). La denominazione di via Roma come « Contrada detta del Borgo della Pirama » (= Piramide) è attestata ancora nel catasto austriaco (1842) e deriva da un piccolo monumento a piramide innalzato dagli Opitergini nel 1565 in onore di Bernardo Cornèr, Pretore o Podestà nel 1563 (cfr. BELLIS (1958) 1988, p. 146).

<sup>(12)</sup> L'opera, oggi introvabile, uscì nel periodico veneziano « Memorie storiche che spargonsi di settimana in settimana per la colta Europa » e fu consultata dal Mommsen nella raccolta Cicogna, poi donata alla Biblioteca Correr di Venezia.

<sup>(13)</sup> BONIFACCIO 1744, pp. 15-16.



Fig. 1. Prospetto di Oderzo eseguito nella seconda metà del XVIII sec. da don Filippo Zanetti, ultimo Decano della Collegiata Opitergina, con la rappresentazione dei principali edifici della città. Nella veduta, presa da SO, risulta fortemente accentuata la morfologia a dosso del sito.

che giudica infondata, e sugli antichi collegamenti fluviali e stradali, che determinarono, insieme alla fertilità della pianura circostante, la fortuna della città<sup>(14)</sup>.

Trattando del patrimonio archeologico di *Opitergium*, il Filiasi si limita ad elencare alcune iscrizioni e pochi altri manufatti, oggi dispersi. Solamente riferendo del rinvenimento, allora recente, del famoso mosaico detto « del triclinio » (n. 73)<sup>(15)</sup>, che egli giudica « il più bello forse che fino ad ora si sia scoperto », ci fornisce l'importante dato, altrimenti perduto, della profondità a cui il pavimento giaceva (4 piedi = 1.20 m ca.)<sup>(16)</sup>.

Dopo decenni di silenzio, nel 1872 e nel 1877, il Mommsen porta a termine il V volume del CIL, in cui trovano posto anche le iscrizioni opitergine, alcune tramandate solo dalle sillogi, altre presenti ancora ad Oderzo, altre infine di recente acquisizione<sup>(17)</sup>.

Veniamo così a sapere che due *tituli* frammentari, *diversi, sed simillimi*, pertinenti ad un epistilio, furono rinvenuti insieme ad alcuni *lapides sculptos* nel « campo delle Rive », localizzabile forse nell'area allora non edificata posta a S di via Mazzini (strada denominata « Contrada detta del Borgo delle Rive » nel catasto austriaco del 1842).

Tali *lapides*, secondo il Mommsen, dovevano costituire i resti dell'*arcum* nominato nelle iscrizioni, eretto dal liberto *P. Veneteius* per sé e per il suo patrono<sup>(18)</sup>. In base al testo, sembrerebbe quindi trattarsi di un'arco con carattere di celebrazione privata e probabilmente funeraria<sup>(19)</sup>.

Per quanto riguarda l'eventuale posizione urbana che il monumento avrebbe avuto — volendo tenere in considerazione l'interpretazione del Mommsen — dobbiamo ritenere, alla luce dei pochi confronti noti,

(14) *FILIASI* 1811<sup>2</sup>, I, 17, pp. 388-396. Secondo il Filiasi, la città era collegata al mare mediante alcuni rami del Piave (che forse scorreva anche nell'alveo dell'attuale Monticano) e dal Livenza (che forse aveva un corso-più vicino alle sue « mura »). Cfr. capitolo 2.2.

(15) La numerazione fra parentesi indicata d'ora in avanti si riferisce all'elenco dei rinvenimenti di età romana riportato nell'Appendice 1. Essa consente inoltre di identificare gli stessi nell'apparato cartografico.

(16) *FILIASI* 1796, II, 19, pp. 182-183, nt. A.

(17) *CIL*, V, 1963-2033, 8782-8794.

(18) Cfr. *CIL*, V, 8783 e 8788. I due frammenti di epistilio sono tuttora conservati presso il Museo Civico Opitergino; mentre i *lapides sculptos*, di cui dava notizia il Luciani, sono andati dispersi. Cfr. anche FORLATI TAMARO 1976, pp. 76-77, n. 47a e n. 47b.

(19) A favore di una destinazione funeraria dell'arco, sulla base del testo epigrafico, si è pronunciata la Tirelli (cfr. TIRELLI 1987d, p. 381).



che l'arco fosse stato eretto in luogo urbanisticamente significativo, ad esempio in prossimità dell'area forense<sup>(20)</sup> o in corrispondenza di un ingresso alla città<sup>(21)</sup>. È peraltro possibile che le iscrizioni non si trovassero più nella posizione originaria e fossero state reimpiegate.

Nel 1874, tutto il materiale archeologico rinvenuto fino ad allora e giacente in raccolte private (ad esempio, le collezioni Galvagna, Fautario, Gasparinetti, Bissoni, Bon, Sopran e Perrucchino) venne per la prima volta pubblicato nell'opera-catalogo del bergamasco Gaetano Mantovani, provocatoriamente intitolata *Museo opitergino*, con lo scopo dichiarato di sensibilizzare l'Amministrazione locale a costituire un Museo civico.

L'autore, senza tener conto delle pagine dedicate dal Mommsen ad *Opitergium*, nuovamente raccoglie e commenta tutte le iscrizioni latine rinvenute ad Oderzo o riferentisi ad Oderzo e provenienti dal territorio circostante (dall'età romana fino all'età moderna); aggiunge inoltre i « marmi anepigrafici » e gli « oggetti vari » scoperti nella città, indicando sempre, quando conosciuto, il luogo di rinvenimento.

Nel 1875, si torna a parlare di Oderzo nel *Manuale topografico-archeologico d'Italia* del sen. Luigi Torelli. Da questa pubblicazione, che non apporta alcuna novità alle conoscenze sulla città antica, veniamo a sapere che « sul suolo di Oderzo non vennero mai praticati scavi dietro un piano regolare e per lo scopo di scoprire antichità; molto si trovò, ma per scavi fatti a caso »<sup>(22)</sup>.

Nel frattempo, in un articolo apparso su « Archivio Veneto », Angelo Zalla si proponeva di chiarire tre annose questioni: la localizzazione del *portus Liguentia* nominato da Plinio, che lo Zalla riteneva porto fluviale interno del centro opitergino e ubicava a Motta di Livenza, rifiutando l'ipotesi di una posizione « marittima » di Oderzo; l'ubicazione e l'estensione della città romana, che sorgeva, secondo lo studioso, nella stessa posizione di quella odierna, ma era più ampia; le sue vicende storiche, senza aggiungere nulla di nuovo<sup>(23)</sup>.

Pur giungendo a conclusioni talvolta arbitrarie, le osservazioni dello Zalla, che tengono nella dovuta considerazione elementi geomorfologici, archeologici, storici e toponomastici, risultano quasi sempre di un certo interesse. La sua proposta, un po' ingenua, di praticare dei tagli trasversali, profondi 10 m, nelle aree non abitate dell'esteso dosso e di esaminarne i vari strati per poter « chiarire l'antichità e la storia di Opitergio » rivelano la sua concezione moderna della ricerca archeologica, interessata alle fasi di vita della città e non esclusivamente al recupero del « bell'oggetto da collezione ».

I tempi erano maturi per due iniziative molto importanti: l'istituzione del Museo Civico Opitergino<sup>(24)</sup> e la deliberazione dei primi scavi archeologici programmati, eseguiti dal 1876 al 1900. I risultati delle ricerche vennero pubblicati nelle « Notizie degli Scavi » (dal Pantano, dallo Zava e dal Ghislanzoni)<sup>(25)</sup> o in altri quotidiani e periodici meno specialistici. Purtroppo, i dati archeologici emersi, mai associati a una documentazione grafica, sono collegati alla realtà topografica soltanto con generiche indicazioni del tipo « in proprietà di », « in contrada », « presso la piazza » e inoltre sono senza alcuna indicazione cronologica di dettaglio.

<sup>(20)</sup> Tra i rari esempi di archi urbani a cui è stato attribuito un probabile carattere di celebrazione privata e forse funeraria, doveva probabilmente trovarsi in area forense, data la vicinanza alle terme e al cosiddetto tempio di Diana, l'arco eretto da *L. Pompeius Campanus* ad *Aquae Gratianae* (Aix-les-Bains) (cfr. SCAGLIARINI CORLAITA 1979, p. 38, nt. 16).

<sup>(21)</sup> È il caso, ad esempio, dell'arco dei Sergi a Pola, originariamente addossato alla Porta Aurea, sul lato interno verso la città, in corrispondenza di un asse viario importante diretto al foro; successivamente esso fu trasformato in un monumento isolato dopo che, nel secolo scorso, la Porta venne demolita (cfr. TRAVERSARI 1971).

<sup>(22)</sup> TORELLI L. 1875, I, pp. 86-89.

<sup>(23)</sup> ZALLA 1876, pp. 29-55. Per quanto riguarda l'ubicazione del *portus Liguentia*, è da ritenersi errata l'ipotesi dello Zalla e da preferire quella proposta dagli studiosi moderni, allo sbocco del Livenza nella laguna, forse nell'area di Brian (cfr. ROSADA 1979, col. 191 ss.). Riguardo invece l'ubicazione e l'estensione della città romana, il confronto tra i catasti austriaco (1842) e regio (1890-91) e la distribuzione dei resti archeologici attualmente a disposizione confermano una parziale sovrapposizione dell'impianto urbano moderno su quello antico e una maggior estensione di quest'ultimo.

<sup>(24)</sup> L'istituzione del Museo Civico, votata nel 1876, avvenne nel 1882 (il primo album per le firme dei visitatori porta la data del 30 dicembre del 1881) (BELLIS (1958) 1988, pp. 424-425). Nel 1994 la raccolta archeologica del Museo Opitergino, notevolmente arricchitasi negli ultimi anni, ha ricevuto un nuovo allestimento.

<sup>(25)</sup> NSc 1883, pp. 112-113, 194-197; ZAVA 1891, p. 143; GHISLANZONI 1931, pp. 138-139.

A questo momento, comunque fervido di iniziative, seguirà un lungo silenzio degli studi, interrotto soltanto attorno agli anni '50 dall'attività di un meritevole studioso locale, Eno Bellis, Ispettore Onorario della Soprintendenza, a cui si deve il rinato interesse per le antichità opitergine e nuove iniziative di scavi archeologici. Le sue numerose pubblicazioni<sup>(26)</sup>, tese a conservare la memoria della storia e della vita di Oderzo e del suo territorio dalle origini ai tempi recenti, hanno un valore non uniforme: la parte storica è talvolta manchevole nella documentazione delle fonti, quella archeologica presenta una localizzazione approssimativa di scavi e reperti (anche quando il Bellis fu testimone diretto), l'assenza di qualsiasi documentazione grafica, un'attenzione sommaria ai problemi stratigrafici e cronologici. Nonostante questi limiti, nella *Piccola storia di Oderzo romana* (1968, 1978<sup>2</sup>) trova spazio, per la prima volta, un interesse per la ricostruzione archeologico-topografica della città antica, non priva di intuizioni rivelatesi successivamente esatte alla luce dell'aggiornamento delle ricerche<sup>(27)</sup>.

Solamente nel 1976 il materiale epigrafico ed archeologico di età romana (musivo e lapideo) conservato nel Museo Civico Opitergino è stato adeguatamente studiato e pubblicato, sulla base di analisi e confronti tipologici e stilistici, contribuendo scientificamente alla conoscenza storica, giuridica, artistica del centro antico<sup>(28)</sup>.

La volontà di tutelare non solo ciò che era già noto ed acquisito dell'antica Oderzo, ma anche quel patrimonio di conoscenze e di materiali ancora da scoprire, messo in pericolo dallo sviluppo urbanistico della città, è stata all'origine di un importante provvedimento adottato in quegli stessi anni, grazie anche al contributo di sensibilizzazione fornito dal Gruppo Archeologico locale. Dal 1975, il Piano Regolatore Generale definisce infatti come Zona Archeologica tutto il centro urbano e alcune aree periferiche di Oderzo, racchiudendole entro una precisa perimetrazione, all'interno della quale ogni concessione edilizia è condizionata al rilascio di un nullaosta preventivo da parte della Soprintendenza Archeologica<sup>(29)</sup>. A seguito di tale provvedimento, negli ultimi anni il centro di Oderzo è stato oggetto di serie ricerche archeologiche che, pur nell'ambito di un'« archeologia di salvataggio », hanno permesso considerevoli progressi nella conoscenza dell'assetto urbanistico della città antica, resi noti mediante relazioni tecniche e sintesi generali<sup>(30)</sup>.

## 1.2 *Gli interventi archeologici a Oderzo*

Per una valutazione più approfondita dei dati topografici acquisiti a partire dai rinvenimenti archeologici effettuati nel contesto opitergino, appare opportuno procedere preliminarmente ad una classificazione delle diverse tipologie degli interventi archeologici effettuati nel corso degli anni nell'ambito urbano e nell'immediata periferia.

I dati ricavabili da una tale analisi forniscono infatti indicazioni molto interessanti, riguardo sia la valutazione della qualità informativa dei rinvenimenti, necessariamente legata alla modalità di acquisizione degli stessi, sia l'evoluzione della qualità degli interventi archeologici ad Oderzo, sino ad arrivare alle forme dell'attuale politica di salvaguardia del patrimonio archeologico opitergino.

Dallo spoglio delle pubblicazioni e degli archivi, infatti, risulta che i manufatti antichi ad Oderzo (strutture e materiale mobile) sono stati acquisiti, quanto alla modalità di rinvenimento, essenzialmente nei seguenti modi:

- scasso, generalmente edilizio, aratura o riporto di terra: si tratta di una scoperta casuale in ogni fase;
- scavo archeologico non programmato, conseguente ad un'iniziale scoperta casuale;

<sup>(26)</sup> BELLIS 1958; BELLIS (1958) 1988; BELLIS 1960; BELLIS 1962; BELLIS 1963; BELLIS 1973<sup>2</sup> (I ed. 1964); BELLIS 1978<sup>2</sup> (I ed. 1968); BELLIS 1979.

<sup>(27)</sup> Al Bellis si deve anche la compilazione, nel 1954, della prima Carta archeologica della città con indicazione simbolica dei rinvenimenti, alla scala approssimativa di 1:7000, rimasta inedita.

<sup>(28)</sup> FORLATI TAMARO 1976; BAGGIO, DE MIN, GHEDINI, PAPAAYA, RIGONI, ROSADA 1976.

<sup>(29)</sup> Cfr. P.R.C.G., art. 30, pp. 49-50 e R.I.E., art. 9, p. 6.

<sup>(30)</sup> Per la bibliografia di riferimento, si confrontino i capitoli successivi e in particolare l'Appendice 2.

— scavo archeologico programmato, per esclusive ragioni di studio e di ricerca, ovvero in previsione di lavori edilizi: scoperta non casuale in ogni fase.

In relazione alla qualità dell'intervento, poi, occorre distinguere gli sterri dagli scavi archeologici.

Nel caso di rinvenimenti conseguenti a scasso, aratura o riporto, è stato inevitabilmente compiuto uno sterro, cioè un vero e proprio sbancamento che ha causato la perdita di qualsiasi dato stratigrafico e di gran parte del materiale, mancando in ogni fase una finalità archeologica.

Nell'ambito delle indagini archeologiche vere e proprie, invece, è possibile riconoscere, sulla base della documentazione accessibile, scavi stratigrafici e scavi definibili in qualche modo « selettivi » (anche se non con un tale intento programmatico). Nel primo caso risultano distinti e documentati, con piante e sezioni, i singoli strati archeologici e le strutture. Nel secondo caso, invece, le indicazioni stratigrafiche sono assenti o molto sommarie e manca una documentazione grafica dello scavo (piante e sezioni).

Tali modalità di rinvenimento hanno inevitabilmente comportato un'acquisizione assai differenziata del materiale archeologico e delle informazioni, in relazione alla minore o maggiore attenzione posta ai reperti e alla stratigrafia dei depositi archeologici.

Gli interventi che hanno comportato uno sterro sono stati effettuati, la maggior parte, nell'ambito di lavori edilizi (distribuiti in tutti i settori della città) e, in misura minore, a seguito di riporti di terra o in occasioni non determinabili.

Per quanto riguarda i manufatti rinvenuti secondo le suddette modalità (sterro o tecnica non determinabile), si tratta spesso di materiale sporadico, preromano o romano, ma anche di numerosi lacerti murari e pavimentali che, se documentati correttamente, avrebbero fornito importanti indicazioni sulla topografia opitergina: ad esempio, le strutture rinvenute al di sotto della sede stradale di via Roma, in parte lasciate *in situ*, o nel Parco comunale, area che rimane tuttora di incerta fisionomia.

È importante sottolineare, tuttavia, che, nella quasi totalità, interventi di questo tipo risalgono ad epoca precedente l'approvazione del Piano Regolatore Comunale Generale (1975); dopo tale data, all'interno dell'area archeologica perimetrata, si conta un esiguo numero di sterri e di interventi di modalità e qualità non determinabili. Questi dati attestano l'importanza e l'efficacia dell'iniziativa adottata negli ultimi decenni ad Oderzo ai fini della tutela del patrimonio archeologico ancora sepolto.

Quanto agli interventi di scavo archeologico, appare interessante osservare come le indagini di ricerca (scavi programmati), alla luce dei dati che le pubblicazioni (e talvolta la documentazione d'archivio) hanno fornito, sembrerebbero essere state condotte per la maggior parte con metodo « selettivo »: ciò si spiega considerando che essi risalgono alla fine del secolo scorso e alla metà del nostro secolo.

Tali sono, innanzi tutto, i primi scavi archeologici condotti ad Oderzo:

- le due campagne promosse dal conté Revedin, nel 1879 e nel 1882-3, nelle sue proprietà in località S. Martino (forse nell'area dell'attuale Villa Bortoluzzi), a NO della città;
- una campagna promossa dal Comune, nel 1882, e alcune promosse da tale signor Biuso, nel 1884-5, nelle proprietà dello stesso sig. Biuso situate in via Spinè e in località Naviseghi, a SE della città.

La localizzazione periferica degli scavi e la totale assenza di indagini nel centro urbano attestano il disinteresse, in quell'epoca, per la ricostruzione archeologico-topografica di Oderzo antica e il desiderio, invece, di recuperare oggetti belli e preziosi (cercati, soprattutto, tra i corredi tombali) che arricchissero le collezioni private dei nobili Opitergini (ma anche i neo-costituiti Musei Civici di Treviso e di Oderzo).

In secondo luogo, si ritrova la serie di indagini condotte dalla Soprintendenza Archeologica e dal Comune di Oderzo nel decennio 1950-60, grazie all'opera di sensibilizzazione e di attiva partecipazione dell'Ispettore onorario Eno Bellis:

- un saggio nel giardino della Pretura, in viale Gasparinetti;
- alcuni saggi effettuati nel Parco comunale, nel 1951-1952 e nel 1959;
- alcuni saggi nella proprietà Aliprandi, in via Roma, nel 1955;

- la prima campagna di scavi alla Mùtera di Colfrancui, nel 1955;
- un saggio nella proprietà Furlanetto, in via Roma, nel 1962.

Per la prima volta, quindi, viene rivolta l'attenzione all'area urbana, allo scopo dichiarato di indagare le fasi di vita più antiche della città e di ricostruirne la topografia.

In periferia, suscita molto interesse solo la Mùtera di Colfrancui, la cui posizione sopraelevata e i manufatti rinvenuti nelle sue vicinanze la facevano giustamente ritenere un sito archeologico di antichissima frequentazione. Purtroppo, unica fonte per queste campagne di scavo sono le notizie, piuttosto sommarie, che troviamo nelle pubblicazioni del Bellis.

In seguito, solo la Mùtera di Colfrancui è stata oggetto di una seconda campagna di scavo, condotta nel 1982 con metodi stratigrafici. L'indagine ha inaugurato una serie di ricerche incentrate proprio sulle mùtere, allo scopo di indagarne l'origine e la funzione.

Negli ultimi anni, dunque, si sono diffuse le moderne tecniche dello scavo stratigrafico; d'altra parte, sono praticamente scomparse le indagini archeologiche programmate a scopo di studio. La ricerca, infatti, si è generalmente e necessariamente orientata, in modo più deciso, verso le opportunità create dagli scavi cosiddetti « di salvataggio ».

Gli interventi dell'archeologia « di salvataggio », resi possibili dai sempre più vasti programmi edilizi (ristrutturazione di vecchi palazzi del centro storico, nuove costruzioni, creazione di infrastrutture e servizi), sono stati condotti quasi tutti dopo il 1976 (eccetto la prima e seconda campagna di scavo nella proprietà ex Parpinelli, in via dei Mosaici, rispettivamente del 1951 e del 1971), prevalentemente con metodi stratigrafici.

I risultati di questi scavi, effettuati nell'ambito dell'area archeologica sottoposta a tutela dal PRG e finalmente condotti con criteri scientifici, hanno fornito una vasta conoscenza della città antica: tra i risultati più importanti, per l'epoca preromana, il vasto complesso abitativo-artigianale gravitante su un antico asse viario, messo in luce nel settore urbano nordorientale; per l'età romana, parte della rete stradale e fognaria, l'area forense, un impianto termale, alcune *domus*, un tratto delle mura urbiche, il molo fluviale e il sistema di regolamentazione della navigazione interna, alcune aree di necropoli.

Purtroppo molti ostacoli impediscono di sfruttare completamente le nuove metodiche di indagine adottate. Le ricerche archeologiche, soprattutto in ambito urbano, sono condizionate infatti da innumerevoli limitazioni connesse a problemi oggettivi, il più importante dei quali è senza dubbio la disponibilità delle risorse scientifiche e finanziarie necessarie per gli scavi.

Se, a seguito della normativa prevista dal Piano Regolatore Generale Comunale, l'onere dell'indagine archeologica spetta al titolare della concessione fino alla profondità prevista dal progetto edilizio, difficilmente sussistono le condizioni perché le indagini possano proseguire ulteriormente.

D'altra parte, la morfologia del dosso opitergino, originariamente irregolare, e la sua condizione di sito a continuità di vita hanno fatto sì che gli strati archeologici, specialmente di età preromana, si trovino spesso a profondità maggiori di quelle mediamente raggiunte dai progetti edilizi. La conseguenza è che solamente in pochi casi le indagini archeologiche di questi ultimi anni hanno consentito di esplorare in modo esauriente la stratigrafia di Oderzo, mentre solo eccezionalmente si è potuto raggiungere lo strato sterile. La conoscenza ancora troppo scarsa e lacunosa dei depositi archeologici del sottosuolo opitergino costituisce un grosso limite per uno studio archeologico-diacronico della città.

A ciò si aggiunge un ulteriore limite costituito dal fatto che troppo scarsi risultano gli interventi che permettono una localizzazione topografica precisa dei rinvenimenti e ancor meno quelli che consentono di collocare planimetricamente le strutture antiche (per lo più gli scavi effettuati negli ultimi 10-15 anni). Molti rinvenimenti infatti sono stati effettuati in punti non identificabili con sicurezza e risultano quindi localizzabili solo « zonalmente ».

Ugualmente insufficienti risultano poi gli interventi che consentono di proporre una datazione dei rinvenimenti, e sono in gran parte quelli coincidenti con gli interventi localizzabili con precisione.

Al problema della cronologia — e quindi alla possibilità di uno studio diacronico della città (le modificazioni nel tempo dell'estensione, della *forma urbis*, delle destinazioni prevalenti) — si lega strettamente un

ulteriore fattore, già ampiamente trattato, condizionante il valore della documentazione archeologica: le modalità attraverso cui i rinvenimenti sono stati effettuati e la conseguente valutazione qualitativa degli interventi. Di fatto, possiamo ritenere sicure solo le datazioni proposte per quei rinvenimenti che sono stati effettuati nell'ambito di scavi archeologici condotti con criteri stratigrafici. Solo in questi casi le cronologie hanno potuto essere basate, oltre che sulle caratteristiche tecnico-stilistiche, anche sulle associazioni di materiale. Meno sicure risultano, invece, le datazioni proposte per tutti i rinvenimenti emersi inseguito a sterri, a scavi selettivi o ad interventi non valutabili qualitativamente, in quanto spesso desunte solamente da elementi tecnico-stilistici o dalla presenza di materiale mobile non rinvenuto con sicurezza in associazione stratigrafica con i resti architettonici.

Di tutti questi elementi occorre tener conto ove si voglia condurre un'analisi topografica complessiva dei dati archeologici relativi al sito opitergino.

## CAPITOLO 2

### GEOGRAFIA FISICA E GEOGRAFIA STORICA

#### 2.1. *Aspetti geologici e morfologici*

Oderzo si trova al centro della media pianura trevigiana compresa tra il Piave ed il Livenza, su un rialzo del terreno, alla destra di un'ampia ansa del fiume Monticano (fig. 2). Questo corso d'acqua separa, in particolare nel tratto compreso tra Fontanelle e Motta di Livenza, due apparati morfologici di età diversa: alla sinistra (N e NE) il complesso alluvionale pleistocenico formato da un antico corso del Piave proveniente da Vittorio Veneto, che si raccorda alla zona pedemontana<sup>(31)</sup>; alla destra (S e SO) il conoide su cui sorge Oderzo, formato in età olocenica dalle acque del Piave attuale, provenienti dal varco di Nervesa<sup>(32)</sup>.

Il terreno è costituito da una distesa piuttosto omogenea di sabbia, argilla e limo, sulla quale si allungano le diverse striscie ghiaiose lasciate dalle alluvioni plavensi del postglaciale, alcune delle quali si dispongono ad anello attorno ad Oderzo.

L'altezza del terreno varia tra gli 8.00 e i 9.00 m s.l.m., con un graduale abbassamento delle quote verso SE, sufficiente ad influenzare la direzione di tutta l'idrografia del comprensorio opitergino.

Tale idrografia è costituita, oltre che dai fiumi principali, da una serie di corsi d'acqua di risorgiva che nascono a nord di Oderzo, dove le ghiaie permeabili lasciano spazio alle argille impermeabili (la cosiddetta « fascia delle risorgive »)<sup>(33)</sup>.

L'esteso dosso su cui sorge Oderzo, costituito da argilla molto compatta, è ancora oggi ben rilevabile. La quota massima raggiunta è 16.00 m presso la zona dell'Acquedotto comunale e via Dalmazia; i versanti SE e SO digradano portandosi a quota 12.00/10.00 m, mentre l'area situata ad E (piazza Castello e piazza Vittorio Emanuele II, poste a quota 13.50 m) scende a ripida scarpata sulla riva destra del fiume Monticano. Altrettanto rapidamente il versante settentrionale del dosso scende verso piazzale Europa e verso la campagna, portandosi da 15.00 m (vecchio Stadio comunale) a 11.00/10.00 m; a NO, invece, il dosso si mantiene a quote piuttosto elevate fino al Parco e alla Villa Bortoluzzi (15.00 m) per declinare poi dolcemente verso la campagna (13.00/12.00 m). Vedremo successivamente come, attraverso l'analisi delle profondità di rinvenimento delle evidenze archeologiche, sia possibile proporre una ricostruzione della morfologia e dell'altimetria antiche.

Nel territorio circostante Oderzo emergono altri dossi di argilla compattissima, che raggiungono anche i 9.00/10.00 m di altezza rispetto al piano campagna (dislivello non irrilevante in un ambito di pianura). Chiamati « motte » o « mütere », nomi antichissimi di origine preromana<sup>(34)</sup>, dovevano essere più numerosi nell'antichità; poi, le alluvioni del Piave e soprattutto l'attività agricola li hanno fatti in gran parte scomparire.

<sup>(31)</sup> Cfr. COMEL 1956; COMEL 1964, pp. 6-11.

<sup>(32)</sup> VENZO 1977.

<sup>(33)</sup> COMEL 1956, pp. 4-5. La pendenza media della pianura è dell'1‰.

<sup>(34)</sup> PELLEGRINI 1987, pp. 389-390. Il territorio ad O di Oderzo viene indicato con il toponimo « Le Mütere ».

Tra le mûtere ancora esistenti, quella di Colfrancui, posta a 1 km da Oderzo in direzione O, è l'unica per ora che abbia lasciato le tracce di una frequentazione antropica, prima veneta e poi romana, probabilmente in collegamento con il centro opitergino <sup>(35)</sup>.

## 2.2 Idrografia e paleoidrografia

Secondo recenti studi, l'occupazione stabile del dosso opitergino — come anche di altre aree sopraelevate situate nel settore orientale del conoide plavense —, da farsi risalire alla fine dell'età del Bronzo o all'inizio dell'età del Ferro, si spiegherebbe con una situazione morfologica e ambientale particolarmente favorevole, determinatasi a seguito di uno spostamento del Piave verso occidente, sull'attuale direttrice Nervesa-S. Donà di Piave, e la conseguente cessazione delle sue devastanti alluvioni (all'origine della formazione degli stessi dossi) <sup>(36)</sup>. Dalla nuova condizione ambientale avrebbe iniziato a formarsi la rete idrografica attuale.

Le evidenze archeologiche sembrano dimostrare che l'occupazione antropica si indirizzò verso dossi fluviali pertinenti ad alvei in parte abbandonati ma ancora navigabili, privi di grossa pericolosità ma anche in grado di garantire difesa, vie di transito e approvvigionamento idrico.

Due corsi d'acqua interessarono, sin dall'antichità, il centro urbano di Oderzo, scorrendo ai piedi dei versanti N/NE e S/SO del dosso su cui si sviluppò la città, il Monticano e il sistema Lia — Vecchio Navisego — Piavòn, idromini che peraltro non risultano risalire più indietro dell'età medievale e moderna. Secondo gli studiosi, entrambi questi corsi d'acqua, che attualmente hanno un'origine di risorgiva, potrebbero scorrere entro solchi creati da correnti del Piave di età Post-glaciale <sup>(37)</sup>.

I dati archeologici sembrano suggerire che i due percorsi fluviali, dopo aver favorito la scelta iniziale del sito, in età romana, grazie a sistematici interventi antropici, furono trasformati in sicure « infrastrutture idroviarie e nel contempo difensive », costituendo i limiti naturali all'espansione urbanistica della città <sup>(38)</sup>. Assume notevole rilievo quindi cercare di definire, per quanto possibile, quale fosse il loro antico tracciato.

Il corso d'acqua attualmente più importante è il Monticano, fiume di risorgiva con regime piuttosto irregolare che nasce nella zona prealpina e, dopo un percorso sinuoso e meandriforme, confluisce nel Livenza a valle di Motta <sup>(39)</sup>. A monte di Oderzo il fiume scorre entro una depressione ampia ma profonda solo 2 m rispetto alla campagna circostante, mentre a valle della cittadina la depressione assume ampiezza e profondità maggiori (con dislivello oscillante tra i 3 m e i 7 m); inoltre in questo tratto si riconoscono tracce più numerose di paleoanse, tra cui la cosiddetta Fossa di Sgardoleri <sup>(40)</sup>. Tali caratteristiche sono indicative di una migliore navigabilità del fiume a valle piuttosto che a monte della città, situazione che doveva verificarsi probabilmente già nell'antichità.

Elementi morfologici ed altimetrici fanno ritenere che il Monticano in passato scorresse più a sud dell'attuale percorso, ai piedi del versante settentrionale del dosso opitergino: il brusco salto di quote rilevabile

<sup>(35)</sup> Ai rinvenimenti effettuati presso la Mûtera di Colfrancui si fa cenno nei capitoli 4 e 6.5.

<sup>(36)</sup> FAVERO 1990, pp. 2-3. Alla fine dell'età del Bronzo si verificarono molte rotte fluviali nell'ambito della Pianura Padana.

È noto però come il fiume Piave non venga ricordato dagli autori antichi, nemmeno da Plinio nel famoso passo in cui descrive la *Venetia* nella *X Regio* (PLIN., *Nat. hist.*, III, 18, 126). Questo silenzio è forse dovuto al fatto che, secondo l'opinione più diffusa, uno dei rami principali del Piave si univa al Sile, fiume di risorgiva che nasce nella pianura ad E di Castel Franco, e insieme sfociavano nella laguna (FILIASI 1811, I, 13, pp. 339-352; NISSEN 1902, I, p. 195; MICHELI 1953, s. VIII, VI, pp. 126-127; BOSIO 1978, pp. 30-33; PIANETTI 1978, p. 30 ss.). A questo ramo se ne aggiungevano sicuramente altri più orientali, forse secondari. I primi scrittori che citano l'importante fiume sono Venanzio Fortunato (VEN. FORT., *Praef. carm.*, 4), l'Anonimo Ravennate (AN.RAV., IV, 36) e Paolo Diacono (PAUL.DIAC., *Hist. Lang.*, II, 12).

<sup>(37)</sup> Per il Monticano cfr. COMEL 1950; BALISTA 1994, p. 148; per il Lia-Vecchio Navisego-Piavòn si veda *infra*.

<sup>(38)</sup> Si vedano i capitoli 5.2 e 7.2.

<sup>(39)</sup> Nella cartografia dell'IGM e nella fotografia aerea sono ben riconoscibili numerose paleoanse attive in epoche non sempre definibili cronologicamente.

<sup>(40)</sup> Recentemente è stata realizzata una dettagliata Carta dei paleoalvei del territorio opitergino dallo studio Geo 3 di Treviso, pubblicata in MINGOTTO 1992.

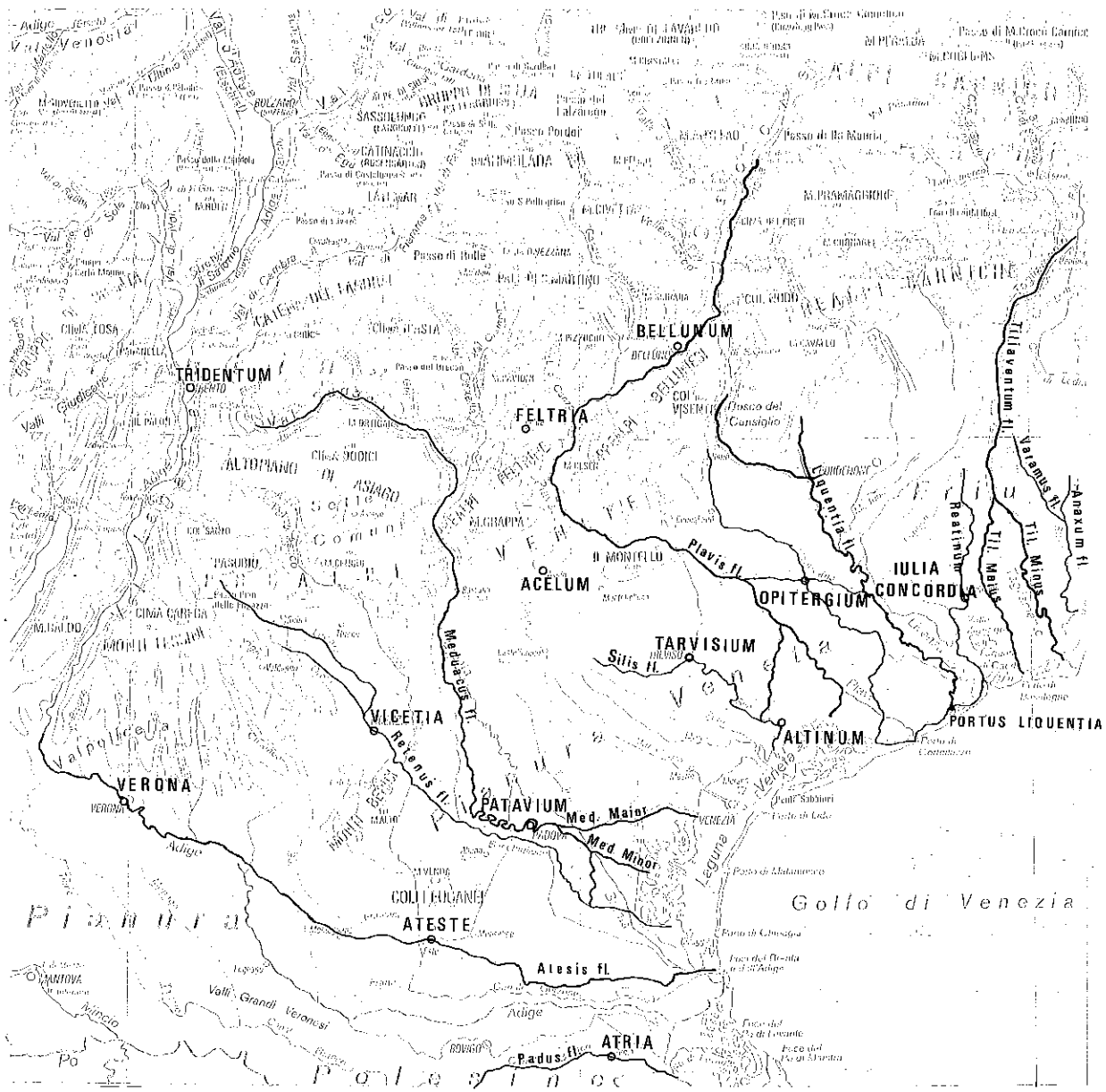


Fig. 2. La rete fluviale e l'assetto poleografico nell'area centrale della *decima regio* in età romana. La base rappresenta la carta fisica e l'assetto poleografico moderno del territorio.



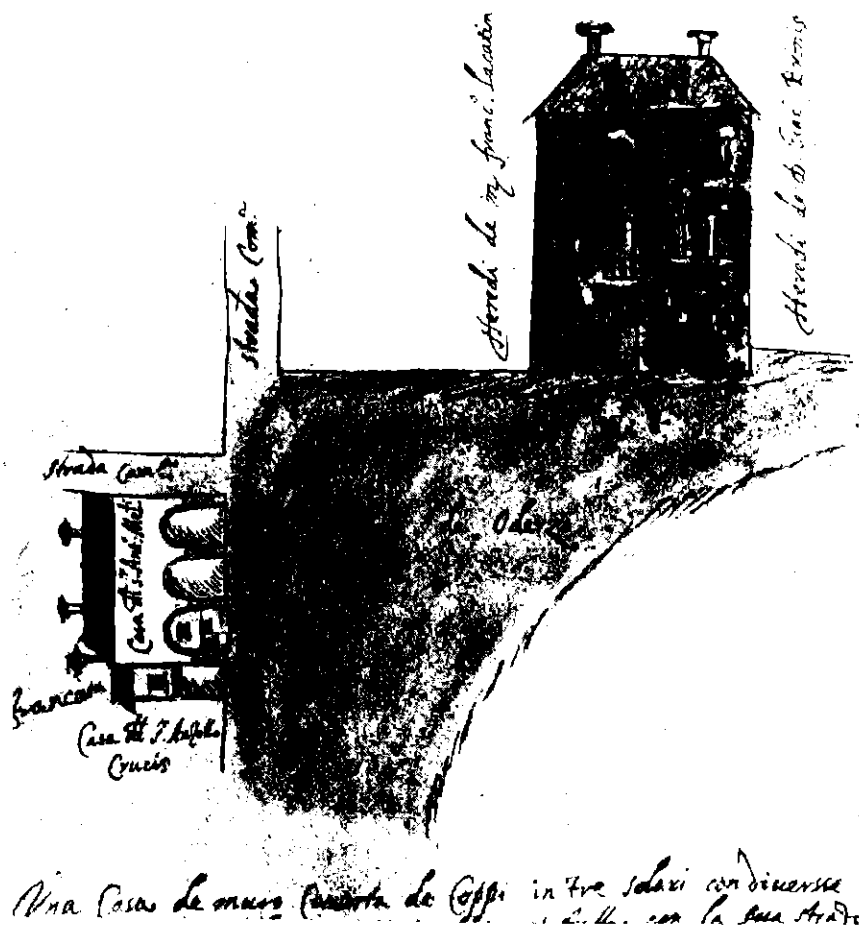


Fig. 3. Disegno delle proprietà della Scuola dei Battuti nell'attuale piazza Vittorio Emanuele II di Oderzo, eseguito nel 1585. La traccia curva che attraversa la piazza indica il percorso del ramo secondario del Monticano, condotto all'interno delle mura medievali.

(Da BELLIS (1958) 1988, p. 141, fig. 2)

a N dello Stadio comunale e in corrispondenza di piazzale Europa sembra essere infatti il risultato dell'attività erosiva esercitata da un corso d'acqua<sup>(41)</sup>.

All'altezza del ponte di Stalla — il più settentrionale dei due ponti principali che attraversano il Monticano — dal corso del fiume si stacca attualmente una diramazione secondaria che, con percorso in parte sotterraneo (in corrispondenza di piazza Vittorio Emanuele II), in parte a cielo aperto, scorre attraverso il cuore del centro urbano, formando un'isola dal contorno quadrangolare: l'esistenza di tale diramazione è documentata a partire dal 1464, quando il Podestà Donato Bondulmier fece costruire il Ponte di Gattolè, all'inizio di via Garibaldi<sup>(42)</sup> (fig. 3). Benché non si possa escludere un'origine del tutto artificiale della dirama-

<sup>(41)</sup> Anche l'andamento curvilineo di alcuni campi in località Masotti sembra confermare la presenza di una paleoansa del Monticano.

<sup>(42)</sup> Cfr. BELLIS (1958) 1988, p. 95. Questo ramo del Monticano, che nel 1585 attraversava piazza Vittorio Emanuele II ancora a cielo aperto (come risulta in un disegno, raffigurante le proprietà della Scuola dei Battuti, pubblicato in BELLIS (1958) 1988, p. 141), almeno dall'inizio del XVII sec. scorre sotterraneo (come si vede in un disegno del 1606 dell'Archivio di Stato di Venezia, S.E.A. Livenza, 98/6 — e in un affresco di Palma il Giovane dei primi anni del 1600 nella retrofacciata del Duomo).

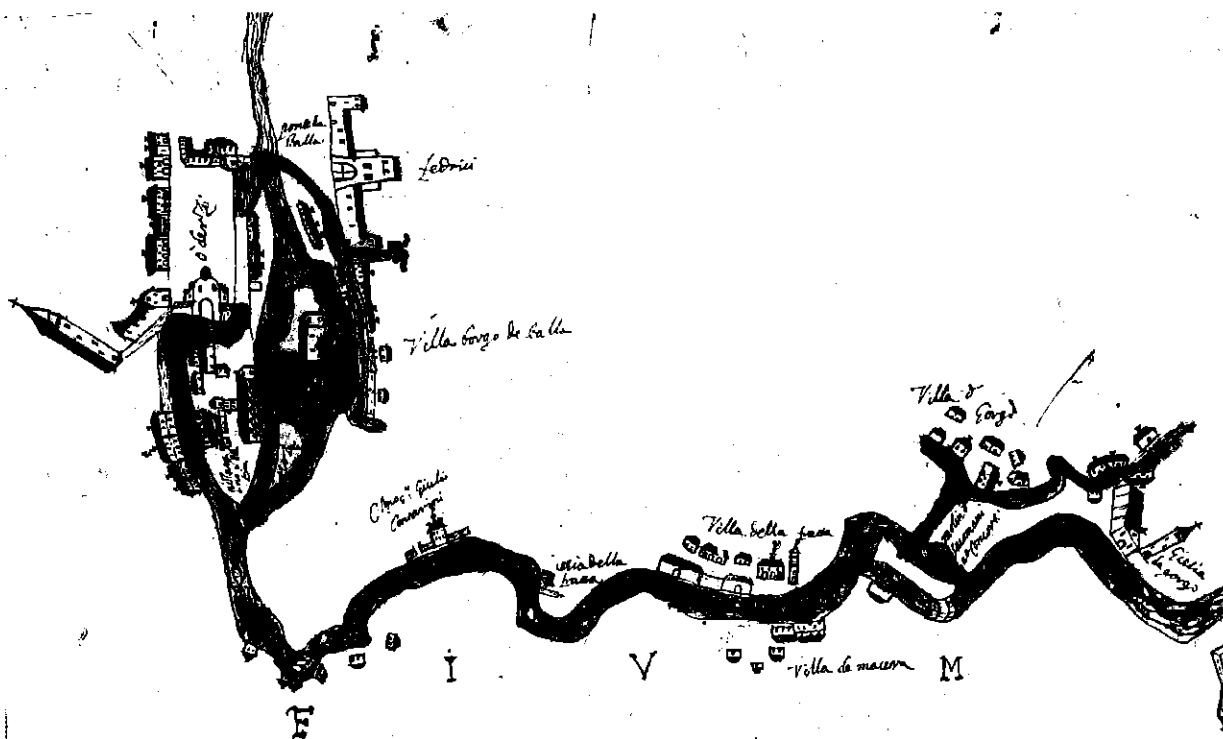


Fig. 4. Particolare del corso del fiume Monticano all'altezza di Oderzo in un disegno eseguito da Costantino Cortellotto e datato 1 aprile 1606. Il ramo destro scorreva già sotto arcate in corrispondenza dell'attuale piazza Vittorio Emanuele II. (ASV SEA Livenza 98/6)

zione, forse connessa allo sfruttamento dell'energia idrica per alimentare alcuni mulini<sup>(43)</sup> (e a prescindere dall'attuale andamento geometrico, chiaramente risultato di una canalizzazione artificiale), alcuni indizi inducono a non escludere anche l'ipotesi che esistesse qui un ramo naturale del fiume. In un disegno del 1606 conservato presso l'Archivio di Stato di Venezia (fig. 4), il Monticano, all'altezza di Oderzo, risulta anzi articolato in tre rami: uno mediano (che corrisponde all'attuale corso principale); uno di destra con alveo ampio e sinuoso (corrispondente alla diramazione in questione); uno di sinistra (formante due isolotti occupati da mulini), attivo ancora nel secolo scorso e attualmente interrato ma ben riconoscibile nei confini catastali e nelle fotografie aeree<sup>(44)</sup> (figg. 5-6).

Riguardo il percorso di tale diramazione, la forma di alcune particelle catastali consente di ipotizzare che in passato esso si separasse dal ramo principale all'altezza della proprietà ex Aliprandi, posta sul lato SE di piazza Vittorio Emanuele II, alle spalle del medievale castello di Oderzo — poi divenuto Palazzo del Pretorio e sede delle antiche Carceri<sup>(45)</sup>.

<sup>(43)</sup> L'esistenza di mulini alimentati dal fiume Monticano e situati *prope Burgum* è attestata da documenti d'archivio (VERCI 1789, XII, pp. 22-23, doc. MCCCC, 1342. 5 febbraio), da rappresentazioni cartografiche (ASV, S.E.A. Livenza 98/6; B.I. Processi b. 41/1) e dalla toponomastica (« Vicolo dei Mulini »).

<sup>(44)</sup> Si tratta del già citato disegno eseguito da tale Cartelotto Costantino « perticatore disegnatore pubblico » in data 1 aprile 1606, che rappresenta con precisione e realismo vari settori del Livenza e del Monticano (ASV, S.E.A. Livenza 98/6) (cfr. BUSANA 1992, p. 227, fig. 2). Anche nella famosa rappresentazione del territorio trevisano e padovano di Cristoforo Sabbadino (1558) (ASV, S.E.A. Piave104/5) e in quella del territorio compreso tra Piave e Livenza eseguita da un anonimo del XVI sec. (ASV, S.E.A. Piave 127/122) il Monticano, all'altezza di Oderzo, sembrerebbe rappresentato con un corso articolato.

<sup>(45)</sup> Cfr. BUSANA 1992, p. 225 e nt. 5, figg. 1, 3-5.



Fig. 5. La famosa rappresentazione del territorio trevisano e padovano di Cristoforo Sabbadino (1558). In corrispondenza di «Uderzo», sulla destra in posizione centrale nel disegno, si distinguono i corsi del Navisego-Piavòn e del Monticano, con la sua diramazione che forma l'isola all'interno della città. Su tale ramo secondario sembra confluire un altro elemento idrografico, forse relitto del fossato che circondava le mura medievali di Oderzo, definitivamente interrato nel 1867. (ASV SEA Piave 104/5)

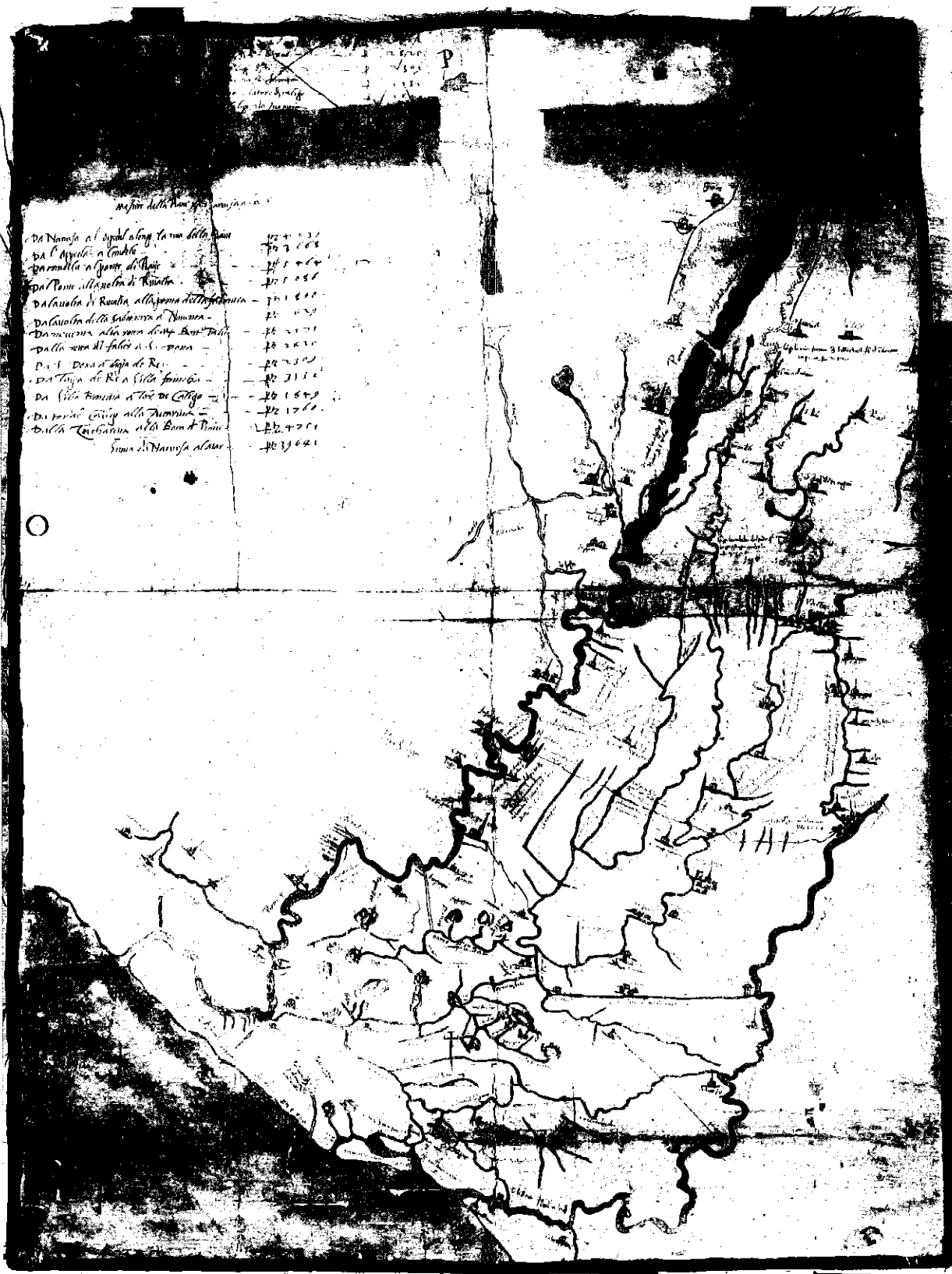


Fig. 6. Rappresentazione del territorio compreso tra Piave e Livorno in un disegno del XVI sec. Nonostante la scala del disegno, viene reso in modo realistico l'articolato corso del fiume Monticano all'altezza di Oderzo, dove formava delle isole. (ASV SEA Piave 127/122)

Proprio in quest'area sono stati recentemente raccolti per la prima volta indizi di tipo geo-archeologico che sembrerebbero confermare l'esistenza del paleoalveo e attestarne l'attività anche in epoca romana, a seguito di una riattivazione artificiale. È stato infatti individuato un tratto di aggere (connesso alla cinta muraria difensiva della città romana) (n. 66) costituito in parte da sedimenti prelevati da un « meandro abbandonato », che è stato messo in relazione, data la contiguità topografica, con il ramo interno del Monticano, forse appositamente riattivato, come accennato, per scopi difensivi<sup>(46)</sup>.

Prima della più recente ipotesi, la presenza di un ramo del Monticano in corrispondenza della proprietà ex Aliprandi e la sua attività in epoca romana erano state ipotizzate alla luce del rinvenimento in quell'area di un ambiente porticato aperto verso SE (n. 61), dal quale emergevano tre fognoli a sezione quadrangolare, con pendenza verso SE, in direzione del presunto corso d'acqua<sup>(47)</sup>. È da ritenere, piuttosto, che l'acqua dei fognoli dovesse confluire in un collettore fognario di maggiori dimensioni, visto nella parete sudoccidentale dello scavo, che presentava un andamento ortogonale rispetto ai fognoli stessi e verosimilmente pendenza verso NE, cioè verso il Monticano.

Il percorso attuale della diramazione attraverso piazza Vittorio Emanuele II, documentato nella cartografia a partire dal XVI sec., dovrebbe risalire invece ad età medievale, cioè all'epoca dell'edificazione del castello e della cinta muraria (che circondava l'area compresa tra piazza Castello, il Monticano, il Duomo e via Mazzini): mediante una canalizzazione, le acque del Monticano sarebbero state condotte all'interno del nucleo fortificato, allo scopo di assicurare l'approvvigionamento idrico e difendere ulteriormente il castello sul lato occidentale, scorrendo prima a cielo aperto, poi al di sotto di arcate.

Ad epoca medievale risale invece con certezza, come attestano dati stratigrafici, fonti documentarie, testimonianze cartografiche ed elementi toponomastici, lo scavo di un *fossatum* a difesa dell'insediamento fortificato: alimentato dalle acque del Monticano, esso correva circa all'altezza delle attuali sedi stradali di via Savonarola e di via Mazzini, confluendo probabilmente nel ramo destro del Monticano<sup>(48)</sup> (fig. 7). Solo nel 1867 il *fossatum* venne definitivamente interrato per motivi igienici.

Quanto alla funzione che il Monticano doveva svolgere in antico, possiamo ritenere che, in età preromana e romana, esso abbia rivestito maggior importanza di oggi e consentito un facile collegamento tra Oderzo e il mare per mezzo del Livenza.

È molto probabile che fosse attrezzato con una struttura portuale, che alcuni indizi, tuttavia privi di una verifica archeologica, suggeriscono di localizzare a valle della città (località Magera), settore interessato dal passaggio della via *Postumia*<sup>(49)</sup>.

La scoperta di un importante collegamento viario urbano e territoriale, di origine già preromana, nel settore settentrionale della città è indicativa della funzione catalizzatrice esercitata, nei confronti dei primi nuclei insediativi, dal Monticano quale affluente del Livenza, alla cui foce, in età romana, sorgerà il *portus Liquentia* citato da Plinio<sup>(50)</sup>.

Sebbene le fonti non siano esplicite, si è generalmente riconosciuto nel sistema Monticano-Livenza uno dei collegamenti fluviali a cui si riferiva Strabone, quando affermava che Oderzo, Concordia, Adria e Vi-

<sup>(46)</sup> Cfr. BALISTA 1994, pp. 149-150, figg. 2, 6-10.

<sup>(47)</sup> Cfr. TIRELLI 1987d, pp. 368-369.

<sup>(48)</sup> Per i dati archeologici cfr. TIRELLI 1989, p. 71. Per le fonti documentarie cfr. VERCI 1779, III, pp. 230-232, doc. CXXI, 1230. 9 novembre, doc. CXXII, 1231. 28 febbraio; VERCI 1787, VI, pp. 52-53, doc. DCXV, 1313. 23 novembre. Per le fonti cartografiche, si veda in particolare il disegno del 1585 con le proprietà della Scuola dei Battuti in Contrada del Cristo. Dalla presenza del fossato medievale deriva il nome di « Contrada delle Rive » all'attuale via Mazzini, attestato nel catasto austriaco (1842). Si confronti anche il cap. 10.

<sup>(49)</sup> Come si è detto, in questa zona furono forse rinvenuti, nel XVI secolo, i « gran marmi con grossi anelli di bronzo impiombati » e gli « scalini di pietra viva » che il Pinadello attribui ad una banchina portuale (PINADELLO (1583) 1984, p. 90; cfr. capitolo 1.1). Il passaggio della via *Postumia* presso la località Magera è documentato dal miliare di Massenzio, rinvenuto se non *in situ*, come ritiene il Bosio (cfr. BOSIO 1991, p. 55), certo non lontano dalla posizione originaria.

<sup>(50)</sup> PLIN., *Nat. hist.*, III, 18, 126. Per un'analisi delle problematiche riguardanti tale collegamento fluviale e, in particolare, la localizzazione del *portus Liquentia*, cfr. ROSADA 1979, coll. 174-216.

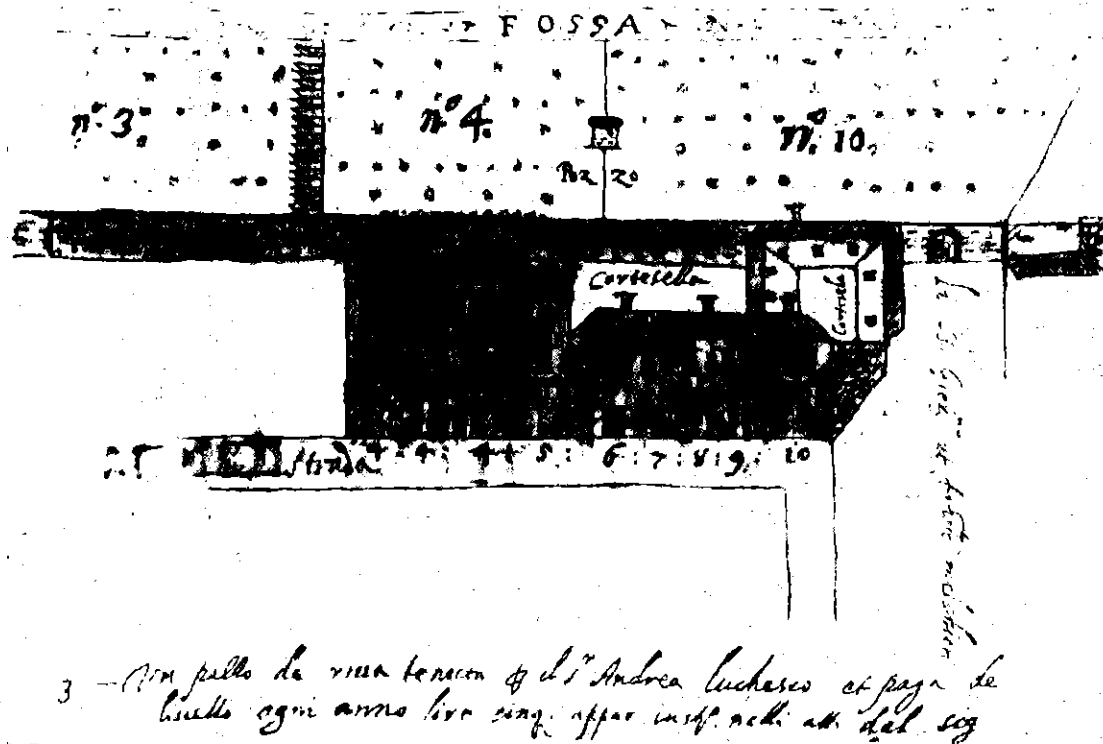


Fig. 7. La Casa dei Battuti o Scuola di S. Giovanni Battista in Contrada Rossa (ora Contrada del Cristo) in un catasto delle proprietà della Scuola eseguito nel 1585. Si rileva la posizione delle mura medievali, all'epoca ancora esistenti, con la torre d'angolo nella proprietà Melchiori, e del fossato difensivo lungo il quale correvano le 'Rive' (ora via Mazzini). (Da BELLIS (1958) 1988, p. 139, fig. 1)

cenza erano unite al mare per mezzo di μικροῖς ἀνάπλους cioè di « brevi tratti fluviali che si potevano risalire navigando controcorrente »<sup>(51)</sup>.

Prima di raggiungere Oderzo, il Monticano riceve attualmente le acque del Lia, fiume di risorgiva affidente al bacino orientale del Piave. Anche il Lia ha subito nel tempo vari mutamenti di percorso — ben riconoscibili sul terreno e nelle foto aeree — che hanno comportato un progressivo spostamento verso nord della sua confluenza nel Monticano.

In particolare, è evidente la traccia di alveo che dall'abitato di Colfrancui raggiunge la Mùtera e si dirige verso Oderzo: tale solco è attribuibile in parte ad una « paleoconfluenza del Lia nel Monticano », in parte ad un antico corso d'acqua, il cui percorso doveva all'incirca coincidere con l'attuale « sistema idrografico » formato da Lia-Vecchio Navisego-Piavòn<sup>(52)</sup>.

Il Vecchio Navisego, che interessò, come detto, il versante occidentale e meridionale di Oderzo, costituisce il più settentrionale e meno rilevante dei due rami del Fosso Navisego che attualmente si stacca dal fiume Lia all'altezza di Colfrancui. Dopo aver formato un'ampia ansa, attraversa il centro urbano, con un corso quasi completamente tombato, lungo la depressione presente a N di via Luzzatti e all'interno del Parco comunale (in corrispondenza delle curve di livello degli 11.50-11.00 m). Oltre i giardini pubblici piega verso SE e poi decisamente verso S, confluendo canalizzato nel Navisego meridionale.

Attraverso l'elaborazione tridimensionale delle quote attuali del terreno è emersa l'ipotesi di una possibile

<sup>(51)</sup> STRABO, V, 1, 8. Cfr. ROSADA 1979, col. 179; BOSIO, ROSADA 1980, p. 523.

<sup>(52)</sup> Cfr. BALISTA 1994, pp. 139-140.

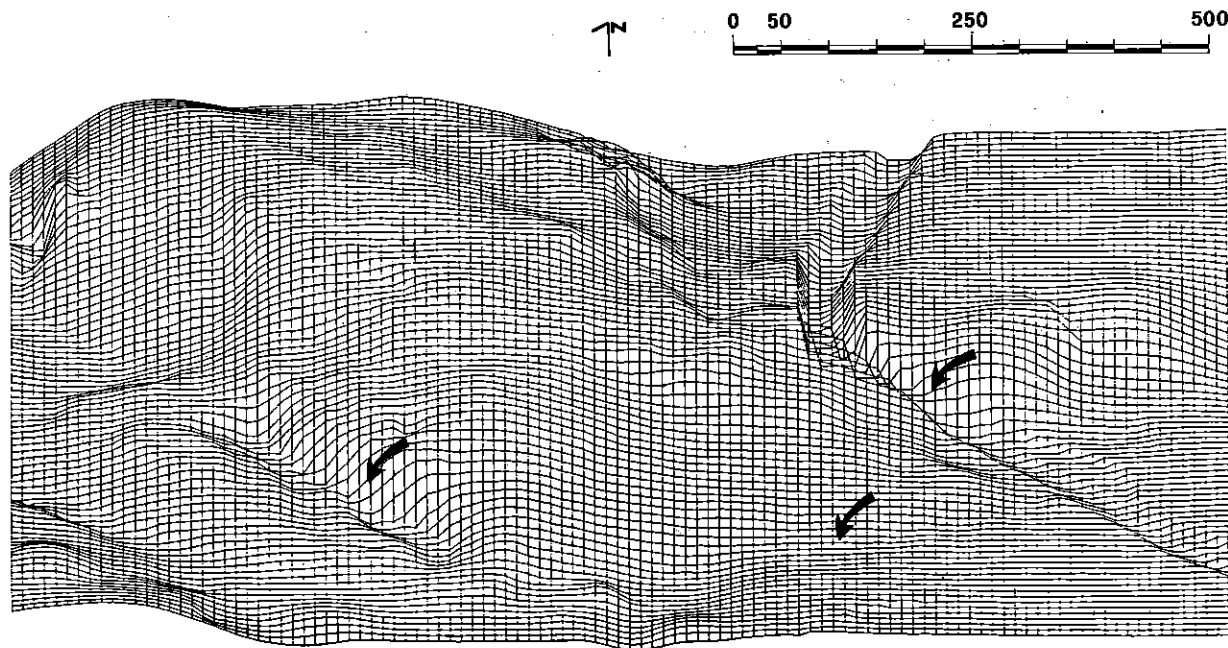


Fig. 8. Elaborazione tridimensionale delle quote attuali del terreno nell'area urbana di Oderzo. Le frecce indicano le depressioni corrispondenti agli alvei del fiume Monticano, del fosso Vecchio Navisego e la traccia di una possibile confluenza (naturale o artificiale) dei due corsi d'acqua a valle della città.

confluenza tra Vecchio Navisego e Monticano: si è infatti evidenziata la presenza di una leggera depressione all'interno del Parco comunale, tra viale Gasparinetti e via Mazzini, all'incirca corrispondente alla curva di livello degli 11.50 m (fig. 8). Questa anomalia potrebbe costituire la traccia di un antico collegamento diretto, di origine naturale o artificiale, tra i due fiumi, in parte coincidente con il ramo destro del Monticano<sup>(53)</sup>.

Un'ipotesi analoga è stata recentemente formulata anche attraverso l'analisi geomorfologica diretta del terreno, che ha condotto all'identificazione, attraverso il Parco comunale e fino a via Mazzini, della scarpata settentrionale-riferibile all'antico solco di terrazzamento del Vecchio Navisego<sup>(54)</sup>.

L'interruzione del collegamento si spiegherebbe con l'interramento naturale del corso d'acqua, verificatosi in epoca tardo antica a seguito della cessazione di quegli interventi di manutenzione, di cui aveva sempre necessitato.

Le strutture rinvenute lungo il percorso Lia-Vecchio Navisego, consistenti in « cassonature » lignee, con funzione di consolidamento spondale e di diversione delle correnti d'acqua, e in una banchina portuale connessa a complessi apparati spondali lignei individuata alla periferia sudoccidentale della città (nn. 89-90), opere realizzate a più riprese tra il I e il III sec. d. C., inducono a ritenere che in epoca romana questo corso d'acqua abbia costituito la principale arteria fluviale del versante meridionale: grazie ad un sistematico intervento antropico venne infatti trasformato in un canale navigabile a regime controllato<sup>(55)</sup>.

Per quanto riguarda il Navisego meridionale, che viene rappresentato nella cartografia dei secoli passati come l'unico Navisego e che anche attualmente costituisce il ramo principale del sistema dei « Naviseghi »,

<sup>(53)</sup> L'elaborazione tridimensionale dei dati altimetrici è stata realizzata in collaborazione con gli architetti Huang Eu Chai e Silvia Rizzato, nell'ambito del corso di Restauro architettonico presso la Facoltà di Architettura dell'Università di Venezia (A.A. 1990-1991).

<sup>(54)</sup> Cfr. BALISTA 1994, pp. 150-152. Lo studioso ritiene che si tratti di una confluenza artificiale realizzata nell'ambito dell'organico intervento di canalizzazione del Vecchio Navisego e connessa ad un ipotizzato fossato difensivo di età romana (cfr. capitolo 5.2).

<sup>(55)</sup> Cfr. BALISTA 1994, pp. 138-147 e *infra* capitolo 7.1.

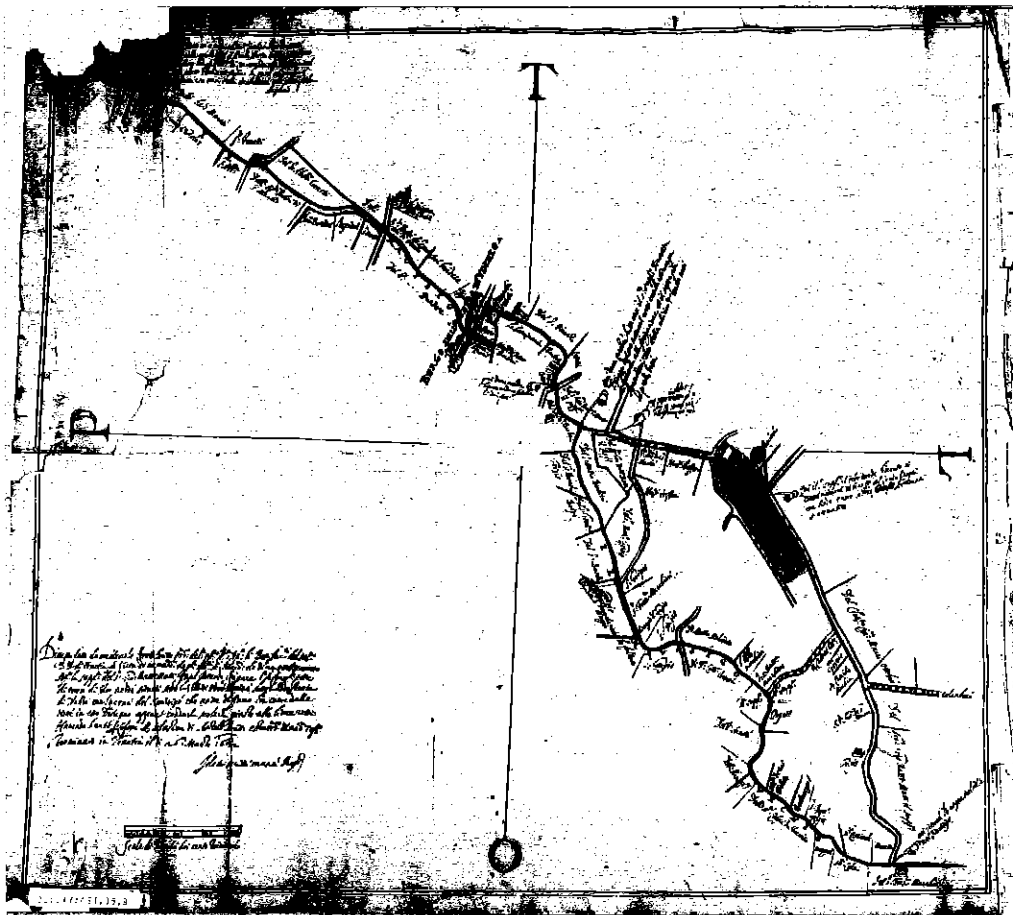


Fig. 9. Rappresentazione del canale Navisego fatta eseguire da Mutti Gio Battista ad Ercole Peretti, il 26 marzo 1632, per ottenere la concessione dell'acqua ad uso di irrigazione. Il canale, denominato «Il Navisego» nel tratto iniziale, conserva il nome di «Navisego Vechio» nella seconda parte del suo percorso, che probabilmente scorreva entro il solco del corso d'acqua antico, non più attivo. In una versione successiva dello stesso disegno, eseguita il 21 aprile 1632 (ASV B.I. TV Friuli 451/35/12), il canale Navisego risulta denominato «Il Navisego» lungo l'intero percorso. (ASV B.I. TV Friuli 451/35/9)

esso venne scavato dai Caminesi nel XIII secolo e successivamente dai Veneziani, forse in corrispondenza di un più antico alveo, allo scopo di riattivare, con le acque del fiume Lia, l'ormai atrofizzato Piavòn<sup>(56)</sup>.

Due disegni del 1632, conservati presso l'Archivio di Stato di Venezia, documentano quale fosse il suo antico tracciato, pressoché coincidente con l'attuale, e l'originaria denominazione, che da « Navisego » diventava « Navisego Vechio » oltre via Garibaldi, a riprova della prevalente importanza idrografica dell'antico ramo settentrionale dei « Naviseghi »<sup>(57)</sup> (figg. 9-10).

Da nessun dato archeologico o geologico risulta che il tratto urbano di questo Navisego fosse attivo già in età antica.

Circa l'origine del sistema Lia-Vecchio Navisego-Piavòn, l'ipotesi che prevale lo collega direttamente

<sup>(56)</sup> Cfr. PAVANELLO 1919, I, p. 35, nt. 1. Ancora ai tempi di Marco Cornaro è documentato un tentativo in questo senso (CORNARO (1412-1464) 1919, I, pp. 35-36).

<sup>(57)</sup> I due disegni, eseguiti in data 26 marzo e 21 aprile del 1632, rappresentano il settore del canale Navisego dalla sua derivazione dal fiume Lia fino quasi all'altezza della località Piavòn (ASV B.I. TV Friuli 451/35/9; ASV B.I. TV Friuli 451/35/12). Si vedano anche i già citati disegni di Cristoforo Sabbadino (1558) e di un anonimo del XVI secolo.





Fig. 10. Particolare del disegno precedente che mostra il tratto del Navisego all'altezza di Oderzo, tra via delle Grazie e via Garibaldi. Si nota, in alto a sinistra, la chiesa della Madonna delle Grazie (XVI sec.), che sorgeva nell'area del moderno Ospedale Civile e, in alto a destra, la pertinenza della chiesa di S. Maria Maddalena (XII sec. — Rev. de Monache di Uderzo). (ASV B.I.TV Friuli 451/35/9)

ad un antico ramo orientale del Piave<sup>(58)</sup>. Indagini basate sull'interpretazione di immagini da satellite e di fotografie aeree, sulle analisi geomorfologiche dei microrilievi e geologiche dei sedimenti, che hanno confermato la presenza di numerosi paleoalvei plavensi interessanti il territorio opitergino<sup>(59)</sup>, hanno in particolare identificato dossi (spondali) e depressioni (paleoalvei) nel territorio posto a NO di Oderzo, lungo il corso del Piavesella e del Lia, e in quello posto a S, lungo il canale Piavòn: essi potrebbero essere riferiti ad un corso d'acqua unitario e consistente, come detto, pertinente al bacino orientale del Piave o forse ad un ramo dello stesso Piave (fig. 11).

Tuttavia, l'individuazione nel letto del Vecchio Navisego di depositi limosi e limoso-argillosi induce a ritenere che, in epoca romana, nell'alveo scorrevano ormai da lungo tempo le acque di un corso minore di risorgiva, probabilmente il Lia<sup>(60)</sup>.

<sup>(58)</sup> L'ipotesi fu avanzata già nei secoli scorsi, anche alla luce delle fonti documentarie che chiamano il Piavòn indifferentemente « Plave sicca », « Piavicella », « Plagione »: CORNARO (1442-1464) 1919, I, pp. 34, 36, nt. 1 (del Pavanello); FILLAS 1811, I, 17, pp. 389-391, II, 12, pp. 314-326; BELLIS 1978, p. 103; ROSADA 1979, col. 200; ROSADA 1986, col. 911.

<sup>(59)</sup> RIGONI, GIOVANI, 1986, pp. 135-139; CASTIGLIONI, FAVERO 1986, pp. 17-23; BLAKE, BONDESAN, FAVERO, FINZI, SALVATORI 1988, pp. 113-117.

<sup>(60)</sup> Cfr. BALISTA 1994, pp. 139-141.

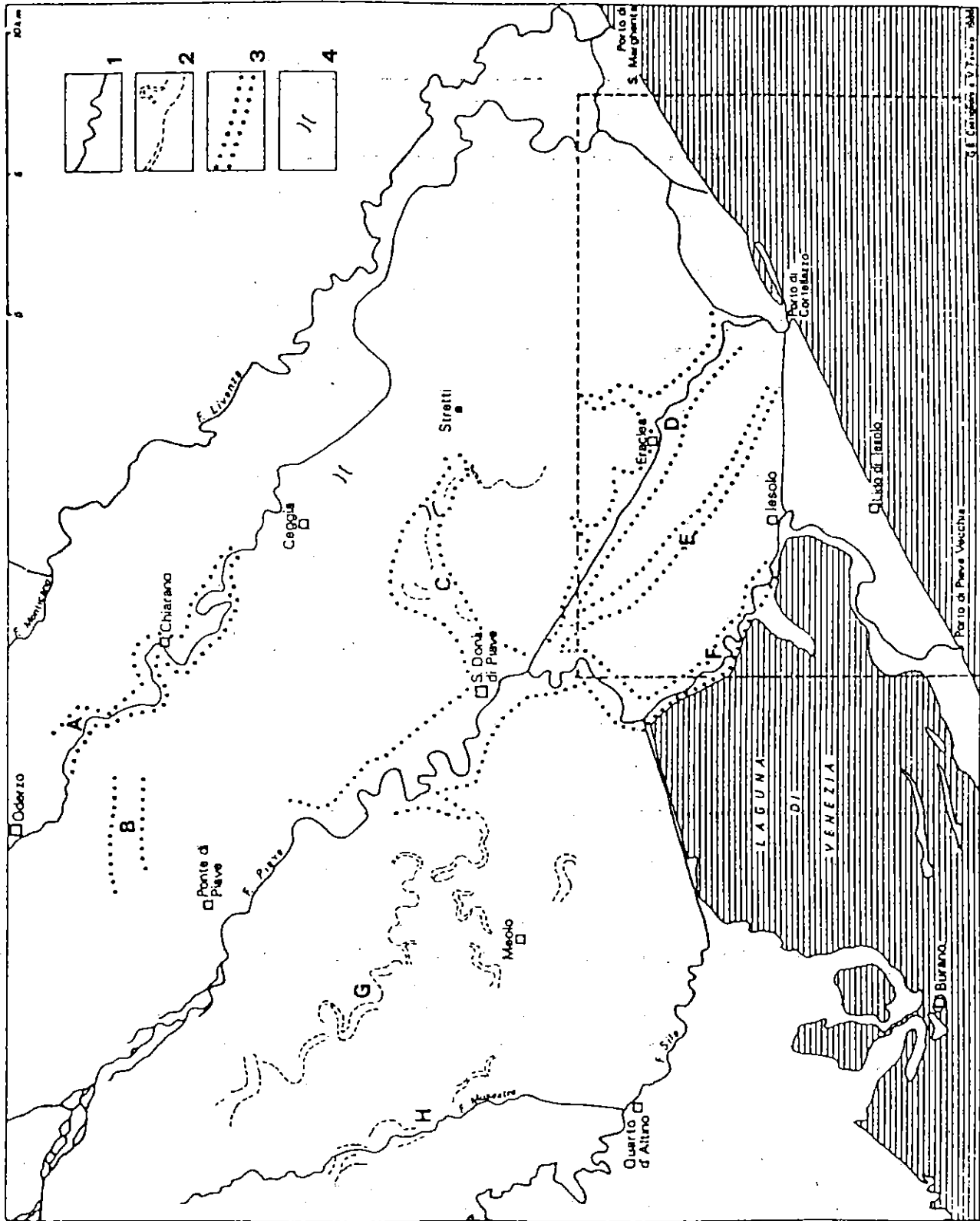


Fig. 11. Tracce di paleovalvei nel territorio a sud di Oderzo. Sono rappresentati l'idrografia attuale principale (1); le tracce fluviali ricavate dalle fotografie aeree, dalle immagini da satellite e dalla cartografia (2); i dossi fluviali più evidenti (3); i ruderi di ponti romani (4).  
 (Da CASTIGLIONI, FAVERO 1986-1987, p. 20, fig. 1)

I dossi presenti a valle di Oderzo indicano che tale corso d'acqua originariamente si ramificava: una divagazione è stata riconosciuta in direzione di Salgareda <sup>(61)</sup>, due diramazioni confluivano nel Livenza (all'altezza di S. Anastasio e di Torre di Mosto) mentre altre si dirigevano verso il sito dell'antica *Civitas Nova*.

In ogni caso, la funzione principale del sistema fluviale meridionale, in età romana e probabilmente anche protostorica, dovette essere quella di consentire uno o più collegamenti tra Oderzo, la laguna e il mare (e quindi il *portus Lipientia*), attraverso itinerari alternativi più diretti rispetto a quello offerto dal sistema Monticano-Livenza; inoltre, il ramo in direzione del sito della futura *Civitas Nova* veniva a scorrere completamente all'interno del territorio opitergino. La larghezza degli archi del ponte romano che probabilmente permetteva il passaggio della via Annia proprio su questa diramazione del corso d'acqua (scoperto nel 1949 a S di Ceggia) testimonia la sua antica rilevanza idrografica <sup>(62)</sup>. Non si può escludere, quindi, la possibilità di riconoscere anche nel sistema Vecchio Navisego-Piavòn uno di quei « brevi tratti fluviali navigabili controcorrente » di cui parla Strabone.

Per quanto riguarda il Livenza, un solo accenno è sufficiente a dire che non ha alcun serio fondamento l'ipotesi secondo cui il fiume avrebbe anticamente bagnato Oderzo <sup>(63)</sup>. La ricostruzione di un corso più occidentale sembra essere valida solo per il tratto terminale del fiume, a S di Torre di Mosto, che doveva coincidere con il relitto fluviale oggi denominato « Livenza morta » <sup>(64)</sup>.

<sup>(61)</sup> Cfr. MARCOLONGO, LECHI, TONELLI 1978.

<sup>(62)</sup> BRUSIN 1949-1959, pp. 115-127; TOMBOLANI 1984, pp. 12, 64.

<sup>(63)</sup> FILIASI 1811, I, 17, pp. 391-393; MARZEMIN 1937, p. 89. È possibile che questi autori siano stati indotti in errore dal passo di Plinio in cui si parla del *flumen Lipientia ex montibus opiterginis et portus eodem nomine*, attribuendo a *eodem nomine* il significato di *opiterginus* (nel senso di porto fluviale interno alla città) invece che di *Lipientia*.

<sup>(64)</sup> CORNARO (1442-1464) 1919, I, p. 36; FILIASI 1811, V, carta; BOSIO 1967, I, pp. 86-87, 95-96; BOSIO 1973, col. 40 ss.; ROSADA 1979, coll. 182-188; BOSIO, ROSADA 1980, p. 523.

### CAPITOLO 3

## LA STORIA

La più antica *facies* culturale documentata con certezza nel sito della futura città romana di *Opitergium* e la preminente funzione commerciale che dovette determinare lo sviluppo dell'insediamento protostorico è testimoniata dalla toponomastica. Il nome di Oderzo ha infatti un'origine venetica, espressa nella radice *\*terg*, che significa « piazza » o « mercato », preceduta dalla preposizione *opi-/epi-*, con valore di stato in luogo o di moto a luogo<sup>(65)</sup>: quindi « Al mercato », « Alla piazza ».

Le uniche fonti letterarie su Oderzo veneta sono quelle di Plinio il Vecchio e di Tolomeo: entrambi, attribuendo la città ai Veneti, che il fiume Livenza separava dai Carni, mettono in evidenza il substrato etnico dell'*oppidum* e la sua posizione geografica di confine nell'ambito del territorio dei Veneti<sup>(66)</sup>.

Espliciti in questo senso sono anche i rinvenimenti effettuati nel centro urbano, a partire dal secolo scorso, i quali confermano l'esistenza di un insediamento veneto stabile. La tipologia del materiale rinvenuto con maggior frequenza (frammenti fittili a fasce rosse e nere, vasi cordonati, ceramica con iscrizioni venetiche, qualche fibula in bronzo di tipo Certosa, alcuni bronzetti votivi) ci riporta ad una cronologia inquadrabile nel periodo compreso tra la metà del VII e il II sec. a. C. (III e IV periodo atestino) e potrebbe avvalorare l'ipotesi di una consistente presenza veneta ad *Opitergium* soprattutto in corrispondenza al periodo di maggior espansione di tale popolazione (III atestino) e, quindi, della successiva evoluzione fino a tempi romani.

I modi della romanizzazione del territorio veneto furono per lo più pacifici: non di conquista si deve pertanto parlare, bensì di graduale penetrazione economica e culturale romano-italica. I Veneti infatti mantennero tradizionalmente rapporti di fedeltà verso Roma sanciti da *foedera*, presumibilmente *aequa* (benché non se ne abbia notizia esplicita dalle fonti), la cui importanza risiedeva, oltre che nel sottinteso riconoscimento dell'egemonia di Roma, nella loro funzione di alleanza difensiva, con l'obbligo reciproco degli *auxilia*<sup>(67)</sup>.

L'atteggiamento veneto appare significativo già in occasione delle guerre che i Romani combatterono contro i Galli nella Pianura Padana nel 225 a. C., quando si ritiene sia avvenuto l'incontro ufficiale tra i due popoli: sappiamo da Polibio, infatti, che allora i Veneti fornirono contingenti militari di 20.000 uomini ai Romani<sup>(68)</sup>.

Analogamente, durante la prima guerra contro gli Istri (221-220 a. C.), l'intervento romano, che si concentrava sul fronte nordorientale, non poté avvenire se non con il consenso veneto.

Da questo momento la politica veneta fu sempre in stretta connessione con quella romana, probabilmente perché i Veneti vedevano una coincidenza di interessi nel controllo dell'Adriatico, dove la navigazione era problema comune, nella difesa delle Alpi orientali, che con i loro facili valichi costituivano una vera

<sup>(65)</sup> Cfr. PELLEGRINI, PROSDOCIMI 1967, I, pp. 430-432, 602; PROSDOCIMI 1988, pp. 397-401.

<sup>(66)</sup> PLIN., *Nat. hist.*, III, 19, 130; PTOL., III, 1, 29-30.

<sup>(67)</sup> Sul problema dei *foedera* tra Roma e le popolazioni della Transpadana si veda LURASCHI 1979, pp. 6-101; CAPOZZA 1987, pp. 13-17.

<sup>(68)</sup> POL., II, 23, 2; 24, 7.

e propria « porta » d'Italia, e infine nella protezione degli aperti territori della Pianura Padana, ancora abitati da irrequiete tribù celtiche <sup>(69)</sup>.

Dopo la seconda guerra punica troviamo infatti confermata la politica filoromana dei Veneti, i quali parteciparono alla spedizione punitiva contro i Galli che avevano appoggiato Annibale.

Un incontro diretto di *Opitergium* con Roma dovette forse avvenire già nel 183 a. C., quando M. Claudio Marcello, impegnato contro i Liguri, intervenne in aiuto dei *Veneti* contro i 12.000 Galli Transalpini che tre anni prima *haud procul inde, ubi nunc Aquileia est, locum oppido condendo ceperunt* <sup>(70)</sup>: in tale occasione, il console si servì, molto probabilmente, di quelle piste che alcuni decenni dopo furono consolidate dal console Sp. Postumio Albino e diventarono la via *Postumia*, la strada che congiungeva Genova ad Aquileia passando proprio nei pressi di *Opitergium* <sup>(71)</sup>. A seguito di questo intervento, nel 181 a. C., i Romani fondarono la colonia di Aquileia a ovest delle foci del Timavo.

Un'analoga occasione di possibili contatti tra Romani e Opitergini si presentò qualche anno dopo, nel 178 a. C., quando, durante la seconda guerra istrice, il console M. Giunio Bruto dalla Liguria, attraverso un itinerario che possiamo immaginare simile a quello di Marcello, giunse ad Aquileia e ordinò alle *civitates Galliae* di fornire *auxilia* e alle colonie di mettere a disposizione *milites* <sup>(72)</sup>.

Infine, con la sconfitta definitiva del re macedone Perseo (168 a. C.) e del re degli Illiri Genzio, e dopo la campagna nell'Illiria meridionale (156 a. C.), la navigazione commerciale nell'Adriatico non ebbe più problemi di sicurezza. Le Alpi orientali divennero una base sicura per i Romani (con Aquileia come testa di ponte), in territorio amico, per le conquiste di oltralpe.

Non è un caso che nel 148 a. C. venga costruita la via *Postumia*. Da questo momento si può ipotizzare la presenza stabile di elementi romano-italici ad *Opitergium*, allo scopo di garantire il libero e sicuro transito degli eserciti attraverso l'importante « strada di arroccamento » ed insieme di favorire il consolidamento degli interessi di Roma, dando così inizio ad un processo di integrazione etnica e culturale oltre che ad un più diretto controllo romano sul territorio. In tale contesto, la via *Postumia* dovette probabilmente costituire la condizione per il successivo sviluppo di *Opitergium*, dapprima come nodo stradale e strategico, quindi anche come centro urbano.

Questi avvenimenti, se assicurarono la pace ed una migliore qualità della vita, segnarono anche un limite alla libertà dei Veneti. Già tra il 175 e il 174 si registra a Padova l'intervento di un magistrato romano, M. Emilio Lepido, per porre fine ad una *seditione*, a seguito dell'invito di una delegazione cittadina <sup>(73)</sup>. Successivamente, nel 141 e nel 135 a. C. Roma fece ricorso al sistema dell'arbitrato per dirimere liti di natura territoriale tra le comunità dei *Vicetini*, dei *Patavini* e degli *Atestini*. La formula *statui iussit* presente nei cippi confinari, nei quali è utilizzata la sola lingua latina, indica che le decisioni dei magistrati romani erano inappellabili <sup>(74)</sup>. Indicazioni indirette, quali le linguistiche, attestano che la *Venetia* era un territorio oramai in fase di avanzata romanizzazione.

Non sappiamo con certezza se i Veneti abbiano attivamente partecipato alle vicende del *bellum italicum*, scoppiato nel 91 a. C. L'unico indizio si riferisce proprio ad *Opitergium*. Ad Ascoli Piceno, assediata per un anno dai Romani, sono state rinvenute delle *glandes* missili in piombo recanti ciascuna un'iscrizione, alcune in latino (OPTERGA o OPTERGIN), altre in venetico (O.TER.XIN cioè OTERGIN), interpretate come un riferimento preciso all'etnico *Opitergini* (fig. 12). Per alcuni studiosi questo dato testimonierebbe

<sup>(69)</sup> Uno studio sulla politica romana ai confini nordorientali della *X Regio* è stato condotto da PAVAN 1991, pp. 73-81.

<sup>(70)</sup> LIV., XXXIX, 22, 6-7.

<sup>(71)</sup> Il passaggio della via *Postumia* immediatamente a sud di Oderzo è connesso alla ricostruzione proposta dal Bosio di un percorso « basso » della strada, contro un percorso « alto » sostenuto dal Fraccaro. Cfr. capitolo 8.2.

<sup>(72)</sup> LIV., XXXXI, 5, 9.

<sup>(73)</sup> LIV., XXXXI, 27, 3-4. Cfr. CAPOZZA 1987, I, pp. 17-19.

<sup>(74)</sup> Cfr. CAPOZZA 1987, p. 20.

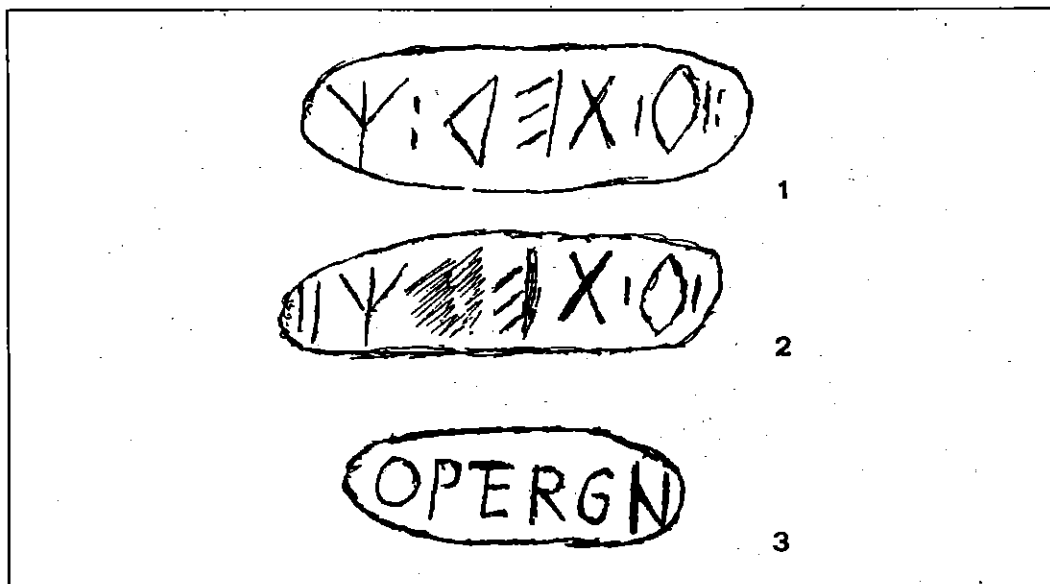


Fig. 12. Trascrizione del testo *Op(i)tergin* in caratteri venetici (1 e 2) e latini (3) presente in tre esemplari di ghiande missili provenienti da Ascoli Piceno, conservati presso il Museo di Ascoli Piceno (1) e il Museo Nazionale Romano (2 e 3). (Da PELLEGRINI, PROSDOCIMI 1967, pp. 440-441)

la presenza di frombolieri opitergini, ovvero una « fornitura d'armi » ai Romani da parte della città veneta, in un possibile rapporto giuridico di *foedus* o più probabilmente di *amicitia*<sup>(75)</sup>.

In quegli anni *Opitergium* e altri centri della Cisalpina, ottennero lo *ius Latii* e la possibilità per i magistrati locali (forse anche per le loro famiglie) di diventare *cives romani*. Risale a questo periodo anche l'inizio di grandi e talora radicali trasformazioni urbanistiche nella *Venetia*. Nell'89 o nel 59 a. C. la Gallia Cisalpina divenne *provincia*, ma il provvedimento, che va forse spiegato per ragioni di sicurezza in vista di operazioni militari nelle zone alpine e transalpine, ebbe vita breve: già nel 42 a. C. la regione venne resa autonoma.

Nel 59 a. C. Cesare, in virtù della *lex Vatinia* ottenne il proconsolato della Gallia Cisalpina, nell'ambito del programma di intervento nella Gallia Transalpina. Grazie alla politica di incoraggiamento delle aspirazioni della Cisalpina e di oculata difesa del territorio (soprattutto in occasione dell'attacco dei Giapidi nel 52 a. C.), il proconsole si conquistò la piena adesione della Pianura Padana e delle città adriatiche, manifestatasi soprattutto nella guerra contro Pompeo. In questo quadro si inserisce l'eroico sacrificio di C. Vulteio Capitone (il cui *nomen* rientra nel filone onomastico venetico)<sup>(76)</sup> e di mille *Opitergini*, morti suicidi nel 49 a. C. per non cadere nelle mani dei pompeiani: a seguito di tale gesto Cesare concesse alla città, in segno di gratitudine, l'esenzione ventennale dalla milizia e 300 nuove centurie<sup>(77)</sup>.

Tra il 49 e il 42 a. C. Oderzo divenne *municipium* e fu iscritto alla tribù *Papiria*<sup>(78)</sup>. Le iscrizioni ci attestano che il municipio di Oderzo fu governato da quattro magistrati — *quattuorviri iure dicundo* — con

<sup>(75)</sup> Cfr. PELLEGRINI, PROSDOCIMI 1967, I, pp. 438-441; PELLEGRINI 1982, pp. 81-84; PROSDOCIMI 1988, pp. 302-303. Il Mommsen per primo interpretò così il testo delle iscrizioni (CIL, IX, 6086, 8 e 10).

<sup>(76)</sup> Cfr. MARINETTI 1988, p. 341.

<sup>(77)</sup> Molte sono le fonti che ricordano questo episodio: LIV., *Perioc.*, CX; FLOR., II, 13, 33; QUINT., *Inst. Orat.*, III, 8, 23 e 30; LUCAN., *Bell. Civ.*, IV, vv. 402-581; *Comm. Bern.*, IV, 462; STRABO, V, 1, 8, 214.

<sup>(78)</sup> Che *Opitergium* non sia stata *colonia* ma *municipium* è probabile per la mancanza di qualsiasi attestazione in merito allo *status* coloniale, ma anche per la presenza nell'amministrazione cittadina di *quattuorviri iure dicundo* (CIL, V, 1974 e 1980; SI, 391 ad. n. 1888), i più alti magistrati presenti soprattutto nei *municipia* istituiti dopo la guerra sociale e prima di Augusto (DEGRASSI 1952, pp. 297-330; DEGRASSI 1962, I, p. 90).

un consiglio di *decuriones*. Conosciamo tuttavia il nome di un solo magistrato municipale, *M. Laetorius Paterclianus*, che fu anche *allectus aerario* e *sacerdos Salius* (due cariche raramente attestate)<sup>(79)</sup>.

Con la divisione dell'Italia in undici regioni attuata da Augusto, *Opitergium* venne a far parte della *X regio*, come sappiamo dalla *Descriptio Italiae* di Plinio il Vecchio<sup>(80)</sup>. A quest'epoca, tuttavia, la città e il suo territorio sembrano già essere fortemente latinizzati, vista la netta prevalenza di nomi di origine latina o etrusca presenti nelle iscrizioni funerarie di periodo tardo repubblicano rispetto ai pochi nomi venetici e celtici<sup>(81)</sup>. Ciò potrebbe essere spiegato anche dall'esistenza di quei probabili stanziamenti militari che, come abbiamo accennato, potevano aver occupato zone strategicamente importanti dell'Italia nordorientale, tra cui anche Oderzo<sup>(82)</sup>.

Le vicende giuridiche della città non furono irrilevanti per i riflessi sulla sua organizzazione urbanistica. Possiamo anzi ritenere che, con il progressivo inserimento nello stato romano, la città abbia cominciato ad assumere, insieme alle istituzioni giuridiche e politiche, anche quelle strutture architettoniche ed urbanistiche standardizzate idonee alla vita municipale, adeguandosi ai centri romani di più antica tradizione.

Nel 69 d. C. il Veneto orientale fu ancora spettatore di guerre tra cittadini. Da Tacito sappiamo che *Opitergium* e *Altinum* accolsero *laetis animis* le truppe di M. Antonio Primo e di Arrio Varo, sostenitori del neo-acclamato imperatore Vespasiano e reduci dall'occupazione di Aquileia<sup>(83)</sup>.

Delle vicende storiche di Oderzo successive a questi avvenimenti conosciamo solo alcuni episodi in occasione di eventi traumatici. Il primo riguarda l'incursione, durante il regno di Marco Aurelio, nel 166 d. C., di Quadi e Marcomanni che, insieme ad altre popolazioni, avevano attraversato le Alpi Giulie. Ammiano Marcellino ci tramanda la notizia dell'assedio di Aquileia e della distruzione di Oderzo (*obsessa... Aquileia Opitergiumque excisum*)<sup>(84)</sup>. Tuttavia, bisogna sempre valutare con molta cautela espressioni così drastiche riferite a distruzioni di città, poiché sappiamo che per lo più tali « distruzioni » non comportarono la scomparsa dell'abitato o la compromissione di una continuità di vita dei centri colpiti. I barbari furono sconfitti e ricacciati oltre le Alpi da T. Furio Vittorino e successivamente dai due imperatori Marco Aurelio e Lucio Vero, che posero il quartier generale per alcuni mesi ad Aquileia. A quell'epoca forse risale l'istituzione della *praetentura Alpium*, una linea difensiva dal Brennero al Quarnaro.

Con la riorganizzazione dell'impero attuata da Diocleziano, anche l'Italia fu divisa in province e formò una diocesi. La *X regio* augustea divenne la provincia di *Venetia et Histria*, governata prima da *correctores*, poi da *consulares*, con capoluogo Aquileia<sup>(85)</sup>. Durante i secoli III e IV d. C. possiamo ritenere che *Opitergium* abbia continuato ad essere un centro importante e ancora relativamente fiorente, nonostante il silenzio delle fonti e la crisi economica, demografica e politica che investiva oramai tutto l'impero romano. Lo dimostrano sia alcuni dati archeologici, sia l'attenzione prestata dagli imperatori del tardo impero al tratto della *via Postumia* presso *Opitergium*, come si desume dai miliari, anche di intenzione propagandistica, ivi ritrovati<sup>(86)</sup>, sia infine l'istituzione della sede episcopale, forse già attuata nel V sec. d. C.<sup>(87)</sup>.

Da questo momento, tuttavia, sempre più frequenti si succedono le incursioni di popolazioni barbariche nel territorio della *Venetia et Histria*. I racconti delle Cronache ricordano soprattutto le asserite distruzioni dei Visigoti di Alarico (402) e degli Unni di Attila (452), che avrebbero coinvolto anche Oderzo.

(79) FORLATI TAMARO 1976, p. 29, n. 6, pp. 30-31, n. 7.

(80) PLIN., *Nat. hist.*, III, 19, 130.

(81) Cfr. FORLATI TAMARO 1976, p. 10.

(82) Vari cultori di antichità opitergine sostenevano che ad Oderzo era esistita una copia del *tropaeum Alpium*, che Plinio (*Nat. hist.*, III, 20, 136-137) dice innalzato su di una vetta delle Alpi ad esaltazione delle vittorie di Augusto (CIL, V, 186; MANTOVANI 1874, p. 48): notizia purtroppo non più verificabile.

(83) TAC., *Hist.*, III, 6.

(84) AMM. MARC., XXIX, 6, 1.

(85) Cfr. CAPOZZA 1987, pp. 55-56.

(86) I miliari furono posti da Massenzio (278/306-312) (CIL, V, 8000) e da Magnezio (300/350-353) (BASSO 1986, nn. 64-65, pp. 134-148).

(87) Il primo vescovo opitergino di cui si ha notizia, Epodio, è nominato in una dubbia iscrizione del 419 d. C. posta nella chiesa di S. Giacomo di Rialto a Venezia (BELLIS 1978, p. 149). Certa è invece l'esistenza e la cronologia del secondo vescovo opitergino a noi noto, Marciano, eletto verso la metà del VI secolo d. C., che sottoscrisse gli atti del Concilio scismatico di Grado nel 579.

Con l'avvento dei Longobardi, Oderzo rimase in mano bizantina fino a che l'episodio dell'uccisione a tradimento dei duchi del Friuli Tasone e Caccone da parte del patrizio bizantino Gregorio, tra il 610 e il 616, non fece precipitare gli eventi. Rotari infatti, nel 639, intervenne ed *Opitergium expugnavit et diruit*<sup>(88)</sup>.

In merito a questi fatti, è importante sottolineare quanto Paolo Diacono dice a proposito sia del patrizio Gregorio, il quale, appena entrato con i suoi ad Oderzo, *civitatis portas claudi praecepit*, sia di Tasone e Caccone, i quali, prima di essere uccisi, si sarebbero dispersi... *per singulas civitatis plateas hac illacque*<sup>(89)</sup>. Le parole dello storico longobardo, nato a Cividale del Friuli e perciò probabilmente diretto conoscitore di Oderzo, ci danno un'immagine della città in età tardo antica ancora imponente nelle strutture urbane, che probabilmente sopravvivevano dalle epoche precedenti, nonostante le distruzioni subite.

Alla « distruzione » di Rotari seguì, dopo una trentina d'anni, quella ad opera di Grimoaldo (il quale *Opitergium civitatem... funditus destruxit*)<sup>(90)</sup>, intervenuto, probabilmente, non tanto per vendicare l'antico assassinio, come afferma Paolo Diacono, quanto invece per parare intenzioni di recuperi territoriali da parte dei Bizantini<sup>(91)</sup>.

Le cronache medievali narrano che durante il VII secolo gli *Opitergini* (come avevano già precedentemente fatto le popolazioni di Aquileia, Treviso, Concordia, Altino, Padova e verosimilmente, insieme a loro, anche parte degli abitanti di Oderzo) si trasferirono sul litorale, in zona più sicura e protetta dalla flotta bizantina, dove fondarono *Civitas Nova*<sup>(92)</sup>. In occasione di questi trasferimenti e della fondazione di un nuovo abitato organizzato, forse sorto non *ex desertis*, come vuole la tradizione, ma su di un nucleo insediativo funzionale precedente, molto materiale dell'antica Oderzo fu riutilizzato nella sede civitatina, non potendosi escludere che il trasporto avvenisse attraverso il sistema fluviale del Navisego-Piavon (se esso era ancora attivo in qualche misura), più diretto e sicuro di quello Monticano-Livenza<sup>(93)</sup>. La città divenne con tutta probabilità la nuova sede dell'episcopato opitergino e forse del governo provinciale bizantino<sup>(94)</sup>.

Dopo due secoli di silenzio, il nome di Oderzo ricompare nelle fonti medievali, citato come semplice *loco Obederzo*, in un diploma del 963<sup>(95)</sup>: poco dopo vennero probabilmente edificati i primi impianti del castello e della cinta muraria. Conteso tra Ungari, Caminesi, Trevigiani, Scaligeri, Carraresi, episcopati di Ceneda, di Belluno e di Feltre, alla fine, nel 1338 o 1339, Oderzo passò sotto la Repubblica Veneta, divenendo una Podesteria<sup>(96)</sup>. La lista dei Podestà si interrompe con Benedetto Balbi di Francesco, nominato il 5 marzo 1797. Due mesi dopo circa cadeva la Repubblica Veneta e, in giugno, anche ad Oderzo veniva istituita la Guardia Civica, composta da tutti i cittadini dai 18 ai 40 anni<sup>(97)</sup>.

<sup>(88)</sup> PAUL. DIAC., *Hist. Lang.*, IV, 38 e 45. Per un'analisi delle vicende storico-politiche di Oderzo e, in generale, del Veneto, si veda CASTAGNETTI 1990.

<sup>(89)</sup> BELLIS.

<sup>(90)</sup> PAUL. DIAC., *Hist. Lang.*, IV, 38.

<sup>(91)</sup> PAUL. DIAC., *Hist. Lang.*, V, 28.

<sup>(92)</sup> Il territorio di *Opitergium*, dopo Grimoaldo, venne diviso tra Cividalesi, Cenetesi e Trevigiani.

<sup>(93)</sup> Cfr. CARILE, FEDALTO 1978, pp. 80-81, nt. 34; CASTAGNETTI 1990, pp. 39-43.

<sup>(94)</sup> Molto materiale datato ai primi secoli dell'impero è venuto alla luce a Cittanova (cfr. BAGGIO, DE MIN, GHEDINI, PAPAFAVA, RIGONI, ROSADA 1976, pp. 25-30, 47-48, 61-63, 83-85, 129-130; FORLATI TAMARO 1976, pp. 29, 38-39, 42-43, 45, 47, 90, 96; TOZZI, HARARI 1984, pp. 79-98). La scelta del sito può suggerire che il *portus Lipientia* citato da Plinio all'epoca non fosse più funzionante e aperto ai traffici, o comunque non fosse l'unico sbocco a mare di Oderzo (cfr. ROSADA 1979, coll. 199-202).

<sup>(95)</sup> Cfr. CESSI 1940, n. 27, 6 giugno 743, p. 42; CESSI 1957, pp. 381-385. Nel 1954, nella tenuta Moizzi di Cittanova furono rinvenute e distrutte le fondazioni e la vasca battesimale dell'antica cattedrale, dedicata a S. Pietro, sopravvissuta fino al XIV secolo (ASA PD, Cartella VIII/12).

<sup>(96)</sup> Documento del 10 settembre 963 in cui Ottone Magno dona a Giovanni II, vescovo di Belluno, *aliquantam terram juris nostri conjacentem in comitatu cenetensi in loco Obederzo* (VERCI 1786, I, doc. VI, 963, p. 8).

<sup>(97)</sup> In una Ducale datata 18 aprile 1339 sono indicati i villaggi del territorio trevigiano assegnati alla Podesteria di Oderzo (VERCI 1789, XI, doc. MDDXLIV, 1338, 18 aprile, pp. 138-139). Quasi nulla si conserva della documentazione archivistica comunale del periodo veneto, andata distrutta nel 1826 a causa di un incendio (NICOLETTI 1985, pp. 85-89). Tale archivio era composto « degli atti di 333 reggimenti 1440-1796, parti di reggimento 1464-1797, vol. 272, lettere pubbliche, suppliche, ecc. 1524-1797, geze 189, altri registri... 27 » (cfr. CECCHETTI 1880, I, p. LXVII, che desume i dati da un rapporto della Pretura di Oderzo, redatto nel 1826).

<sup>(97)</sup> Cfr. BELLIS (1958) 1988, pp. 331, 482.



PARTE II

*La città*

## CAPITOLO 4

### L'INSEDIAMENTO PREROMANO

Le testimonianze archeologiche fanno risalire al tardo Bronzo medio-inizio Bronzo recente (XIV-XIII sec. a. C.) la prima frequentazione del comprensorio territoriale in cui si colloca Oderzo, comprendente la media pianura tra Piave e Livenza, in una relazione molto stretta con i due fiumi, utilizzati come vie di transito privilegiate.

La cultura espressa in questa fase mostra legami con tutto il Veneto e con l'area centro-europea, evidenziati dal materiale ceramico e dalla rituale deposizione di armi nel letto del Piave <sup>(98)</sup>.

Nel corso del Bronzo recente (XIII-XI sec. a. C.) il territorio risente della generalizzata diminuzione delle presenze antropiche, che viene ricondotta alla crisi del precedente sistema, sostituito dalla realtà « proto-villanoviana » settentrionale, in cui comincia subito ad evidenziarsi una *facies* culturale regionale veneta, definita « protoveneto » <sup>(99)</sup> (X-IX sec. a. C.). A partire dall'VIII sec., allo sviluppo dei due principali centri dei Veneti, Este e Padova, fanno da contraltare, nel settore orientale, la nascita dei due centri di Montebelluna e di Mel e l'attivazione di intensi traffici controllati da Padova lungo la valle del Piave, rivolti ai mercati hallstattiani <sup>(100)</sup>. In questa dinamica di sviluppo si inserisce la formazione di un insediamento stabile ad Oderzo, situato in una zona di cerniera tra il comparto lagunare, facente riferimento al centro di Altino, e quello pedemontano, lungo la direttrice di penetrazione della valle del Piave.

La documentazione archeologica relativa alla fase preromana della città era, fino al 1988, alquanto modesta, frutto di rinvenimenti effettuati casualmente o durante saggi di scavo di limitatissima estensione. Solo recentemente è stato possibile indagare la stratigrafia veneta di alcune aree che hanno fornito elementi significativi per la conoscenza non solo delle prime fasi di insediamento nel centro opitergino, ma anche più in generale del popolamento protostorico nel Veneto orientale.

I più antichi dati materiali rinvenuti nell'ambito urbano (frammenti di ceramica ad impasto grezzo decorata a « cordicella »), recuperati da un sondaggio in profondità effettuato fino allo strato sterile nell'area compresa tra via Roma e via Mazzini, si inquadrano nell'orizzonte della cultura protoveneta (X-IX sec. a. C.) <sup>(101)</sup> (Tav. 3.N).

A questa medesima *facies*, forse da limitare alla sua fase tarda (IX-inizi VIII sec.), sono stati attribuiti due contesti strutturati a destinazione genericamente abitativa, individuati nel settore settentrionale della cit-

<sup>(98)</sup> Sono stati interessati dai rinvenimenti i siti di Zenson di Piave (materiale fittile) e il territorio di Salgareda (spade a lingua da presa o semplici del tipo « Sauerbrunn »), che si contrappongono sulle due rive opposte dell'alveo attuale del Piave, nel punto in cui confluisce la traccia di una divagazione che scende da Oderzo. Sul versante del fiume Livenza, da Motta di Livenza, proviene un'altra spada del tipo « Sauerbrunn ». Cfr. GERHARDINGER 1982, pp. 76-77; CAV, I, pp. 206-207, 39.36, 37.1, 42.1, pp. 210-211, 39.63.

<sup>(99)</sup> Cfr. GERHARDINGER 1981, pp. 78-79; CAPUIS, DE GUIO, LEONARDI 1984, p. 39.

<sup>(100)</sup> Cfr. CAPUIS, DE GUIO, LEONARDI 1984, p. 39.

<sup>(101)</sup> Cfr. HUDSON 1984, p. 19; TIRELLI 1985d, p. 34; CALLEGHER 1987, pp. 182-189. La scoperta, in questo settore urbano, dell'area pubblica di età romana e di una *domus*, strutture delle quali si conservano in parte i piani pavimentali, ha impedito di indagare in estensione la stratigrafia sottostante.

tà (in via dei Mosaici e in via Savonarola), che costituiscono indizio certo di una occupazione stabile del sito del futuro centro veneto e romano a partire dall'inizio dell'età del Ferro <sup>(102)</sup> (Tav. 3.G, I). Le indagini hanno restituito frammenti ceramici che presentano caratteristiche comuni all'area veneto-orientale e friulana e numerosi scarichi di concotti e mattoncini semicotti che attestano una precoce specializzazione delle tecniche di costruzione.

In questo settore della città sono emerse evidenze archeologiche tali da far inquadrare l'insediamento opitergino in una fase di sviluppo a carattere protourbano a partire almeno dal VII sec. a. C. Nello scavo di via dei Mosaici (proprietà ex Parpinelli) <sup>(103)</sup> (Tav. 3.G), grazie a una sezione che tagliava una strada romana orientata NO-SE ca., di cui era stato già messo in luce un tratto più meridionale (n. 37), è stato possibile attribuire al VII sec. il primo impianto dell'infrastruttura viaria: tale operazione comportò l'obliterazione delle precedenti attività insediative di IX e VIII sec. a. C. La costruzione della strada aveva previsto un tagliolivellamento ampio 7 m, una serie di stesure successive di materiale selezionato, forse con un sottofondo e con apparati provvisori di contenimento lignei. Si sono riconosciuti numerosi interventi di manutenzione e ripristino dell'infrastruttura fino al I sec. a. C., con tecniche meno accurate nelle fasi più recenti e forse un restringimento della sede stradale (a meno che il fenomeno non sia dovuto ad una variazione dell'orientamento dell'asse viario). Altre sezioni hanno evidenziato, in un vasto settore prospiciente il lato NE del tracciato stradale e al di sopra delle prime fasi di IX-VIII sec., una complessa sequenza stratigrafica, anch'essa conservata fino al I sec. a. C., nell'ambito della quale è stata riconosciuta una serie di « superfici di attività produttive specializzate », disposte in senso ortogonale all'asse viario. Il loro impianto sembra quindi correlato con la costruzione della strada (VII sec. a. C.) e la loro vita sembra accertata fino al IV-III sec. a. C. (fase caratterizzata da attività pirotecniche).

La sequenza stratigrafica mostra quindi un panorama che va dal protoveneto alla romanizzazione senza soluzione di continuità e con consistenti interventi di ripristino strutturale e funzionale, in parte attuati a seguito di episodi alluvionali (si sono riconosciuti cinque livelli alluvionali). Le caratteristiche tecniche del tracciato stradale e la sua posizione ne fanno presupporre un ruolo importante e una continuazione extraurbana, mirante al collegamento dell'insediamento opitergino con una più vasta sfera territoriale di scambi economici.

Analogamente, in via Savonarola è stata indagata in estensione un'area di insediamento e di attività artigianali connesse allo stoccaggio e alla lavorazione di materie prime per uso edilizio (argille e limi depurati), complessivamente inquadrabili tra VII e III sec. a. C. <sup>(104)</sup> (Tav. 3.I) (fig. 13). Tali aree si inseriscono in un contesto spazialmente organizzato secondo allineamenti paralleli rappresentati da fossi aperti, successivamente trasformati in canalette di drenaggio coperte. La loro direzione si mantiene diacronicamente costante e risulta pressoché ortogonale all'ipotetico prolungamento verso SE (accertato per la fase romana) dell'asse viario individuato in via dei Mosaici.

Un'altra area a prevalente destinazione produttiva specializzata, per la quale non sono ancora disponibili più precise indicazioni funzionali e cronologiche, è stata messa in luce anche in una proprietà prospiciente il lato meridionale di via Savonarola <sup>(105)</sup> (Tav. 3.M).

<sup>(102)</sup> Cfr. RUTA SERAFINI, GAMBACURTA, VIDALI, EHRENREICH 1989, pp. 267-269, 277-279; RUTA SERAFINI, BALISTA, BERTOLDO, BUSANA, CIPRIANO, MARCASSA, BAGOLAN, TASCA, TAGLIACCOZZO 1992, p. 153. Mentre il sito di via dei Mosaici è stato oggetto di un'analisi approfondita, dello scavo di via Savonarola è stata finora pubblicata solo una notizia del tutto preliminare.

<sup>(103)</sup> Per una più dettagliata analisi dei risultati delle indagini, condotte dalla Soprintendenza Archeologica per il Veneto, si veda RUTA SERAFINI, GAMBACURTA, VIDALE, EHRENREICH 1989, pp. 269-277, 279-295; RUTA SERAFINI, VIDALE, TASCA, CUCCHIARA, SFRECOLA 1992, pp. 213-223. Si confronti anche la recente opera sui Veneti di CAPUIS 1993, p. 75.

<sup>(104)</sup> La notizia preliminare dei risultati dello scavo di via Savonarola e lo studio dei materiali provenienti da uno « scarico selettivo » si trovano in RUTA SERAFINI, BALISTA, BERTOLDO, BUSANA, CIPRIANO, MARCASSA, BAGOLAN, TASCA, TAGLIACCOZZO 1992, pp. 150-166. Tra i reperti, di particolare interesse sono due manufatti fittili di notevoli dimensioni (h. 0.60 m) costituiti da una protome zoomorfa su una base troncopiramidale, datati al V sec. a. C. e interpretati dalla Ruta Serafini come una coppia di alari o come elementi di arredo (fig. 13).

<sup>(105)</sup> Cfr. TIRELLI, RUTA SERAFINI 1989, pp. 71-74.

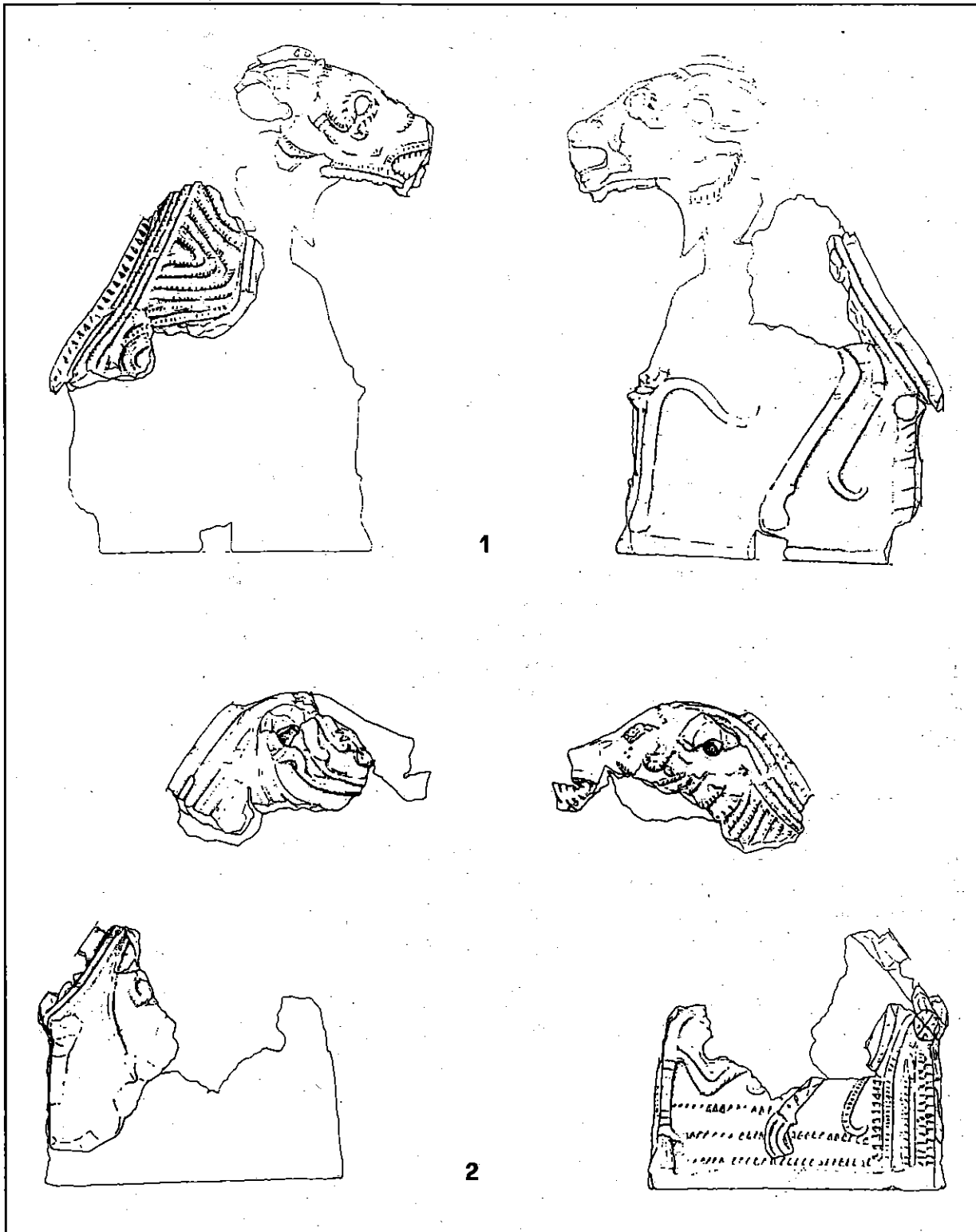


Fig. 13. Profili dei due presunti alari zoomorfi (V sec. a.C.) rinvenuti ad Oderzo, nel contesto di uno scarico relativo ad un insediamento abitativo-produttivo di epoca preromana, in via Savonarola: 1, reperto «A»; 2, reperto «B». (Da RUTA SERAFINI, BALISTA, BERTOLDO, BUSANA, CIPRIANO, MARCASSA, BAGOLAN, TASCA, TAGLIACOZZO 1992, pp. 160-161, figg. 8-9).

Il transito fluviale e il facile approvvigionamento idrico e di sedimenti selezionati garantiti dal fiume Monticano dovettero giocare un ruolo non secondario nella dislocazione dell'infrastruttura di collegamento territoriale e dell'organico complesso abitativo-artigianale in quello specifico comparto topografico<sup>(106)</sup>. L'importanza dell'attività produttiva e commerciale nell'ambito dell'insediamento veneto, già ipotizzabile sulla base della sua posizione topografica, della sua funzionalità logistica e del suo stesso toponimo, sembra aver trovato, alla luce di queste recenti scoperte, una concreta conferma archeologica.

Un altro consistente nucleo dell'insediamento preromano doveva essere situato nel settore cittadino attualmente posto alle quote più elevate, tra via Dalmazia e via Roma (15.00/16.00 m ca.). A partire dal 1936, si sono succeduti rinvenimenti di strutture « formate da tronchi verticali e orizzontali »<sup>(107)</sup> (nell'area della vecchia cisterna dell'Acquedotto comunale) (Tav. 3.C), di « fondazioni di capanne »<sup>(108)</sup> (proprietà Furlanetto) (Tav. 3.D), di frammenti di ceramica con iscrizioni in venetico<sup>(109)</sup>, di « tronchi squadrati »<sup>(110)</sup>, e di « resti di palafitte »<sup>(111)</sup> (proprietà Aliprandi) (Tav. 3.E), « un piano formato con tronchi carbonizzati e un lacerto di fondazione in ciottoli fluviali »<sup>(112)</sup> (proprietà Floriani-Gregori) (Tav. 3.F), recentemente due piani in concotto<sup>(113)</sup> (Cantina Sociale Opitergina) (Tav. 3.B).

Spesso solamente la profondità a cui i manufatti giacevano (—3.00/—4.00 m ca.), notevolmente superiore rispetto ai vicini resti romani (profondità che ci riporta a valori altimetrici oscillanti tra i 12.50 e i 10.00 m ca.) costituisce, in qualche modo, un elemento cautamente a favore della loro attribuzione all'età veneta, altrimenti non rilevabile. Tuttavia, la mancanza di un'analisi stratigrafica dei depositi ci impedisce di conoscere le fasi insediative dell'area e di precisarne la cronologia. In questo senso, i frammenti ceramici con iscrizioni venetiche, slegati da ogni contesto stratigrafico, ci suggeriscono semplicemente l'esistenza, in questo settore cittadino, di un insediamento stabile in epoca successiva alla diffusione della stessa scrittura venetica (a partire dal VI-V sec. a. C.). Non si può comunque escludere una frequentazione anche anteriore dell'area.

Per quanto riguarda la destinazione, si può ipotizzare un utilizzo prevalentemente abitativo, benché l'assenza di diverse indicazioni funzionali possa essere ricondotta alla parzialità delle aree indagate e alla spesso dubbia qualità delle informazioni.

L'ubicazione dei rinvenimenti testimonia comunque una scelta precisa di sito, non lontano dalla risorsa d'acqua, ma anche in posizione leggermente rilevata rispetto al territorio finitimo e quindi maggiormente protetta nei confronti di una idrografia articolata e, si può supporre, non sempre regolata.

L'uso di strutture a « palafitta », documentato sia nell'area dell'Acquedotto comunale, sia in proprietà Aliprandi, fa tuttavia supporre che il terreno avesse ugualmente bisogno di una costipazione lignea per essere reso più solido e stabile, e che, al contempo, l'insediamento abitativo avesse necessità di essere garantito dall'umidità presente nei suoli. Tale tecnica costruttiva è infatti attestata a Padova e ad Este esclusivamente nell'ambito di siti molto umidi, quasi paludosi (abitato dell'ex Storione a Padova e di Casale ad Este); in contesti asciutti, invece, si preferivano altre tecniche, soprattutto stesure di argilla o di limo battuti o cotti, oppure ciottoli di trachite (l'abitato dell'ex Pilsen e di via Dietro Duomo a Padova e i tre *pagi* su dossi sabbiosi ad Este)<sup>(114)</sup>.

Per quanto riguarda l'estensione dell'area « urbana », interessanti indicazioni potrebbero fornire due ciottoloni in pietra con iscrizione venetica rinvenuti presso il fiume Monticano, all'altezza di piazza Vittorio

<sup>(106)</sup> Ceramica con iscrizioni venetiche e ossa animali con tracce di lavorazione sono stati recuperati anche nelle proprietà ex Parpinelli; verso piazzale Europa (Tav. 3.H), e Favero, in piazza Castello (Tav. 3.L). Cfr. AMCO; BELLIS s.d., pp. 5-7.

<sup>(107)</sup> BELLIS 1973<sup>2</sup>, p. 14.

<sup>(108)</sup> CALLEGHER 1987, p. 32.

<sup>(109)</sup> BELLIS 1973<sup>2</sup>, p. 14, fig. 5.

<sup>(110)</sup> CALLEGHER 1987, pp. 34-36.

<sup>(111)</sup> ASA PD, Cartella VIII/9; Oderzo (TV) (lett. E. Bellis, 30.6.1983).

<sup>(112)</sup> MORO 1987, pp. 132-136.

<sup>(113)</sup> TIRELLI 1990, p. 140.

<sup>(114)</sup> Cfr. FOGOLARI 1988, pp. 151-156; GAMBA, GAMBACURTA, PERESANI 1989, pp. 18-29.

Emanuele II, certamente in collocazione primaria <sup>(115)</sup> (Tav. 3.O). Entrambi portano la sigla venetica *te* in caratteri destrorsi, che secondo recenti studi abbrevierebbe non *termon* (il corrispondente del latino *termen*, *terminus* con significato di « segnale di confine »), ma un aggettivo (o un avverbio) formato da *teut-*, base verbale corrispondente a *teuta*, attestato nel venetico settentrionale (Cadore) col valore di « comunità » <sup>(116)</sup>.

Accertato il carattere pubblico di tali manufatti, appare estremamente suggestiva — ma da considerare con molta cautela, data l'assenza di confronti — l'ipotesi che si possa trattare di cippi confinari di carattere insieme civico e religioso, designanti il limite tra lo spazio urbano, abitato, di Oderzo e il territorio libero circostante, non abitato <sup>(117)</sup>. In questo senso, non priva di significato potrebbe essere la stessa ubicazione dei cippi presso un corso d'acqua — in un contesto purtroppo sconosciuto — che potrebbe aver costituito un limite naturale all'insediamento. Ad avvalorare ulteriormente l'ipotesi sarebbe anche la presenza di alcuni solchi sulla sommità dei ciottoloni — soprattutto il segno a croce inciso su uno dei due manufatti — associati dalla Marinetti al *decussis* della gromatica, nella sua funzione di delimitazione tra *agrum intra clausum et extra clausum*, attestata dalle fonti. In assenza di un preciso riferimento cronologico, la studiosa sottolinea tuttavia l'impossibilità di stabilire se in questa pratica si possa riconoscere un precoce apporto della civiltà romana o, piuttosto, una pratica autonoma di delimitazione del territorio da parte dei Veneti, forse importata direttamente dall'Etruria, finora mai documentata <sup>(118)</sup>.

Queste nuove acquisizioni linguistico-archeologiche potrebbero far luce su altri due manufatti attribuiti ad epoca preromana, venuti alla luce in passato nell'area del Parco comunale, che potrebbero suggerire il limite meridionale dell'insediamento, coerentemente alle indicazioni fornite dagli elementi idromorfologici: un « pezzo di arenaria » con identica sigla venetica *te* in caratteri destrorsi <sup>(119)</sup> (Tav. 3.P) e, con molti dubbi per quanto riguarda funzione e cronologia, « una specie di mura formate da blocchi di argilla cruda o malcotta », giacente a una profondità notevolmente superiore (—2.30) rispetto a vicini resti romani <sup>(120)</sup> (Tav. 3.Q).

Circa l'ubicazione delle necropoli, i dati a disposizione sono molto scarsi e tali da non consentirci di valutare l'entità e l'estensione della zona insediata. I frammenti ceramici e gli oggetti bronzei (fibule di tipo a « drago », a nastro, « Certosa », « La Tène », spade di tipo « La Tène » piegate e quindi defunzionalizzate, un gancio di cinturone a placca, una torques a nodi, armille o cavigliere) rinvenuti nel secolo scorso in località S. Martino da parte del conte Revedin, durante gli scavi effettuati nelle sue proprietà, provenivano probabilmente da un'area adibita a sepolture in un arco cronologico compreso tra il VI sec. a. C. ed il II sec. a. C., con riutilizzo in fase romano-repubblicana <sup>(121)</sup> (Tav. 3.A). Tuttavia, l'assenza di più precisi riferimenti topografici consente solamente una localizzazione generica della necropoli nel settore posto a NO dell'abitato, forse in corrispondenza del Parco e della Villa Bortoluzzi.

Recente è invece la scoperta di alcune tombe venete al di sotto di una necropoli romana nel settore meridionale della città, in via Garibaldi, antica strada di accesso all'insediamento opitergino <sup>(122)</sup>.

<sup>(115)</sup> BELLIS s.d., p. 7; ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).

<sup>(116)</sup> MARINETTI 1988, pp. 344-345.

<sup>(117)</sup> Cfr. MARINETTI 1988, pp. 345-347; PROSDOCIMI 1988, pp. 295, 307; CAPUIS 1993, p. 260. Un'analoga funzione di confine in ambito urbano è stata attribuita anche ad un ciottolo rinvenuto a Spina, recante l'iscrizione *mi tular*. Cfr. BERTI 1985, p. 194.

<sup>(118)</sup> In ambito etrusco, a Marzabotto, è invece documentato l'impiego di cippi — di cui uno decussato — sepolti al centro di due incroci della strada principale della città con due strade ortogonali, con la funzione di indicare la direzione degli assi ideali poi concretizzati nelle strade stesse (cfr. MANSUELLI 1966, pp. 12, 49-50). Tale pratica è ampiamente attestata in epoca romana, con un probabile esempio anche ad Oderzo (cfr. capitolo 5.3).

<sup>(119)</sup> Cfr. NSc 1883, p. 195.

<sup>(120)</sup> Cfr. BELLIS 1973<sup>2</sup>, pp. 27-28.

<sup>(121)</sup> Cfr. GERHARDINGER 1991, pp. 21-44.

<sup>(122)</sup> TIRELLI 1992, p. 7. Alla luce di questi nuovi dati, acquista credito la notizia relativa a « reperti preromani » emersi nelle immediate vicinanze (campo sportivo del Patronato Turrone, in via Garibaldi), nel contesto di alcune sepolture d'età romana, e perciò attribuiti dal Bellis — in via ipotetica — ad una « necropoli paleoveneta » (BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 103; CALLEGHER 1987, p. 29) (Tav. 3.R).

Un tratto di necropoli veneta precisamente localizzabile stata individuata anche in corrispondenza della Mùtera di Colfrancui, la piccola collina artificiale situata circa 1 km ad O di Oderzo, in area quindi decisamente extraurbana. Il rinvenimento di uno scheletro di cavallo entro una fossa e di altri materiali databili ai secoli VI-IV a. C. (III periodo atestino tardo) evidenzia i legami esistenti tra Oderzo e i più noti centri veneti di Padova e Altino, per elementi della cultura materiale e per ideologia funeraria<sup>(123)</sup>. Tuttavia, la notevole distanza che separa la Mùtera dall'abitato opitergino consente di attribuire solo in via ipotetica la necropoli al centro urbano e potrebbe essere indicativa di un insediamento con carattere « diffuso ». Inoltre, sulla base di alcuni indizi (il rinvenimento di numerose scodelle ad impasto grossolano e nerastro ripiene di gusci di chioccioline, di numerosi reperti bronzei, nonché i risultati di rilievi astronomici eseguiti sui terrapieni e sui tracciati esistenti attorno alla Mùtera) si è ipotizzata una funzionalità anche culturale del sito, che verrebbe a localizzarsi, secondo l'usanza dei Veneti, nelle vicinanze di un corso d'acqua<sup>(124)</sup>.

In conclusione, alla luce dei dati archeologici sopra esaminati, si può affermare che l'insediamento veneto opitergino dovette probabilmente avviarsi ad un processo di aggregazione protourbana almeno a partire dal VII sec. a. C., notandosi già allora una consistente densità insediativa, concentrata soprattutto nelle zone topograficamente più rilevate, con il costituirsi forse di aree a destinazione prevalente, una delle quali verosimilmente organizzata sulla base di interventi organici e razionali: abitativa, nel settore compreso tra via Roma, via S. Martino, via delle Grazie e via Mazzini; produttiva, nel settore NE, in vicinanza del fiume Monticano e lungo un asse viario di collegamento territoriale, la cui importanza doveva essere strettamente connessa alla funzionalità di quella parte insediativa; funeraria, a NO e a SE dell'abitato. In area decisamente extraurbana, in corrispondenza della Mùtera di Colfrancui, la destinazione funeraria poteva forse essere connessa anche ad una funzione culturale.

Se dobbiamo supporre che il tracciato stradale individuato nella proprietà ex Parpinelli abbia imposto una ben precisa direzionalità e orientamento al settore NE dell'insediamento, tuttavia, l'assenza di rinvenimenti pertinenti ad altri assi viari e la carenza di dati relativi agli orientamenti delle strutture scoperte in altri settori dell'abitato rendono impossibile, allo stato attuale delle conoscenze, comprendere i criteri che presiedettero all'organizzazione « urbanistica » delle prime fasi di vita del centro veneto.

Il carattere occasionale e l'incertezza delle scoperte non ci consentono inoltre di stabilire con sicurezza la densità e l'espansione areale dell'insediamento, che potrebbe comunque aver occupato gran parte delle zone poste a quota più elevata comprese tra il Vecchio Navisego e il fiume Monticano. La posizione dell'antico asse viario sembrerebbe configurare quest'ultimo corso d'acqua come la principale via di collegamento fluviale con le lagune e il mare utilizzata in epoca veneta.

<sup>(123)</sup> Durante lo scavo si sono rinvenuti sporadici frammenti di ceramica databile al VII sec. a. C., che fanno pensare ad una frequentazione più antica del sito della Mùtera. Cfr. AMMERMANN, BONARDI, TONON 1982, p. 7, fig. 2-4; TOMBOLANI 1984, pp. 845-846.

<sup>(124)</sup> AMCT, Oderzo; BELLIS 1973<sup>2</sup>, p. 20, tavv. I-V; TOMBOLANI 1984, p. 846; FOGOLARI 1988, p. 108; ROMANO, TONON 1985, pp. 6-7.

## CAPITOLO 5

### DEFINIZIONE DELLA STRUTTURA URBANISTICA DELLA CITTÀ ROMANA

#### 5.1 *Altimetria dell'area urbana*

L'antico centro opitergino sorgeva, per come si è detto, sull'esteso dosso lambito da corsi d'acqua su cui si imposta la città moderna; dosso che presenta attualmente una struttura compatta e regolare, compresa tra i valori altimetrici di 11.00 e 16.00 m sul livello del mare.

Attraverso l'analisi delle profondità e, in alcuni casi, delle quote assolute a cui giacevano i piani stradali e pavimentali di età romana (I sec. a. C.-II sec. d. C.), si è tentato di proporre una ricostruzione della morfologia e dell'altimetria antiche del sito <sup>(125)</sup> (Tav. 4). Tale ricostruzione risulta ovviamente parziale e del tutto indicativa, dal momento che molteplici fattori rendono difficoltose e imprecise le valutazioni: in particolare, l'impossibilità di un corretto posizionamento topografico di alcuni manufatti — in questo caso i valori altimetrici attuali e antichi non possono che essere approssimativi — e i limiti nella documentazione dei vecchi scavi e dei rinvenimenti casuali. Nella maggior parte dei casi, infatti, non vengono date quote assolute e le misurazioni delle profondità di rinvenimento sono riferite non a punti trigonometrici fissi, ma ad elementi del terreno indeterminati o variabili, senza specificare inoltre se le quote sono relative alla cresta o alla base di una struttura, al piano di calpestio di un pavimento o al piano d'appoggio del suo sottofondo.

La parte più elevata del dosso, compresa tra la curva di livello dei 15.50 m e la quota massima di 16.00 m, costituisce una specie di pianoro che si allunga con orientamento NO/SE tra via S. Martino e via Mazzini (tratto compreso tra via Roma e via delle Grazie). In età romana, l'altimetria della zona, calcolata nel settore NO sulle quote del piano stradale rinvenuto in corrispondenza della Cantina Sociale Opitergina (a -1.28) (n. 7) e delle pavimentazioni della vicina *domus* (a -1.20/-1.10) (n. 9), nel settore SE sulle quote dei piani pavimentali emersi nell'area dell'Acquedotto comunale, delle proprietà Furlanetto, ex Gregori e Furlani-Gregori (profondità media -0.50/-0.70 con alcune punte a -1.20 e -1.60) (nn. 14-32), oscillava tra i 14.30 e i 15.00 m, riportandoci ad una situazione morfologica non molto dissimile da quella attuale, ma attestata su valori altimetrici inferiori di 1 m ca. La sequenza stratigrafica individuata al di sotto dei piani pavimentali della proprietà Floriani-Gregori (colmature con materiale di risulta e riporti di argilla e ghiaia) e il vicino allineamento di tegoloni, infissi verticalmente nel terreno e rinforzati a O con frammenti di laterizi, con funzione di contenimento di un terrapieno (n. 33) attestano la presenza di una depressione naturale rispetto al resto del pianoro, bonificata già in età romana <sup>(126)</sup>.

Là dove il versante orientale del dosso comincia a declinare con leggera pendenza verso E e SE, portandosi a quota 14.50/14.00 m, è stata recentemente messa in luce, tra via Roma e via Mazzini, parte dell'area pubblica di Oderzo e una *domus* signorile (nn. 47 e 49), i cui piani pavimentali giacevano a quota 13.00 m ca. Da alcuni saggi effettuati al di sotto della platea forense e all'interno della basilica è risultato che l'a-

<sup>(125)</sup> I valori altimetrici attuali sono stati desunti dalla Carta Tecnica Regionale del Comune di Oderzo in scala 1:5000 (1988), restituita dal rilievo aerofotogrammetrico eseguito dalla Regione Veneto (1983), e integrati con altre quote rilevate dall'ex Consorzio di bonifica Bidoggia-Grassaga (curve di livello) (1974-75).

<sup>(126)</sup> Cfr. MORO 1987, pp. 132-136.



rea, tra il II ed il I sec. a. C., era stata bonificata con il riempimento di una depressione naturale; le successive fasi abitative causarono un innalzamento della quota del terreno di 1.50 m ca.; infine, quando venne realizzato il complesso forense, si asportò 1.00 m dei depositi precedenti per creare un dislivello tra la platea forense e i monumenti circostanti <sup>(127)</sup>. L'inclinazione NO/SE del collettore fognario che separa la zona pubblica da quella privata residenziale indica che il terreno presentava una linea di pendenza simile a quella attuale, che giustifica l'orientamento prescelto per l'organica ristrutturazione attuata in questo settore cittadino a partire dalla seconda metà del I a. C. <sup>(128)</sup>.

Verso E e SE il dosso attualmente declina molto dolcemente a 13.50/13.00 m, in corrispondenza delle piazze Castello e Vittorio Emanuele II, per scendere poi a ripida scarpata sulla sponda destra del Monticano. Se il tratto di strada romana rinvenuta tra le due piazze (n. 41) rimanda a valori altimetrici di poco inferiori a quelli attuali (oscillanti tra 12.25 e 12.75), le strutture romane rinvenute in Contrada Rossa alla profondità di -2.20/2.40 (nn. 59, 61-62) consentono di identificare questa zona del centro storico di Oderzo come un originario « basso morfologico »: in assenza di indicazioni riguardo il deposito stratigrafico, possiamo ipotizzare che il notevole innalzamento del suolo sia attribuibile preminentemente alla continuità insediativa e all'intensa frequentazione dell'area, che costituì il nucleo fortificato di età medievale.

Il settore meridionale del dosso, occupato dal piazzale ex Foro Boario, presenta attualmente una morfologia pianeggiante attestata sui 14.00/13.50 m, risultata da lavori di sbancamento e livellamento effettuati nel 1913 per la realizzazione di uno spazio adatto ad ospitare il settimanale mercato del bestiame. Il livello originario del suolo, posto a quota 15.00/15.20 m, si conserva ancora nel giardino della Pretura, sopraelevato quindi di 1.00 m ca. rispetto allo spazio circostante. Due elementi, l'esigua profondità a cui si trovano pavimenti e muri di età augustea, rinvenuti in molti punti del piazzale a quota -0.20/-0.30 m (nn. 76-84) e l'assenza degli strati riferibili alle successive fasi edilizie, asportati durante i lavori di sbancamento (quando furono scoperti e recuperati i mosaici policromi di III-IV sec. d. C. a 1.20 m di profondità: nn. 73-74) <sup>(129)</sup>, inducono a ritenere che in età romana i valori altimetrici dell'area fossero simili a quelli attuali. La zona doveva quindi costituire un settore topograficamente rilevato.

Sembra inoltre di poter inferire che, in epoca romana, i versanti SE e SO del dosso declinassero più ripidamente di oggi verso l'alveo del Vecchio Navisego, dal momento che le strutture rinvenute in via Montegrappa (nn. 69-70) e all'interno del Parco comunale (n. 87) giacevano rispettivamente alla profondità di -1.50/-1.70 m e -2.00/-2.50 m. L'innalzamento del suolo è probabilmente da attribuire, in questo caso, sia a fenomeni di colluvione, sia agli apporti del Vecchio Navisego, minacciato di interrimento sin dall'epoca romana.

Nel settore settentrionale del dosso opitergino, a N della leggera depressione corrispondente alla sede stradale di via Roma, il terreno risale nuovamente portandosi alle quote massime di 15.00/15.30 m (vecchio Stadio Comunale), per poi precipitare bruscamente, a N verso la campagna, a NE verso il fiume Monticano e la sua golena, con un salto di quota di 3-4 m ca. L'andamento morfologico attuale riflette la situazione antica: la quota assoluta di 14.50 registrata per l'edificio termale di via Savonarola (n. 44) e la modesta profondità (-0.55) a cui giacevano i pavimenti delle *domus* rinvenute nella proprietà ex Parpinelli (nn. 36-39, 42), attualmente posta a quota 13.50/14.00 m, attestano che anche in età romana l'area doveva costituire un « alto morfologico ». La forte pendenza verso NE degli strati, riscontrata nello scavo ex Parpinelli, e la profondità di -1.40/-1.30 a cui è stato rinvenuto il sottofondo pavimentale a S di via Savonarola (n. 46) ricostruiscono un versante settentrionale in accentuato declivio verso il Monticano.

In età romana, dunque, l'esteso dosso opitergino doveva avere un andamento più irregolare di quello attuale, caratterizzato da un « alto morfologico » principale (area NO: quota 14.50/15.00 m) <sup>(130)</sup> che, nel-

<sup>(127)</sup> ASA PD, Cartella VIII/9, Immobiliare Kappa, Oderzo (TV) (relazione P. Hudson, 22.11.1984).

<sup>(128)</sup> Cfr. capitoli 5.3 e 5.4.

<sup>(129)</sup> Cfr. capitolo 1.1.

<sup>(130)</sup> La zona occupata dal Parco e dalla Villa Bortoluzzi, a NO della città, attualmente posta a quota 15.00/15.50 m, doveva situarsi, in via ipotetica, in posizione rilevata anche in epoca antica, benché manchino per ora dati specifici di conferma.

la sommità, presentava un pianoro esteso ma con andamento del terreno non uniforme, e da due « alti-morfologici » secondari (area S e NE: quota 13.00/13.50 m). Le depressioni naturali che separavano questi settori più elevati (area centrale ed area E) furono in parte bonificate già in epoca antica. Sembra inoltre che in passato il dosso o i dossi opitergini emergessero maggiormente rispetto alla pianura circostante, con versanti più ripidi. Infatti, il piano campagna (attualmente posto a 12.00/11.00 m ca.) doveva trovarsi in età romana a quote inferiori, cioè a 10.00/9.00 m ca.: a questi valori rimanda la quota assoluta di 9.78 m registrata per il molo fluviale individuato in via delle Grazie (n. 89) e la profondità di -2.50 m ca. a cui giacevano un altro probabile tratto del molo in via Altinate (n. 91) e alcune sepolture rinvenute nel Campo Sportivo del Patronato Turrone, in via Garibaldi. A seguito di fattori naturali (alluvioni e colluvioni) e antropici (distruzioni, ricostruzioni, interventi di colmataura o livellamento, la crescita del livello del suolo naturalmente connessa alla continuità insediativa), il dosso assunse, nel tempo, l'altimetria e soprattutto la morfologia attuali<sup>(131)</sup>. Un'indagine sedimentologica che utilizzi anche i dati dei carotaggi che vengono eseguiti in occasione di interventi edilizi (oltre a quelli degli scavi stratigrafici) potrà meglio definire, in futuro, l'andamento naturale del sito prima delle opere artificiali attuate dall'uomo sin dall'età antica, per adeguarlo alle esigenze di un insediamento sempre più ampio e complesso.

## 5.2 Il perimetro urbano

La nascita e lo sviluppo dell'insediamento opitergino vanno connessi direttamente alle caratteristiche fisiografiche del sito, quali siamo andati delineando nei capitoli precedenti. Anzi, quelle stesse caratteristiche fisiografiche sembrano aver avuto, sotto alcuni aspetti, un ruolo anche più incisivo sulla conformazione assunta dall'abitato, quale ad esempio il suo perimetro.

Poiché l'assetto urbanistico attuale non sembra conservare chiari riflessi degli antichi limiti urbani e la documentazione archeologica relativa ad una cinta difensiva, come si dirà, si limita per ora ad un breve tratto delle mura urbane, è soprattutto la distribuzione topografica delle strutture edilizie e delle sepolture a fornirci indicazioni utili per definire l'estensione della città romana.

Si osserva allora che le tre aree di necropoli finora individuate, site nelle località S. Martino, Spinè e lungo le vie Umberto I e Garibaldi, rispettivamente a NO, SE e S dell'abitato, si situano ai margini o ai piedi del dosso e all'esterno del Vecchio Navisego, facendo ritenere che l'idrografia e il dislivello altimetrico, oltre a favorire la scelta iniziale del sito, abbiano costituito un limite naturale all'espansione urbanistica della città romana.

È probabile inoltre che il perimetro urbano non sia stato regolarizzato, ma piuttosto adattato all'idrografia e alla conformazione topografica del dosso.

La caratteristica di un perimetro urbano non regolarizzato geometricamente, ma adeguato all'idrografia e alla morfologia del sito, porrebbe Oderzo sulla linea di tutti gli altri centri romani di tradizione veneta (*Pata-vium, Ateste, Vicetia, Bellunum* ecc.) oltre, ad esempio, ai casi della veneto-retica *Feltria* e della celtica *Verona*.

Recenti indagini condotte dalla Soprintendenza Archeologica hanno accertato che i limiti della città erano definiti da strutture di tipo murario, presenti in gran parte dei centri romani vicini: oltre ad assolvere funzioni difensive, esse costituivano un elemento dichiarativo e qualificante dell'avvenuta strutturazione in senso urbano organizzato degli insediamenti antichi o di nuova fondazione. Nell'area delle ex Carceri, dove un tempo esisteva il castello medievale, è stato infatti individuato un tratto rettilineo della cinta muraria di epoca tardo antica, eretta in corrispondenza della cortina difensiva di età romana (I sec. d. C.), di cui si conservavano in *situ* solo alcuni mattoni sesquipedali relativi alla fondazione del muro (n. 66). L'impo-

<sup>(131)</sup> Un'analogia evoluzione morfologica è stata riscontrata nei dossi su cui sorgono le città di Bergamo (POGGIANI KELLER 1984, pp. 61-63), Mantova (TAMASSIA 1984, p. 122) e Milano (CAPORUSSO 1984, p. 131).

nente struttura, larga m 1.80 e ricostruibile per un'altezza di almeno 4-5 m, doveva proteggere il lato sud-orientale della città <sup>(132)</sup>.

Le accurate analisi stratigrafiche e sedimentarie effettuate durante lo scavo hanno inoltre consentito di ricostruire, con alto margine di probabilità, una complessa struttura difensiva, articolata in un aggere in connessione strutturale con la cinta, nella cortina muraria descritta e in un fossato esterno alimentato dal Monticano, scavato in corrispondenza di un tratto di un antico meandro del fiume, « riattivato » a scopo difensivo. L'intervento rientrerebbe in realtà nell'ambito di un organico progetto, insieme difensivo e di navigazione interna, che avrebbe realizzato la confluenza artificiale tra Vecchio Navisego e Monticano <sup>(133)</sup>.

Grazie a queste recenti scoperte, Oderzo si pone sulla linea di altre città romane — dotate di mura urbi- che — che presentavano caratteristiche comuni al centro opitergino, non solo dal punto di vista geografico, ma anche per analoghe vicende storico-giuridiche e che offrivano quindi indizi a favore dell'esistenza di una fortificazione opitergina. È il caso, ad esempio, di *Vicetia*, dove è documentata l'esistenza di una cinta muraria in laterizi, realizzata in età tardo repubblicana, finora sicuramente rinvenuta in corrispondenza del versante occidentale non delimitato dall'acqua <sup>(134)</sup>. Ad *Altinum*, invece, è stata scoperta la porta urbica settentrionale, del tipo a cavedio, e un tratto del muro in laterizi addossato al torrione occidentale, entrambi risalenti alla prima età augustea <sup>(135)</sup>.

### 5.3 L'impianto urbano

I dati relativi all'orientamento delle strutture di epoca romana, benché non numerosi, ci consentono di operare alcune « proiezioni » che sembrano rivelare l'intendimento, da parte degli *Opitergini* oramai divenuti *cives Romani* a tutti gli effetti, di approntare un impianto urbano in parte ispirato a criteri di regolarità. La cautela, in questo caso, è d'obbligo in quanto non solo le aree indagate coprono una piccola parte dell'insediamento e possono quindi essere acquisite solo come « aree campione » (Tav. 1), ma assai limitata è anche la conoscenza dell'assetto urbanistico dell'insediamento preromano.

Tra l'epoca più propriamente veneta e la fase della romanizzazione si collocano, oltre al tracciato stradale rinvenuto nell'area ex Parpinelli (orientato NO-SE) e ai quartieri ad esso prospicienti, alcuni lacerti murari in ciottoli fluviali, orientati NNE-SSO (20° ca.), rinvenuti al di sotto di strutture abitative romane nel settore NO della città (nelle proprietà Floriani Gregori e nell'area della Cantina Sociale) e soprattutto la complessa situazione insediativa emersa nel settore dell'area pubblica romana, tra via Roma e via Mazzini.

Da una parte, resti di *domus* — genericamente datate per ora ad « età precesariana » — omogeneamente orientati N-S ca. (351°) (nn. 50-52), sono stati intravisti negli strati inferiori dell'area settentrionale del foro e messi estesamente in luce al di sotto di un'adiacente abitazione di epoca augustea <sup>(136)</sup>; dall'altra, al di sotto dei muri che definivano i lati lunghi della piazza pubblica romana, sono state recentemente individuate alcune fondazioni che hanno fatto ipotizzare l'esistenza di un primo impianto del foro di età tardo repubblicana, con caratteristiche di orientamento simili a quelle del successivo impianto forense realizzato in età augustea (NO-SE) <sup>(137)</sup> e, a quanto sembra, già proprie di precedenti strutture abitative di epoca veneta <sup>(138)</sup>. Possiamo quindi ritenere che in epoca tardo repubblicana siano stati compresenti in questo settore della città due orientamenti diversi, ma che — come si vedrà — l'assetto NO-SE sia sembrato quello « vincente » per un intervento di più vasta portata urbanistica.

<sup>(132)</sup> Il manufatto è stato seguito per l'intera estensione dell'area indagata, pari a 20 m. Cfr. BALISTA 1994, pp. 147-148, nt. 8, figg. 6-10.

<sup>(133)</sup> Cfr. BALISTA 1994, pp. 150-152.

<sup>(134)</sup> Cfr. RIGONI 1987a, pp. 110-112; RIGONI 1987c, pp. 162-164.

<sup>(135)</sup> Cfr. TOMBOLANI 1987, pp. 324-328.

<sup>(136)</sup> Cfr. TIRELLI 1987c, pp. 171-192; TIRELLI 1987d, pp. 369-373.

<sup>(137)</sup> Cfr. ROSADA 1995, pp. 77-79.

<sup>(138)</sup> Cfr. TIRELLI 1995, p. 226.

Le evidenze archeologiche finora emerse nell'abitato opitergino e databili entro la metà del I sec. a. C. attestano quindi la presenza di assetti differenziati, probabilmente rispondenti a criteri che tenevano conto soprattutto delle specifiche caratteristiche morfologiche del terreno.

In piena età romana, l'asse viario della proprietà ex Parpinelli (orientato a 322° ca.) continuò a condizionare la direzionalità e l'orientamento del settore NE della città, fino all'altezza dell'attuale piazza Vittorio Emanuele II (nn. 36-39). In particolare, su tale strada vennero ad affacciarsi *domus* pertinenti a due rilevanti fasi edilizie (nn. 42-43), rispettivamente databili alla seconda metà del I sec. a. C. e al II sec. d. C., con interventi anche successivi. Alcuni edifici a probabile destinazione pubblica (tra cui un impianto termale) si impostarono invece sul suo prolungamento meridionale (nn. 44-46).

Ad una trasformazione più evidente fu invece sottoposto il settore delle *domus* precesariane sopra citate. Qui, nel corso della seconda metà del I sec. a. C. (probabilmente nella prima età augustea), venne realizzato il complesso forense (n. 47), forse — come accennato — monumentalizzando un foro tardo repubblicano di cui venne conservato quasi esattamente l'orientamento NO-SE. L'isolato forense fu delimitato a SO da un importante asse viario, la cui esistenza è stata ipotizzata grazie al rinvenimento del sottostante collettore fognario (n. 48).

Con la ristrutturazione augustea, l'orientamento del complesso forense e della strada finì per vincolare l'assetto anche della *domus* posta a SO del tracciato stradale (n. 49), nonostante che il suo nucleo settentrionale conservasse l'impianto di una precedente *domus* impostata ancora secondo l'orientamento N-S (351°) che caratterizzava le abitazioni di età precesariana.

Il dato interessante è che l'assetto adottato per l'intero complesso pubblico e residenziale (322° ca.) ripropone l'orientamento della preesistente direttrice viaria ex Parpinelli e, probabilmente, di strutture di epoca veneta messe in luce nell'area meridionale del foro. Tale coincidenza di orientamenti sembra dunque indicare l'estensione a più ampio respiro di un certo tipo di assetto, già esistente nel contesto opitergino anche se forse originariamente limitato soltanto ad alcuni settori dell'insediamento, allo scopo di realizzare un impianto urbanistico regolare.

Numerosi indizi fanno pensare che anche il settore meridionale della città, fino al corso del Vecchio Navisego, facesse parte del medesimo impianto regolare. Tutti i resti archeologici emersi in questo settore urbano risultano infatti isorientati con le infrastrutture viarie e fognarie più settentrionali: innanzi tutto, un tratto di collettore fognario molto simile a quello adiacente l'area forense, rinvenuto insieme a resti di « massciata stradale » nel piazzale ex Foro Boario (n. 72); il nucleo abitativo di età cesariano-augustea messo in luce nell'area dello stesso piazzale e tuttora *in situ* (nn. 76-84); un tratto di canaletta in mattoni sesquipedali rinvenuto in via Piave (n. 71); due pavimentazioni, rispettivamente in cubetti e lastre di cotto, emerse in via Montegrappa e orientate « NE-SO » secondo la relazione di scavo (nn. 69-70).

Maggiori incertezze sussistono sulla ricostruzione dell'assetto del settore SE della città, per l'assenza di rinvenimenti relativi a percorsi viari e la frammentarietà della documentazione archeologica, limitata a pochi lacerti murari in mattoni e ciottoli (nn. 61-62)<sup>(139)</sup> e a due grossi plinti di fondazione (n. 59), gli uni e gli altri rinvenuti in proprietà prospicienti la Contrada Rossa, e ad un ambiente porticato aperto verso SE, con collettore fognario antistante, emerso nell'area ex Aliprandi, presso Piazza Vittorio Emanuele II (n. 67)<sup>(140)</sup>.

Alcuni indizi, tuttavia, potrebbero deporre a favore di un'estensione dell'organizzazione urbanistica regolare anche a questo settore cittadino.

Innanzi tutto, le strutture risultano impostate secondo orientamenti NE-SO e NO-SE che presentano minime variazioni di declinazione tra di loro e rispetto all'orientamento adottato dalla ristrutturazione urbanistica di età augustea.

<sup>(139)</sup> Le strutture murarie sono emerse nel 1978, durante lo scavo per la costruzione di un caveau dell'ex Banca Cattolica del Veneto (cfr. CALLEGHER 1987, pp. 166-179).

<sup>(140)</sup> L'edificio porticato, aperto verso SE e messo in luce per una lunghezza di 9 m, presentava muri e pavimento in laterizi. Alle sue spalle sono stati individuati i resti di quattro vani (cfr. TIRELLI 1987d, pp. 368-369).

Inoltre, alcuni dei manufatti (n. 59 e n. 67), per il loro possibile carattere pubblico, potrebbero rivestire una notevole importanza al fine della ricostruzione dell'impianto urbano antico. Forzando l'interpretazione un po' oltre i dati finora documentati, è possibile infatti ipotizzare, per via indiretta, la presenza di due tracciati stradali che sembrerebbero inserirsi nell'ambito del sistema viario regolare della città: ipotesi che, tuttavia, necessitano di un'indispensabile verifica archeologica<sup>(141)</sup>.

Infine, a prescindere dalle evidenze archeologiche, per ora troppo parziali e di incerto significato, è importante comunque sottolineare che quest'area urbana presenta attualmente un'organizzazione viaria ed edilizia — risalente ad epoca medievale — molto regolare e caratterizzata da un assetto pressoché analogo all'impianto romano, di cui potrebbe in parte costituire un riflesso diretto.

L'assenza di dati stratigrafici ci impedisce per ora di valutare quale relazione intercorresse, nella zona meridionale e sudorientale della città romana, tra l'orientamento dell'impianto romano e un'eventuale fase insediativa precedente: se tale orientamento fosse risultato da un completo riassetto di una realtà esistente e orientata diversamente (come nella parte settentrionale dell'area forense), o semplicemente da una ristrutturazione basata su una continuità sostanziale d'impianto (come nel settore NE della città e nella parte meridionale dell'area forense). Non si può d'altronde escludere che questi settori, vicini ai corsi d'acqua, costituiscano in parte aree di espansione romana; ipotesi che potrebbe essere avvalorata da alcuni elementi, quali la sporadicità dei reperti preromani e la loro connotazione « di confine » (ad esempio i due ciottoloni con iscrizione venetica rinvenuti nell'area del portico romano, in proprietà ex Aliprandi); il fatto che le tracce di un'occupazione stabile rimandino tutte alla seconda metà del I sec. a. C. o al I sec. d. C.; infine la distribuzione topografica delle infrastrutture fognarie, presenti in queste due aree e presso il foro, non rinvenute invece — almeno fino ad oggi — nei settori NE e NO dell'abitato, entrambi di antica tradizione insediativa<sup>(142)</sup>.

Alla luce delle conoscenze attuali possiamo quindi avanzare l'ipotesi che tutta la fascia intermedia dell'abitato compresa tra i due corsi d'acqua, e forse anche l'area a SE, abbiano assunto, tra gli ultimi decenni del I sec. a. C. e il I sec. d. C., una fisionomia regolare adottando un orientamento di 320°-322°, verosimilmente correlato all'assialità fornita dal preesistente tracciato stradale presente nel settore nordorientale della città. In quell'occasione venne forse collocato in un luogo significativo del nuovo impianto urbano (probabilmente in corrispondenza di un incrocio viario presso il foro) il cippo gromatico decussato rinvenuto dislocato in Contrada Rossa (n. 62), nell'ipotesi che esso avesse la funzione di indicare la direzione degli assi viari<sup>(143)</sup>.

La scelta di estendere l'assetto NO-SE sembra in realtà non soltanto privilegiare un orientamento già esistente nel contesto opitergino, ma anche — e forse in via prioritaria — riflettere la volontà di conformare più adeguatamente l'impianto urbano agli elementi idro-morfologici: un'analoga direzione NO-SE si riscontra, infatti, tanto nelle linee di pendenza prevalenti del dosso (simili le antiche a quelle attuali), quanto nei due corsi d'acqua che interessavano il centro antico, cioè Vecchio Navisego e Monticano<sup>(144)</sup> (Tav. 6).

L'intervento di ristrutturazione urbanistica attuato in età augustea interessò anche il settore NO della città, dove, nell'area della Cantina Sociale situata in via S. Martino, è stato recentemente messo in luce parte di un quartiere cittadino realizzato organicamente in quell'epoca (una strada originariamente basolata, situata probabilmente presso il limite nordoccidentale della città e resti di *domus* separate da una canaletta in mattoni sesquipedali che doveva situarsi in corrispondenza dell'*ambitus* — nn. 7-11)<sup>(145)</sup>. Il complesso

<sup>(141)</sup> Di tali rinvenimenti si parlerà nel successivo paragrafo 5.4.

<sup>(142)</sup> Anche nel caso di *Bononia*, l'assenza di fognature nel settore occidentale della città, che potrebbe corrispondere alla colonia del 189 a. C., ha suggerito l'ipotesi di una pianificazione romana verso est (cfr. SOMMELLA 1988, p. 149). Per la documentazione archeologica di Bologna romana cfr. BONORA, BERGONZONI 1976.

<sup>(143)</sup> Nell'ambito della *Venetia*, cippi gromatici con analoga funzione urbanistica sono stati rinvenuti ad *Aquileia* (BERTACCHI 1963, pp. 111-116, tav. XXI), a *Forum Iulii* (BOSIO 1965, pp. 5-17) e a *Bellunum* (ZANOVELLO 1987, p. 447).

<sup>(144)</sup> Tale connessione tra morfologia fluviale e assetti urbanistici si riscontra spesso nel mondo romano: nella *Venetia*, per esempio, essa sembra riconoscibile a *Vicetia*, *Patavium*, *Altinum*, *Iulia Concordia*, *Tarvisium*, *Bellunum*, in *Aemilia*, ad *Ariminum*, *Forum Corneli*, *Bononia*, *Placentia*; in *Liguria*, ad *Alba Pompeia*; in *Transpadana*, a *Ticinum*, *Augusta Praetoria* (cfr. GUARNIERI 1987, pp. 73-91 per le città dell'*Aemilia*, della *Liguria* e della *Transpadana*).

<sup>(145)</sup> Cfr. TIRELLI, SANDRINI, SACCOCCI, DE MARCH 1990, pp. 134-155.

risulta impostato omogeneamente secondo un orientamento di 20° — verosimilmente adeguato all'andamento del terreno <sup>(146)</sup> — che ripropone l'assetto di alcuni lacerti murari in ciottoli, inquadrabili tra l'epoca preromana (nella proprietà Floriani-Gregori) e la fase edilizia immediatamente precedente alla ristrutturazione augustea (nell'area della stessa Cantina Sociale). La mancanza di un riscontro più esteso (in particolare l'assenza di altre infrastrutture viarie), non consente tuttavia di valutare l'entità e il significato dell'intervento attuato dagli urbanisti romani, se si trattò di un intervento localizzato o, viceversa, interessò un ampio settore urbano — in via ipotetica, tutta l'area rimasta esterna alla ristrutturazione urbanistica impostata secondo l'assetto NO-SE.

Per ora si può solo osservare che, da una parte, i lacerti di muri, di pavimenti più volte ripristinati e un probabile « passaggio pedonale » costruito in frammenti laterizi di recupero (largh. m 0.70), rinvenuti in proprietà situate lungo via Roma e via Dalmazia (nn. 18-33), presentano orientamenti solo in parte coerenti all'assetto del quartiere di via S. Martino <sup>(147)</sup>, dall'altra quest'ultimo assetto caratterizza un ampio settore anche dell'impianto attuale della città <sup>(148)</sup>.

Con certezza si può anche affermare che questa zona non venne mai ristrutturata secondo l'orientamento NO-SE. La spiegazione che sembra essere più plausibile, data l'assenza di eccessivi condizionamenti orografici che avrebbero potuto rendere difficoltosa la regolarizzazione di tale settore cittadino secondo l'assetto NO-SE, è che si ritenne opportuno rispettare un'area a destinazione abitativa già intensamente urbanizzata, che costituiva uno dei nuclei « storici » dell'insediamento preromano, limitandosi ad una ristrutturazione basata su una sostanziale continuità d'impianto, principalmente adeguato alle pendenze del terreno; ciò, forse, anche in considerazione del fatto che essa era situata ad una certa distanza dal centro rappresentativo, politico e presumibilmente religioso della città.

Situazioni di impianti regolarizzati solo parzialmente, talora secondo assetti differenti, si ritrovano in altri centri della Cisalpina, dove gli interventi urbanistici di età romana furono rispettosi della realtà preesistente e si adeguarono alle valenze morfologiche del sito (ad esempio i casi di *Mediolanum*, *Bergomum*, *Ateste*, *Patavium*, *Vicetia*, *Veleia*, forse *Tarvisium*).

Particolarmente interessante risulta il confronto con l'impianto di *Mediolanum*, centro che ebbe in comune con Oderzo un'intensa tradizione insediativa preromana (fu capitale degli Insubri), le caratteristiche morfologiche e idrografiche (sorse su di un modesto dosso delimitato da corsi d'acqua) e forse anche le vicende politico-giuridiche (almeno tra il II sec. a. C. e il III sec. d. C., fino a quando cioè divenne capitale dell'Impero). Anche *Mediolanum* presenta un impianto non regolare nel settore topograficamente più rilevato, con l'incrocio a raggiera delle strade di origine preromana all'interno delle mura (fig. 14). Tutto il versante SE del dosso, in gran parte pianificato *ex novo* in epoca romana, presenta invece un impianto regolare adeguato alle linee di pendenza del terreno e, nello stesso tempo, coordinato ad un'importante direttrice di collegamento viario preesistente, la via per *Laus Pompeia*. In questo settore venne realizzato il foro, in parte corrispondente all'attuale piazza S. Sepolcro <sup>(149)</sup>.

<sup>(146)</sup> La canaletta, il cui fondo, largo m 0.60, era costituito da due file di sesquipedali affiancati, analogamente al condotto messo in luce nella proprietà Cappello, in via Roma (n. 4), convogliava mediante condotti secondari ortogonali (se ne è individuato uno innestato alla spalletta occidentale) le acque di risulta delle aree adiacenti, scaricandole verso S.

<sup>(147)</sup> ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo TV — relazione di E. Bellis e della dott.ssa M. Tirelli (10 aprile 1982); cfr. BELLIS 1978, pp. 31-32; DONDERER 1986, p. 164/3, tav. 52/6; cfr. CALLEGHER, MINGOTTO, MORO 1987, pp. 31-33, 37-46, 86-93, 100-113, 127-140; TIRELLI 1987d, pp. 375-376.

<sup>(148)</sup> A questo proposito, sulla base dell'analisi degli attuali mappali è stato ipotizzato che, nell'ambito di un'organizzazione urbanistica antica articolata in due settori cittadini ad assetto differenziato, il punto di flessione dell'orientamento si situasse all'altezza dell'opera di contenimento di un terrapieno (n. 33), cerniera d'unione delle due aree urbane. Cfr. TIRELLI, SANDRINI, SACCOCCI, DE MARCH 1990, p. 144.

<sup>(149)</sup> Cfr. ARSLAN 1982, pp. 179-210.

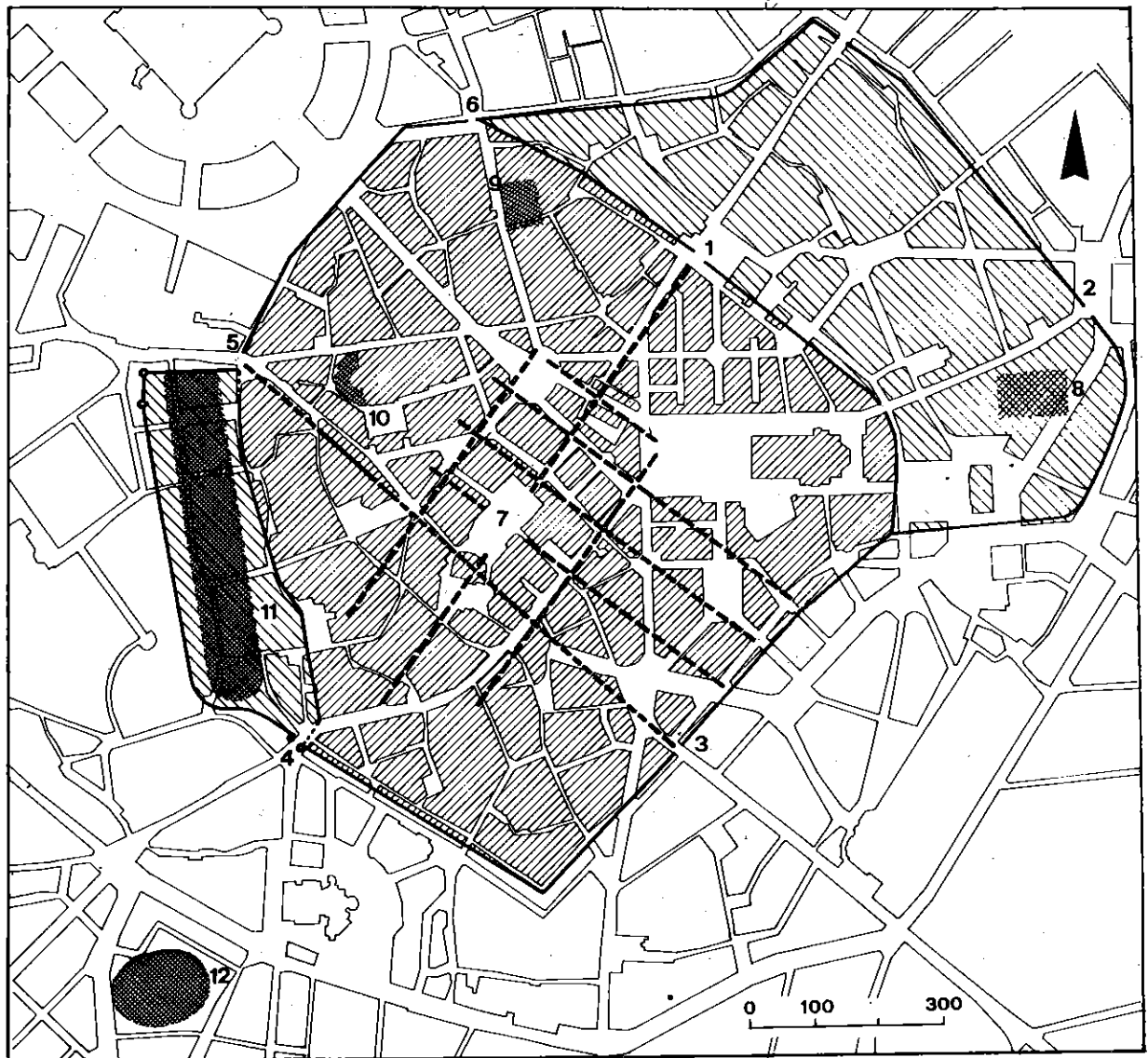


Fig. 14. Impianto urbano antico di *Mediolanum*. Si distingue nel settore nordoccidentale lo schema a raggiera, risalente ad epoca preromana, nel settore sudorientale l'impianto regolare di età romana.  
(Da SOMMELLA 1988, fig. 60)

#### 5.4 Il sistema viario

Non è possibile ricostruire organicamente il sistema viario urbano di *Opitergium*, sia per la parzialità dei dati archeologici, sia perché la città moderna non risulta aver conservato la rete viaria antica, almeno nei tratti verificati fino ad oggi (Tav. 5). Sulle strade romane identificate con sicurezza (cui va aggiunta l'indicazione fornita dal collettore fognario della palazzina del Genio Civile) non insistono infatti percorsi viari moderni, bensì un tessuto edilizio, che tuttavia risulta in parte impostato secondo gli assetti dell'impianto romano.

Circa il settore regolare della città antica, qualunque ipotesi integrativa del reticolo stradale risulterebbe, allo stato attuale delle conoscenze, del tutto arbitraria. Possono tuttavia meritare ancora una nota di attenzione gli assi NO-SE.

La strada che fiancheggiava il lato SO dell'area pubblica monumentale, separandola da un quartiere residenziale, è stata ricostruita grazie al rinvenimento di un tratto lungo 45.65 m del collettore fognario in

sesquipedali (h. 1.65 m; largh. 1.52 m) che raccoglieva, attraverso fognoli, l'acqua di risulta dalle aree residenziale e pubblica adiacenti correndo al di sotto della pavimentazione basolata della via, risultata completamente spoliata (fig. 15). La sua posizione e le sue dimensioni (larg. 6.00 m, pari a 20 p.r. comprensiva della sede stradale e delle crepidini) la identificano, con buona sicurezza, come uno degli assi più importanti del sistema viario urbano <sup>(150)</sup>.

È possibile ipotizzare una ricostruzione verso SE della strada secondo un andamento rettilineo — per un tratto di almeno 120-130 m — grazie alla corrispondenza del suo margine settentrionale con le pertinenze di alcuni edifici del XIV sec. prospicienti la Contrada del Cristo <sup>(151)</sup> e il Campiello del Duomo, margine coincidente anche con le mura medievali; verso NO la strada sembra allinearsi con un edificio del nucleo edilizio rinascimentale prospiciente il lato settentrionale di via Mazzini, nucleo caratterizzato nel suo insieme da un assetto NO-SE coerente con quello dell'impianto romano. Sulla base di questo indizio, in realtà molto tenue, si potrebbe in via ipotetica prolungare verso NO il tracciato rettilineo della via per oltre 100 m.



Fig. 15. Il grande collettore fognario che originariamente correva al di sotto del lastricato della strada adiacente il lato sudoccidentale dell'isolato forense (n. 48).

<sup>(150)</sup> Cfr. TIRELLI 1985a, p. 31; TIRELLI 1987d, pp. 364-365.

<sup>(151)</sup> Tali edifici erano originariamente la sede della Casa dei Battuti o Scuola di S. Giovanni Battista, una confraternita fondata nel 1313. Essi sono raffigurati già in un disegno del 1585 tratto da un catasto delle proprietà della Scuola (fig. 3).





Fig. 16. Resti della strada basolata messi in luce nell'isolato compreso tra piazza Castello e piazza Vittorio Emanuele II (n. 41). Il manufatto, di cui si conservava il margine settentrionale, si allineava con l'asse viario della proprietà ex Parpinelli, in via dei Mosaici (n. 40), costituendone probabilmente il prolungamento rettilineo verso SE.

Ulteriori e ben più precise indicazioni su allineamenti significativi sarebbero probabilmente fornite dall'analisi del parcellario catastale.

Dell'asse viario presente nel settore NE della città è stato rinvenuto il sottofondo costituito da numerosi strati sovrapposti di ghiaia e ciottoli, relativi ad una via originariamente basolata che, in epoca romana, raggiunse una larghezza di 4.00 m ca. (pari a 14 p.r.). Grazie ad informazioni raccolte sul posto circa il rinvenimento occasionale, nel corso degli ultimi decenni, di materiale pertinente una strada (in particolare basoli), nonché alla localizzazione topografica dell'impianto termale messo in luce in via Savonarola e, soprattutto, ai resti di basolato emersi nell'area delle due principali piazze di Oderzo<sup>(152)</sup> (fig. 16) è possibile seguire il percorso viario per una lunghezza di alcune centinaia di metri, dal vecchio Stadio Comunale a Piazza Vittorio Emanuele II.

Il tracciato sembra risalire, come si è detto, all'età del Ferro (dato verificato nel tratto più settentrionale della strada) e in tal caso potrebbe aver fornito, con il suo orientamento, lo spunto all'assetto del nuovo impianto urbano (ne potrebbe essere stato addirittura l'asse generatore). La tecnica di realizzazione e la cro-

<sup>(152)</sup> In particolare, una serie di saggi di scavo condotti nel 1988 nell'isolato tra le due piazze hanno messo in luce tre tratti della strada ancora basolata in trachite per una lunghezza complessiva di 20 m ca. (TIRELLI 1989, pp. 75-76).

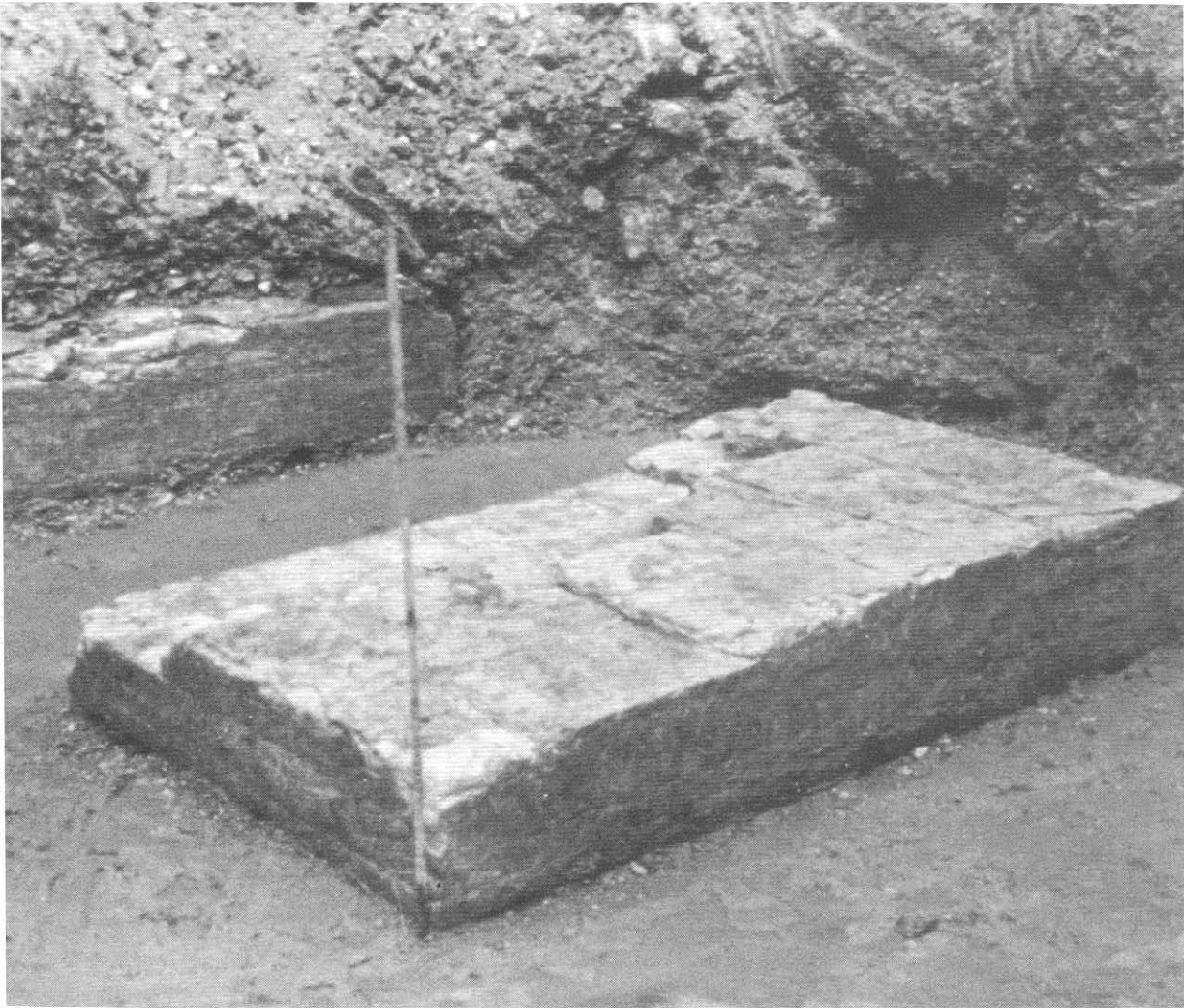


Fig. 17. I due plinti di fondazione in mattoni sesquipedali rinvenuti in Contrada Rossa (n. 59).

nologia del manufatto lo identificano come un importante asse di collegamento tra il centro opitergino ed il territorio finitimo, successivamente inserito nel sistema viario della città romana <sup>(153)</sup>.

Il tratto di collettore fognario e soprattutto i resti di « massicciata stradale » scoperti in corrispondenza della sede del Genio Civile, all'angolo tra via Piave e piazzale ex Foro Boario, erano invece probabilmente pertinenti ad uno dei percorsi più meridionali della città, data la loro vicinanza al letto del Vecchio Naviglio, che i rinvenimenti finora effettuati indicano come limite S dell'abitato <sup>(154)</sup>.

Riguardo l'orientamento del manufatto, va ricordato che purtroppo esso è noto solamente da uno schizzo eseguito all'epoca dello scavo, non da un accurato rilievo. Inoltre, nessun allineamento moderno può

<sup>(153)</sup> A conferma della rilevanza strutturale (e di conseguenza « strategica ») di tale asse viario, si confronti lo studio sul sistema viario di Bologna in ORTALLI 1984, pp. 379-394.

<sup>(154)</sup> Nella relazione di scavo, il Magello, nel 1930, descrive l'infrastruttura fognaria, larga m 0.60 analogamente al collettore rinvenuto presso piazza Vittorio Emanuele II (n. 67), come « una volta di piccolo ponte, formato di mattoni quadri ed a cuneo romani disposti a forma di volta ad arco ribassato a panierino » e lo interpreta come un « cunicolo di drenaggio o per altro scopo » (se ne mise in luce un tratto lungo 6 m) (cfr. ASA PD, Cartella VIII/9 Oderzo; BUSANA 1992, p. 228, figg. 4.9 e 5.D).

aiutare a ricostruire il percorso di questo asse viario: la lottizzazione e l'edificazione di tutta l'area posta a S di via delle Grazie e di via Mazzini, attuate nel corso del '900 dopo secoli di utilizzo agrario come orti e giardini privati, hanno infatti comportato un nuovo assetto urbanistico, del tutto indipendente dall'impianto della città romana <sup>(155)</sup>.

È probabile che tra i due tracciati più settentrionali finora rinvenuti, ne esistesse uno intermedio, in relazione al lato NE del complesso forense: lato che potrebbe situarsi all'altezza circa dell'attuale via Roma dove, a più riprese, a partire dal XVIII sec., furono rinvenuti « resti di colonnato », « superfici lastricate », « grossi muraglioni » (nn. 53-56), forse pertinenti proprio ad un portico colonnato o ad alcuni edifici architettonicamente rilevanti che dovevano erigersi lungo il lato NE del foro.

A questo riguardo, potrebbero rivestire una notevole importanza i due plinti di fondazione rinvenuti in Contrada Rossa — la cui funzione non è stata ancora compresa (fig. 17). Infatti, in considerazione delle dimensioni (m 2.70 × 1.80), della planimetria, con il lato maggiore allungato in direzione NO-SE, della distanza reciproca (m 1.60) e della solida tecnica costruttiva in corsi regolari di mattoni sesquipedali dei due manufatti è possibile formulare un'ipotesi interpretativa, in attesa di un'auspicabile verifica archeologica: essi potrebbero appartenere alla struttura di un arco, delimitandone un passaggio secondario pedonale. Secondo una possibile ipotesi ricostruttiva, il passaggio principale destinato al traffico veicolare poteva collocarsi a NO dei manufatti, all'altezza della Contrada Rossa. Tale percorso si configurerebbe quindi come un asse viario antico e un altro elemento del sistema viario regolare della città <sup>(156)</sup>.

Tra la strada adiacente il lato SO del foro e quella situata presso il Vecchio Navisego dovevano esistere diversi assi viari paralleli, il più settentrionale dei quali (l'unico di cui possiamo ipotizzare la posizione) poteva forse collocarsi poco più a sud dell'attuale via Mazzini, delimitando il lato SO della *domus* adiacente all'area forense.

Per quanto riguarda gli assi viari con direzione NE-SO, proprio in corrispondenza di via Mazzini, all'altezza del piazzale ex Foro Boario, è stato recentemente individuato per la prima volta un tratto di strada con direzione NE-SO, ortogonale agli assi viari sopra descritti <sup>(157)</sup>. Un indizio suggestivo, ma da verificare a livello archeologico, potrebbe essere costituito da quanto emerso nella proprietà ex Aliprandi, presso piazza Vittorio Emanuele II (n. 67).

Il collettore fognario qui individuato (fig. 18), che presenta caratteristiche tecniche e dimensioni simili al condotto messo in luce nel piazzale ex Foro Boario (n. 72), faceva probabilmente parte della rete fognaria principale della città <sup>(158)</sup>. Il manufatto, che purtroppo fu solamente intravisto nella parete sudoccidentale di un'area già pesantemente intaccata dai lavori edilizi, doveva verosimilmente proseguire in direzione NE,

<sup>(155)</sup> Nel Catasto Regio del 1891 tutta l'area in questione risulta ancora ineditata.

<sup>(156)</sup> L'interpretazione dei due manufatti come elementi di un arco potrebbe avere una qualche plausibilità sulla base delle loro caratteristiche strutturali e planimetriche, benché manchino confronti precisi. Le misure dei due plinti richiamano quelle dell'arco di Riccardo a Trieste (m 2.00 × 1.70) (cfr. MANGANI, STRAZZULLA 1993, pp. 272-273) e dei Sergi a Pola (m 2.29 × 1.87) (cfr. TRAVERSARI 1971); entrambi gli archi, tuttavia, sono ad un solo fornice, con luce rispettivamente di m 3.00 e 4.30 circa, ed erano connessi alla cinta muraria.

Problematico risulta comprendere la posizione, e quindi il ruolo urbanistico, che il presunto arco avrebbe avuto nell'ambito della città, per i limiti nelle conoscenze dell'antica topografia opitergina. Delle tre posizioni indicate come più frequenti per gli archi urbani — a) uno « spazio pubblico, quasi esclusivamente forense »; b) un « nodo tra quartieri urbani diversi »; c) « l'arco inserito nella cinta muraria » (cfr. SCAGLIARINI 1979, pp. 31-55) —, il presunto arco opitergino potrebbe inserirsi nella categoria b), come accesso al quartiere pubblico della città, in considerazione della breve distanza dalla piazza pubblica (45 m ca.) e tenendo conto che l'isolato forense doveva probabilmente estendersi ulteriormente verso SE (cfr. anche DE MARIA 1988, pp. 78-85). Un monumento che si potrebbe avvicinare a quello opitergino è il cosiddetto arco di Giove Ammone di Verona (seconda metà del I sec. d. C.). Il piccolo tetrapilo, collocato lungo il decumano principale, costituiva un ingresso monumentale ad un cardine e al settore occidentale del quartiere forense e aveva quasi certamente un *pendant* nel settore orientale del foro (CAVALIERI MANASSE 1986, coll. 521-564).

<sup>(157)</sup> Cfr. TIRELLI 1995, p. 218, fig. 2.

<sup>(158)</sup> Nel rilievo di scavo è disegnata una sezione del collettore fognario, da cui si ricavano le caratteristiche costruttive del manufatto (pareti in filari di mattoni e copertura con laterizi gradualmente aggettanti e, sulla sommità, una lastra in pietra) e le sue misure (largh. 0.56 m; h. 0.66 m).

RILIEVO E FOTO DEGLI SCAVI NELL'EX-CORTILE ALIPRANDI. ANNO/AUTUNNO 1982.  
 Si sono scavati i retro di un quartiere dell'antica Opitergium romana, prospicienti sul fiume Monticano che allora doveva occupare anche la zona del cortile. Sono segnati i tombotti di scolo delle case e quello principale a) facente parte della fognatura della città.

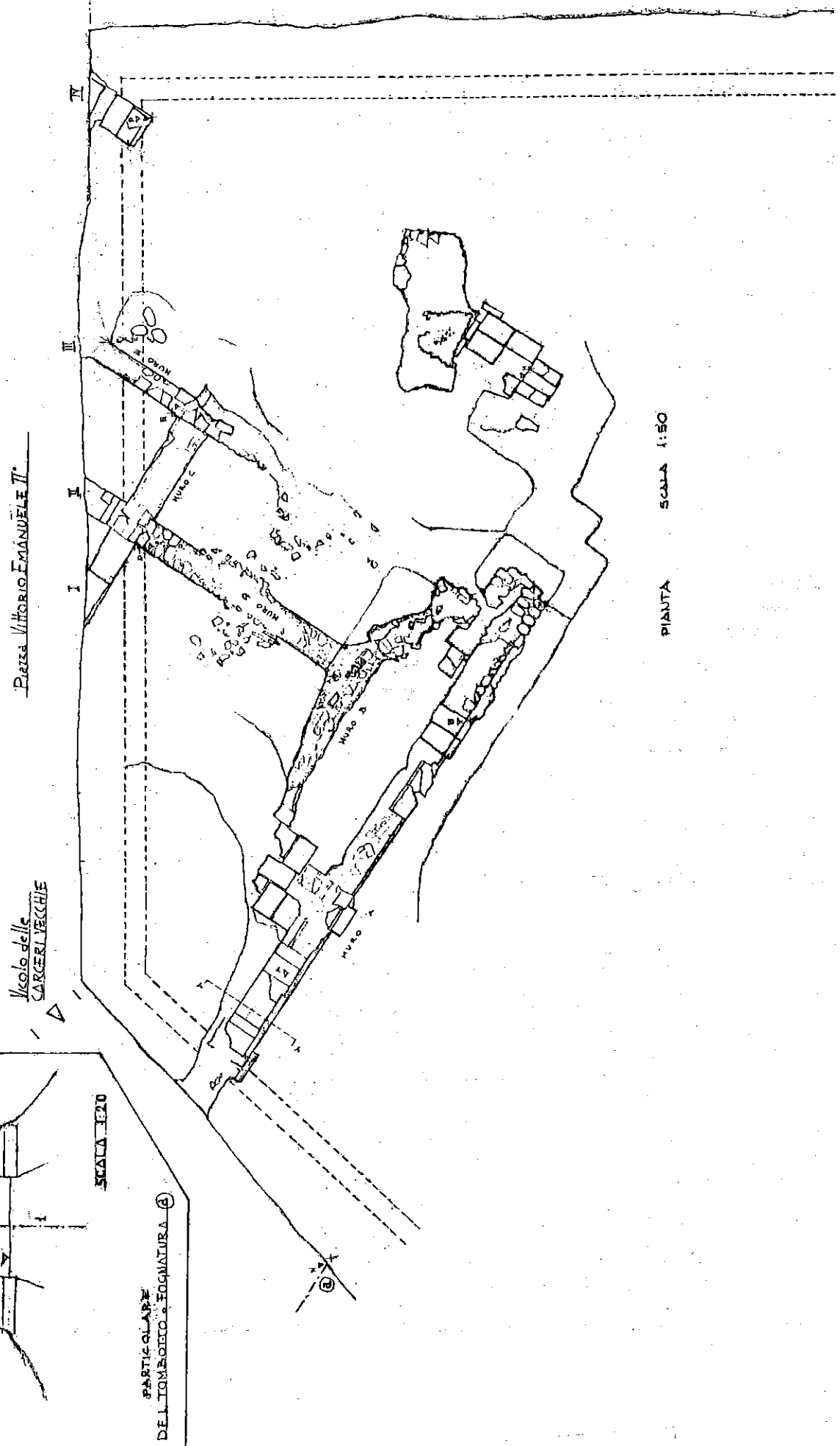
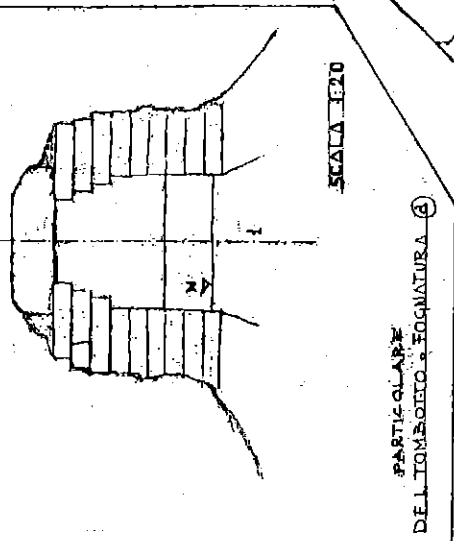


Fig. 18. Planimetria delle strutture rinvenute nel 1982 nella proprietà ex Aliprandi, presso piazza Vittorio Emanuele II (n. 67). La lettera (a) indica la posizione del collettore fognario individuato nella parete sudoccidentale dello scavo e di cui viene disegnata una sezione.  
 (Da BELLIS s.d., p. 8, fig. 6)

con andamento parallelo alla struttura a portico ivi messa in luce, da cui distava 2.50 m; esso inoltre doveva raccogliere l'acqua scaricata dai tre fognoli di minori dimensioni che emergevano al di sotto del portico, con andamento ortogonale al collettore principale.

La diretta connessione tra sistema viario e rete fognaria, consueta nelle città romane e documentata ad Oderzo dalle infrastrutture adiacenti l'area forense e da quelle di piazzale ex Foro Boario, suggerisce l'ipotesi che anche in questo caso il collettore fognario fosse stato originariamente in relazione ad un percorso stradale, poi spoliato; percorso che, se allineato con il manufatto fognario e con il portico, avrebbe presentato un andamento NO-SE quasi ortogonale agli assi viari meglio documentati <sup>(159)</sup> e, per la sua posizione topografica, avrebbe potuto costituire il più meridionale degli assi NE-SO della città.

Nel settore urbano nordoccidentale è stato finora rinvenuto un solo asse viario, quello messo in luce in corrispondenza della Cantina Sociale, orientato a 20°, che è stato seguito per un tratto di 55 m. La larghezza della sede stradale (4.00 m pari a 14 p.r.) e l'accurata tecnica di costruzione (un lastricato di basoli di trachite — alcuni rinvenuti ancora *in situ* — su tre stesure di ghiaia, poste al di sopra di un tavolato ligneo con funzione consolidante e isolante) lo identificano — come suggerisce la Tirelli — quale percorso urbano di importanza analoga alla via ex Parpinelli. La strada, che sembrerebbe situarsi ai margini nordoccidentali della città (per l'assenza di resti lungo il suo lato occidentale e la vicinanza della necropoli opitergina di S. Martino), doveva forse collegarsi alla viabilità extraurbana.

Nell'ambito dell'attuale urbanizzazione di questa parte della città, che pur risalendo allo sviluppo edilizio degli anni '50-'60 risulta impostata su un assetto che riflette grosso modo l'orientamento dei resti antichi, non si individuano ulteriori elementi che consentano di ipotizzare quale dovesse essere il prolungamento dell'asse stradale della Cantina Sociale nelle direzioni N e S.

Come già accennato, l'assenza di altri dati viari o di infrastrutture significative ai fini della ricostruzione dell'impianto urbano non consente per ora di valutare se e in che misura questo settore della città, corrispondente alla parte più rilevata del dosso, sia stato sottoposto ad un intervento urbanistico ispirato a criteri di regolarità secondo l'orientamento di 20°.

Molte incertezze permangono anche riguardo la dislocazione degli ingressi nel centro abitato della viabilità extraurbana (uno o più raccordi con la via *Postumia*, la via per *Altinum*, per *Tridentum*, ecc.) e i rapporti tra questa e il sistema viario urbano. In base alla distribuzione delle sepolture, a notizie, purtroppo non verificabili, relative al rinvenimento di antichi tratti viari in area suburbana e alla dislocazione di alcune delle chiese medievali di Oderzo (S. Martino, S. Pietro Rotto, S. Maddalena), è possibile che alcune di queste strade giungessero ad *Opitergium* all'altezza circa delle attuali vie Garibaldi (a S), Spinè (a SE), S. Pio X (a NO) e forse Altinate-via delle Grazie (a SO) <sup>(160)</sup>.

<sup>(159)</sup> Sulla base di quanto detto in precedenza, in quest'area la presenza di strutture edilizie, e ancor più di infrastrutture fognarie e viarie, impostate secondo assetti non perfettamente coerenti all'orientamento dell'impianto urbano regolare potrebbe spiegarsi come condizionamento idrografico imposto dal corso del Monticano.

<sup>(160)</sup> Cfr. capitoli 7.2, 8.2 e 10.

## CAPITOLO 6

### TIPOLOGIE ARCHITETTONICHE E ORGANIZZAZIONE FUNZIONALE

#### 6.1 *L'area forense*

Il complesso forense della Oderzo romana si situa tra via Roma e via Mazzini, in un'area tenuta in passato a orti e giardini e mai edificata fino all'inizio del '900, quando vi fu costruita una filanda<sup>(161)</sup> (fig. 19). Gli scavi hanno finora messo in luce i settori SO e SE dell'impianto realizzato in età augustea: la piazza, che conserva ancora parte del lastricato in trachite (restaurato in antico con una lastra di calcare e con basoli stradali) (figg. 20-21); due poderosi muri che definivano i due lati del foro, dei quali quello posto a SO sosteneva un portico colonnato, sopraelevato rispetto alla piazza; alcuni degli edifici che gravitavano sul lato sud-occidentale, tutti pesantemente spoliati: la *basilica* e quattro *aulae* di incerta destinazione, queste ultime costruite al di sopra di ambienti quadrati di dimensioni costanti (lato di m 5.70) disposti in duplice fila, risalenti al progetto originario e verosimilmente interpretabili come *tabernae*<sup>(162)</sup>. Evidenze che confermano le funzioni di centro rappresentativo, politico, economico-commerciale e probabilmente religioso — benché manchino per ora conferme in questo senso — assolute di norma dall'area forense.

La constatazione che il complesso pubblico venne realizzato a spese di precedenti abitazioni di prestigio (almeno nel settore settentrionale), in posizione non perfettamente centrale rispetto al presunto perimetro urbano, presuppone, all'origine di tale scelta topografica, delle precise ragioni che giustifichino le operazioni di esproprio e di demolizione rese probabilmente necessarie<sup>(163)</sup>. Non dovette essere assente, ad esempio, una attenta valutazione delle caratteristiche geo-morfologiche della zona, un'area ampia e pianeggiante compresa tra gli « alti morfologici » del dosso opitergino, risultata da un consistente intervento di bonifica attuato in funzione del precedente insediamento residenziale<sup>(164)</sup> e, con molta probabilità, sottoposta ad ulteriori sistemazioni in occasione della realizzazione dell'impianto forense. Dal punto di vista geologico, si può osservare che questo settore urbano, benché già in precedenza bonificato e abitato, doveva essere caratterizzato da un terreno di qualità statiche non ottimali e necessitare di un preventivo consolidamento del piano fondale: lo dimostra il fatto che i muri che delimitavano il foro sui lati sudoccidentale e sudorientale furono costruiti con fondazioni su palafitte<sup>(165)</sup>.

<sup>(161)</sup> TIRELLI 1987d, p. 362.

<sup>(162)</sup> Cfr. TIRELLI 1985a, pp. 31-34; TIRELLI 1987d, pp. 361-366; TIRELLI 1992, pp. 12-20; TIRELLI 1995, pp. 217-230.

<sup>(163)</sup> In altri casi è documentata la ristrutturazione dell'impianto forense a spese dell'edilizia privata, come a Pompei (MAN-SUELLI 1970, p. 182) e a Velleia (SANTORO BIANCHI 1983, pp. 184, 207, fig. 22). A questo riguardo, nota la Santoro Bianchi, data l'intangibilità del *dominium*, l'esproprio fu concepito nel diritto romano come una vendita, e come tale comportava un *pretium*, cioè un indennizzo e la necessità del *consensus domini*. Nella realizzazione di imprese urbanistiche di questo respiro, è necessario quindi presupporre un ampio consenso della classe dirigente, che probabilmente era contemporaneamente « espropriante ed espropriata ».

<sup>(164)</sup> Cfr. capitolo 5.1. In un analogo contesto morfologico si situa, ad esempio, l'area forense della umbra *Tuder*, realizzata nella sella esistente tra i due massimi rilievi della collina su cui sorge la città, in posizione relativamente centrale, nonostante che almeno uno di tali rilievi presentasse un'ampia area pianeggiante (cfr. TASCIO 1989, p. 91, fig. 89).

<sup>(165)</sup> Per l'uso di fondazioni su palafitte, raccomandate da Vitruvio in caso di aree paludose o poco solide (*De arch.*, III, 4, 2), cfr. GIULIANI 1990, pp. 129-130.

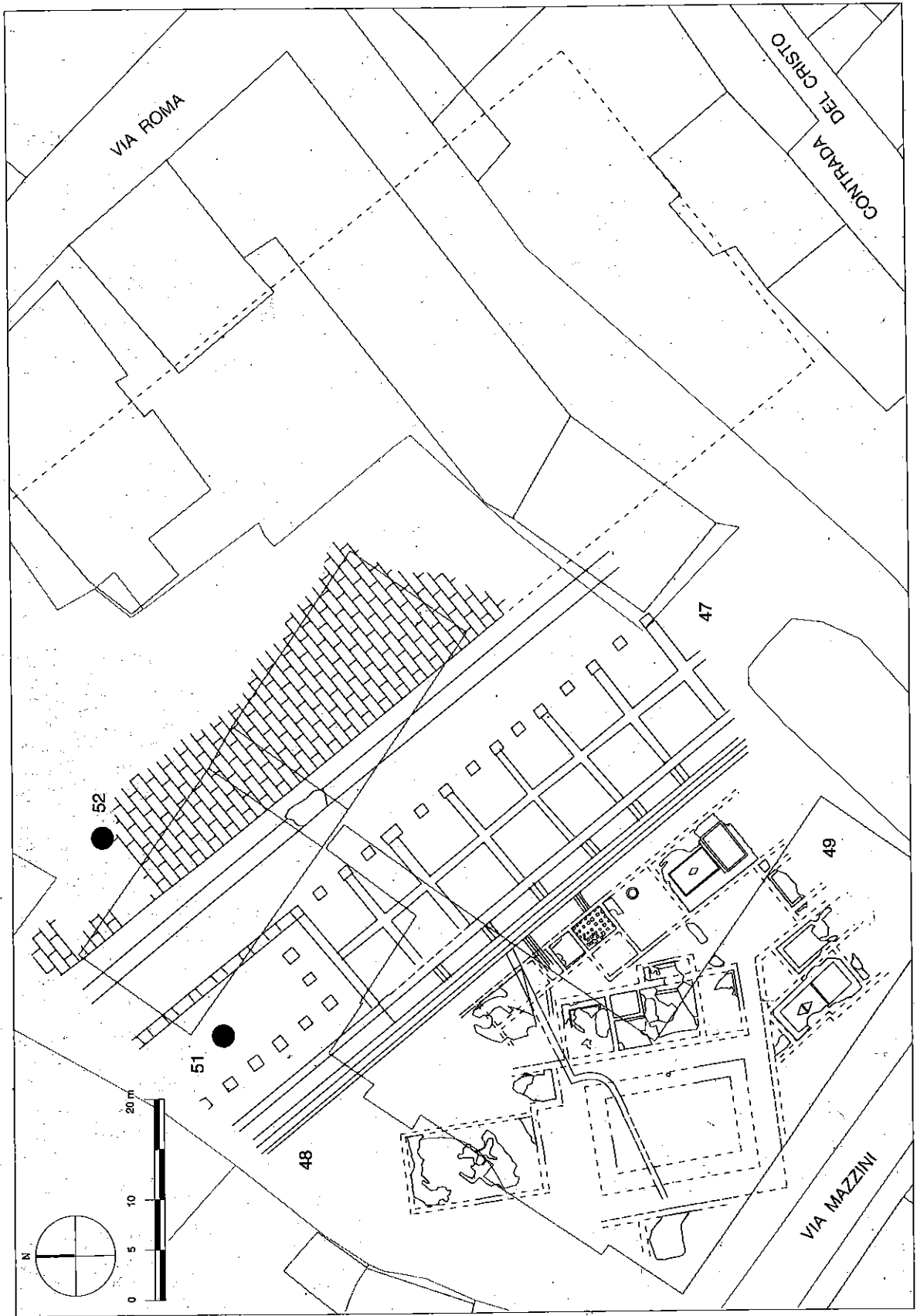


Fig. 19. Planimetria ricostruttiva dell'area forense di *Opitergium* e dell'adiacente *domus* (fine I sec. a.C.-inizio I sec. d.C.). I due complessi erano separati da una strada la cui esistenza è stata ipotizzata grazie all'individuazione del collettore fognario che correva al di sotto della pavimentazione, completamente spoliata.





Fig. 20. Veduta della piazza forense a restauro ultimato.

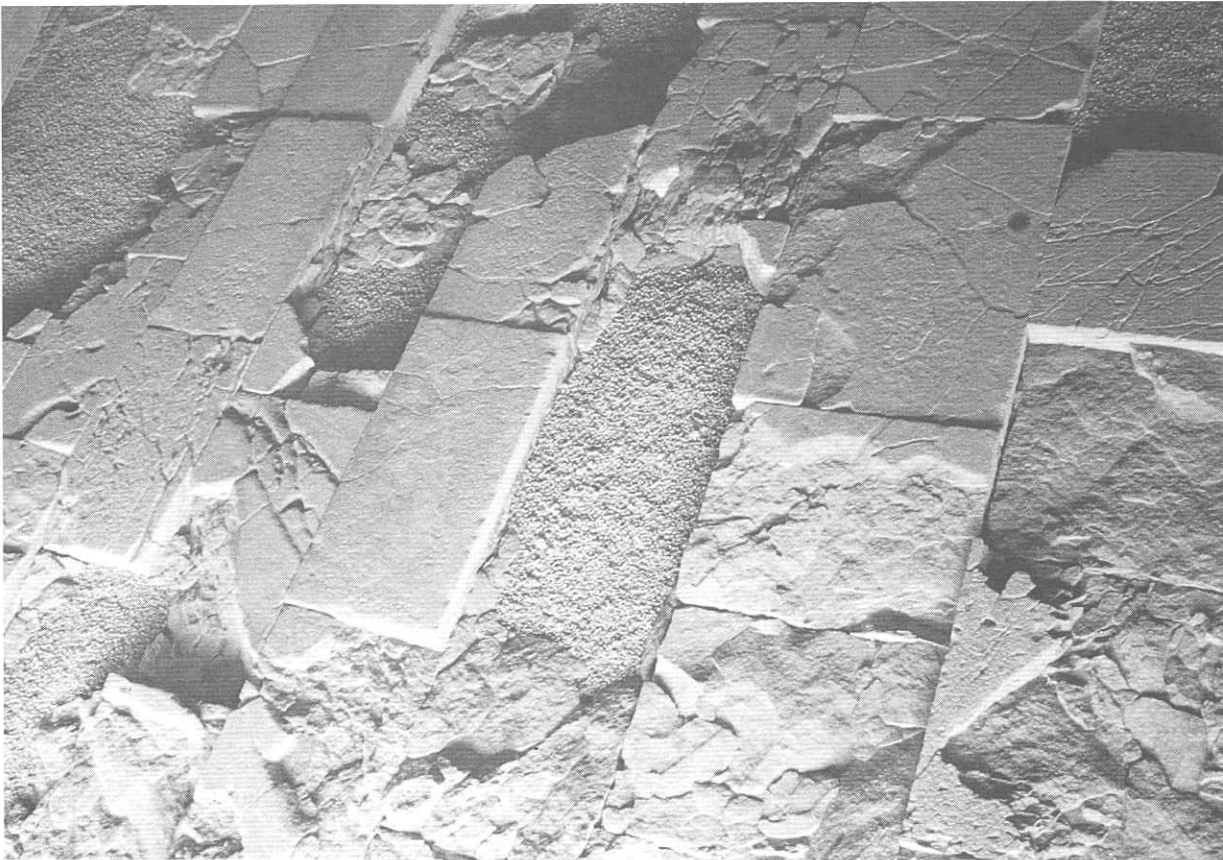


Fig. 21. Particolare del lastricato forense dopo il restauro.



Non si può tuttavia escludere l'ipotesi, che sembrerebbe ora essere confortata da evidenze archeologiche, che la localizzazione dell'area forense potesse essere connessa anche ad una sostanziale continuità d'uso, vale a dire che l'intervento di epoca augustea abbia costituito una riorganizzazione spaziale, un ampliamento e una monumentalizzazione di uno spazio destinato anche in precedenza all'incontro dei cittadini e allo scambio delle merci. A questo riguardo, risulta estremamente suggestivo riferire all'intervento di ristrutturazione (o di vera e propria edificazione) del complesso forense, in particolare alla lastricatura della piazza e all'erezione di un porticato su tutti quattro i lati, l'opera di evergetismo attestata da un'iscrizione in marmo rinvenuta nel 1977 nella proprietà Parpinelli, verso piazzale Europa (*Volcentia L(uci) filia Marcellina ariam lapide stravit et podium circumded(it)*)<sup>(166)</sup>.

I dati attualmente a disposizione consentono di conoscere solo parzialmente le misure della superficie lastricata, un rettangolo molto allungato in senso NO-SE, con lato minore di m 40 e lato maggiore superiore a m 98.70, non conforme quindi al rapporto di 2:3 prescritto da Vitruvio<sup>(167)</sup>. Incerta è anche l'estensione dell'isolato forense, che forse giungeva fino a via Roma, dove a più riprese, sono emersi, come già accennato, resti di colonnato, altre massicce strutture e una lastra con rilievo di Giove Ammone, elemento iconografico tradizionalmente presente nella decorazione dei fori dell'area nord-adriatica<sup>(168)</sup>, e che peraltro attesterebbe un intervento di restauro o di ristrutturazione architettonica del complesso pubblico nel corso del II-III sec. d. C.<sup>(169)</sup>.

La presenza di un portico sopraelevato, profondo m 5.50, è stata finora accertata sul lato SO<sup>(170)</sup> ed è ipotizzabile con alto grado di probabilità almeno sul lato parallelo a NE: non è quindi possibile stabilire, allo stato attuale delle conoscenze, se si trattasse di un foro « ingiuntivo » ad assetto chiuso, dotato di quell'individualità architettonico-monumentale tipica, secondo alcuni studiosi, dell'urbanistica romana e in particolare di quella augustea<sup>(171)</sup>, ovvero se l'esclusione del traffico fosse parziale.

Di particolare interesse risulta lo schema dell'edificio basilicale opitergino, allungato sul lato maggiore sudoccidentale del foro, in posizione simile, ad esempio, ai casi veronese e triestino (figg. 23-24). Esso presenta una pianta anomala, caratterizzata da una peristasi interna coincidente nel lato NE con il limite interno del portico forense: la basilica risultava perciò articolata in uno spazio centrale, di larghezza maggiore (m 8.00), e in due navate laterali di differente larghezza (m 2.70 e 5.50), di cui quella nordorientale era costituita dal tratto di portico forense antistante, aperto direttamente sulla piazza tramite il suo colonnato esterno<sup>(172)</sup>. Gli intercolumni tra lo *spatium medium* e il portico forense erano probabilmente chiusi da transenne, ma dovevano consentire un collegamento tra basilica e piazza<sup>(173)</sup>. Gli accessi all'edificio dovevano quindi verosimilmente aprirsi sui lati lunghi, sia verso il foro, sia verso la strada (dove è stata rinvenuta parte di una soglia). Lo schema dell'edificio opitergino trova confronti puntuali con le basiliche repubblicane di *Cosa* e di *Ardea* (metà II sec. a. C.), a loro volta probabilmente ispirate ad un prototipo urbano cronologicamente vicino (la basilica *Fulvia Aemilia*), e con quelle di *Glanum*, *Augusta Raurica* e Ruscino<sup>(174)</sup> (fig. 22).

<sup>(166)</sup> Una più approfondita esegesi del testo (TIRELLI 1987d, pp. 363-364; ZACCARIA 1990, pp. 142-143, n. 21, nt. 16) sembra preferire questa interpretazione a quella avanzata dalla Forlati Tamaro, in riferimento alla costruzione di un edificio di spettacolo (FORLATI TAMARO 1976, p. 91, n. 60; BELLIS 1978, pp. 90-91).

<sup>(167)</sup> VITR., V, I, 2. Cfr. TIRELLI 1992, pp. 14-15.

<sup>(168)</sup> Cfr. RIGONI 1976, pp. 137-140; TIRELLI 1987d, p. 363 e nota 22. Maschere di Giove Ammone decoravano anche i portici del foro di Augusto a Roma (GROS 1988, pp. 216-220).

<sup>(169)</sup> Cfr. TIRELLI 1987d, p. 363. Anche l'unico capitello corinzio della basilica conservatosi è stato datato all'età severiana, quando dovette realizzarsi un generale restauro dell'area forense (cfr. TIRELLI 1992, p. 19).

<sup>(170)</sup> Il dislivello di m 0.70 rispetto alla piazza era superato mediante tre gradini, di cui è stato rinvenuto un solo blocco in posizione non primaria.

<sup>(171)</sup> GROS 1988, pp. 169-170.

<sup>(172)</sup> Della peristasi interna, probabilmente di otto e quattro colonne, sono stati messi in luce quindici plinti di fondazione in ciottoli e laterizi. Il pavimento originario della basilica, forse in *opus sectile*, fu successivamente sostituito con lastre in calcare.

<sup>(173)</sup> Anche la serie di *tabernae* affacciate sul foro probabilmente si aprivano verso il portico mediante colonne con transenne negli intercolumni.

<sup>(174)</sup> Cfr. GROS 1984, pp. 54-56; GAGGIOTTI 1985, p. 64; GROS 1990, pp. 41-62; FROVA 1990, p. 354, fig. 11. Per una problematica analoga, si confrontino le interessanti osservazioni relative alla basilica di *Iulium Carnicum* in ROSADA 1994, pp. 399-410.

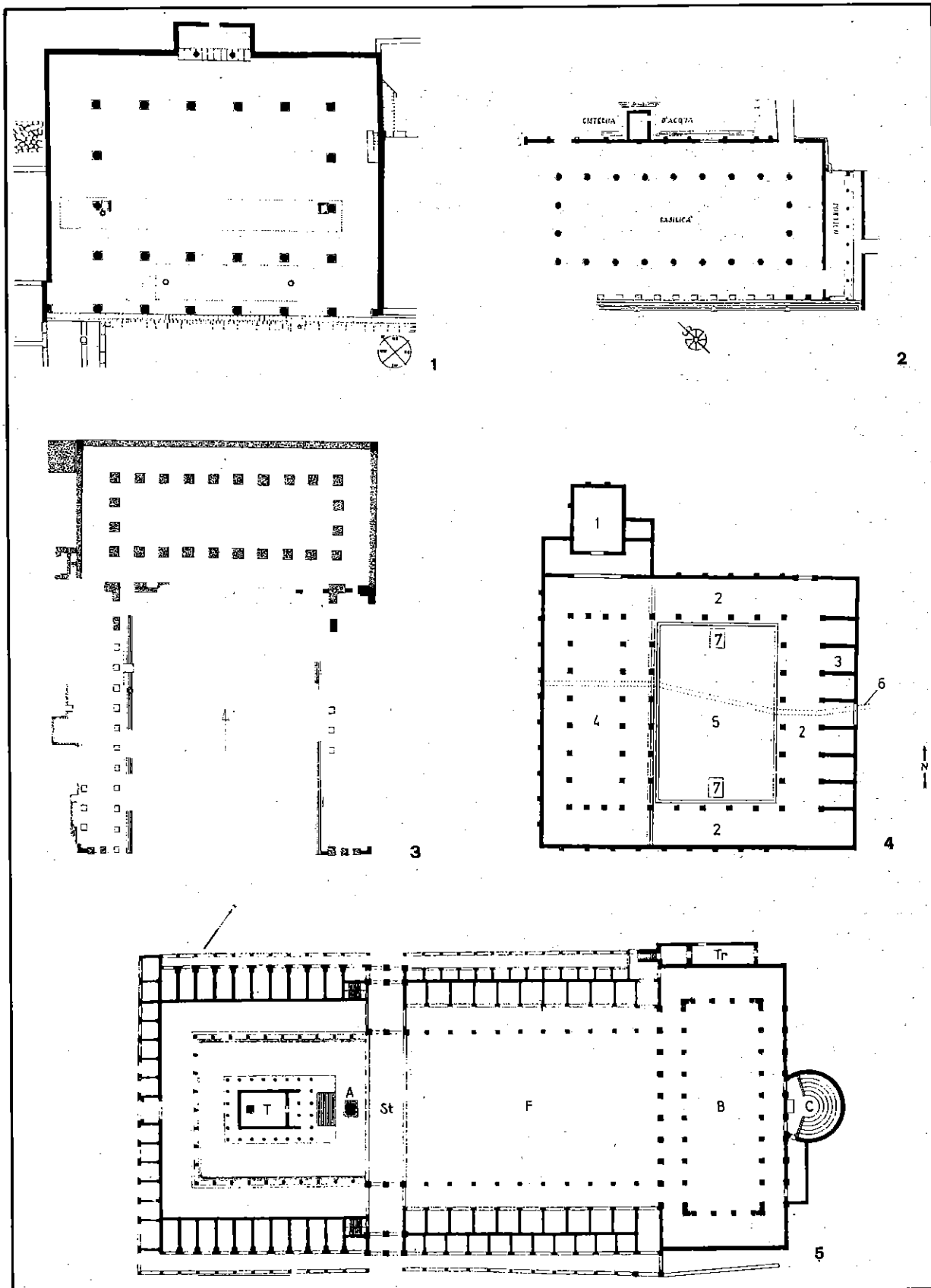


Fig. 22. Planimetria delle basiliche forensi di Cosa (1), Ardea (2), Glanum (3), Ruscino (4) e Augusta Raurica (5).  
 (Da GROS 1984, p. 57, fig. 5; MORSELLI, TORTORICI 1982, p. 92, fig. 98; ROTH-CONGES 1987, p. 199, fig. 7; BARRUOL, MARICHAL 1987, p. 49, fig. 5; PROVA 1990, p. 354, fig. 11)

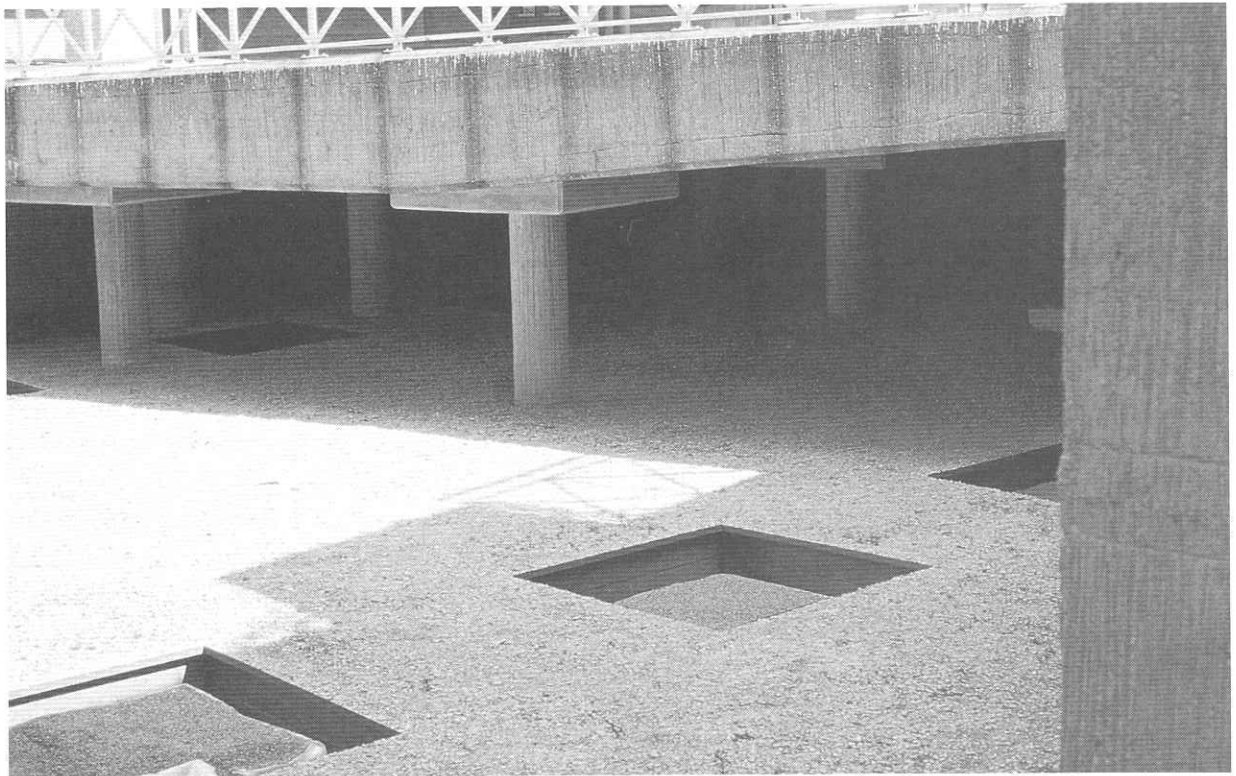


Fig. 23. L'area della basilica dopo il restauro.

Le approfondite analisi della fonte vitruviana e di altre testimonianze contemporanee condotte da Gros e da Gaggiotti hanno accertato che questo schema costituisce una tappa dell'evoluzione della tipologia basilicale dalla planimetria « aperta » della basilica « normale », ricostruibile sulla base della terminologia di Vitruvio, a quella « chiusa » della basilica « classica », rappresentata dall'edificio di Fano progettato dallo stesso Vitruvio. All'origine di questa evoluzione architettonica va posto un mutamento della concezione dello spazio basilicale da semplice annesso, dilatazione coperta, *locum adiunctum* del foro a monumento autonomo, dotato di una propria *dignitas*, in relazione ad una specializzazione di funzioni dell'edificio, economica e giudiziaria, non più solo commerciale<sup>(175)</sup>.

Per quanto riguarda l'alzato, la fonte vitruviana consente di ipotizzare una copertura rialzata (« a lanterna ») in corrispondenza della navata centrale, uno dei caratteri tipici dello schema basilicale, e la presenza di un deambulatorio, scoperto o coperto, al di sopra della navata laterale prospiciente il foro, da cui si poteva assistere a spettacoli e cerimonie che si svolgevano nella piazza pubblica<sup>(176)</sup>.

Maggiori problemi interpretativi comportano le quattro *aulae* che furono edificate a SE della basilica, in un momento cronologico non precisabile (età severiana?), obliterando le *tabernae* risalenti al progetto originario<sup>(177)</sup>. L'ipotesi più probabile è che costituissero edifici politico-amministrativi, in analogia a quelli presenti, ad esempio, sul lato breve meridionale del foro di Pompei (*curia, tabularium?*)<sup>(178)</sup> (fig. 25), sede di corporazioni e aule destinate al culto, tra cui quei santuari della *domus* imperiale che a partire dall'età augustea vennero edificati nei *fora* di numerose città dell'Italia e delle province, soppiantando il prestigio del *capito-*

<sup>(175)</sup> Nota il Gros che le fonti greche, in particolare Dione Cassio (56, 27, 5, a proposito della *basilica Iulia*), designano frequentemente le basiliche giudiziarie di Roma o delle città occidentali dell'Impero con la parola *στοὰ* (GROS 1990, p. 41).

<sup>(176)</sup> Cfr. GROS 1984, pp. 56-59.

<sup>(177)</sup> Gli edifici, costruiti con massicce fondazioni in mattoni e pavimenti più volte ripristinati in marmo (le due *aulae* settentrionali) o in cocciopesto, presentavano planimetrie rettangolari, uno con esedra rettilinea.

<sup>(178)</sup> Cfr. BUSANA 1991-1992, p. 108. Si veda anche BALTY 1991, pp. 151-153.

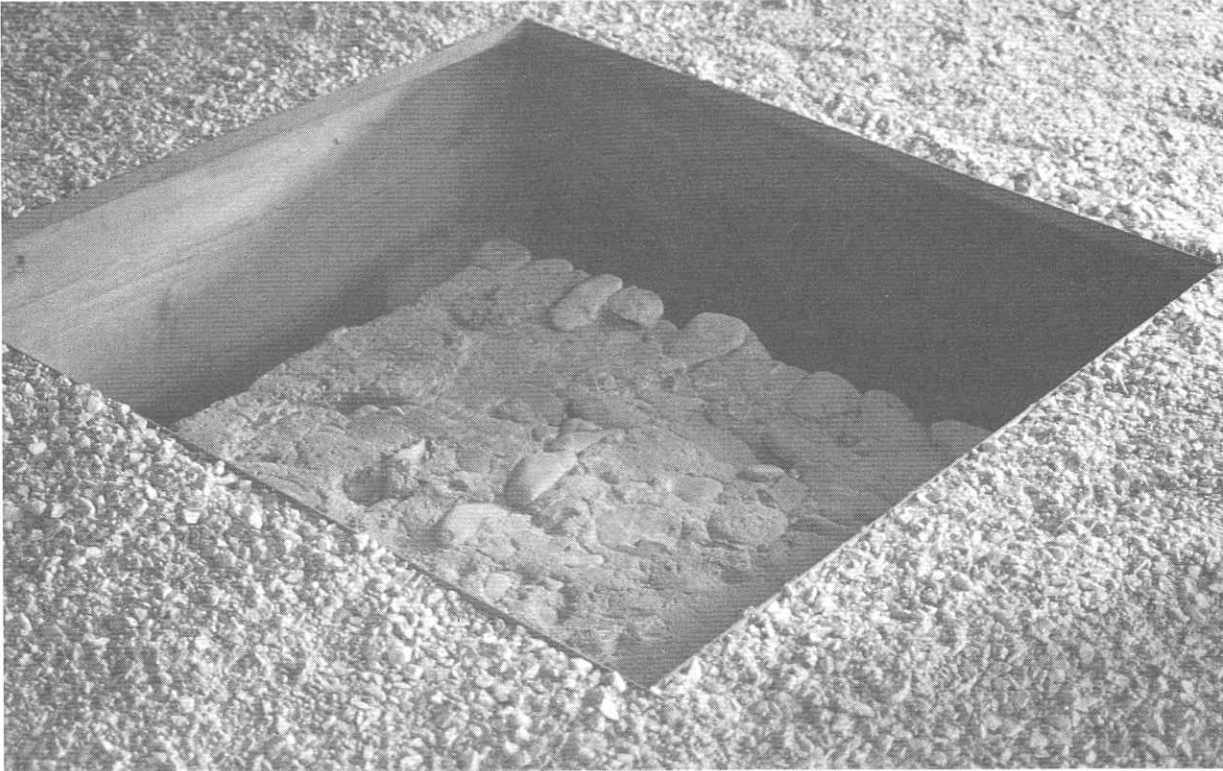


Fig. 24. Particolare di un basamento della peristasi interna della basilica dopo il restauro.

*lium*<sup>(179)</sup>. L'identificazione di uno degli edifici con la curia troverebbe un ulteriore elemento di forza nella frequente connessione basilica-curia — talora anche strutturale — documentata in tutto l'impero romano<sup>(180)</sup>.

Meno probabile ci sembra invece l'ipotesi, proposta tra altre all'epoca della scoperta, di un'identificazione delle *aulae* con il complesso capitolino<sup>(181)</sup>, non solo per la non perfetta coerenza planimetrica e strutturale, ma soprattutto perché l'edificio più importante dell'area pubblica, originariamente sentita come *templum augurale*, *temenos* del tempio<sup>(182)</sup>, non risulterebbe essere stato previsto nel progetto originario del complesso forense, ma realizzato in una seconda fase. Recentissima è l'ipotesi che il *capitolium* fosse localizzato sul lato SE, in considerazione della quota raggiunta dalle sostruzioni qui rinvenute, più alte almeno di 1.40 m rispetto al lastricato forense<sup>(183)</sup>.

## 6.2 L'impianto termale

Il complesso di ambienti riscaldati rinvenuti, in stato di conservazione molto frammentario e pesantemente spoliati, nel settore settentrionale della città, in via Savonarola, è con molta probabilità attribuibile ad un *balneum*, cioè ad un edificio termale di proprietà privata, ma destinato al pubblico<sup>(184)</sup>.

<sup>(179)</sup> Cfr. TIRELLI 1992, pp. 17-18. Ad esempio i casi di Terracina, *Minturnae*, Ostia, Cuma, *Glanum*, Nimes, Vienne: cfr. GROS 1988, pp. 215-221; GROS 1990, p. 57.

<sup>(180)</sup> Cfr. BALTY 1991 pp. 256-406, dove si analizzano i numerosi casi di connessione strutturale tra basilica e curia e i casi in cui i due edifici si trovano sul lato lungo della piazza, come avverrebbe ad Oderzo (Conimbriga, *Delminium*, *Minturnae*, Verona, Ostia, Ampurias, Doclea, Trieste, Sabratha, Lousonna, Thera, *Cremna*, Ascalona, Samaria).

<sup>(181)</sup> Cfr. TIRELLI 1987d, p. 366.

<sup>(182)</sup> Cfr. GROS 1990, pp. 32-39.

<sup>(183)</sup> Cfr. TIRELLI 1995, p. 225.

<sup>(184)</sup> Per la distinzione tra *balnea* e *thermae*, non chiara nelle stesse fonti antiche, si veda YEGUL 1979, p. 110, nt. 5, ma soprattutto REBUFFAT 1991, p. 23.

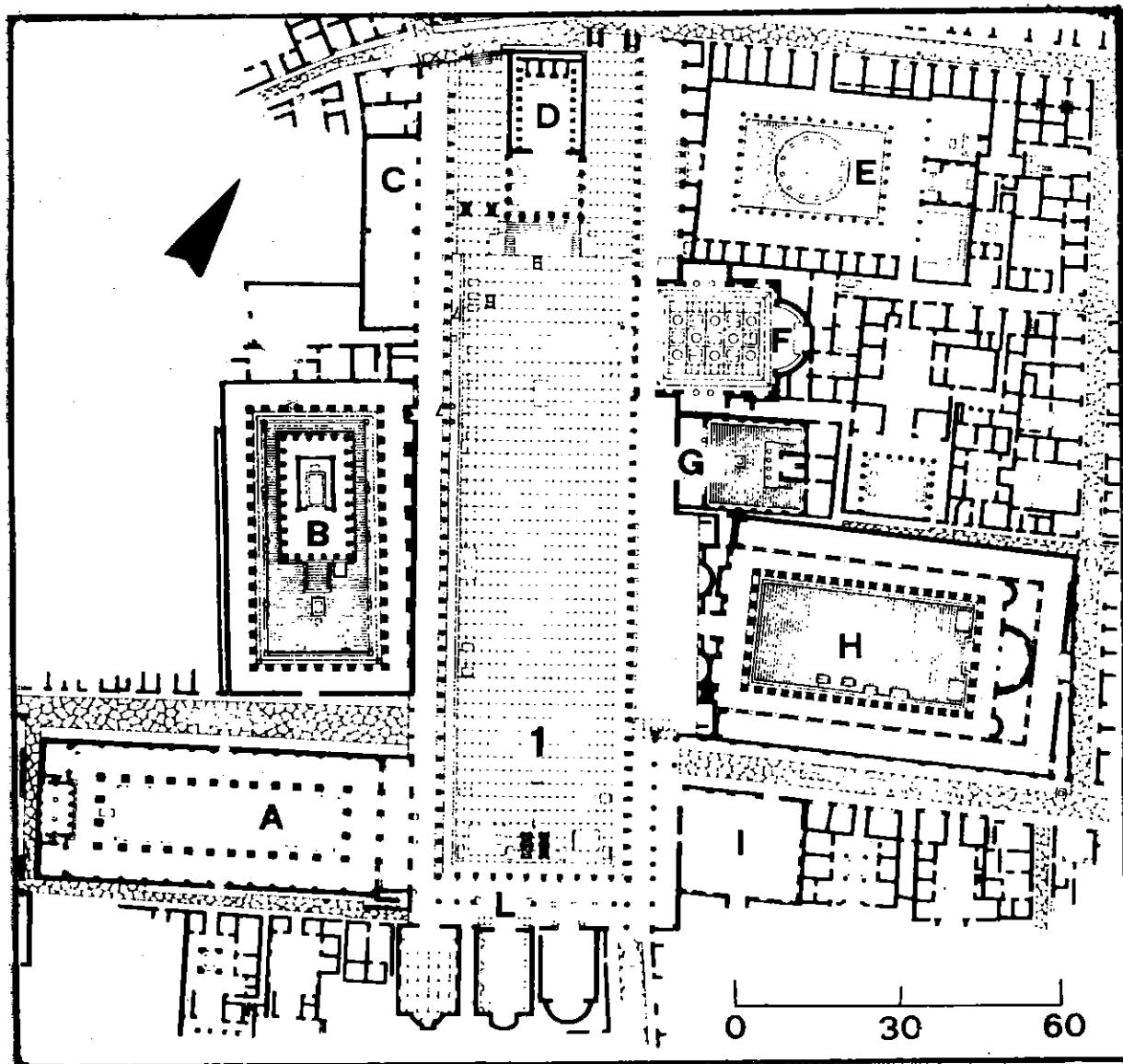


Fig. 25. L'area forense di Pompei. Gli ambienti absidati affacciati sul lato meridionale (L) sono stati interpretati come edifici politico-amministrativi.  
(Da SOMMELLA 1988, fig. 27)

Non si conosce la planimetria complessiva dell'impianto termale opitergino (fig. 26). Tuttavia, quanto messo in luce (parte di quattro ambienti affiancati, tutti con tracce di *suspensurae*)<sup>(185)</sup> ha consentito di attribuirlo al modello cosiddetto « pompeiano » o « repubblicano », documentato lungo un ampio arco cronologico (II sec. a. C.-II sec. d. C.) e caratterizzato da una sequenza di vani a pianta rettangolare destinati al bagno, disposti in successione paratattica su di un asse unico<sup>(186)</sup> (fig. 27).

<sup>(185)</sup> Per i tre vani più meridionali è stato possibile ricostruire la misura in senso NE-SO, pari a 13.50 m, per i due vani centrali anche quella in senso NO-SE, rispettivamente di m 8.50 e 7.50.

<sup>(186)</sup> Per lo studio dell'impianto opitergino e le ampie aperture di confronto si veda TIRELLI, SANDRINI, SACCOCCI 1990, pp. 155-165. Il modello termale a schema assiale risulta diffuso, oltre che in area centro italiana (Pompei-Terme Centrali, Terme Stabiane, Ercolano-Terme del Foro, Ostia-Terme di Nettuno, Roma-Balneum Surae), anche in Cisalpina (Aosta, Velleia) e

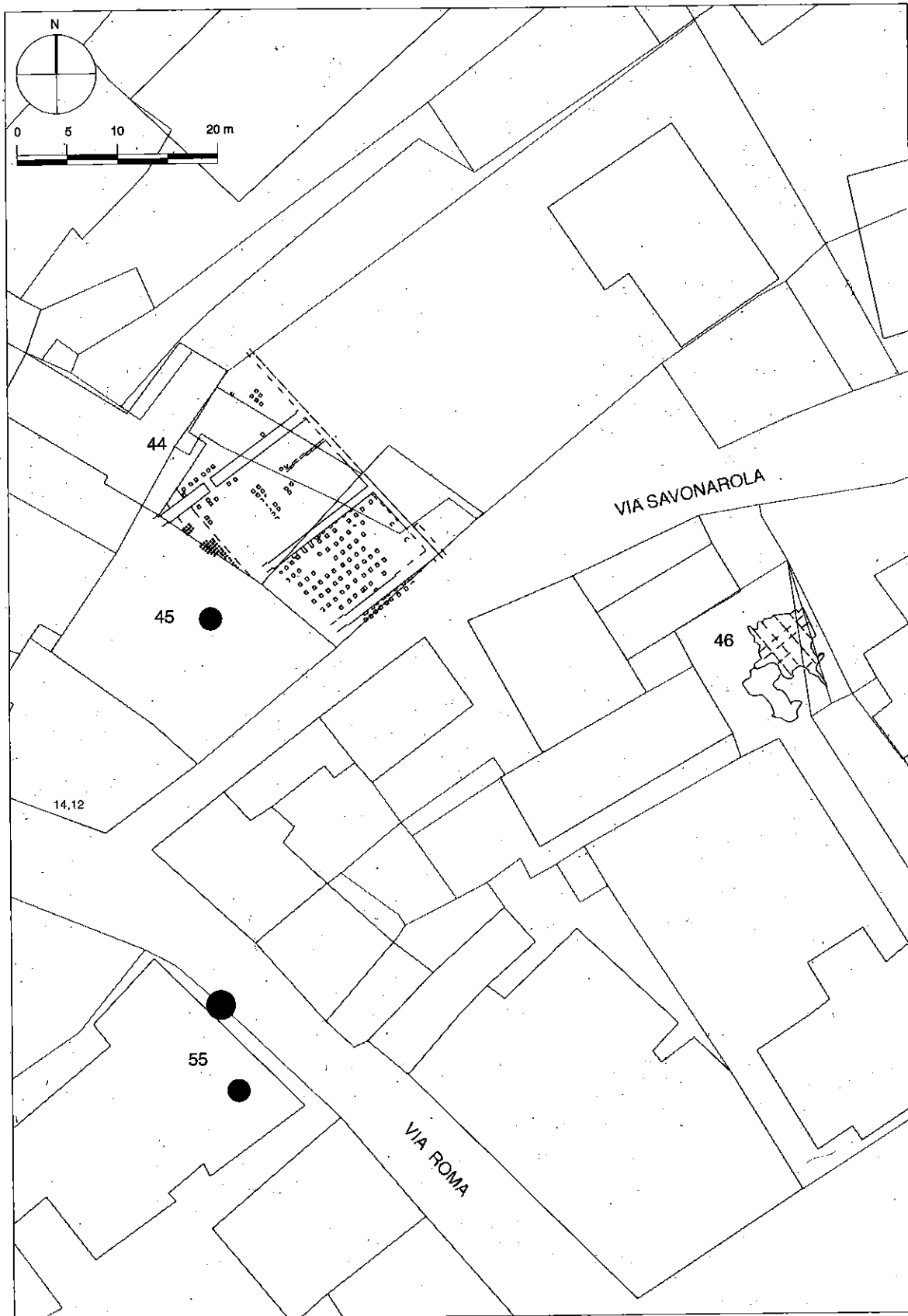


Fig. 26. Planimetria dell'impianto termale pubblico di *Opitergium* (n. 44).

In osservanza dei precetti vitruviani<sup>(187)</sup>, gli ambienti riscaldati erano rivolti verso E in modo da prendere luce fino al tramonto. Alle esigenze di adeguamento alla pendenza del terreno o di una esposizione ottimale è stata attribuita la leggera declinazione (pari a 13°) dei muri divisorii rispetto al muro di facciata, che doveva allinearsi con il lato meridionale dell'asse stradale ex Parpinelli, mantenendosi alla distanza di qualche metro.

La parzialità dei dati planimetrici e l'ambiguità di destinazione dei vani (*tepidaria* o *calidaria*) ha impedito di ricostruire il percorso interno dell'impianto<sup>(188)</sup>. Per quanto riguarda le caratteristiche costruttive, gli ambienti poggiavano direttamente, senza alcun sottofondo, su un piano compatto di argilla limosa antropizzata, riferibile alla fase finale di occupazione protostorica dell'area<sup>(189)</sup>. Solo il muro che delimitava a SO gli ambienti, completamente spoliato, presentava una fondazione su palafitte, indicativa dell'esigenza di consolidare un piano fondale evidentemente poco solido in corrispondenza di un abbassamento delle quote del terreno (ancora riscontrabile all'altezza di via Roma).

L'edificio termale di tipo assiale prevedeva generalmente una palestra, situata a ovest degli ambienti riscaldati e presente in gran parte dei casi citati: nell'ambito del complesso opitergino, la sua esistenza è stata ipotizzata nel settore SO, verso l'area forense<sup>(190)</sup>.

Lo scavo non ha fornito circoscritti riferimenti cronologici per la datazione dell'edificio. Perciò, in considerazione dei materiali rinvenuti (inquadabili tra I e V sec. d. C.), della tecnica costruttiva (in mattoni su fondazioni in pezzame laterizio), dell'adeguamento dell'impianto all'intervento di ristrutturazione urbanistica attuato ad Oderzo in età augustea e del confronto con le cronologie dei più antichi edifici termali documentati nell'Italia settentrionale<sup>(191)</sup> è ipotizzabile una datazione alla metà del I sec. d. C. Il centro opitergino si dotò quindi assai precocemente di tale tipologia architettonica.

Nell'ambito dell'impianto urbano, il complesso termale veniva a trovarsi nelle immediate vicinanze del foro (quindi di un'area ad alta frequentazione), probabilmente nell'isolato adiacente a quello forense, secondo una scelta locazionale ampiamente attestata nelle città dell'Italia settentrionale (ad esempio *Augusta Praetoria*, *Mevaniola*, *Veleia*, *Iulium Carnicum*), come pure in altri importanti contesti centro-italici (*Florentia*, *Pompei*)<sup>(192)</sup>. Fattore non irrilevante nella scelta del sito dovettero essere anche la vicinanza di un corso d'acqua (come avveniva a Verona, a Concordia ecc.)<sup>(193)</sup>.

### 6.3 Il presunto edificio di spettacolo

Non abbiamo dati certi che attestino la presenza di un edificio di spettacolo ad *Opitergium*. Tuttavia, il confronto con le altre città della Cisalpina induce a ritenere che anche la città di Oderzo ne fosse stata dotata.

Indizi dell'esistenza di un impianto teatrale si potrebbero considerare alcuni rinvenimenti estremamente suggestivi, sebbene non verificabili: innanzi tutto, il citato « vaso di bronzo quadro, pieno di laminette di rame nelle quali, da una parte era intagliato il nome di un antico, dall'altra era un P e un XV over VII et

nelle province galliche, germaniche e africane. Altri esempi di terme a schema assiale sono attestati a Pompei-Terme del Foro-, Fiesole, Venosa (cfr. NIELSEN 1990, I, p. 45) e, in un ambito territoriale più vicino, ma cronologicamente tardo (III sec. d. C.), forse a Concordia (cfr. CROCE DA VILLA 1987, pp. 402-405).

<sup>(187)</sup> VITR., V, X, 1.

<sup>(188)</sup> Nel muro che divideva i due vani settentrionali è stato riconosciuto un corridoio di passaggio dell'aria calda, ma non è stato individuato alcun *praefurnium*.

<sup>(189)</sup> I muri perimetrali e divisorii erano costruiti in mattoni frammentari su fondazioni in pezzame laterizio posto di taglio; i piani pavimentali in ghiaia e tritume laterizio impastato con calce.

<sup>(190)</sup> Cfr. TIRELLI, SANDRINI, SACCOCCI 1990, pp. 160-161.

<sup>(191)</sup> Ad eccezione delle terme di *Mevania*, che un'iscrizione sembrerebbe attribuire al I sec. a. C., i più antichi impianti termali dell'Italia settentrionale sono documentati a *Veleia* (NIELSEN 1990, p. 15: 50 d. C.), *Augusta Praetoria* (MOLLO MEZZENA 1990, pp. 552-554: 50 d. C.), *Verona* (CAVALIERI MANASSE 1987, p. 38: età augustea o, più probabilmente, flaviana), *Acelum* (BONETTO 1993, p. 15: seconda metà del I sec. d. C.).

<sup>(192)</sup> Cfr. MOLLO MEZZENA 1987, p. 28; SANTORO BIANCHI 1983, pp. 201, 208; MORO 1956, pp. 67-75; SOMMELLA 1988, pp. 96-100, 168-169.

<sup>(193)</sup> Cfr. CAVALIERI MANASSE 1987, p. 38; CROCE DA VILLA 1987, pp. 396, 402-404.

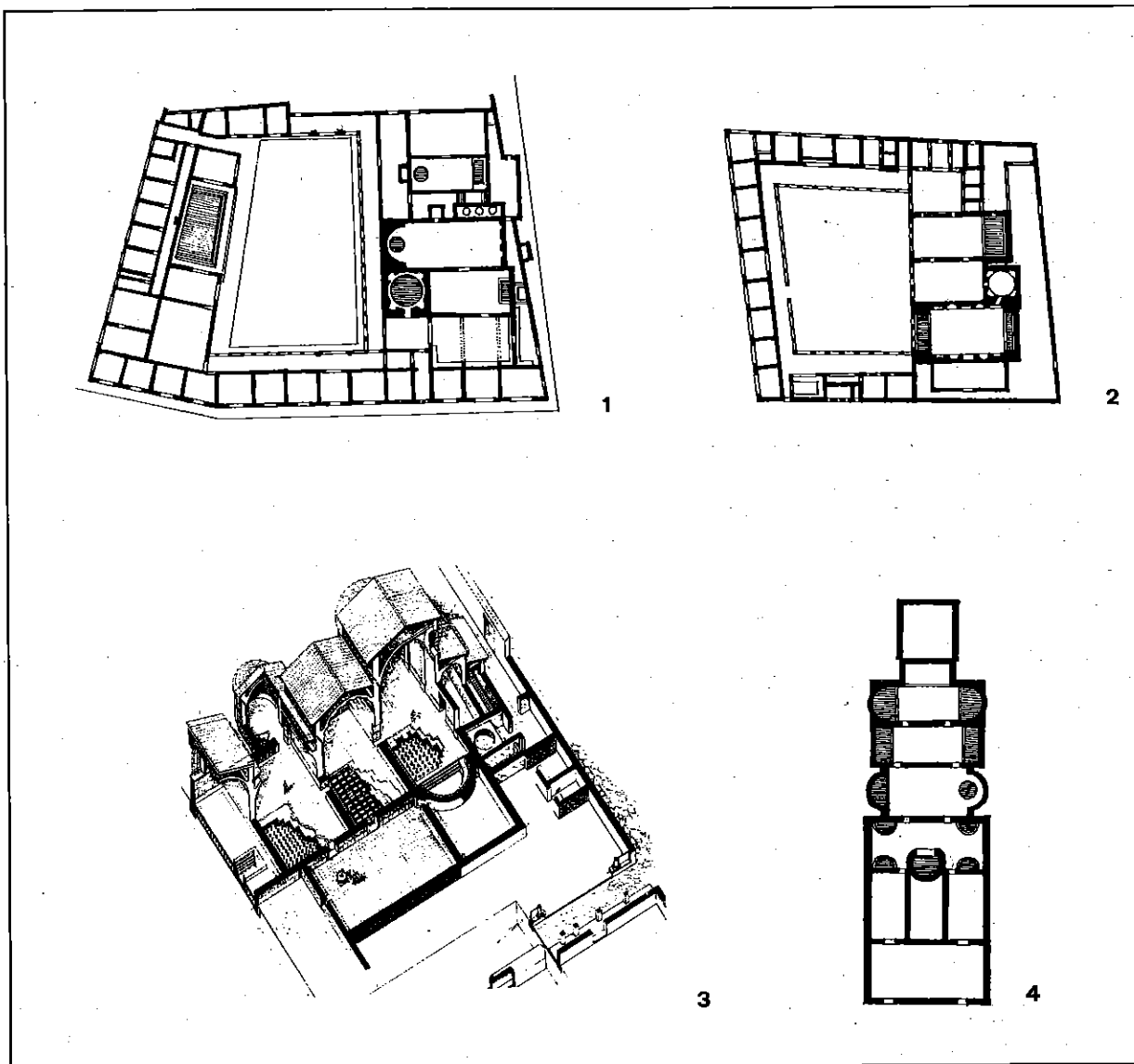


Fig. 27. Alcuni esempi di impianti termali a schema assiale in Italia - Pompei: Terme Stabiane (II sec. a.C.) (1) e Terme Centrali (I sec. d.C.) (2); Aosta (I sec. d.C.) (3) - e in Germania - Niederbieder (I sec. d.C.) (4).  
(Da CORNI 1989, p. 58)

simili figure », interpretando verosimilmente le « laminette » come *tesserae* di ingresso agli spettacoli<sup>(194)</sup>; in secondo luogo, i « gradoni ad andamento circolare » messi in luce, a partire dal secolo scorso, « in più punti » nell'area che il Bellis indica genericamente « tra il campo sportivo, la zona adiacente all'attuale incrocio di via Roma con via Mazzini, le case ed i fondi Perrucchino, Da Re, Parpinelli ecc. » e dove sarebbe stata recuperata anche una maschera teatrale<sup>(195)</sup> (n. 45). Non si può tuttavia escludere che alcune di tali strutture semicircolari, in particolare quelle rinvenute nell'ex proprietà Perrucchino Moretto, la stessa dove recentemente è stato individuato il *balneum*, fossero pertinenti al complesso termale.

In attesa di più sicure conferme archeologiche, possiamo solamente considerare che l'ubicazione di un edificio per spettacoli nel settore urbano settentrionale si adeguerebbe perfettamente ai criteri distributivi

<sup>(194)</sup> Cfr. BELLIS (1958) 1988, p. 170, nt. 1, dove è citato un passo della perduta *Descrizione di alcune cose attinenti ad Opitergio* dello studioso locale Reggio Melchiori (1607).

<sup>(195)</sup> Cfr. MANTOVANI 1874, p. 127; BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 91-92.



seguiti nelle città romane: infatti il complesso si sarebbe trovato non lontano dall'area forense, ma nello stesso tempo in posizione relativamente periferica; inoltre, la vicinanza ad un importante asse viario di uscita dal centro cittadino avrebbe consentito, come per l'impianto termale, una comoda utilizzazione della struttura da parte di un'utenza sia urbana che extraurbana.

#### 6.4 L'edilizia privata

Le evidenze archeologiche pertinenti all'edilizia privata permettono di analizzare, seppur in maniera limitata, sistemi costruttivi e tipi pavimentali adottati ad Oderzo tra il I sec. a. C. e il IV sec. d. C. Le caratteristiche geomorfologiche del terreno, che indubbiamente influenzarono scelte locazionali, assetti generali e specifici d'impianto e tecniche di fondazione degli edifici pubblici, sembrano aver limitatamente inciso nel dettaglio tecnico-costruttivo delle singole abitazioni.

Le testimonianze della più antica fase edilizia di tradizione romana (le *domus* precesariane di via Mazzini) attestano l'impiego di mattoni <sup>(196)</sup> disposti a filari su sottofondo di ciottoli fluviali nelle fondazioni murarie, pezzame laterizio e ghiaia, senza legante, nelle fondazioni dei pilastri del cortile porticato, stesure di ghiaia nelle preparazioni pavimentali e *opus latericium* e *spicatum* nelle pavimentazioni.

Nel periodo di più intensa riqualificazione degli spazi urbani, tra lo scorcio del I sec. a. C. e nel I sec. d. C., continua l'adozione di tecniche diverse (anche nell'ambito di contesti abitativi unitari), talora forse in adeguamento a criteri di economicità e comodità di reperimento del materiale edilizio. Così, nella *domus* augustea di via Mazzini, il nucleo che conserva l'orientamento più antico (N-S ca.), presenta alzati in sesquipedali su fondazioni in ciottoli (probabilmente di reimpiego delle fasi edilizie precedenti), mentre l'ampliamento isoorientato con la strada adiacente è caratterizzato da alzati in laterizi frammentati o interi disposti a filari su fondazioni in tecnica mista. Nella I fase edilizia della *domus* di via dei Mosaici (fine I sec. a. C.) si registra l'uso pressoché esclusivo di ciottoli fluviali, sia nelle fondazioni, sia nei due unici alzati conservati. Altrove, si sono rinvenuti alzati sia in ciottoli fluviali, sia in sesquipedali, entrambi associati spesso a pezzame laterizio nelle fondazioni.

In tutta l'area urbana si nota una particolare cura nella predisposizione dei sottofondi pavimentali, quasi esclusivamente costituiti da letti di ciottoli, talora frammisti a pezzame laterizio, coperti da stesure di malta.

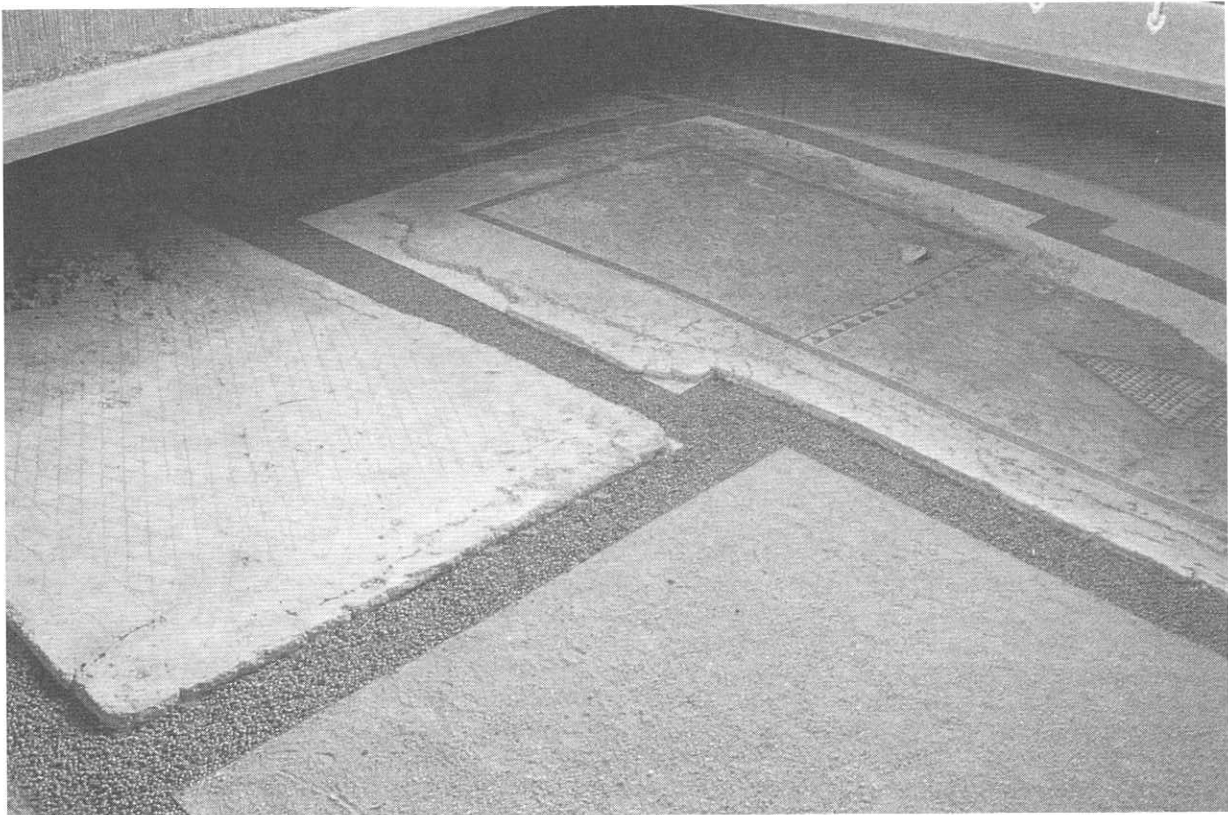
Come pavimentazioni, in quest'epoca sono attestati i cocciopesti decorati con tessere musive bianche e nere disposte a schemi geometrici (nn. 16, 28, 42, 60, 78, 79) e i tessellati con tappeto di tessere bianche in ordito obliquo, inquadrato da cornici di tessere nere generalmente disposte a sottili fasce (n. 49, dove è presente anche una balza decorata con un tralcio d'edera): tipi di tradizione urbana ampiamente diffusi nella Cisalpina <sup>(197)</sup>.

Tuttavia, sembra essere particolarmente frequente e « alla moda » in ambito opitergino il pavimento in battuto a fondo bianco decorato con inserzioni di tessere bianche e nere (nn. 9, 14, 18, 19, 49, 76, 77, 87) e di scaglie marmoree policrome (nn. 9, 49, 76, 77), disposte a schemi geometrici, per il resto scarsamente diffuso in area veneta. Gli esempi più belli decoravano tre triclini dell'ampliamento della *domus* di via Mazzini (n. 49) (figg. 28-29): un'analisi dettagliata degli elementi decorativi ha rilevato che essi costituiscono una trasposizione di motivi comuni nei cocciopesti e nei tessellati di area laziale, campana e dell'Italia settentrionale (squame profilate, reticolato di rombi, denti di lupo, meandro), ma in combinazioni particolarmente originali e raffinate <sup>(198)</sup>. Un altro nucleo di battuti a fondo bianco decorati con pseudoemblema musivo è quello

<sup>(196)</sup> L'uso del laterizio inizia nella Cisalpina alla fine del II-inizi del I sec. a. C. ed è generalizzato nel I sec. a. C. (RIGHINI 1970, pp. 44-45).

<sup>(197)</sup> Per i mosaici e i cocciopesti della *X Regio* cfr. DONDERER 1986, pp. 92, 96-97, 106, 137, 144, 166-169, 182, 186 e la recensione al Donderer di GHEDINI 1988, pp. 427-428 che propende (in linea generale) per una cronologia più alta rispetto allo studioso tedesco.

<sup>(198)</sup> Per un'accurato studio dei motivi decorativi presenti nei pavimenti della *domus* di via Mazzini, cfr. TIRELLI 1987c, pp. 186-188.



Figg. 28-29. Pavimenti in battuto a fondo bianco decorati con tessere musive e scaglie marmoree dei triclini della *domus* augustea di via Mazzini (n. 49).

emerso nel piazzale ex Foro boario (nn. 80, 81)<sup>(199)</sup>, tra cui si trova l'unico esempio opitergino di *scutulatum pavimentum* (tipo piuttosto raro), con scaglie marmoree inserite senz'ordine<sup>(200)</sup>. Il ricorrere di alcune caratteristiche, come le *scutulae* quasi sempre distribuite in modo regolare e la tipologia dei motivi decorativi, ha fatto pensare che gran parte dei battuti opitergini siano stati eseguiti dalle medesime maestranze<sup>(201)</sup>.

Le poche testimonianze relative al II sec. d. C. documentano una tecnica costruttiva quasi esclusivamente in laterizi, sia nelle fondazioni che negli alzati (filari di tegole alternati a filari di mattoni e laterizi frammentati).

Le pavimentazioni di qualità elevata prevalenti in quest'epoca sono i tessellati a tessere bianche e nere (nn. 5, 12, 22, 37, 38, 42, 63): generalmente si compongono di un tappeto di tessere bianche delimitato da una cornice di tessere nere e inquadrante uno pseudoemblema scompartito in più settori campiti da elementi geometrici, fitomorfi e talora figurati (nn. 22, 42); altri mosaici presentano il tappeto decorato interamente, eccetto una balza marginale, a trama geometrica con campi vuoti o riempiti da motivi geometrici, vegetali o figurati (nn. 5, 12 con maschere teatrali, 37, 38, 42, 63 in tessere di pietra e di cotto) (figg. 30-31).

Gli esempi migliori appartengono alla II fase edilizia della *domus* di via dei Mosaici (n. 42), caratterizzata da schemi compositivi e motivi decorativi che trovano puntuali confronti in mosaici sia di Roma che dell'Italia settentrionale<sup>(202)</sup> (figg. 32-33).

È attestato inoltre un cocchiopesto ornato con pseudoemblema musivo<sup>(203)</sup> (n. 23).

Gli unici resti pertinenti all'edilizia medio imperiale-tardo antica sono rappresentati dai famosi lacerti musivi con scene di caccia e di vita rustica<sup>(204)</sup> (n. 74), che, insieme al disperso « mosaico del triclinio »<sup>(205)</sup>

<sup>(199)</sup> Gli pseudoemblema dei due battuti a fondo bianco messi in luce nel piazzale ex Foro Boario presentavano più semplici motivi a reticolo di rombi in tessere nere (n. 80) e a « pale di mulino » (n. 81) (TIRELLI 1987d, pp. 373-374).

<sup>(200)</sup> Le *crustae* marmoree che decoravano il battuto a fondo bianco della *domus* della Cantina Sociale erano disposte con regolarità nel tappeto centrale e senz'ordine solamente nella balza esterna (n. 9).

<sup>(201)</sup> Cfr. TIRELLI 1987c, p. 188.

<sup>(202)</sup> I mosaici, che decoravano due ambienti posti sul lato nordorientale del cortile della *domus*, presentavano, l'uno, motivi geometrici a croci, esagoni e ottagoni separati da una treccia a due capi, campiti con elementi floreali, nodi salomonici e, nell'emblema centrale, un *kantharos*, l'altro, quadrati e rettangoli suddivisi da una treccia continua, campiti con pelte, scacchiere e rosette (cfr. MALIZIA, TIRELLI 1985, pp. 151-165; TIRELLI 1987d, p. 389, nota 84). I due pavimenti, strappati nel 1971, sono stati recentemente esposti nell'area di ritrovamento.

<sup>(203)</sup> In base all'analisi dell'emblema musivo che decorava il pavimento, probabilmente un triclinio, rinvenuto nella proprietà Furlanetto, in via Roma (scompartito da una treccia a due capi in quattro campi, decorati rispettivamente da una rosetta a sei petali, da un tralcio d'edera iscritto in un quadrato, da un'ancora incrociata ad un tridente e da coppie di lance e scudi incrociati), il Donderer ha proposto una datazione al primo quarto del II sec. d. C. (cfr. DONDERER 1986, p. 164/3, tav. 52/6). Al disopra del pavimento si trovarono tre bronzetti di divinità (una figura di Iare è conservata presso il Museo Civico Opitergino) (cfr. TIRELLI 1987d, p. 376).

<sup>(204)</sup> Dei dieci lacerti musivi attualmente conservati presso il Museo Civico Opitergino, otto facevano parte di un solo grande pavimento. In base alla ricomposizione proposta dalla Bertacchi, il tappeto musivo, delimitato da una treccia a tre capi, risulta diviso in tre registri longitudinali all'interno dei quali si succedono le varie scene: del registro superiore restano tre episodi, una lepre inseguita da un cane, due pecore al pascolo e un'uccellazione con la civetta; al centro è rappresentata la villa rustica con torri angolari e portico colonnato, sullo sfondo un muro di cinta e in primo piano una donna che dà il mangime ai volatili; del registro inferiore si conservano due scene di caccia, al cinghiale e al cervo (cfr. PAPAFAVA 1976, p. 148, n. 41; BAGGIO, PAPAFAVA 1976, pp. 153-174, nn. 43-49; BERTACCHI 1982, pp. 62-73). Negli altri due lacerti musivi, di cui è ignota la provenienza, ma che probabilmente decoravano la stessa *domus*, sono raffigurati un coppiere che tiene un'anfora a un'altra figura di cui si conserva solamente la mano reggente una coppa e un battitore che aizza contro una lepre due levrieri (uno dei quali chiamato *Romanus*) (cfr. BAGGIO 1976, pp. 146-147, n. 40; PAPAFAVA 1976, pp. 149-152, n. 42).

<sup>(205)</sup> Il mosaico policromo, che decorava un ambiente probabilmente absidato, presentava motivi geometrici (esagoni, mezzi esagoni e quadrati) campiti con elementi figurati (ritratti di personaggi o divinità — secondo lo Zalla si trattava di Bacco, Glauco, Cerere e Pomona —, animali e cesti di vimini con fiori e frutta). Il rinvenimento, effettuato nel 1792 o nel 1793, suscitò molto interesse: lo storico Filiasi, venuto ad Oderzo per ammirare il mosaico, lo definì « ... forse il più bello fin d'ora apparso... » (FILIASI 1796, II, 19, pp. 182-183, nt. A); l'erudito Gian Domenico Coletti, che per primo lo attribuì ad un triclinio, lo illustrò con un poemetto in latino (COLETTI 1794); Filippo Zanetti, all'epoca Mansionario Curato, lo riprodusse in scala reale e con gli stessi colori (disegno finito all'Accademia di Roma e da qui scomparso). Il mosaico fu distrutto dai bombardamenti nel 1917 insieme al castello di S. Salvatore dei Principi di Collalto a Susegana, dove era conservato, ma fortunatamente ne è stato rinvenuto un disegno a colori in un codice del Coletti. Cfr. BELLIS 1978, pp. 115-118, 201-203; TIRELLI 1987d, pp. 379-380.

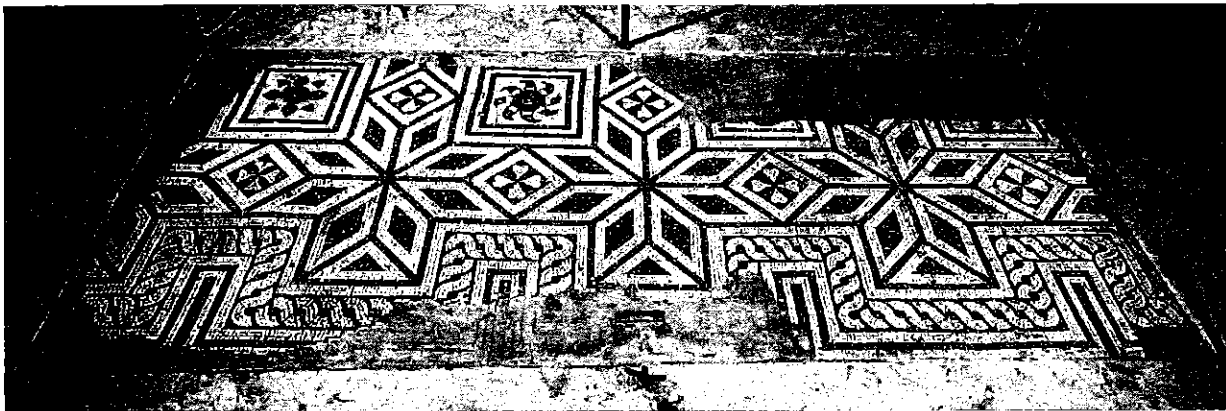


Fig. 30. Frammento di pavimento musivo a disegno geometrico e floreale in tessere policrome di pietra e cotto. Il mosaico, rinvenuto presso la canonica, in Campiello del Duomo, è stato datato all'ultimo quarto del I sec. d.C. (n. 63). (Da BAGGIO, DE MIN, GHEDINI, PAPAFAVA, RIGONI, ROSADA 1976, p. 175).



Fig. 31. Frammento di pavimento musivo a disegno geometrico con maschere teatrali. Il mosaico, rinvenuto nella proprietà Biasi-Zamuner, in via S. Martino, è stato datato al primo quarto del II sec. d.C.(n. 12). (Da BAGGIO, DE MIN, GHEDINI, PAPAFAVA, RIGONI, ROSADA 1976, p. 145).

(n. 73), dovevano decorare almeno tre distinti pavimenti di un'unica sontuosa *domus* situata nell'area del piazzale ex Foro boario (figg. 34-38).

Particolare interesse ha suscitato il frammento in cui è rappresentata una donna che sparge il becchime ad animali da cortile all'interno di un recinto cui fa da sfondo una costruzione a portico. Esso costituisce una scena di vita rustica che si svolge davanti a fabbricati rustici, accostabile a quelle rappresentate nelle lunette laterali della tricora di Tabarka (Tunisi)<sup>(206)</sup>. Lo studio iconografico e stilistico dei mosaici, databili al III e al IV sec. d. C., ha portato tuttavia a riconoscere non solo influssi dall'ambiente africano, ma anche sopravvivenze di schemi ellenistici, legami con il mondo romano ed elementi di tradizione locale, che ne fanno un *unicum* in ambiente veneto<sup>(207)</sup>.

Indeterminabili risultano invece, allo stato attuale delle conoscenze, la destinazione funzionale, le caratteristiche stilistiche e la cronologia di un altro « stupendo mosaico di variati disegni a colori », messo in

(206) Cfr. PAPAFAVA 1974-75, coll. 521-534.

(207) Cfr. BERTACCHI 1982, pp. 65-73.



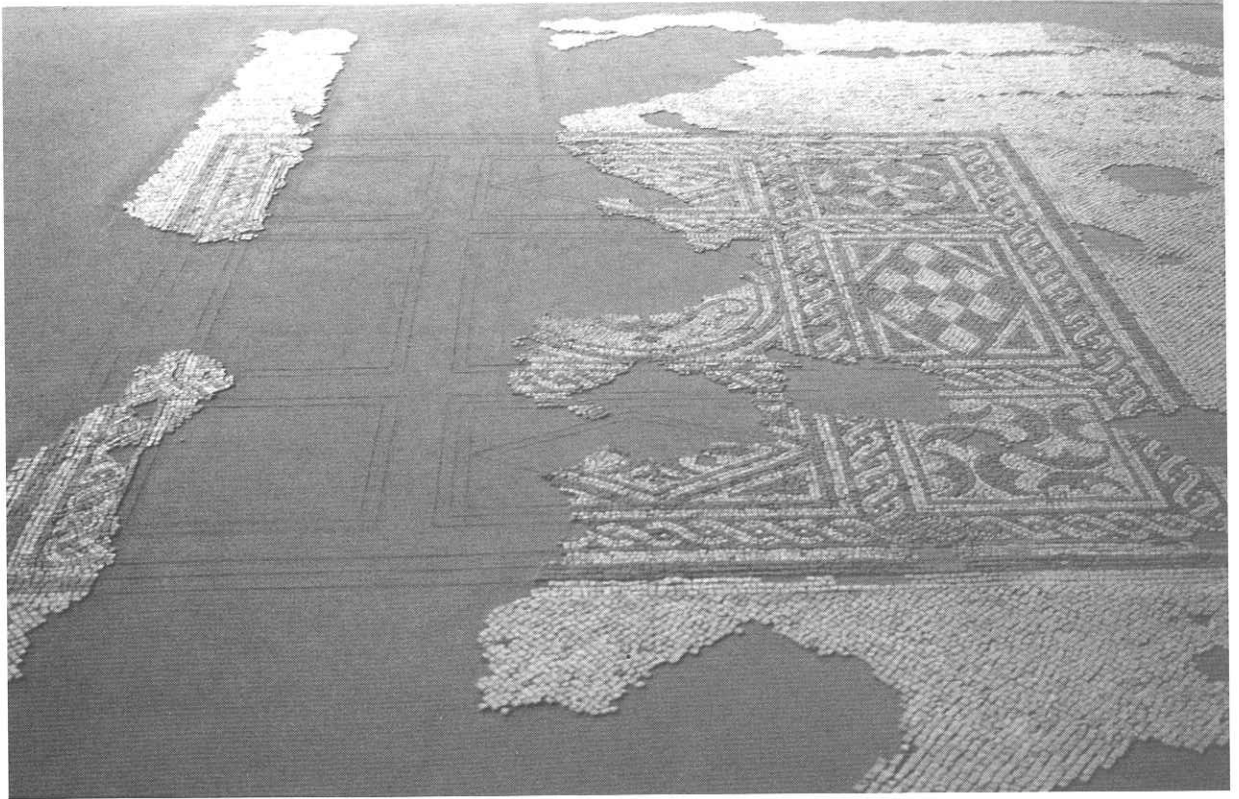


Fig. 32-33. Pavimentazioni in mosaico relative alla II fase edilizia della *domus* di via dei Mosaici (II sec. d.C.) (n. 42).

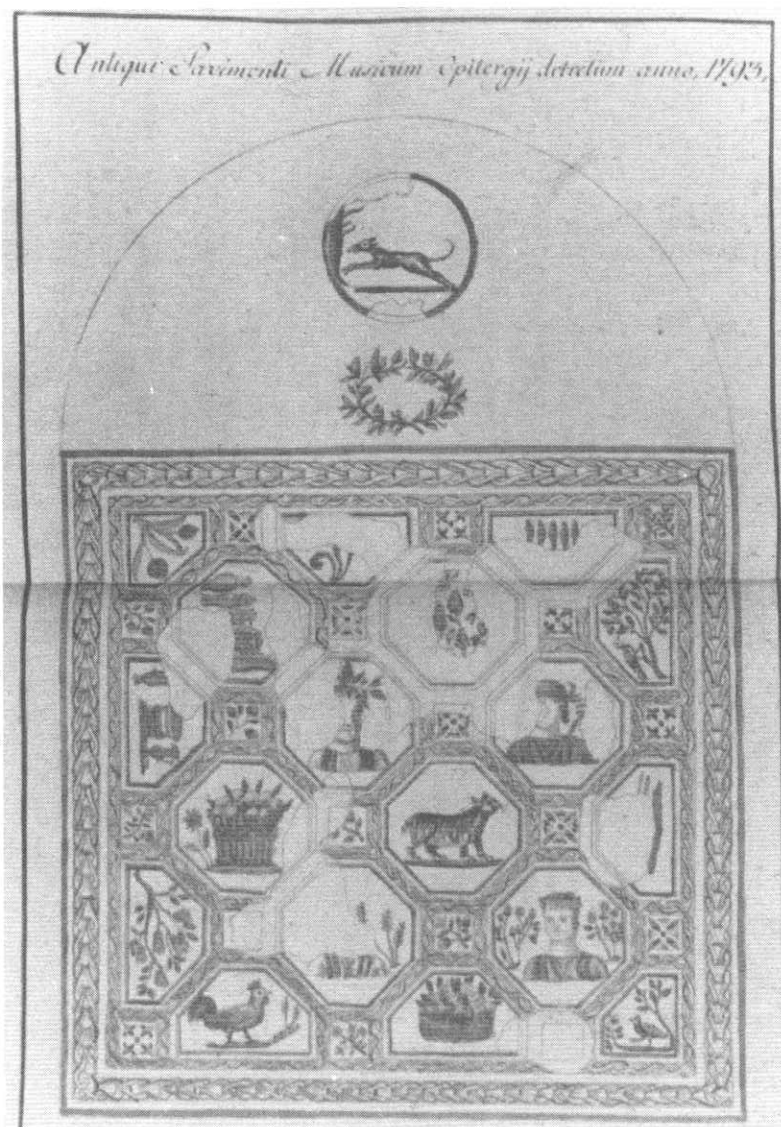


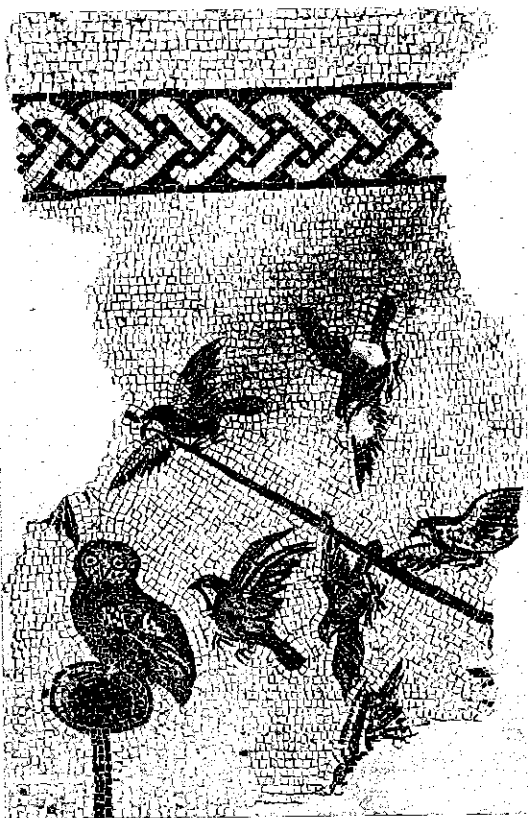
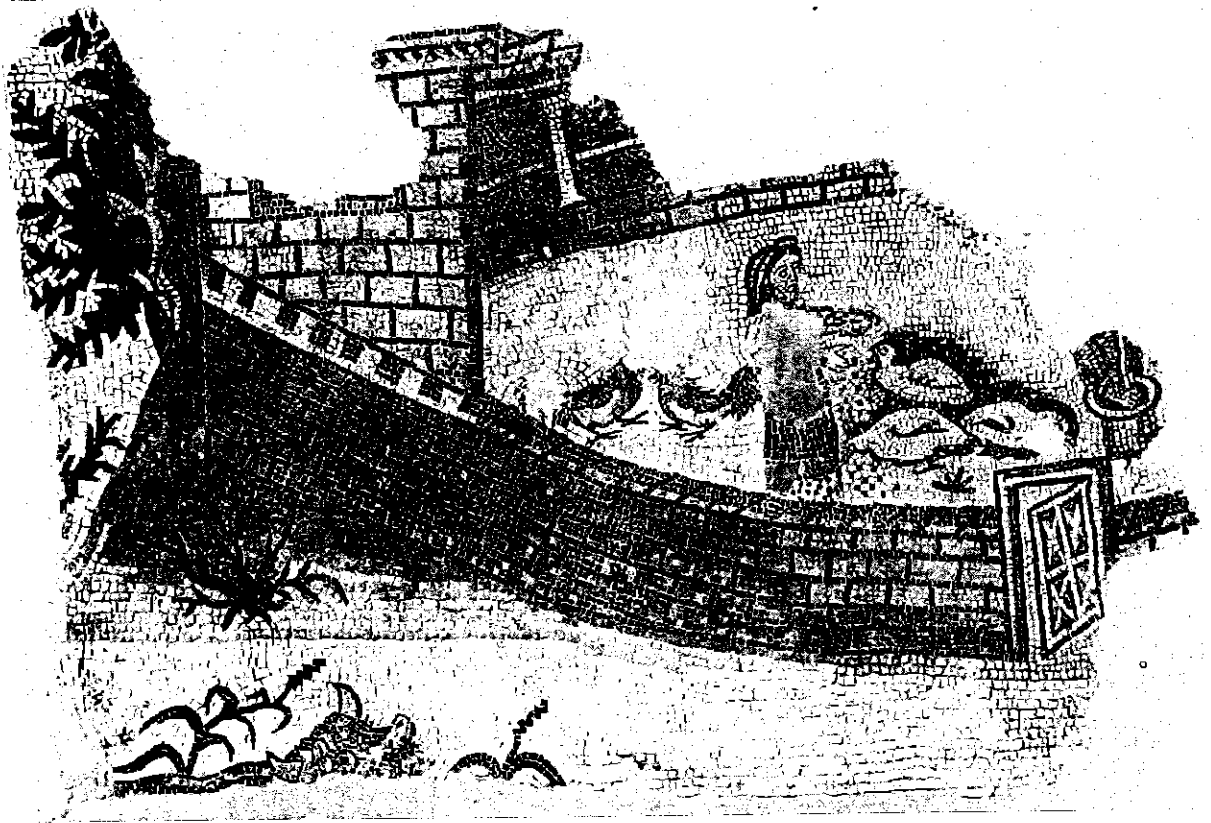
Fig. 34. Disegno ad acquerello del mosaico «del triclinio» realizzato da don Filippo Zanetti nel 1793 (IV sec. d.C.) (n. 73). Il disegno fu scoperto da Bruna Forlati Tamaro all'interno di un codice dell'erudito Gian Domenico Coleti, autore di un poemetto in latino celebrativo del mosaico. (Da CALLEGHER, MINGOTTO, MORO 1987, p. 162, fig. 162)

luce (e subito rinterrato) nel secolo scorso, in un punto del centro urbano non precisato dalle fonti, ma che la tradizione locale indica nell'area della Pescheria comunale, situata in via Pescheria<sup>(208)</sup> (n. 68).

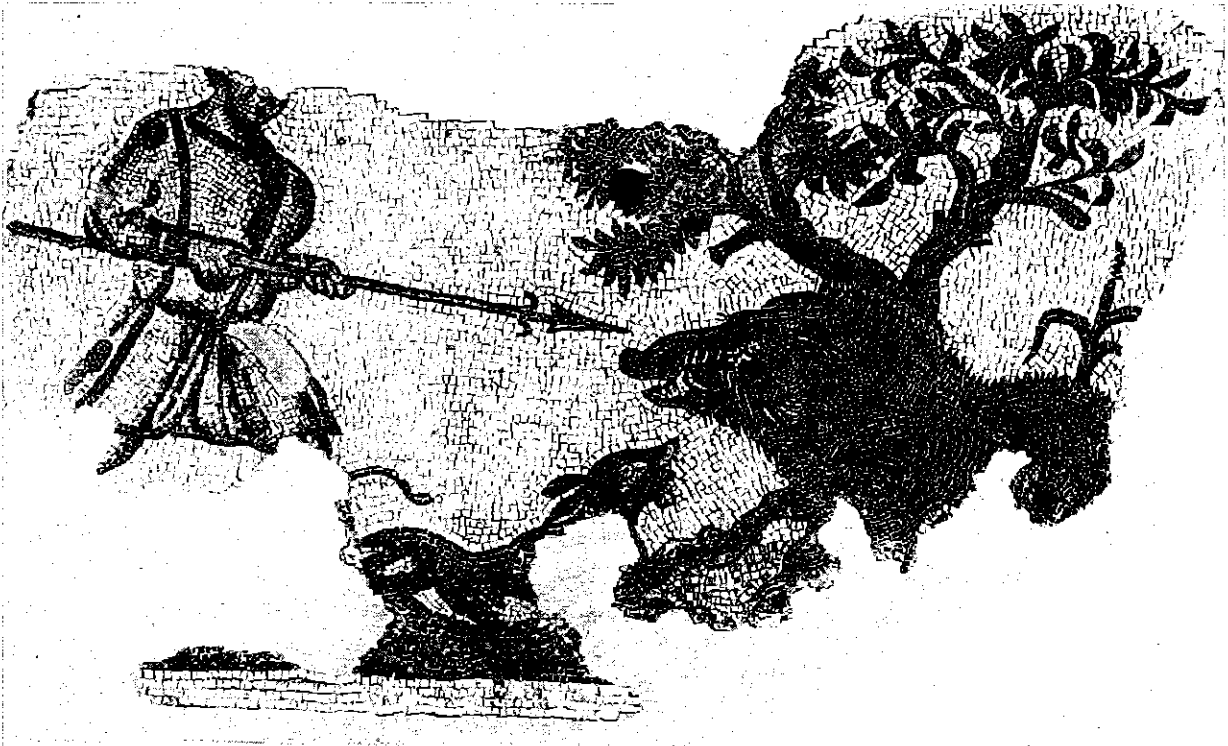
Per il carattere generalmente frammentario della documentazione, non è sempre facile distinguere, all'interno degli abitati di età romana, quartieri o complessi residenziali di un certo prestigio da quelli più modesti: difficoltà legata al fatto che anche le abitazioni ricche prevedevano spesso la compresenza di vani eleganti (di rappresentanza o di uso privato) e di vani di servizio, che rispecchiava la convivenza dei due ceti sociali, padronale e servile, all'interno della stessa abitazione<sup>(209)</sup>. Nel caso di Oderzo, invece, gli scavi

<sup>(208)</sup> La pavimentazione, larga 4 m, fu messa in luce per una lunghezza parziale di ben 30 m e attribuita ad un « grandioso peristilio » (cfr. PANTANO 1884, pp. 133-134).

<sup>(209)</sup> Questa e altre interessanti osservazioni metodologiche applicate all'analisi della frammentaria documentazione archeologica relativa all'edilizia urbana in Emilia-Romagna sono in SCAGLIARINI CORLAITA 1983, pp. 283-334.



Figg. 35-38. Lacerti musivi con rappresentazione di villa rustica, con scena di uccellazione e con scena di caccia al cinghiale e alla lepore dall'orto Gasparinetti (ora piazzale ex Foro Boario) (III-IV sec. d.C.) (n. 74).  
(Da BAGGIO, DE MIN, GHEDINI, PAPAFAVA, RIGONI, ROSADA 1976, pp. 150, 157, 163, 166).





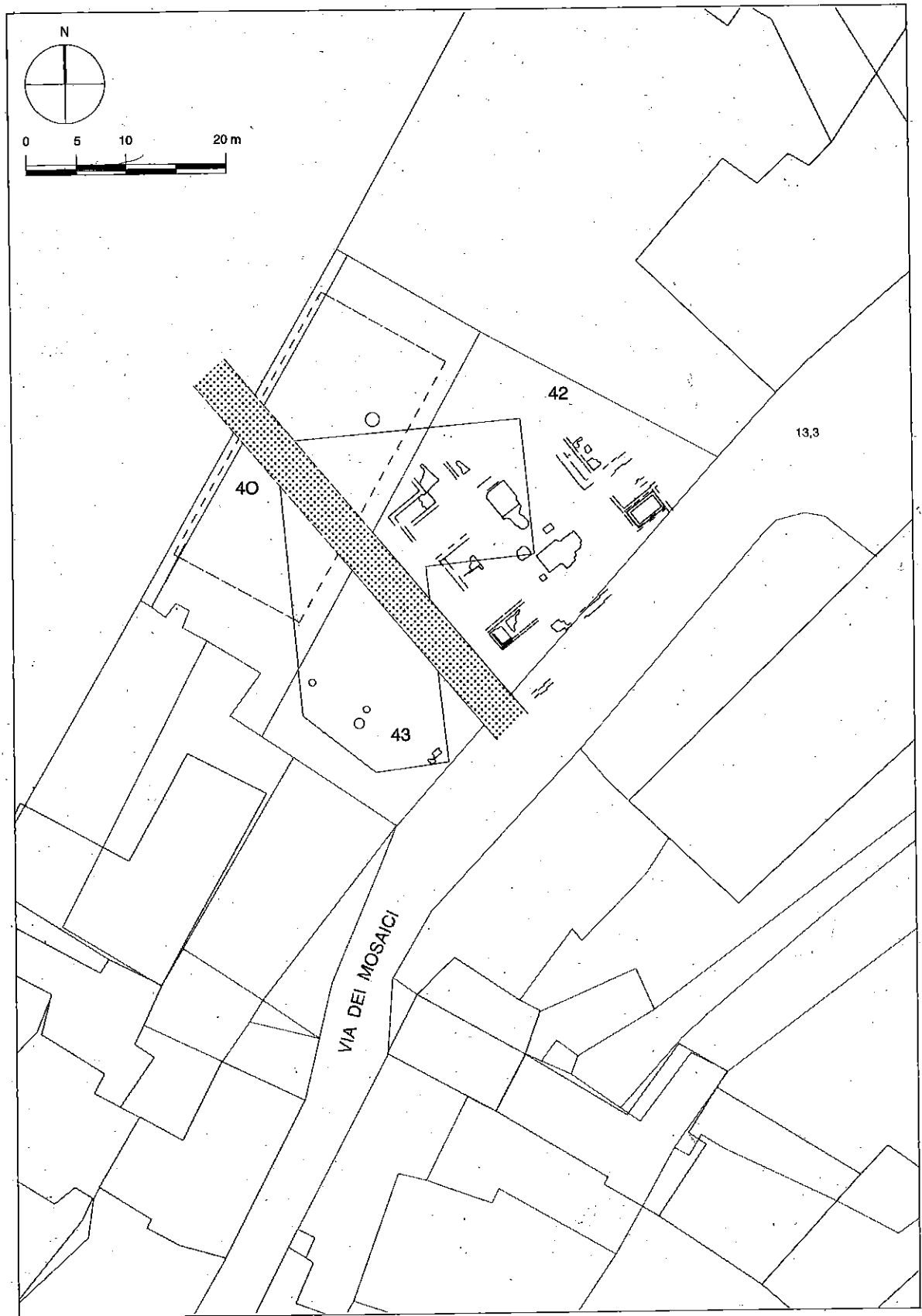


Fig. 39. Planimetria della I fase edilizia della *domus* di via dei Mosaici (età augustea) (n. 42).

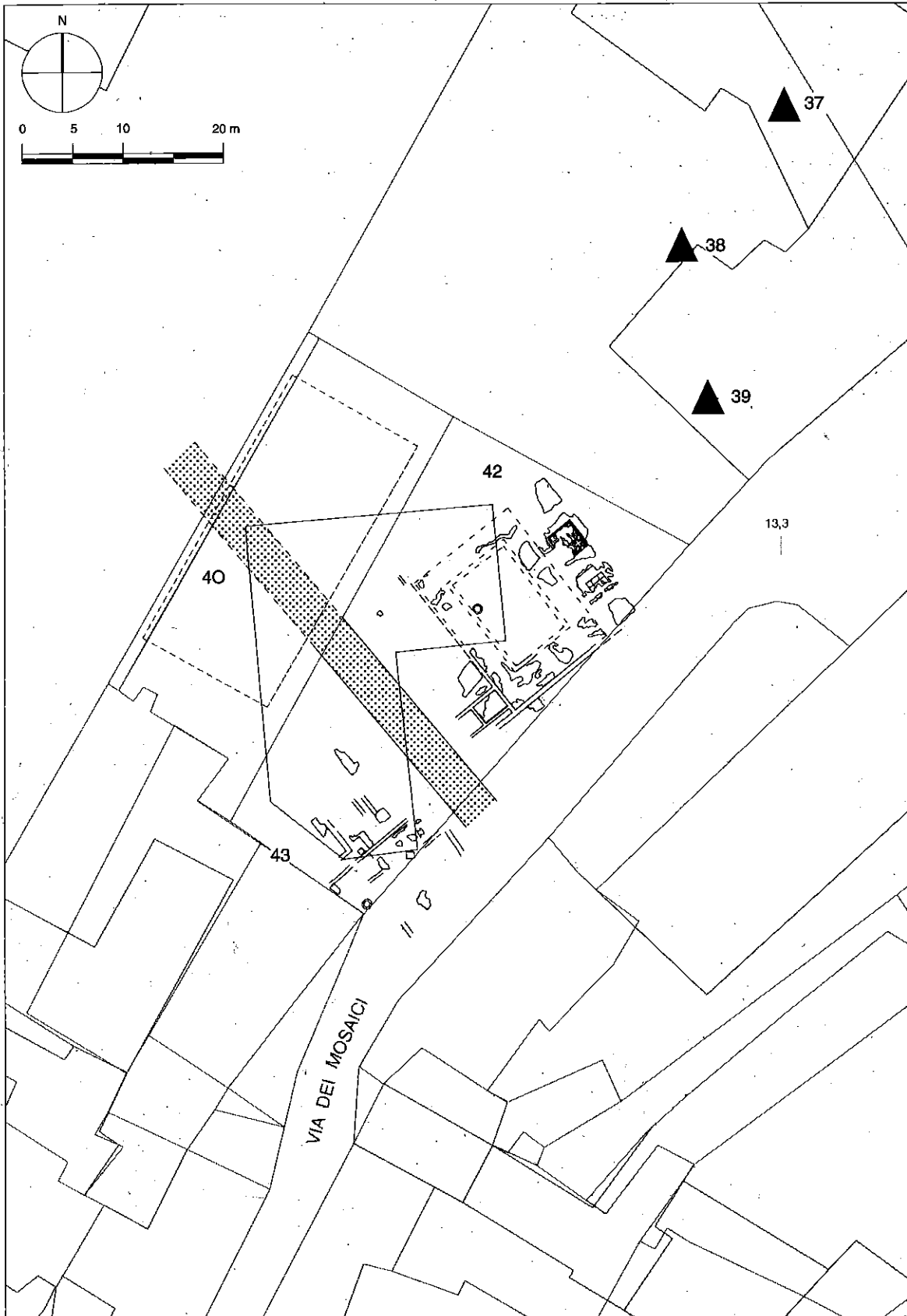


Fig. 40. Planimetria della II fase edilizia della *domus* di via dei Mosaici (II sec. d.C.) (n. 42).

estensivi effettuati in via Mazzini e in via dei Mosaici hanno consentito di mettere in luce alcune grandi *domus*, indubbiamente di livello elevato.

Le planimetrie delle abitazioni, benché solo parzialmente ricostruibili, permettono di conoscere le tipologie di *domus* presenti in ambito opitergino tra la tarda età repubblicana e la piena età imperiale. La *domus* di via dei Mosaici (fine I sec. a. C.-II sec. d. C.) è riconducibile al modello a cortile libero o porticato con impiego di colonne, probabilmente tenuto a giardino e perciò simile a un vero e proprio peristilio. Tale cortile, dotato di strutture di raccolta e conservazione dell'acqua, svolgeva le funzioni di disimpegno e di fonte di luce e aria per gli ambienti disposti lungo tre o tutti e quattro i suoi lati<sup>(210)</sup> (figg. 39-40).

Questo tipo di *domus* sembra essere il più diffuso nell'Italia settentrionale (esempi ad Altino, Concordia, Verona, Sarsina, Bologna, Reggio Emilia ecc.)<sup>(211)</sup> rispetto allo schema « canonico » a *fauces-atrium*, successivamente arricchito di uno o più peristili<sup>(212)</sup> (fig. 43). Tale schema « canonico », attestato nella *Venetia* ad Aquileia, ad Este, forse a Verona (fig. 42), potrebbe essere stato presente anche ad Oderzo nell'abitazione originaria cui pertineva il nucleo N-S con peristilio della *domus* di via Mazzini, purtroppo indagato in modo parziale (fig. 19), e forse, ancora prima, nell'abitazione di epoca « precesariana » messa in luce negli strati inferiori (fig. 41).

Nell'ampliamento di età augustea della *domus* di via Mazzini vennero previsti altri due cortili non porticati, uno dotato di pozzo, che attestano quella « duttilità » d'impiego di aree scoperte interne già sottolineata per l'ambito cispadano<sup>(213)</sup>. È probabile che nella configurazione definitiva assunta dalla *domus*, estesa verso SE oltre il limite dell'area indagata, l'accesso principale — non individuato — fosse stato collocato proprio in corrispondenza del nuovo nucleo prospiciente la strada con orientamento NE-SO, di recente individuazione. Per questo motivo e in considerazione dell'orientamento verso S dei triclini, è ipotizzabile la presenza di un'ulteriore area scoperta meridionale; mentre il cortile colonnato e gli altri cavedi potrebbero aver svolto rispettivamente la funzione di vero e proprio *peristylum* e di cortili di disimpegno e servizio.

In entrambi i modelli di abitazione, l'ambiente principale della *domus* risulta costituito da un *oecus* con funzione di sala di rappresentanza, situato generalmente in asse con l'ingresso, oltre il cortile porticato, e differenziato dagli altri ambienti per le maggiori dimensioni e talora per la decorazione più elaborata.

Nella *domus* di via Mazzini sono stati inoltre identificati tre triclini, grazie alle loro tipiche pavimentazioni a schema bipartito, con o senza motivo decorativo romboidale a indicare la posizione della mensa (ampiamente documentate nell'area laziale, campana e cispadana)<sup>(214)</sup>. Si tratta di due schemi funzionalmente « vincolanti » diffusi tra il I sec. a. C. e il I sec. d. C., di fase intermedia nell'ambito dello sviluppo della decorazione pavimentale tricliniare, la cui tappa finale consisterà in un « generico » emblema, attestato a partire dal I sec. ma diffuso dal II<sup>(215)</sup>.

<sup>(210)</sup> Cfr. TIRELLI 1987c, p. 190. Per una descrizione dettagliata delle *domus* di via dei Mosaici e di via Mazzini si veda MALIZIA, TIRELLI 1985, pp. 151-165; TIRELLI 1987c, pp. 171-192.

Nonostante risulti impossibile ricostruire la planimetria delle strutture abitative rinvenute lungo il lato meridionale della strada romana di Via dei Mosaici, tuttavia la presenza di numerosi pozzi presso l'asse viario suggerisce l'esistenza di altre *domus* caratterizzate da cortili con funzione di approvvigionamento idrico, disimpegno e fonte di luce per gli ambienti circostanti. Analogamente sono stati interpretati i numerosi pozzi identificati a Bologna (lungo via Ugo Bassi) e a *Regium Lepidi* (SCAGLIARINI CORLAITA 1983, pp. 315-316).

<sup>(211)</sup> Cfr. TOMBOLANI 1987, p. 334-335 (Altino: *domus* a est del Museo); CROCE DA VILLA 1987, pp. 410-411 (Concordia: *domus* n. 4); CAVALIERI MANASSE 1987, p. 44 (Verona: *domus* di piazza Nogara); SCAGLIARINI CORLAITA 1983, pp. 314-319 (*domus* di Sarsina, Bologna e Reggio Emilia). Dallo studio della Scagliarini Corlaita sull'edilizia residenziale in Emilia-Romagna risulta che anche nella *regio octava* la *domus* con cortile, porticato o meno, cui la studiosa attribuisce la funzione di *atrium*, era il tipo più attestato, rispetto allo schema con *fauces-atrium* e con peristilio.

<sup>(212)</sup> Cfr. CREMA 1959, pp. 104-120; DE ALBENTUS 1990, *passim* (per la *domus* centro-italica); MANGANI, STRAZZULLA 1981, pp. 222-223 (Aquileia: *domus* dell'ex Beneficio Rizzi); TOSI 1992, pp. 359-380 (Este: *domus* del Serraglio Albrizzi).

<sup>(213)</sup> Cfr. SCAGLIARINI CORLAITA 1983, pp. 315-319.

<sup>(214)</sup> TIRELLI 1992, pp. 23-24.

<sup>(215)</sup> SCAGLIARINI CORLAITA 1983, pp. 324-327.

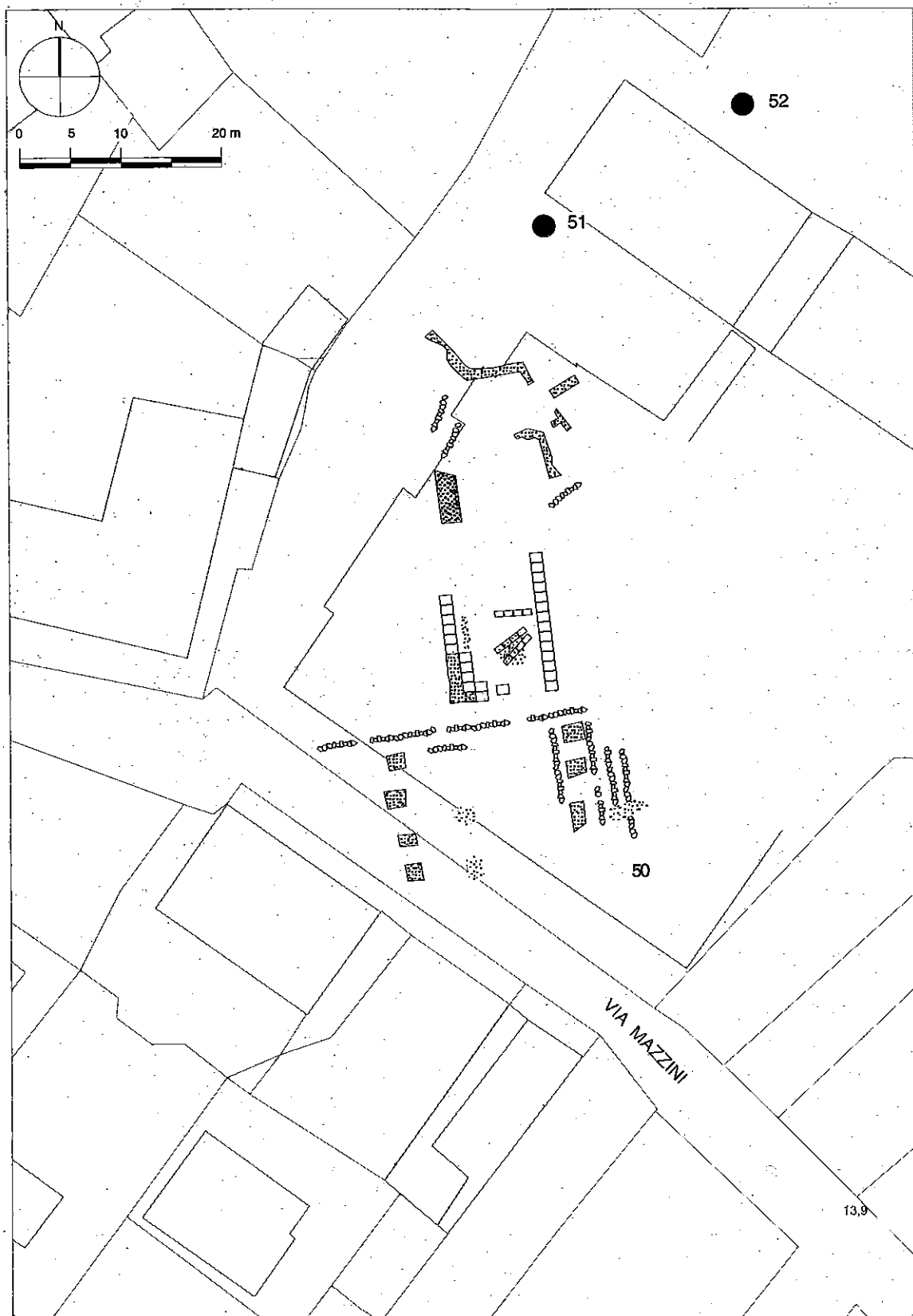


Fig. 41. Planimetria della *domus* «precesariana» di via Mazzini (n. 50).

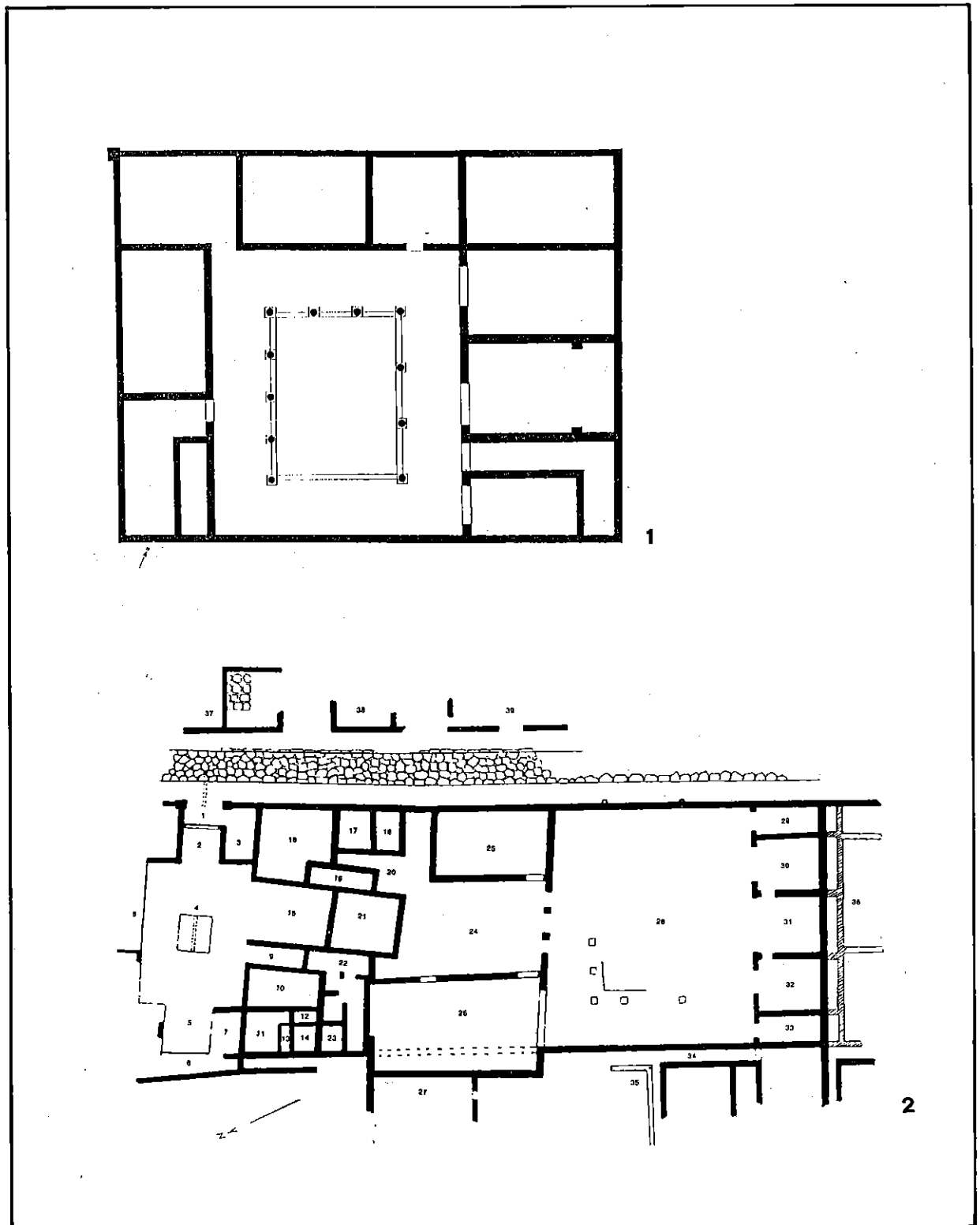


Fig. 42. Planimetria di due *domus* della *decima regio* con elementi propri dello schema «canonico» ad atrio-tablino-peristilio: Aquileia-ex Beneficio Rizzi (1); Este-Serraglio Albrizzi (2).  
 (Da BERTACCHI 1980, p. 162, fig. VI; TOSI 1992, p. 359, fig. 277)

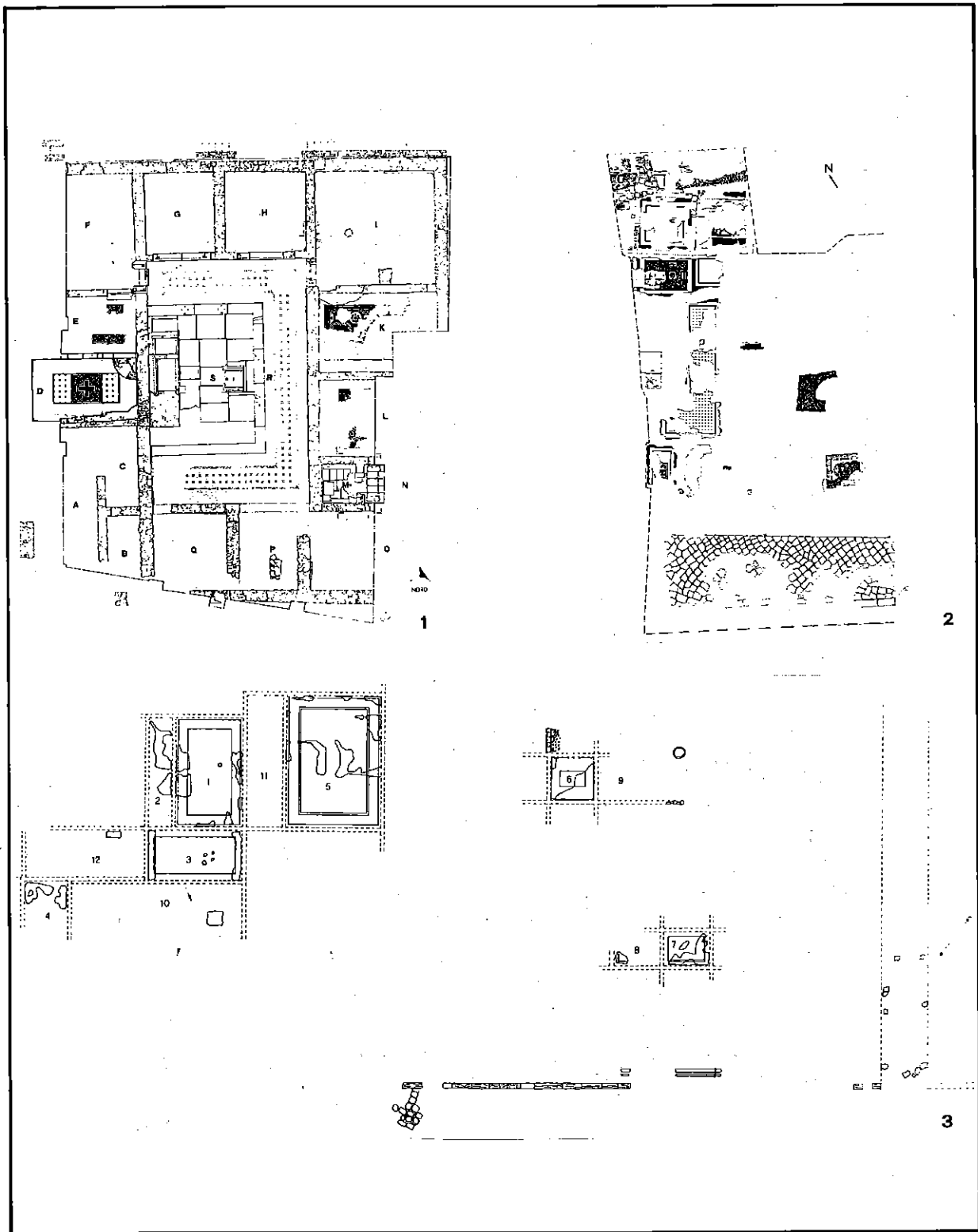


Fig. 43. Planimetria di alcune *domus* con schema a cortile porticato e ambienti disposti su più lati rinvenute nella *decima regio*: Verona-piazza Nogara (1), Altino (2), Concordia-via dei Pozzi romani (3).  
 (Da CAVALIERI MANASSE 1985, tav. I; TOMBOLANI 1987, p. 334; CROCE DA VILLA 1987, p. 410)

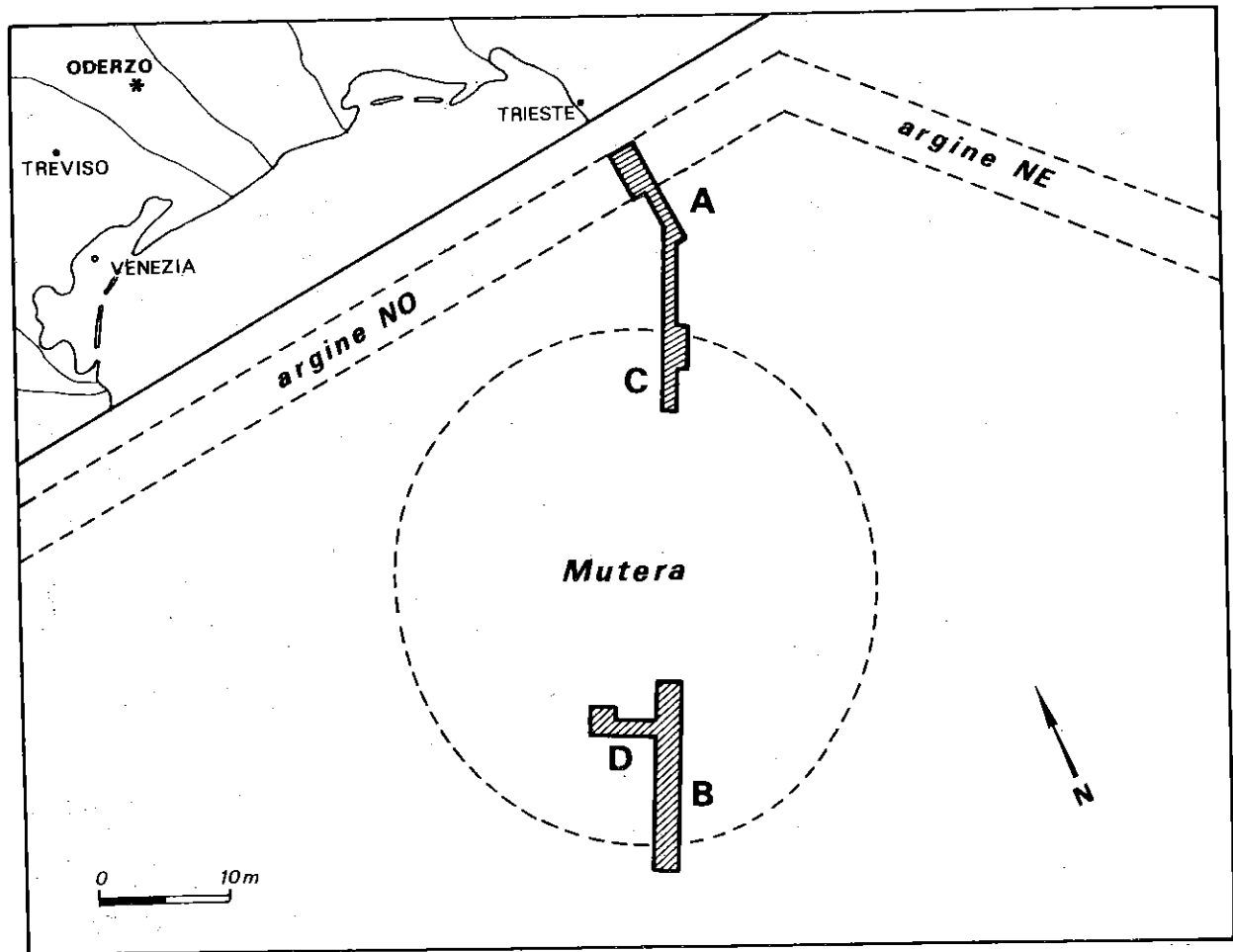


Fig. 44. Planimetria dello scavo condotto nel 1982 in corrispondenza della Mùtera di Colfrancui. Dalla trincea B proviene la maggior parte del materiale preromano (II-III Periodo Atestino) e la sepoltura di un cavallo; nella trincea D sono emerse le tracce di una probabile fornace di epoca romana.

(Da AMMERMAN, BONARDI, TONON 1982, p. 9, fig. 1)

Mentre per la *domus* di via Mazzini sembra esclusa l'esistenza di un piano superiore, essa è stata accertata per quella di via dei Mosaici grazie all'individuazione di un vano scala. Tuttavia, l'impossibilità di determinare con sicurezza se l'accesso alle scale avvenisse dalla strada o dal cortile rende incerta l'attribuzione dei due piani ad una sola (secondo l'ipotesi più probabile) o a più unità abitative.

### 6.5 L'organizzazione funzionale

Tra la fine della repubblica e il primo secolo dell'impero *Opitergium* conforma i propri dati urbani a modelli propriamente romani anche dal punto di vista dell'organizzazione funzionale, assumendo una nuova fisionomia che si conservò, senza sostanziali modifiche, fino ad età tardo antica.

Considerando l'ubicazione del foro, delle terme e di un altro edificio di incerta funzione ma architettonicamente rilevante rinvenuto in via Savonarola<sup>(216)</sup> (n. 46), sembra di poter riconoscere una concentrazione topografica dei complessi monumentali e destinati ad un uso comunitario, nel settore nordorientale della

(216) Si tratta di un esteso ma lacunoso sottofondo pavimentale conservato per una superficie di m 9,30 × 9,00, steso su un vespaio di laterizi frammentati infissi di taglio, con le tracce dell'originario rivestimento in grandi lastre rettangolari di pietra (cfr. TIRELLI, RUTA SERAFINI 1989, p. 71).

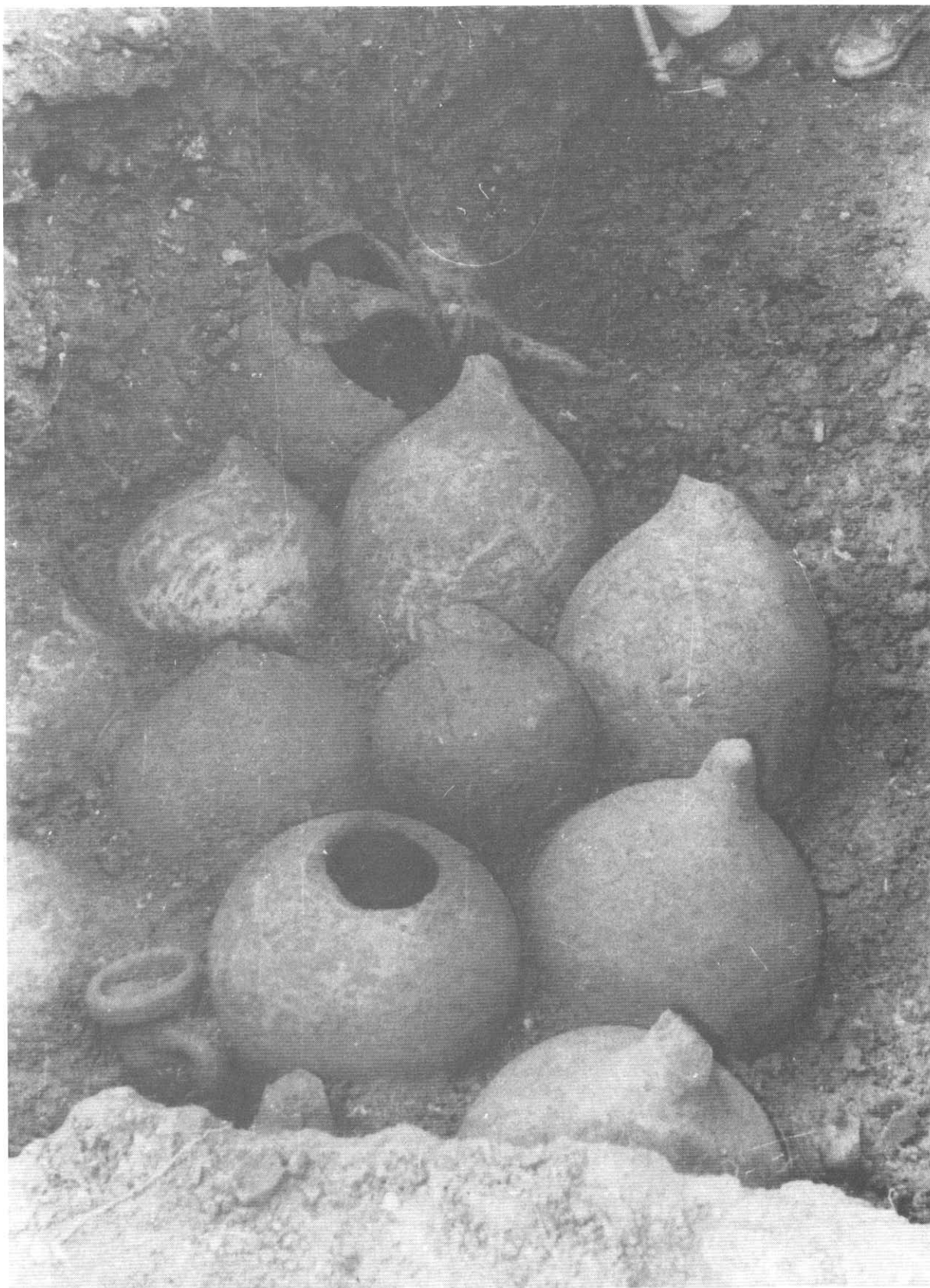


Fig. 45. Il deposito di anfore rinvenuto nel 1957 nel piazzale ex Foro Boario (n. 75). La posizione delle anfore, per lo più capovolte, fa ritenere che il deposito avesse una funzione di drenaggio.



città. Concentrazione che verosimilmente non fu casuale, ma il risultato di interventi urbanistici coordinati e pianificati. Probabilmente, il fatto che questo settore abbia inglobato le aree interessate dalle antiche strutture venete e dall'asse viario ad esse correlato, nonché dal corso del Monticano, sta a significare che queste stesse aree e soprattutto queste stesse infrastrutture viarie e fluviali dovettero continuare a rivestire in epoca romana l'importanza che già avevano avuto in quella preromana, consentendo una comoda fruizione degli impianti da parte di un'utenza sia urbana che extraurbana<sup>(217)</sup>.

La presenza di tali complessi pubblici e monumentali dovette qualificare le aree circostanti come i quartieri ambiti per le abitazioni di lusso, secondo una tendenza spesso documentata nelle città romane (ad esempio, le *domus* di via dei Pozzi Romani a *Iulia Concordia*, la *domus* in località Vieris a *Iulium Carnicum*, quelle di *Parma*, *Forum Corneli*, *Sarsina*, *Veleia*)<sup>(218)</sup>. Ad *Opitergium* il fenomeno si rivela con maggior evidenza non tanto nella *domus* augustea adiacente al foro, edificata in un'area destinata già ad uso residenziale, quanto nelle *domus* settentrionali della proprietà ex Parpinelli, realizzate in un settore che in precedenza era stato occupato da impianti produttivi. Per il resto, in tutta l'area urbana, pavimenti in mosaico, in battuto a fondo bianco, in cocciopesto decorato si alternano a più semplici pavimenti in cocciopesto, in cotto, in pezzame laterizio, attribuibili ad ambienti di servizio o ad esterni, documentando un processo edificativo intenso, con una probabile saturazione degli spazi urbani.

In età medio imperiale (III-IV sec.), una o più abitazioni di prestigio, decorate dai mosaici figurati sopra descritti, dovevano qualificare il quartiere meridionale della città (area destinata a funzione residenziale almeno dalla fine del I sec. a. C.). Insieme alle mura urbane, questa testimonianza di una ricca edilizia privata costituisce, sulla base dei dati finora noti, l'unico significativo intervento costruttivo attribuibile con certezza ad epoca tardo antica.

Quanto emerso nella proprietà ex Parpinelli può essere inoltre rivelatore della tendenza, tipica dell'urbanistica romana, a tutelare le funzioni residenziali e pubbliche decentrando le attività produttive. Queste vennero forse concentrate soprattutto nel versante meridionale, vista la specifica valenza economico-commerciale assunta dal Vecchio Navisego e la vicinanza a importanti collegamenti viari (la *via Postumia*, la via per *Altinum*, forse quella per *Tridentum*). In questo senso, tuttavia, mancano sicure conferme archeologiche<sup>(219)</sup>, se si esclude un impianto a fornace, attivo nel I-II sec. d. C., individuato in area decisamente extraurbana, in corrispondenza della Mùtera di Colfrancui, sito che in età preromana era stato destinato ad un uso funerario-culturale<sup>(220)</sup> (figg. 44-45). Le arginature lignee e il probabile pontile di attracco con cui nel I sec. d. C. venne attrezzato il Navisego all'altezza della Mùtera potevano essere in una qualche relazione proprio con l'attività produttiva ivi svolta. Infine alcuni indizi consentono di ipotizzare una valenza produttiva e commerciale anche per la zona di Spinè, a SE dell'abitato, dove, secondo quanto riferisce il Mantovani, furono rinvenute « molte piccole fornacette allineate » ed è frequentemente attestato il toponimo « Fornace »<sup>(221)</sup>. Tale notizia ben si concilierebbe con la possibile esistenza di uno scalo fluviale sul fiume Monticano.

<sup>(217)</sup> Solo ulteriori indagini archeologiche potrebbero invece verificare la destinazione funzionale dei « grossi edifici sicuramente pubblici » rinvenuti nel 1951 all'interno del Parco comunale (n. 87). Tra questi, furono messi in luce un ambiente con un'abside « racchiusa da due basi di cotto affiancate da una base di pietra viva con sopra un frammento di colonna marmorea » e un ambiente pavimentato in battuto a fondo bianco decorato a motivi geometrici (cfr. BELLIS 1978, p. 98).

<sup>(218)</sup> CROCE DA VILLA 1987, pp. 407-411; MORO 1956, pp. 82-86; SCAGLIARINI CORLAITA 1983, pp. 294-295.

<sup>(219)</sup> I numerosi depositi di anfore rinvenuti, secondo notizie non sempre verificabili, lungo il corso del Vecchio Navisego, sono probabilmente riferibili ad opere di drenaggio del terreno, piuttosto che a resti di *tabernae* o di magazzini. Tra questi vanno compresi anche il deposito di anfore di tipologia molto varia (le poche conservate sono di tipo rodio e « à olives ») rinvenuto nella proprietà Apolloni, in via Garibaldi, a breve distanza dal paleoalveo del Vecchio Navisego, interpretato come taverna per la presenza di « vassoi in cotto » e di « gusci di ostriche » (n. 88) (BELLIS 1978, pp. 100-101), e il deposito rinvenuto nel piazzale ex Foro Boario, con anfore prive di collo o rovesciate, come risulta dalla documentazione fotografica (n. 75) (BELLIS 1978, pp. 99-100).

<sup>(220)</sup> Cfr. BELLIS 1978, p. 17; AMMERMANN, BONARDI, TONON, 1982.

<sup>(221)</sup> Cfr. MANTOVANI 1874, p. 65; BELLIS 1978, pp. 60-61. Il toponimo « Fornace », « Fornase » è presente, ad esempio, in un disegno del 1709, che riproduce un tratto del fiume Monticano, conservato presso l'Archivio di Stato di Treviso (CRS Collegiata di Oderzo, Busta 7 Fasc. 1777).

## CAPITOLO 7

### LE AREE PERIFERICHE

#### 7.1 Il porto fluviale

Come tutti i centri urbani sorti presso corsi d'acqua navigabili, anche *Opitergium* si dotò di uno scalo fluviale interno. Gli scavi hanno individuato parte di una banchina in blocchi squadrate di calcare poggianti su palafitte di sostegno: banchina realizzata sulla sponda destra del Vecchio Navisego, a SO della città (n. 89)<sup>(222)</sup>. Della stessa struttura portuale doveva probabilmente far parte anche la « massciata formata da blocchi di granito e sostenuta lateralmente da palafitte » (n. 91) rinvenuta nel 1958, durante lavori di tombinatura del Vecchio Navisego, in corrispondenza di via Altinate, restituendo una banchina estesa per una lunghezza di almeno 30-35 m<sup>(223)</sup>.

Il dato fondamentale che sembrerebbe emergere è la scelta del sistema Vecchio Navisego-Piavòn come principale asse di collegamento fluviale tra il centro opitergino, le lagune e il mare, a ragione probabilmente della maggior brevità del percorso rispetto al sistema costituito dai fiumi Monticano-Livenza che rimaneva un'alternativa più sicura dal punto di vista idrografico e forse ugualmente servita dal porto fluviale grazie al collegamento tra i due sistemi idroviari. Ma all'origine di tale scelta e dell'ubicazione delle stesse strutture portuali, già ipotizzata con molto intuito dal Bellis<sup>(224)</sup>, si deve probabilmente vedere la possibilità di un facile raccordo con le principali direttrici viarie extraurbane, costituite dalla *via Postumia*, dalla via per *Altinum* e probabilmente da quella per *Tridentum*<sup>(225)</sup>; tanto più che la navigazione del corso d'acqua doveva svolgersi solo tra il mare e la pianura opitergina.

Le evidenze di tipo geoarcheologico emerse nell'ambito di una serie di scavi di tutela coordinati dalla Soprintendenza Archeologica per il Veneto lungo il solco fluviale sepolto del Vecchio Navisego (in corrispondenza della Mùtera di Colfrancui, della loc. S. Martino, di via D. L. Monza e nell'area Enel) hanno indotto a ritenere che la realizzazione dello scalo fluviale e di una serie di palificate lignee e di costipamenti di detriti (« cassonature ») si inserisca nell'ambito di un organico e articolato intervento idraulico, che si configurò non tanto come lo sfruttamento di una naturale infrastruttura fluviale, bensì come una rivitalizzazione artificiale di un antico solco, in parte percorso in precedenza da un fiume di risorgiva (probabilmente il Lia) (a cui appartenerebbero i depositi sabbiosi e limosi presenti fino a notevole profondità) e prima ancora forse da un antico ramo del Piave. Il regime di alimentazione idrica costante, derivato dalla rete delle risorgive poste sulla sinistra del Piave, fu ottenuto tramite la rettifica dell'alveo naturale del Vecchio Navisego e

<sup>(222)</sup> La banchina, conformata ad angolo, è stata messa in luce per una lunghezza di m 9.50 e per una larghezza di m 7.80, mentre la palificata, costituita da pali di rovere infissi verticalmente nel terreno, per un tratto di 15 m. Nell'area retrostante alla sottofondazione è emerso un banco di anfore con funzione di bonifica, la cui associazione tipologica (Lamboglia 2, Dressel 6A, Dressel 2-4, Dressel 43) ha consentito di inquadrare la struttura portuale nel I sec. d. C. Cfr. TIRELLI 1987b, pp. 81-85; TIRELLI 1987d, pp. 366-368.

<sup>(223)</sup> Il manufatto era stato interpretato come un tratto della strada romana diretta ad Altino (cfr. BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 76, nt. 54).

<sup>(224)</sup> Cfr. BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 98-99.

<sup>(225)</sup> Cfr. TIRELLI 1987d, p. 368.

l'apprestamento delle « cassonature » lignee con funzione di consolidamenti spondali e di « diversione dei flussi » verso l'invaso realizzato a monte del molo portuale <sup>(226)</sup>.

Impianti idraulici e banchina portuale hanno fornito termini cronologici omogenei, che inquadrano la prima fase di intervento strutturale nel I sec. d. C., a cui fece seguito, verso la fine del II sec. e nel III sec. d. C., la messa in opera di altre « cassonature » e barriere lignee all'interno del bacino, strutture sottoposte anche a successivi interventi di manutenzione.

Da approfondite analisi stratigrafiche e geologiche è infine emerso che l'effettiva attività del canale e dello scalo portuale dovette svolgersi entro un arco di tempo assai limitato, dal momento che già in epoca tardo imperiale si verificò un veloce interrimento del bacino e la cessazione della sua manutenzione idraulica <sup>(227)</sup>.

## 7.2 Le necropoli

Le considerazioni intorno alla distribuzione e alla consistenza delle necropoli opitergine sono necessariamente ipotetiche, dovendo basarsi su rinvenimenti per la maggior parte casuali o emersi da campagne di scavo effettuate nel secolo scorso in aree non localizzabili con precisione. Solo recentemente, a partire dal 1986, sono stati scavati alcuni tratti di necropoli situate in località Spinè e in via Garibaldi, rispettivamente a SE e a S dell'abitato.

Alle carenze di informazioni sulla localizzazione delle aree funerarie, elemento imprescindibile per la conoscenza dell'organizzazione urbana, fa riscontro una quasi totale assenza di studi sui materiali, ad eccezione delle epigrafi, delle stele e di altri monumenti funerari, per lo più di provenienza incerta o rinvenuti in ambito territoriale <sup>(228)</sup>.

I dati a disposizione non permettono quindi di effettuare analisi di dettaglio riguardo le fasi di utilizzo delle necropoli, la loro organizzazione, i riti funerari, gli indicatori economici e sociali, ecc. Dalla distribuzione delle sepolture, benché talora approssimativa, sembra tuttavia che la maggior parte di esse si collocasse, come di consueto, lungo importanti vie di accesso alla città.

Le informazioni più consistenti ci sono fornite dalla necropoli sudorientale di Spinè: le scoperte, succedutesi a partire dal secolo scorso ed effettuate anche a notevole distanza l'una dall'altra, sono culminate nello scavo di estese aree funerarie in proprietà ex Momi, a N di via Spinè, in corrispondenza del piazzale delle corriere, a S di via Spinè e in via degli Alpini <sup>(229)</sup>. L'allineamento secondo una direzione NO-SE delle tombe emerse nella proprietà ex Momi induce a ritenere che le aree funerarie si disponessero lungo un tratto viario impostato sulla medesima assialità. Inoltre, anche i numerosi banchi di anfore presenti nella necropoli, tutti disposti secondo l'orientamento NE-SO, suggeriscono l'esistenza di una strada impostata secondo una direzione ortogonale, che sembrerebbe coincidere grosso modo con il tracciato dell'attuale via Spinè.

L'organizzazione monumentale della necropoli lungo tale direttrice stradale, attuata tra il I e il II sec. d. C. secondo le modalità proprie del mondo romano, è attestata dalle urne lapidee con coperture più o meno articolate (ad esempio le stele a pseudo edicola a due o tre personaggi) <sup>(230)</sup>, da frammenti di statue, dal materiale architettonico (capitelli, frammenti di trabeazione) e infine dalle stele e lapidi iscritte, una delle quali riporta le misure del recinto funerario <sup>(231)</sup>.

<sup>(226)</sup> Cfr. BALISTA 1986, pp. 9-14; MALIZIA 1986, pp. 86-88; CALLEGHER, MINGOTTO 1987; TIRELLI 1987d, p. 368; BALISTA 1994, pp. 138-147.

<sup>(227)</sup> Per l'analisi dettagliata del sistema idraulico, si rimanda a BALISTA 1994, pp. 138-147.

<sup>(228)</sup> Cfr. FORLATI TAMARO 1976 e BAGGIO, DE MIN, GHEDINI, PAPAFAVA, RIGONI, ROSADA 1976.

<sup>(229)</sup> Cfr. NSc 1883, p. 196; SOPRAN 1885a, p. 15; GHISLANZONI 1931, pp. 138-139; CALLEGHER 1987, pp. 98-99; MINGOTTO 1987, p. 126; TIRELLI 1987a, pp. 77-81; TIRELLI 1987d, pp. 382-384; AMCO; « Il Gazzettino di Treviso », 14.3.95, p. XIV.

<sup>(230)</sup> Cfr. ROSADA 1976, pp. 36-38 n. 9, pp. 39-41 n. 10, p. 55 n. 16.

<sup>(231)</sup> Cfr. FORLATI TAMARO 1976, p. 34 n. 10, p. 46 n. 19, p. 60 n. 32. Anche *ad Altinum* la necropoli disposta ai lati della via per *Opitergium* era caratterizzata da recinti funerari. Cfr. TIRELLI 1985b, pp. 34-36; TIRELLI 1985c, pp. 38-39; TIRELLI 1988, pp. 106-112.



46

Figg. 46-48. Materiale dalle necropoli opitergine: ara cilindrica decorata a rilievo con teste maschili; coperchio di ara ossuario a cuspidale piramidale affiancata da leoncini; coperchio dell'ara ossuario di *C(aius) Laelius Optatus* con coperchio a plinto, semisfera e leoncino.  
(Archivio Università di Padova)



47





Gli unici dati finora noti relativi sia alla cronologia che ai riti funerari provengono ancora dalla necropoli del fondo ex Momi<sup>(232)</sup>: i corredi delle sessanta deposizioni complessivamente messe in luce attestano l'utilizzazione dell'area dalla prima età augustea (epoca in cui la necropoli opitergina settentrionale di S. Martino cominciò forse ad essere abbandonata) fino al IV-V sec. d. C. Durante questo lungo arco di tempo, il rito di cremazione, esclusivo durante i secoli I a. C. e I d. C., cedette gradualmente il posto al rito di inumazione, che divenne a sua volta esclusivo nei secoli III-V d. C. Da sottolineare il fatto che proprio in coincidenza con l'abbandono della necropoli di via Spinè, dove non sono emersi indizi di adesione alla fede cristiana, sia documentato l'uso di seppellire i morti nei pressi dell'attuale Duomo di Oderzo (VI-VII sec. d. C.)<sup>(233)</sup>.

Un'altra area di necropoli doveva situarsi a NO della città, in località S. Martino, purtroppo documentata esclusivamente da scoperte effettuate negli ultimi decenni del secolo scorso, solo in parte verificabili e mai localizzabili con precisione. Innanzi tutto, una serie di oggetti oggi dispersi, o comunque non più identificabili, che il Mantovani indica come provenienti da questa zona e che, nel loro complesso, potrebbero essere pertinenti ad un contesto funerario<sup>(234)</sup>. In secondo luogo, i manufatti bronzei, le fibule, i frammenti ceramici, un'ara sepolcrale in onore di un augustale, tutto recuperato dal conte Revedin durante gli scavi che egli stesso condusse nelle sue proprietà in località S. Martino (probabilmente nei pressi dell'attuale Parco e Villa Bortoluzzi): il materiale sembrerebbe attribuibile soprattutto ai secoli I a. C.-I d. C. e pertinente ad una necropoli utilizzata, senza soluzione di continuità, a partire dal V sec. a. C.<sup>(235)</sup>.

È probabile che le sepolture si disponessero, anche in questo caso, ai lati di un asse viario (verosimilmente di origine preromana come la necropoli), di cui furono forse rinvenute le tracce (con direzione NE-SO) durante la costruzione della Cantina Tombacco, situata in via S. Pio X (n. 6), e nei campi ad O della città, in via della Mùtera (fondo Pradal), dove furono individuate anche alcune povere sepolture (probabilmente olle cinerarie coperte con mezze anfore) databili tra il I a. C. e il I d. C.<sup>(236)</sup>.

Indizi di sepolture (tegole, ceramica, anfore, vetro, pesi da telaio) sarebbero emersi anche in via S. Martino: dato che, qualora fosse verificato, costituirebbe una preziosa indicazione riguardo al limite nordoccidentale della città nei secoli I-III d. C.<sup>(237)</sup>.

Nel settore meridionale, infine, si sono succeduti, a partire dal secolo scorso, rinvenimenti di deposizioni isolate (inumazioni databili tra il I e il III sec. d. C., tutte scarsamente documentate)<sup>(238)</sup> e di monumenti funerari (di incerta localizzazione), in particolare l'ara di *M. Socellius Gleno*, un liberto vissuto attorno la metà del I sec. d. C.<sup>(239)</sup>, e la stele di *P. Oppius Aprilis*, che attesta l'esistenza di recinti funerari<sup>(240)</sup>; da ultimo, il recente scavo di un tratto di necropoli, caratterizzata anche dalla presenza di un recinto funerario<sup>(241)</sup>, ha fornito i primi dati certi. Sepolture e monumenti si disponevano prevalentemente ai lati di via Garibaldi, asse che sembrerebbe ricalcare grosso modo un percorso prima veneto e poi romano.

<sup>(232)</sup> Cfr. TIRELLI 1987a, pp. 77-81.

<sup>(233)</sup> MALIZIA 1988, pp. 96-98; TIRELLI, CASTAGNA 1995, pp. 121-134. Cfr. capitolo 9.

<sup>(234)</sup> Il Mantovani nomina una « giovenca in bronzo », un « piccolo letto marmoreo », un « altorilievo a fiori », un « gallo », « medaglie », « spilli », « numerosi capitelli », un « frammento di fregio iscritto » e « altri resti architettonici », « iscrizioni (CIL, V, 1966, 1968, 1975, 8782) », di cui tre onorarie e solamente una funeraria. Cfr. MANTOVANI 1874, pp. 109, 135, 138.

<sup>(235)</sup> Cfr. GALLIAZZO 1979, pp. 171 (71/1), 194 (79/16), 202 (85), 205 (88), 213-214 (96/8), 215-216 (97/2-5, 7, 9-11), 217 (98/1.3-4, 8, 13-16); GALLIAZZO 1982, pp. 202-204 (74).

<sup>(236)</sup> Presso le sepolture fu trovato anche un frammento di lapide funeraria che ricorda una bambina indicata con il diminutivo *Oliola*. Cfr. FORLATI TAMARO 1976, p. 93 n. 62; BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 76-77; MINGOTTO 1987, pp. 141-151; CALLEGHER 1987, pp. 152-153.

<sup>(237)</sup> Cfr. CALLEGHER 1987, pp. 114-117.

<sup>(238)</sup> Cfr. NSc 1883, p. 195; BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 103; CALLEGHER 1987, p. 123; ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).

<sup>(239)</sup> Cfr. FORLATI TAMARO 1976, p. 70 n. 41.

<sup>(240)</sup> Cfr. FORLATI TAMARO 1976, p. 52 n. 25.

<sup>(241)</sup> Cfr. TIRELLI 1992, p. 11. Dallo scavo della necropoli sono emerse monete di età tardo repubblicana (II-I sec. a. C.) e del primo impero (Tiberio e Caligola). Cfr. CALLEGHER 1992, 8/25, p. 145.

Tra le sepolture, le tombe a cassetta di sesquipedali e le inumazioni rinvenute in via Umberto I (fondo Geri), all'interno dell'isola formata dal Monticano, testimoniano che nei secoli I e II d. C. tale zona si doveva configurare come area extraurbana.

I rari siti a destinazione funeraria individuati in direzione N, NE e SO sembrerebbero collocarsi già nell'agro opitergino e non ci aiutano a definire i limiti dell'insediamento <sup>(242)</sup>.

Per quanto riguarda le tipologie dei monumenti funerari, vanno ricordati i segnacoli costituiti da altari cilindrici e ottagonali decorati con rilievi di fattura accurata, la cui diffusione, insieme ai coronamenti di urne di forma emisferica, è documentata altrove in concentrazione significativa solo nei centri di Altino e Concordia (fig. 46). Secondo gli studi condotti dalla Ghedini <sup>(243)</sup>, l'altare cilindrico, che ebbe diffusione in un ristretto arco cronologico tra l'età augustea e poco oltre la metà del I sec. d. C., costituirebbe una tipologia ellenistica di origine orientale, modificata in ambito veneto per la necessità di adattarla alle preferenze della committenza locale. Creazione originale dell'artigianato veneto è invece da ritenere l'altare ottagonale, probabilmente elaborato da quello cilindrico. Per quanto riguarda le coperture emisferiche, lisce o con leoncino accovacciato, è stata proposta invece una derivazione centro-italica, rielaborata in forme decorative originali su suggestioni orientali (figg. 47-48).

Nessuno degli esemplari opitergini può essere tuttavia attribuito con certezza ad una delle necropoli urbane, risultando quasi tutti privi di dati del contesto o provenendo dall'agro.

<sup>(242)</sup> Cfr. CAV 1988, p. 203 n. 39.13.1 e 2, 39.15, p. 204 n. 39.19, p. 205 n. 39.24.1.

<sup>(243)</sup> Cfr. GHEDINI 1976, pp. 61-82; GHEDINI 1984, pp. 56-57, 63-66; SCARFI 1985, pp. 119-120, 126-129.



PARTE III

*Dal territorio alla città*

## CAPITOLO 8

### CITTÀ E TERRITORIO

#### 8.1 I confini dell'agro

I confini dell'agro opitergino non sono identificabili con certezza: non abbiamo in merito né testimonianze archeologiche né letterarie che possano venirci in aiuto (fig. 49). Tuttavia, le note parole di Plinio *flumen Lipientia ex montibus opiterginis et portus eodem nomine*<sup>(244)</sup> fanno ritenere che a N l'agro di Oderzo giungesse a sfruttare le propaggini prealpine bellunesi e che a S controllasse buona parte del territorio posto ad occidente del *portus Lipientia*<sup>(245)</sup>, quasi certamente lo sbocco a mare più rilevante dell'antica *Opitergium*, di cui indirettamente sembra far cenno anche Strabone<sup>(246)</sup>. Ad oriente e ad occidente, i confini erano con ogni probabilità definiti dagli stessi corsi del Livenza<sup>(247)</sup> e del Piave<sup>(248)</sup>.

Si potrebbe, in conclusione, pensare che il comprensorio opitergino si estendesse per una lunga fascia in verticale, delimitata lateralmente da due importanti corsi d'acqua, a comprendere la zona costiera, la pianura intermedia e infine le propaggini pedemontane dell'attuale Vittoriese.

#### 8.2 La viabilità territoriale e gli accessi alla città

La funzione economico-commerciale e strategica del centro opitergino si accentuò quando, oltre alle vie di comunicazione fluviale, *Opitergium* poté usufruire di efficienti collegamenti stradali, tracciati in epoca romana sfruttando spesso antiche piste venete.

Grazie anche alla sua felice posizione geografica, al centro di una estesa pianura, la città venne a costituire un importante nodo stradale. I pochi e, purtroppo, quasi mai verificabili rinvenimenti archeologici pertinenti a tracciati viari di uscita dal centro opitergino, associati alla distribuzione delle necropoli e delle sepolture isolate, sembrerebbero attestare l'esistenza di una serie di strade disposte a raggiera attorno alla città (fig. 50). Esse dovevano probabilmente svolgere una duplice funzione: collegare *Opitergium* con altre entità urbane, più o meno vicine, e raccordarlo alle importanti direttrici viarie dell'Italia settentrionale che ne attraversavano il territorio.

Prima fra tutte, in ordine di tempo e di importanza, la *via Postumia*, realizzata per esigenze sostanzialmente militari, nel 148 a. C., dal console Spurio Postumio Albino al fine di congiungere Genova con Aquil-

<sup>(244)</sup> PLIN., *Nat. hist.*, III, 18, 126.

<sup>(245)</sup> Cfr. SARTORI 1957-1958, pp. 241-263; ROSADA 1979, col. 204. Il Fraccaro invece riteneva che l'agro di *Altinum* si estendesse fino al Livenza, escludendo quindi per Oderzo un altro sbocco a mare oltre al fiume stesso (FRACCARO 1957a, p. 165).

<sup>(246)</sup> STRABO, V, I, 8.

<sup>(247)</sup> Il Livenza, un tempo considerato confine tra i Veneti e i Carni (PTOL., III, 1, 25-26; 29-30), doveva dividere il territorio di *Opitergium* da quello di *Iulia Concordia* (BOSIO 1965-1966, p. 200).

<sup>(248)</sup> Il corso del Piave, ovvero uno dei suoi rami, separava il territorio opitergino dagli agri centuriati di *Altinum* e di *Tarvisium*. Cfr. LACCHINI 1972-1973, pp. 191-226 e MENGOTTI 1984, pp. 167-171 per Altino; PILLA 1965-1966, pp. 405-410 e FURLANETTO 1984, pp. 172-178 per Treviso.

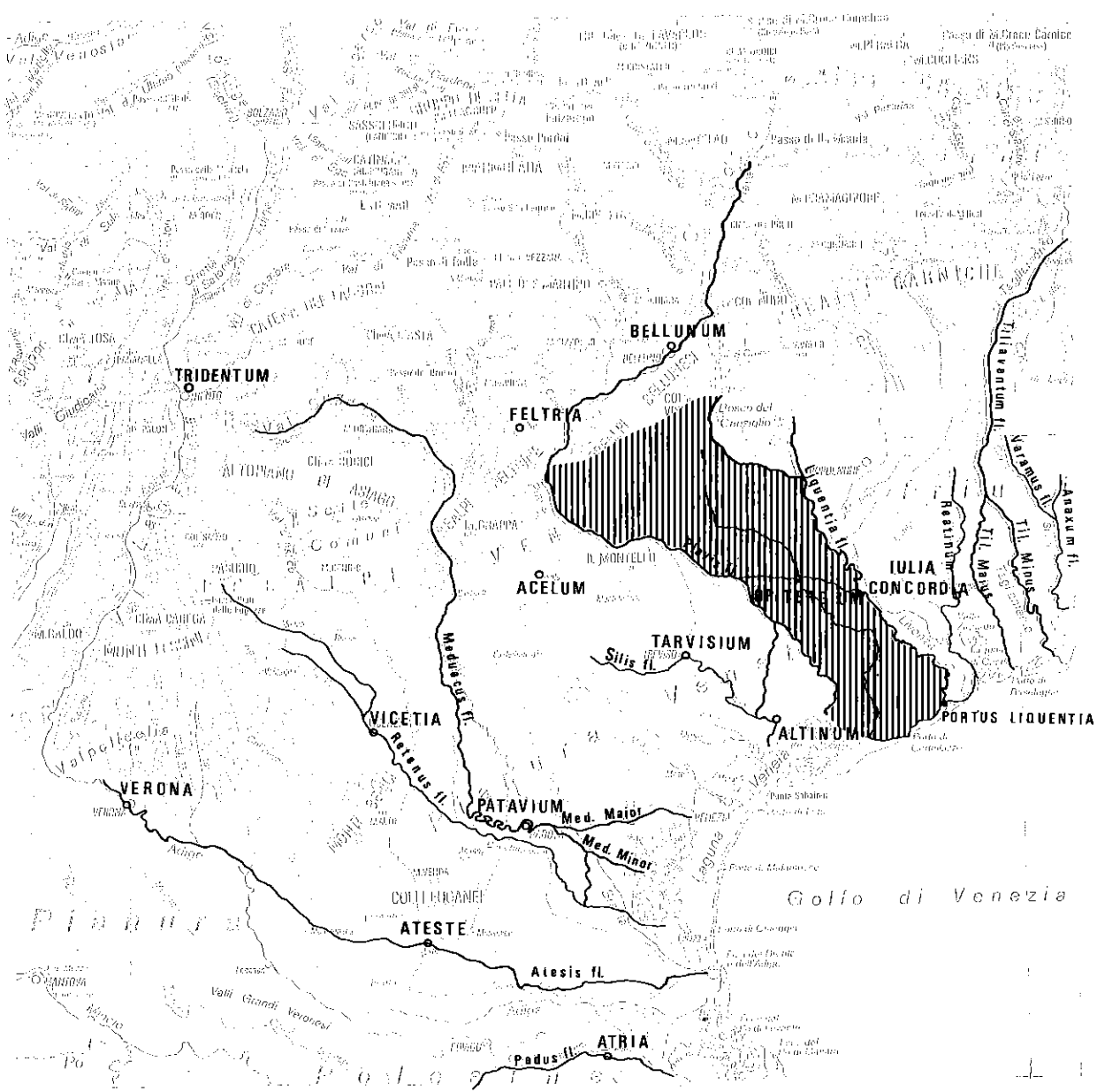


Fig. 49. Limiti presunti dell'agro di Oderzo in età romana. Il territorio del *municipium* (a tratteggio) si doveva estendere dalle Prealpi bellunesi fino al mare e tra i fiumi Piave e Livenza.

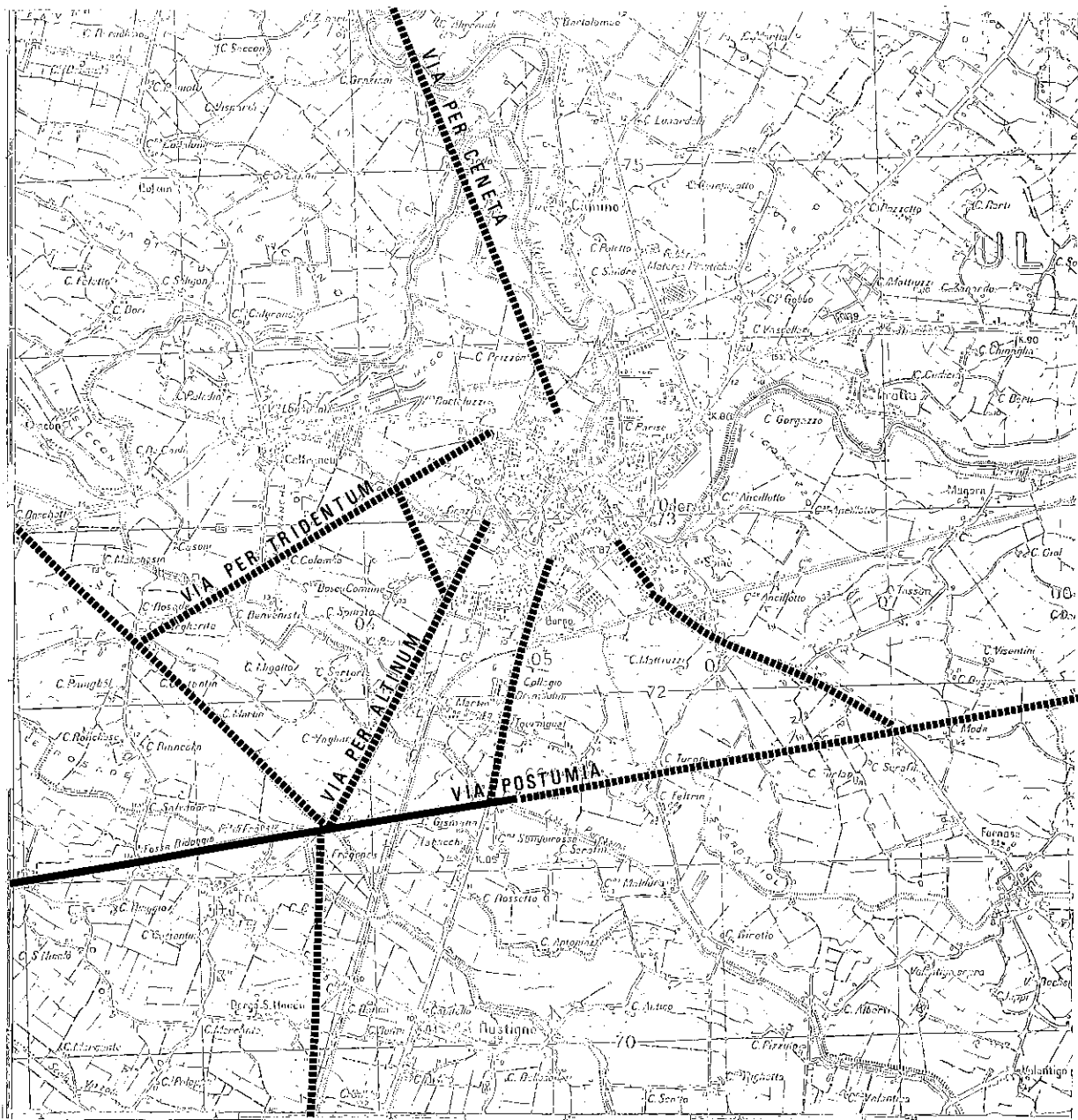


Fig. 50. Ricostruzione del sistema viario attorno ad *Opietrium*.  
 (Dai tipi dell'Istituto Geografico Militare, F. 39 III NO, Oderzo. Autorizzazione n. 4159 del 03.04.95).

leia<sup>(249)</sup>. La strada non doveva toccare il centro di *Opitergium*, ma passare a S dello stesso. Alcuni indizi toponomastici e archeologici consentono di ricostruire due raccordi che si staccavano dalla *Postumia*: uno a SO della città, in località Tre Piere, toponimo che potrebbe suggerire la presenza di cippi stradali; l'altro a SE, in località Naviseghi e Spiné, dove notizie del secolo scorso riferiscono del rinvenimento di tratti di un'antica strada, larga 10 m e affiancata da sepolture<sup>(250)</sup>.

La via *Postumia* proseguiva poi per Annone (*Ad nonum milium*) e per il sito della futura *Julia Concordia*, raggiungendo infine Aquileia<sup>(251)</sup>. Il Fraccaro è dell'opinione che la strada all'altezza di Oderzo salisse verso NE con un percorso che toccava successivamente Settimo, Pordenone, Arzene, Valvasone, Codroipo, Sevegliano, e da qui scendesse ad Aquileia<sup>(252)</sup>. Tale strada, tuttavia, potrebbe essere in realtà un'alternativa, forse contemporanea o più tarda, della *Postumia* stessa, che così poteva avere anche un percorso alto (Stradalta) che tagliava fuori Concordia: essa era di maggior utilità per i collegamenti con le aree prealpine e alpine e in momenti in cui la strada « bassa » poteva diventare, per vari motivi, inagibile.

A S della via *Postumia*, il territorio opitergino era attraversato dalla via *Annia*, stesa nel 131 a. C., in prosecuzione della via *Popillia*, dal pretore Tito Annio Rufo. Il percorso fu condotto da Adria, per Padova e Altino, fino a Concordia, dove incontrava la *Postumia*, correndo rialzata lungo la linea di discriminazione tra i territori asciutti (e probabilmente centuriati) e quelli paludosi perilagunari<sup>(253)</sup>.

Un collegamento molto importante era costituito anche dalla via *Opitergium-Tridentum*, nota dall'*Itinerarium Antonini*<sup>(254)</sup>, il cui percorso venne successivamente a far parte della via *Claudia Augusta* a partire dall'attuale località Mercatelli presso Ponte della Priula (sulla sponda sinistra del Piave)<sup>(255)</sup>. Il tracciato *Opitergium-Tridentum* consentiva di fatto al centro veneto di disporre di un diretto collegamento con i paesi d'oltralpe e con il bacino danubiano: si tenga presente, in questo senso, anche il diverticolo per *Bellunum*, l'alta valle del Piave e quindi la valle della Gail.

È probabile che la strada avesse, in prossimità di Oderzo, un duplice percorso: un raccordo con *Opitergium* e uno diretto con la viabilità meridionale (la via *Postumia*, la via per *Altinum*), per evitare l'attraversamento del centro urbano. I due tratti di « strada romana » con direzione NE-SO intravisti alla periferia NO della città (in via della Mùtera e in via S. Pio X)<sup>(256)</sup>, sono forse da attribuire al percorso diretto per Oderzo; mentre al raccordo con la viabilità meridionale potrebbero essere pertinenti le tracce di una strada glareata scoperte a O della Mùtera di Colfrancui e orientate verso SE<sup>(257)</sup>. Il toponimo « Tre Piere » presente nel territorio meridionale potrebbe essere derivato dall'esistenza di tre miliari, indicanti il punto d'incontro di tre strade, la *Postumia* e le vie per *Tridentum* e per *Altinum*.

L'esistenza del percorso *Opitergium-Altinum* è stata accertata da scavi e scoperte recenti e meno recenti avvenute nell'area settentrionale di Altino, oltre che dall'esame delle carte IGM e dalla fotografia aerea. I riferimenti cronologici a cui rimandano i corredi delle sepolture e il materiale raccolto all'interno dei recinti funerari, rinvenuti lungo il tratto di uscita dal centro altinate, fanno risalire l'asse viario ai primi decenni

<sup>(249)</sup> Da ultimo si veda BOSIO 1991, pp. 43-57.

<sup>(250)</sup> Cfr. SOPRAN 1885a, p. 15.

<sup>(251)</sup> Cfr. BOSIO 1991, pp. 54-55. Il suo tracciato, dalla località Roncadelle, sulla sponda sinistra del Piave, si può seguire lungo il corso della Fossa Bidoggia sino alla località di Faè, dove giunge dopo un lunghissimo rettifilo. Dopo Faè se ne perdono completamente le tracce, probabilmente a causa delle alluvioni impetuose e frequenti del Piave. L'attuale strada comunale conserva ancora il toponimo di « Postumia di Faè ».

<sup>(252)</sup> Cfr. FRACCARO 1957b, pp. 219-227.

<sup>(253)</sup> Cfr. BOSIO 1991, pp. 69-81.

<sup>(254)</sup> *It. Ant.* (CUNTZ 1929), 280-281. Cfr. BOSIO 1991, pp. 141-143.

<sup>(255)</sup> Il percorso della *Claudia Augusta*, da Altino al passo di Resia, fu aperto probabilmente da Druso dopo la conquista delle regioni alpine nel 15 a. C. e terminato dall'imperatore Claudio, da cui prese il nome. Cfr. BOSIO 1991, pp. 133-147.

<sup>(256)</sup> Cfr. MINGOTTO 1987, pp. 141-151; CALLEGHER 1987, pp. 152-153; FORLATI TAMARO 1976, p. 96; BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 76-77.

<sup>(257)</sup> Cfr. BELLIS 1962, p. 8; BELLIS 1973<sup>2</sup>, p. 17; BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 74.

del I sec. d. C. <sup>(258)</sup>. È probabile, tuttavia, che la strada romana ripercorresse una pista preesistente che doveva collegare i due importanti insediamenti veneti e successivamente costituire un raccordo con la *via Postumia* e la *via Annia*. Per quanto riguarda gli accessi in città della strada, duplice è la possibilità di percorso: le attuali via del Cimitero-via Altinate (ipotesi sostenuta dalla tradizione locale, come indica la denominazione moderna della strada, ma priva di adeguati riscontri archeologici se non la presenza del porto fluviale che potrebbe aver costituito un polo di attrazione), e l'attuale via Garibaldi, lungo la quale è stato di recente messo in luce un recinto funerario analogo a quelli rinvenuti presso Altino.

Infine, la medesima *facies* culturale veneta rende probabile l'esistenza di un collegamento diretto molto antico, il cui tracciato attualmente non è identificabile con sicurezza, anche tra *Opitergium* e quel settore della fascia prealpina dove successivamente sorgerà *Ceneta* (Vittorio Veneto).

A questa già cospicua rete di strade sono da aggiungere un probabile percorso diretto verso la laguna e il mare, fiancheggiante il paleoalveo individuato in corrispondenza del sistema Vecchio Navisego-Piavòn (strada citata in documenti medievali come « Alzaia del Plave ») e i numerosi *limites* che, nel momento in cui l'agro opitergino venne diviso, poterono svolgere anche una funzione di ulteriore percorramento del territorio.

### 8.3 Le centuriazioni

Il comprensorio opitergino fu sottoposto ad un'opera di centuriazione che rese possibile una stabile presa di possesso del territorio, un perfetto sfruttamento agricolo dello stesso e insieme una più efficace difesa della regione e del sistema viario steso al suo interno.

Gli studiosi non sono d'accordo circa l'estensione, l'orientamento, il modulo dell'area centuriata: ciò sembra dovuto soprattutto al fatto che linee evidenti, attribuibili, con buona probabilità, ad un intervento di divisione agraria attuato in epoca romana sono visibili solamente a S di Oderzo, tra le località Arzeri e Campodipietra <sup>(259)</sup>. Tali tracce fanno ritenere che il modulo originario della centuriazione meridionale in questo settore dell'agro potesse essere quello di  $20 \times 20$  *actus*, con possibili successive modificazioni sia nel senso dei *kardines* (21 *actus*) sia dei *decumani*. L'orientamento (*decumani* a  $313^\circ 30'$ ) fu di certo dettato dalla necessità di adeguarsi alla pendenza del terreno e dalla presenza di numerosi corsi d'acqua, in modo da avviare contemporaneamente una vera e propria bonifica del territorio.

Molto meno evidenti sono le tracce di linee interpretabili come *limites* centuriali nella zona a N di Oderzo. Gli studiosi, comunque, sono d'accordo nell'identificare in questo settore due distinte centuriazioni attuate in epoche diverse, che vennero in parte a sovrapporsi <sup>(260)</sup>. La prima di queste, sicuramente opitergina, potrebbe aver interessato un'area molto vasta, estesa dal Piave al Livenza ed alla *Postumia* fino quasi alle pendici dell'altipiano del Cansiglio. La divisione agraria sembra essere articolata ancora secondo il modulo di  $20 \times 20$  *actus*, con possibili modifiche nel senso dei *kardines* (21 *actus*), ed avere l'orientamento dei *decumani* a  $304^\circ$ , cioè ancora secondo la pendenza del terreno. La seconda centuriazione, chiamata generalmente « cenedese » perché interessò l'antico abitato di *Ceneta* e il territorio posto a SE dello stesso, potrebbe non rientrare nell'agro opitergino, di cui, come si è accennato, non conosciamo con sicurezza il confine settentrionale: essa risulta orientata  $327^\circ$  e sembra presentare un modulo di  $20 \times 20$  *actus*.

Difficile stabilire con precisione quando vennero attuate queste centuriazioni, che attendono ancora un studio scientifico adeguato. Il privilegio concesso da Cesare ad *Opitergium*, a ricordo del sacrificio compiuto

<sup>(258)</sup> SCARFI, TOMBOLANI 1985, p. 27; TOMBOLANI 1987, pp. 320-321; TIRELLI 1988, pp. 106-112.

<sup>(259)</sup> Le prime indicazioni sulla divisione agraria a S di Oderzo risalgono alla fine del secolo scorso (SCHULTEN 1898, p. 5 ss.); maggiori indicazioni, confortate da alcuni dati archeologici, ci fornisce invece il Bellis (BELLIS 1960); recentemente il Dorigo ha interpretato la via Oderzo-Ceggia come *decumanus maximus* dell'agro (DORIGO 1983, p. 52); l'ultimo intervento è della Rigoni (RIGONI 1984, pp. 186-194).

<sup>(260)</sup> Cfr. VITAL 1931, pp. 1-58; PAMIERI 1970-71; DORIGO 1983, pp. 52-53; RIGONI 1984, p. 194. Solo il Marson non distingue le due centuriazioni (MARSON 1904, pp. 73-78).

to da Volteio Capitone e dai mille Opitergini in occasione della guerra contro Pompeo (cioè l'esenzione dal servizio militare e trecento nuove centurie per l'agro della città), costituisce certo un elemento importante di datazione relativa. Significa infatti che prima del 49 a. C., epoca dell'ampliamento dell'*ager divisus et adsignatus*, il territorio di *Opitergium* era già stato oggetto di un'opera di centuriazione (forse risalente addirittura all'epoca della concessione del diritto latino, nei primi decenni del I sec. a. C.)<sup>(261)</sup>.

Le conoscenze attuali non permettono ancora di valutare molti altri aspetti dell'insediamento dell'agro opitergino, quali l'intensità del popolamento nel territorio, i suoi caratteri etnici, sociali e culturali, il tipo di gestione agricola attuato nelle aree centuriate e in quelle non divise. Tuttavia, sulla base dei dati forniti dalla Carta Archeologica del Veneto (1988) e da una recente raccolta di schede di segnalazione nel comprensorio opitergino-mottense (1992), la distribuzione dei siti rivela un'occupazione diffusa e capillare dell'agro, concentrata attorno ad Oderzo e nel settore interessato dalla centuriazione meridionale (in particolare le località di Chiarano — dove è stato individuato un impianto rustico di notevole estensione<sup>(262)</sup> — Cessalto e Campodipietra), databile per lo più ai primi secoli dell'impero, ma in alcuni casi con continuità fino ad epoca tardo antica<sup>(263)</sup>.

<sup>(261)</sup> Allo stato attuale delle conoscenze non è possibile identificare le trecento centurie cesariane, nonostante i tentativi di alcuni studiosi (il Vital e il Dorigo le localizzano rispettivamente nell'agro settentrionale e in quello meridionale).

<sup>(262)</sup> Cfr. TIRELLI 1988, pp. 59-62.

<sup>(263)</sup> Cfr. CAV 1988, pp. 161-221, F. 38 (Conegliano) e F. 39 (Pordenone); MINGOTTO 1992. A conferma della necessità di uno studio più approfondito del territorio opitergino, basti la recente ipotesi dell'esistenza di una seconda divisione agraria nella zona di Chiarano (rivelata da tracce presenti nelle foto aeree e da percorsi attuali e ripresa in parte dalla bonifica del XVI sec.) con cardini orientati a 20°-22° come l'impianto rustico ivi rinvenuto (cfr. MINGOTTO 1992, pp. 64-65).

## CAPITOLO 9

### PER UNA LETTURA DIACRONICA DELLA CITTÀ

Oderzo, così come gran parte degli insediamenti dei Veneti<sup>(264)</sup>, ricevette verso la fine del I sec. a. C. una qualificazione urbana compiuta e archeologicamente ben documentabile, ispirata a nuovi criteri urbanistici.

I dati di scavo mostrano comunque che, già prima di tale fase, la città aveva raggiunto un notevole grado di evoluzione sociale ed economica, che sotto il profilo « urbanistico » si esplicava nella presenza di infrastrutture stradali e di aree a destinazione specialistica<sup>(265)</sup>.

A partire dal II sec. a. C., soprattutto dopo la fondazione della colonia di Aquileia e la costruzione della *via Postumia*, quando l'influenza dei Romani divenne determinante, prese avvio un processo di lenta assimilazione dei modelli culturali romani che non poté non coinvolgere anche l'aspetto architettonico e urbanistico delle città della futura *X Regio*, in un intreccio di persistenze e di innovazioni.

Purtroppo, gli aspetti della fase di romanizzazione sfuggono spesso ad ogni indagine archeologica perché le strutture edilizie più recenti si sovrapposero, cancellandole, alle più antiche. Si può comprendere, quindi, l'importanza che riveste per Oderzo la sequenza stratigrafica emersa al di sotto dell'area forense e della vicina *domus*, che ha evidenziato quello che potrebbe essere l'anello di raccordo tra la realtà veneta e il mondo romano già nelle prime fasi di quel processo che viene appunto definito di « romanizzazione ».

Come si è detto, in quest'area è stata parzialmente messa in luce una fase insediativa rilevante databile genericamente ad epoca « precesariana », in attesa che lo studio dei materiali consenta di meglio precisarne la cronologia (fig. 53). Si tratta di strutture abitative, tra cui un vero e proprio impianto a *domus*, tutte impostate secondo un orientamento N-S ca. (nn. 45-47). Nonostante la datazione « alta », sia la loro organizzazione planimetrica, costituita da ambienti rettangolari disposti in modo assiale e attorno ad un cortile porticato, sia la tecnica edilizia utilizzata, consistente in ciottoli fluviali e mattoni per le strutture murarie e in *opus latericium* o *spicatum* per le pavimentazioni, sembrerebbero riproporre alcuni moduli costruttivi romani.

L'importanza del sito viene accresciuta dagli elementi forniti dagli strati superiori relativi alla *domus* di età augustea. Infatti, sulla precedente struttura « precesariana » venne impostata una nuova *domus* a peristilio con il medesimo orientamento N-S ca. Sul lato sudorientale di questa, in una fase ancora successiva, fu aggregata un'articolazione di ambienti con orientamento NO-SE ca., perfettamente coerente all'assetto dell'adiacente area forense. I due orientamenti presenti non si giustificano infatti se pensati in un progetto edilizio unitario e omogeneo, benché i riferimenti cronologici indicati dalle pavimentazioni musive e dai battenti a fondo bianco decorati, collocabili in piena età augustea, sembrerebbero far risalire alla stessa epoca i due nuclei edilizi della *domus*.

L'impianto del nucleo della *domus* orientato N-S ca. rappresenta quindi una fase insediativa posteriore alle strutture « precesariane » (delle quali conserva l'orientamento), ma, nello stesso tempo, precedente al

<sup>(264)</sup> Per le città del Veneto (Verona, Vicenza, Padova, Este, Adria, Altino, Treviso, Oderzo, Concordia, Asolo) si confronti l'opera di sintesi *Il Veneto nell'età romana* 1987.

<sup>(265)</sup> Per conoscere i dati relativi alle altre città del Veneto in epoca preromana si veda l'opera di sintesi *Il Veneto nell'antichità* 1984 e CAPUIS 1993.





Fig. 51. Foto aerea a ripresa zenitale del comprensorio opitergino (1990, ripresa Compagnia Generale Ripreseeree S.p.a., Parma; concessione S.M.A. n. 1-418 del 30.10.94).

nucleo della *domus* orientato NO-SE ca., con la quale non sembra sussistere alcun rapporto organico originario. È probabile che successivamente, in età augustea, quando fu realizzato l'ampliamento sudorientale della *domus*, anche il nucleo originario di « fase intermedia » abbia potuto subire ristrutturazioni architettoniche e insieme rinnovamenti nelle pavimentazioni <sup>(266)</sup>.

Le conseguenze che derivano da tale scansione della sequenza non sono di poca rilevanza: il sito rivela infatti l'esistenza di ben due notevoli fasi costruttivo-insediative, successive l'una all'altra e distinte, entram-

<sup>(266)</sup> I pochi lacerti murari conservati dei due nuclei edilizi orientati N-S e NO-SE ca. presentavano diverse tecniche edilizie, rispettivamente in laterizi triturati e ciottoli fluviali e in sesquipedali legati con malta (cfr. capitolo 6.4), mentre le pavimentazioni rimandano a una cronologia omogenea (cfr. TIRELLI 1987c, pp. 188 e 190).



Fig. 52. Foto aerea a ripresa zenitale del centro storico di Oderzo (1987, ripresa Compagnia Generale Ripresearee S.p.a., Parma; concessione S.M.A. n. 1-418 del 30.10.94).

be precedenti sia alla *domus* di età augustea, sia alla realizzazione dell'impianto forense, datato, grazie ai dati emersi dalla sequenza stratigrafica, ad età cesariano-augustea. Alla luce delle recenti scoperte, si può addirittura pensare che tali fasi abbiano preceduto anche l'ipotizzato primo impianto forense tardo repubblicano. Esse costituiscono una conferma archeologica della precoce presenza ad Oderzo di un influsso culturale romano e testimoniano che la classe più abbiente, formata da Opitergini e forse anche da qualche Romano immigrato, aveva cominciato ad assumere, tra II e I sec. a. C., modelli abitativi romani.

Tali modelli dovevano tuttavia risultare isolati in un contesto edilizio e urbanistico ancora in formazione ed eterogeneo: non esistono infatti elementi che consentano di ipotizzare che in un momento così precoce fosse stato attuato un esteso intervento di pianificazione urbanistica.

Solo con l'acquisizione della municipalità e dell'*optimum ius* si concretizzò infatti un programma di rin-

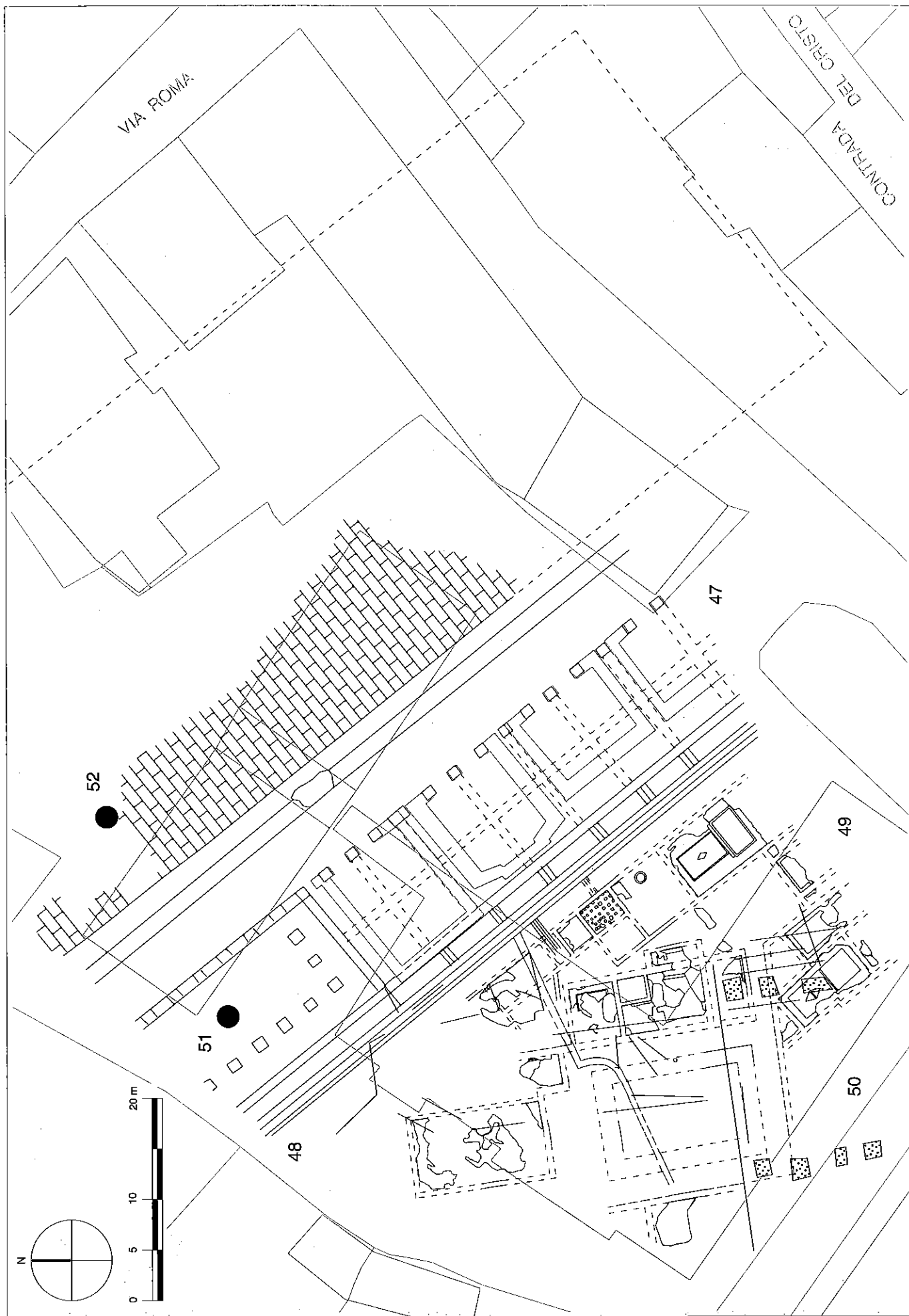


Fig. 53. Planimetria cumulativa del complesso forense e dell'adiacente quartiere residenziale, separati da un collettore fognario che doveva correre al di sotto di un'importante asse viario urbano. I fase edilizia: nero; II fase edilizia: azzurro; III fase edilizia: rosso; IV fase edilizia: verde.

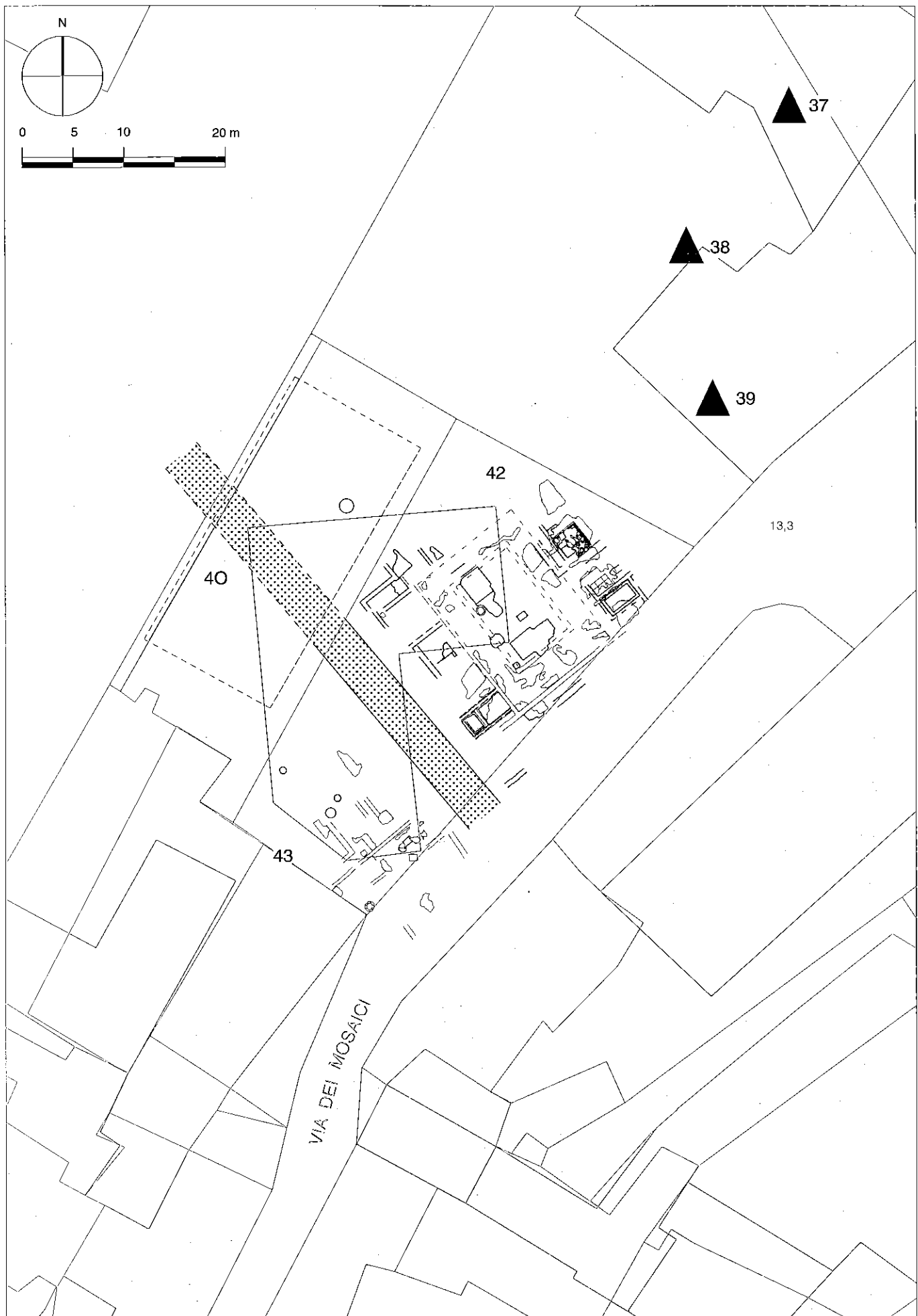


Fig. 54. Planimetria cumulativa delle *domus* prospicienti la strada di origine preromana, rinvenute nella proprietà ex Parpinelli. I fase edilizia: rosso; II fase edilizia: verde.

novamento dell'impianto urbano, secondo forme e strutture meglio rispondenti, per un verso, alla *dignitas* e all'*urbanitas* propri di una città romana, per un altro, alle nuove esigenze di una vita amministrativamente autonoma: forme e strutture che divennero la trasposizione in chiave urbanistica di valori culturali e politici oramai comuni.

Ad *Opitergium*, come altrove, tale rinnovamento si verificò sotto diversi profili. Innanzi tutto l'assetto « formale » di parte dell'impianto urbano venne impostato, in relazione soprattutto al sistema viario e fognario, ma anche allo stesso tessuto edilizio, secondo i principi di ortogonalità e regolarità propri di gran parte dell'urbanistica romana; intervento che si configurò in alcune aree come una ristrutturazione basata su una continuità sostanziale d'impianto, in altre come un parziale riassetto di una realtà esistente e orientata diversamente.

Inoltre furono generalizzate o adottate per la prima volta nuove tecniche costruttive (i muri in laterizi, il basolato stradale) e decorative (pavimenti in marmo, *opus tessellatum*, *opus scutulatum*, battuti a fondo bianco e cocciopesti decorati, rivestimenti parietali con intonaco dipinto) e nuove tipologie architettoniche e infrastrutturali (la piazza forense delimitata da portici colonnati, la *basilica*, l'impianto termale, la rete fognaria).

Infine, l'organizzazione « funzionale » del centro prevede l'applicazione di quei criteri distributivi seguiti da gran parte delle città romane: concentrazione, in un settore urbano abbastanza centrale e facilmente accessibile, delle funzioni pubbliche, politiche, religiose e ricreative; riqualificazione dei quartieri adiacenti l'area pubblica e monumentale; decentramento delle attività produttive.

Per quanto riguarda l'ubicazione dell'abitato, la fase di vita romana significò per *Opitergium* anzitutto una conferma delle scelte topografiche iniziali, con una predilezione per le aree topograficamente più elevate del dosso. La città romana, infatti, venne a sovrapporsi al precedente impianto senza soluzione di continuità.

Grazie alle favorevoli condizioni socio-economiche determinatesi con il graduale inserimento del centro nell'orbita del mondo romano, e soprattutto con il diritto di cittadinanza, dovette verificarsi una significativa crescita demografica. Cosicché, per soddisfare le nuove esigenze insediative, non fu sufficiente una più sistematica urbanizzazione delle aree precedentemente occupate, ma si rese con ogni probabilità necessaria anche un'espansione dell'abitato: espansione che, alla luce delle conoscenze attuali, si può ipotizzare abbia interessato i settori sudoccidentale e sudorientale del dosso opitergino, almeno fino all'altezza dei corsi d'acqua. Così sembrerebbero suggerire sia i riferimenti cronologici a cui rimandano i rinvenimenti effettuati in questi settori urbani (dove i reperti preromani sono del tutto sporadici), sia la distribuzione delle infrastrutture fognarie, emerse finora solo in queste zone, oltre che presso l'area forense, e non in quelle NE e NO (dove le tracce dell'insediamento preromano sembrano essere molto consistenti)<sup>(267)</sup>. L'abitato raggiunse probabilmente nel I sec. d. C. la massima estensione, occupando, con una densità non sempre determinabile, una superficie di circa 37 ettari, calcolata grosso modo tra via S. Martino (a O), piazzale Europa (a N), il Monticano (a E) e il Vecchio Navisego (a S): limiti che trovano una conferma al positivo nella distribuzione dei resti archeologici pertinenti al contesto urbano e un riscontro al negativo nella dislocazione delle necropoli e delle sepolture isolate.

In questa fase urbana sembra si sia preferito edificare le aree vicine ai corsi d'acqua. Ciò potrebbe essere indice della capacità di controllo del regime idrografico e insieme di un incremento di quelle attività commerciali che caratterizzarono, fin dall'origine, il centro opitergino, legato alla crescente valenza economica assunta sia dal comparto costiero lagunare, sia da quello d'oltralpe. Lo dimostra il fatto che il Vecchio Navisego fu dotato allora di solide strutture portuali.

All'espansione nel versante meridionale della « città dei vivi » fa riscontro anche l'impianto della necropoli di Spinè, che risulta utilizzata a partire dal I sec. d. C., in concomitanza con l'abbandono della necropoli settentrionale, preromana e romana, di S. Martino.

<sup>(267)</sup> Cfr. capitolo 5.3.

Ad una lettura storicizzata della pianta della città, nelle fasi successive al I sec. d. C. non si riscontra alcuna radicale operazione di rinnovamento degli spazi urbani; anzi, già a partire dal II sec. sembra possibile registrare una stasi nello sviluppo urbano, se non addirittura l'inizio di una regressione. Se, da una parte, i principali impianti pubblici finora individuati (foro e terme) e la necropoli di Spinè mostrano una continuità d'uso che si protrae ininterrottamente fino al V sec. d. C. (l'area forense, dopo un intervento di ristrutturazione e abbellimento in età severiana, ha rivelato una frequentazione, benché meno intensa, addirittura fino al VI-VII sec. d. C.)<sup>(268)</sup>, dall'altra, le aree residenziali meglio indagate (le *domus* di via Mazzini e di via dei Mosaici) mostrano invece chiari indizi di abbandono o di riduzione di densità insediativa a partire dal II sec. d. C.

Dai materiali recuperati nel pozzo dell'abitazione di via Mazzini, che non mostra alcun segno di trasformazione dopo la ristrutturazione di età augustea, il manufatto risulta già in disuso nel II sec. d. C.<sup>(269)</sup>; nella *domus* di via dei Mosaici, dal cui scavo provengono monete inquadrabili in un arco cronologico compreso tra il II sec. a. C. e il IV-V sec. d. C.<sup>(270)</sup>, si riscontra un notevole iato tra la ristrutturazione di II sec. d. C. e i limitati interventi successivi, attuati probabilmente in epoca medievale.

Inoltre dall'analisi dei materiali ceramici e numismatici restituiti da cinque pozzi pertinenti alle abitazioni disposte a S della strada ex Parpinelli, tutti probabilmente risalenti alla prima fase edilizia, è risultato che solo tre di essi furono attivi fino al IV-V sec. d. C. (uno fino ad età rinascimentale), mentre gli altri due furono defunzionalizzati già agli inizi del I e del II sec. d. C.<sup>(271)</sup>.

Il materiale rinvenuto nel pozzo di una delle abitazioni nell'area della Cantina Sociale ha indicato invece l'inizio dell'abbandono verso la fine del III sec. d. C.<sup>(272)</sup>.

La defunzionalizzazione o la riduzione numerica di queste strutture di approvvigionamento idrico vanno considerati indizi di crisi demografica ed economica, dal momento che esse in genere continuavano a svolgere la loro funzione anche dopo l'allacciamento all'acquedotto urbano<sup>(273)</sup>.

Una così precoce situazione di crisi trova conferma nei poco numerosi interventi edilizi finora documentati, limitati, oltre alla ristrutturazione delle *domus* di via dei Mosaici (fig. 54), ad alcuni tessellati rinvenuti presso Villa Bortoluzzi (n. 5), in via Roma (nn. 22, 23), in via S. Martino (n. 12).

Le cause di questa crisi, che accomuna *Opitergium* a tutte le città venete, sono state individuate nell'impoverimento dei commerci, nella provincializzazione dell'economia, nell'insicurezza politica per l'indebolirsi della difesa sul confine nordorientale. Non è forse un caso che a quest'epoca risalga l'unico dei tre tesoretti monetali rinvenuti in ambito urbano, quello emerso durante la costruzione della Cantina Sociale in via Dalmaia, che sia databile con sicurezza<sup>(274)</sup>.

<sup>(268)</sup> Cfr. TIRELLI 1992, p. 18. Le monete rinvenute in corrispondenza dell'area forense sono databili dall'età repubblicana al V sec. d. C., quelle della necropoli di via Spinè dalla fine del I sec. a. C. al V sec. d. C. Cfr. CALLEGHER 1992, 8/32 (1,3-5), pp. 156-163 (per l'area forense); 8/30 (2), pp. 151-154 (per la necropoli).

<sup>(269)</sup> Cfr. TIRELLI 1987c, p. 184, nt. 21.

<sup>(270)</sup> Cfr. CALLEGHER 1992, pp. 110-113, n. 8/10 (3); pp. 118-120, n. 8/10 (4d). Anche le monete raccolte durante lo scavo del 1951 nella proprietà ex Parpinelli (n. 36) sono databili tra il 157-156 a. C. e il IV-V sec. d. C. (cfr. CALLEGHER 1992, pp. 107-108, n. 8/10 (1)).

<sup>(271)</sup> Cfr. SANRINI, SACCOCCI, RALLO 1988, pp. 63-95; CALLEGHER 1992, pp. 114-118, n. 8/10 (4a-c).

<sup>(272)</sup> Cfr. TIRELLI, SANDRINI, SACCOCCI, DE MARCH 1990, pp. 148-151; CALLEGHER 1992, pp. 99-101, n. 8/4 (3a-b). In questo settore cittadino, anche i reperti numismatici rinvenuti nello scavo presso la nuova torre dell'Acquedotto comunale (nn. 18-21) attestano una frequentazione dal I al IV sec. d. C. (cfr. CALLEGHER 1992, p. 143, n. 8/23 (2)).

<sup>(273)</sup> Cfr. SCAGLIARINI CORLAITA 1983, pp. 316-317; CAVALIERI MANASSE 1985, p. 246; PAVOLINI 1986, p. 211.

<sup>(274)</sup> Del tesoretto, contenuto in un unico vaso, si conservano 139 denari d'argento fior di conio relativi agli imperatori Vespasiano, Tito, Domiziano, Nerva, Traiano, Adriano, Antonino Pio, Marco Aurelio, Lucio Vero e alle rispettive consorti. La presenza di undici denari di Marco Aurelio (TR.P XXII. IMP V) e uno di Lucio Vero (TR.P.VIII) prova che l'occultamento avvenne non nel 167 d. C., in occasione dell'invasione dei Quadi e dei Marcomanni, ma dopo il 168 d. C., forse a causa dell'epidemia di peste che colpì tutto l'impero (cfr. BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 122; STOCCO 1979-80, pp. 125-127; CALLEGHER 1992, 8/4 (2), pp. 91-98). Il cattivo stato di conservazione delle monete che componevano gli altri due tesoretti, rinvenuti rispettivamente

Tuttavia, il fatto che tanto i nuovi interventi edilizi, quanto i complessi abitativi frequentati fino ad epoca tardo imperiale risultino dislocati in aree anche molto distanti all'interno dell'abitato romano fa ritenere che almeno i limiti della città, se non la sua densità insediativa, non avessero subito una significativa riduzione.

Nel III e IV sec. d. C., se, da una parte, si registra la cessata manutenzione dell'alveo del Vecchio Navisego e del relativo scalo portuale, dall'altra, è documentato ancora un importante impegno edilizio « attivo »: si tratta delle pavimentazioni in mosaico con scene di caccia e di vita rustica e quella detta « del triclinio », entrambe rinvenute nella zona meridionale della città (nn. 73-74) e pertinenti ad un'abitazione di notevole prestigio.

Risulta comunque una carenza di dati archeologici, da connettere anche alle caratteristiche di povertà, deperibilità e difficile identificazione degli interventi edilizi tardo antichi, e ancor più di quelli alto medievali; ciò vale in particolare per le strutture realizzate in aree che furono frequentate senza soluzione di continuità, le quali possono essere state totalmente eliminate dalle più solide costruzioni di età medievale e successive.

Tale continuità insediativa, seppur finora limitatamente documentata, sembra inserire il centro opitergino tra le città che assunsero, verso la fine dell'Impero, un'importanza militare: tra queste in particolare Aquileia, Concordia e Verona, le uniche che, allo stato attuale delle conoscenze, abbiano restituito significative testimonianze archeologiche in questo senso. La prevalente funzione militare risulta dal fatto che gli interventi pubblici furono riservati soprattutto alla difesa: in ambito territoriale, questa fu assicurata ad esempio dall'accurata manutenzione delle strade che mettevano in comunicazione tali centri, testimoniata dai numerosi miliari che in questo periodo, con intento soprattutto propagandistico, furono collocati lungo la *Postumia* e ancor più lungo l'*Annia*<sup>(275)</sup>; nelle città l'impegno maggiore fu dedicato al consolidamento o alla costruzione di mura difensive, come quelle di Gallieno a Verona nel III sec. d. C.<sup>(276)</sup>.

Anche per Oderzo il citato riferimento di Paolo Diacono alle *civitatis portas* e le stesse vicende storiche della città, i numerosi assedi e le distruzioni succedutisi tra il II e il VII sec. d. C., facevano presumere l'esistenza, in età tardo imperiale, di fortificazioni e porte urbane<sup>(277)</sup>. Le indagini condotte nell'area delle ex Carceri, presso il fiume Monticano, hanno fornito ora la conferma archeologica, portando alla luce un tratto della cortina difensiva di epoca tardo antica, eretta in corrispondenza della precedente fortificazione romana che, esaurita la sua funzione, era già stata sistematicamente spoliata<sup>(278)</sup>.

Tali distruzioni, unite al fatto che l'antica *Opitergium* divenne una vera e propria cava da cui gli stessi *Opitergini* recuperarono il materiale lapideo per costruire *Civitas Nova* in un luogo protetto presso la laguna, e successivamente il sistema di fortificazione della Oderzo medievale, potrebbero giustificare anche il « vuoto » archeologico che oggi si riscontra. Oltre all'area forense, l'unica zona urbana di cui siano finora note prove archeologiche di una frequentazione in epoca alto medievale è quella dell'attuale Duomo: attorno l'edificio sono state rinvenute sepolture databili al VI-VII sec. d. C.<sup>(279)</sup>, epoca in cui le fonti indicano Oderzo come sede episcopale. È probabile quindi che, almeno dal VI sec. d. C., sorgesse qui un edificio cristiano che verosimilmente costituiva la sede dell'episcopio, situato ai margini sudorientali della città romana, ma destinato a divenire il polo fondamentale dell'organizzazione urbanistica medievale<sup>(280)</sup>.

nell'area della Cantina Sociale (BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 122) e durante la costruzione delle case popolari in via Piave (CALLEGHER 1987, p. 160), non ne permette la datazione.

<sup>(275)</sup> Per i miliari rinvenuti nel territorio opitergino cfr. BOSIO 1991, pp. 55 e 77-81; BASSO 1986, pp. 134-148, nn. 64-65.

<sup>(276)</sup> Cfr. CAVALIERI MANASSE 1987, p. 46.

<sup>(277)</sup> PAUL. DIAC., *Hist. Lang.*, IV, 38. Cfr. BUSANA 1991-1992, p. 139.

<sup>(278)</sup> Cfr. BALISTA 1994, p. 148; TIRELLI, CASTAGNA 1995, pp. 121-134.

<sup>(279)</sup> Cfr. TIRELLI, CASTAGNA 1995, pp. 121-134.

<sup>(280)</sup> Alle strutture del primitivo edificio sacro potrebbero appartenere il « grosso muro o fondazione... con andamento nord-sud » e il « mosaico molto guasto » rinvenuti rispettivamente in corrispondenza della navata centrale e della sacrestia destra dell'attuale Duomo, alla profondità di 3.00 m dalla quota del pavimento della chiesa (nn. 58 e 59) (cfr. BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 136).

## CAPITOLO 10

### PERSISTENZE E CAMBIAMENTI NELLA CONTINUITÀ POSTANTICA

È impossibile dire, allo stato attuale delle conoscenze, se le asserite distruzioni dei Longobardi e la fuga degli Opitergini compromisero allora definitivamente la vita dell'abitato o se questo continuò in qualche modo ad esistere.

Il nome di Oderzo ricompare nelle fonti documentarie, citato come semplice *locus Obederzo*, in un diploma del 963<sup>(281)</sup>, ma bisogna attendere il XII sec. per avere alcune indicazioni relative alla struttura e all'evoluzione dell'insediamento. Queste notizie riguardano il *castrum* e il borgo adiacente, edificati a ridosso della sponda destra del fiume Monticano (figg. 55-57).

In un documento del 1180 viene menzionato per la prima volta il *castrum de Oppitergio cum curte, villis et campaneis suis*<sup>(282)</sup>. Altri documenti del 1230 e 1231 attestano i lavori per lo scavo di un *fossatum circa castrum Opitergii* (che avevano danneggiato alcune proprietà private) e l'esistenza di un *burgus circa fossam*, esterno quindi al fossato e alle mura<sup>(283)</sup>. È stata recentemente sottolineata la difficoltà di identificare con sicurezza il *castrum* e il *fossatum/fossam* nominati nei documenti del XII-XIII sec., a causa dell'ambiguità della terminologia impiegata e della carenza di uno studio sulla topografia medievale di Oderzo basato sulla documentazione d'archivio, sulla stratigrafia edilizia emergente e su dati di scavo<sup>(284)</sup>. In relazione ad un'ottica ristretta o allargata, nel *castrum* potrebbe essere infatti riconosciuta la struttura difensiva del castello vero e proprio situato presso il Monticano in corrispondenza delle ex carceri, ovvero l'insediamento fortificato<sup>(285)</sup>; nel *fossatum*, la diramazione del Monticano che attualmente scorre sotto piazza Vittorio Emanuele II e che difendeva il castello, oppure quella che circondava la cinta muraria, interrata nel 1867. Ne conseguono le incertezze riguardo il *burgus*, localizzato nei documenti in relazione al *fossatum* e al *castrum*, rispetto ai quali era esterno (*circa*) (figg. 58-59).

Sulla base di quanto rimane sul terreno, dei documenti catastali del XVII e XVIII sec., dei catastri napoleonico, austriaco e regio, di alcuni disegni (fig. 60) e fotografie del '900 possiamo ricostruire con maggior sicurezza, benché nelle sue linee generali, l'organizzazione della città successiva alla fase di espansione del 1300.

Un riflesso di questa fase urbanistica si ritrova nelle già citate parole del diplomatico e cronista veneziano Marin Sanudo, che visitò la Podesteria di Oderzo nel 1483 e che così descrive la città: « questo castello

<sup>(281)</sup> Documento del 10 settembre 963 in cui Ottone Magno dona a Giovanni II, vescovo di Belluno, *aliquantam terram juris nostri conjacentem in comitatu cenetensi in loco Obederzo*: VERCI 1786, I, p. 8, doc. VI, 963.

<sup>(282)</sup> VERCI 1786, I, p. 28, doc. XXVI.

<sup>(283)</sup> I documenti medievali che nominano il *fossatum* sono citati nel capitolo 2.2. Il foro romano venne a situarsi quasi interamente all'esterno della città medievale fortificata: le indagini archeologiche hanno infatti evidenziato il vasto scasso subito dai settori NE e SE dell'area forense con la costruzione delle mura e lo scavo del fossato che le circondava (cfr. TIRELLI 1992, p. 12).

<sup>(284)</sup> Cfr. MINGOTTO c.s.

<sup>(285)</sup> La documentazione d'archivio relativa al castello e alla cinta muraria opitergina è stata oggetto di studio nell'ambito di una tesi di laurea (CANZIAN 1989). Un recente contributo (MINGOTTO c.s.) fa invece il punto della situazione sulle conoscenze archeologiche delle strutture.





Fig. 55. Nella schematica rappresentazione del territorio compreso tra Brenta e Tagliamento eseguita nel XVI sec. «Uderzo» compare come un castello turrito circondato dalle acque del fiume Monticano. (ASV SEA Piave 127/128)



Fig. 56. Rappresentazione del Piave da Nervesa a Villa del Bosco con raffigurati i castelli, le chiese e gli edifici tipici esistenti nel XVI sec. nel territorio adiacente al corso d'acqua, tra cui il castello di «Ovederco». (ASV SEA Piave 126/116)

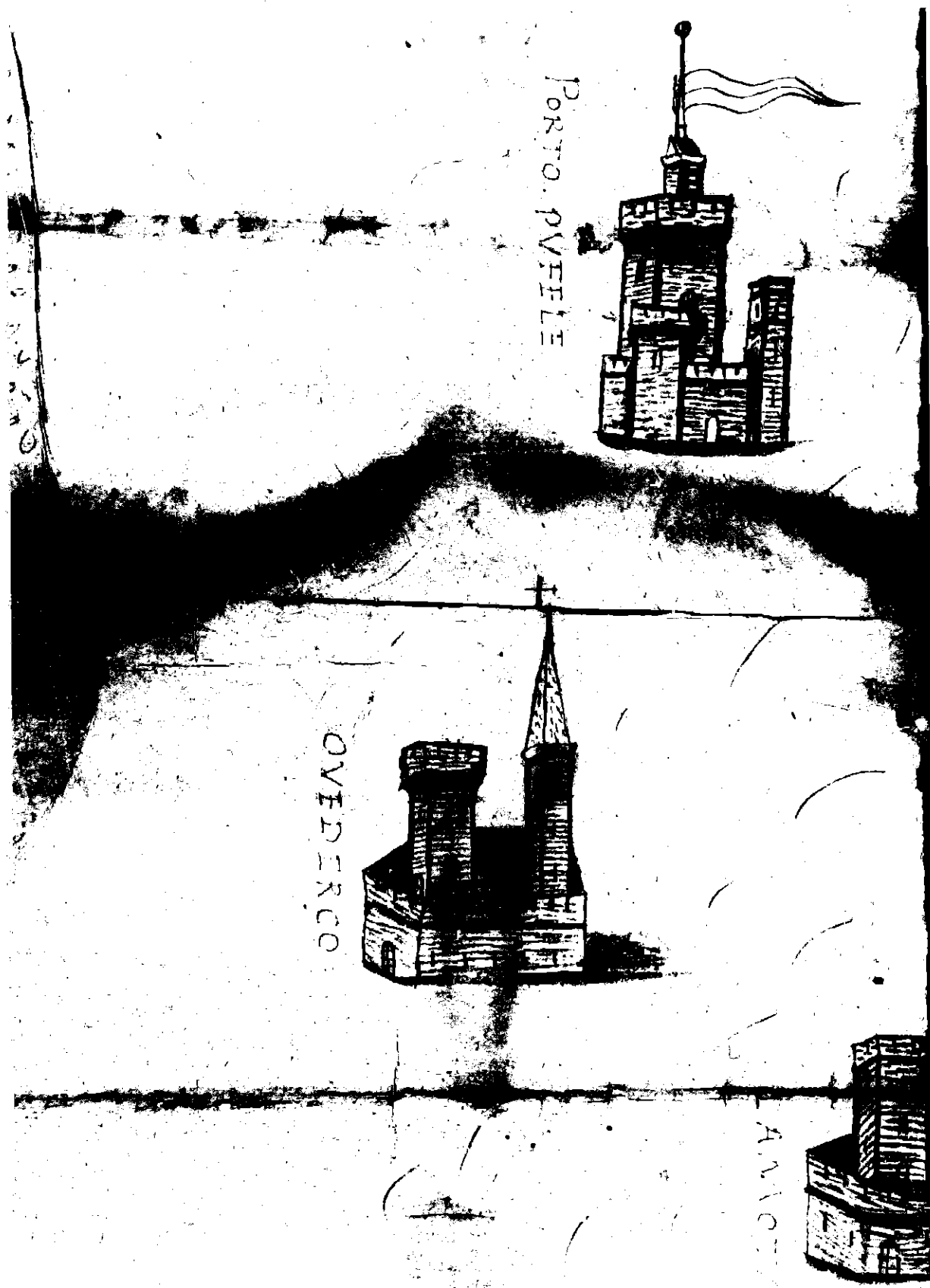


Fig. 57. Particolare del disegno precedente con la rappresentazione schematica del nucleo fortificato di «Ovederco» (Oderzo). Si riconoscono il Castello e il Duomo con il campanile che ancora oggi ingloba una torre delle mura medievali. (ASV SEA Piave 126/116)

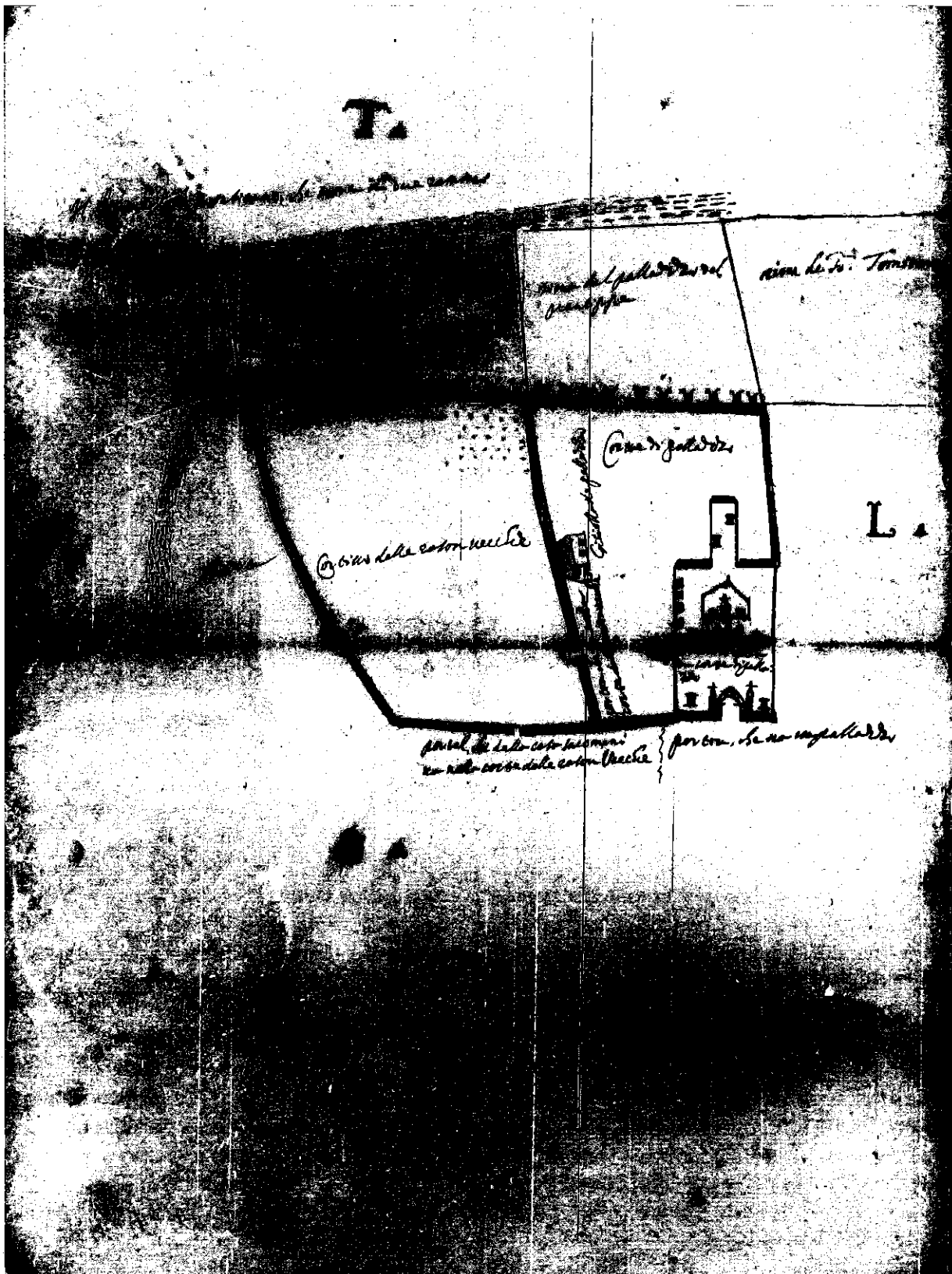


Fig. 58. Disegno di Vincenzo Bettodello, datato 13 luglio 1647, che rappresenta il palazzo di un supplicante con adiacenti pertinenze del Palazzo del Pretorio, delimitate da mura merlate sul lato lungo il Monticano. In alto si legge «Il fiume del Monticano che scorre in due rammi». (ASV RASON VECCHIE 339/1099)

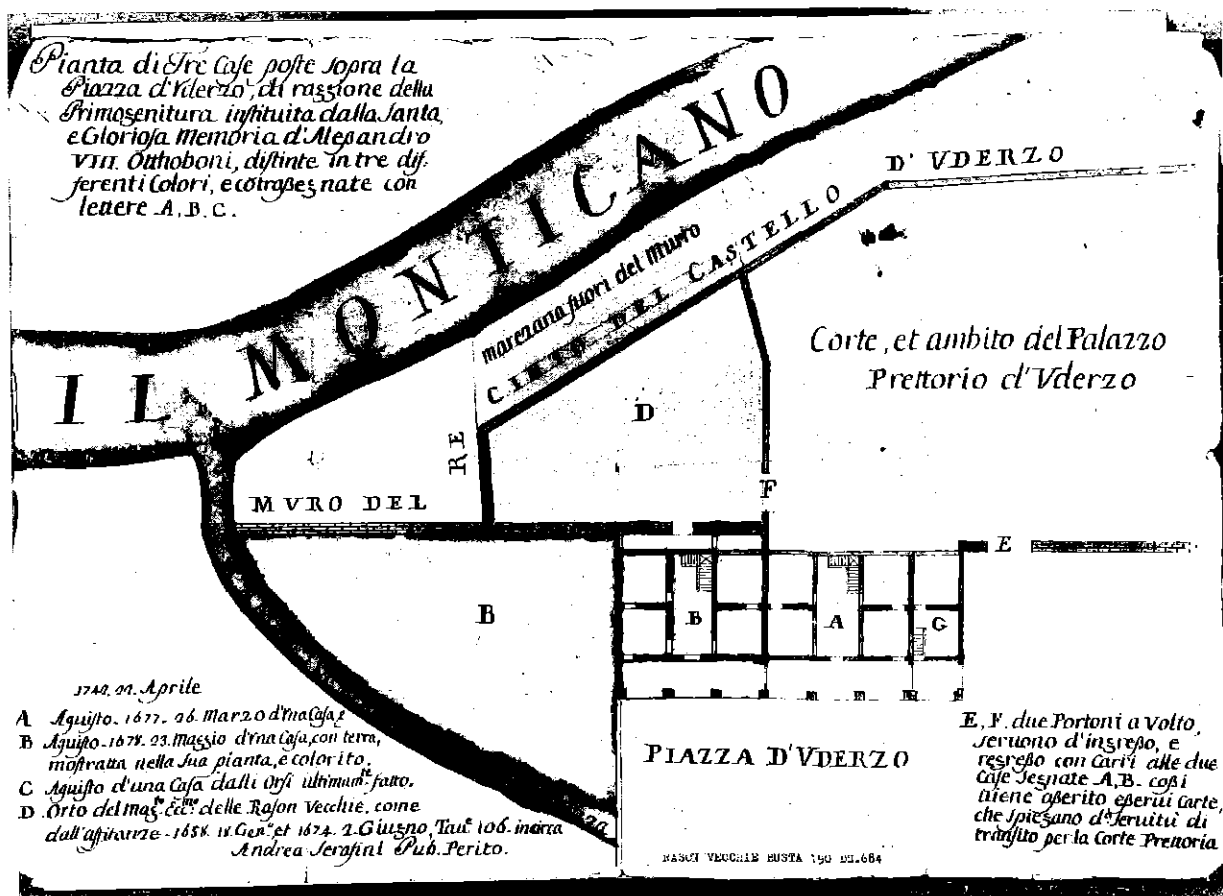


Fig. 59. Rilievo di tre case, tuttora esistenti, situate nella piazza principale di Oderzo, di fronte al Duomo, eseguito da Andrea Serafini e datato 22 aprile 1742. Si riconoscono le mura medievali che cingevano il castello, divenuto sede del Palazzo del Pretorio (demolito nel 1769) e il ramo interno del Monticano, probabilmente condotto all'interno del nucleo fortificato in epoca medievale. (ASV RASON VECCHIE 190/684)

circonda uno' quarto di mio; l'acqua del Motegan... li passa da una banda di le mura, sopra di la qual è uno bello ponte di legno [il ponte di Stalla], et si puol andar con barcha fino a la Mota, poi a Venecia... A' tre porte: di S. Martin, quella del ponte dela Stalla... passa et Montegan, et la terza quella va a Treviso... A' uno castelletto sopra la piazza dove habita el Podestà... A' uno bello borgo apresso la porta Trivixana »<sup>(286)</sup> (Tav. 7).

L'abitato, più che dimezzato rispetto all'estensione probabile raggiunta in età romana, risulta quindi costituito da due nuclei principali: un insediamento fortificato di forma quadrangolare, compreso grosso modo tra piazza Castello, il Monticano, il Duomo e via Mazzini, e un borgo esterno denominato « Maggiore », sorto a SE della Porta Trevisana (attuale Torresino) lungo il tratto iniziale della via Callalta (corrispondente alle attuali via Umberto I-via Garibaldi), che collegava direttamente Oderzo a Treviso (fig. 61). Quest'area, a cui vanno aggiunti alcuni edifici affacciati su via Roma (« Contrada detta del Borgo della Pirama »), via Mazzini (« Contrada detta del Borgo delle Rive »), via Garibaldi (« Contrada detta del Borgo di S. Maria Maddalena ») e via Spinè, costituisce oggi il centro storico della moderna Oderzo<sup>(287)</sup>.

All'origine dello « slittamento » dell'abitato verso il Monticano vi furono probabilmente gli indubbi van-

<sup>(286)</sup> SANUDO (1483) 1987, p. 127.

<sup>(287)</sup> Cfr. LUSUARDI SIENA 1989, p. 256.

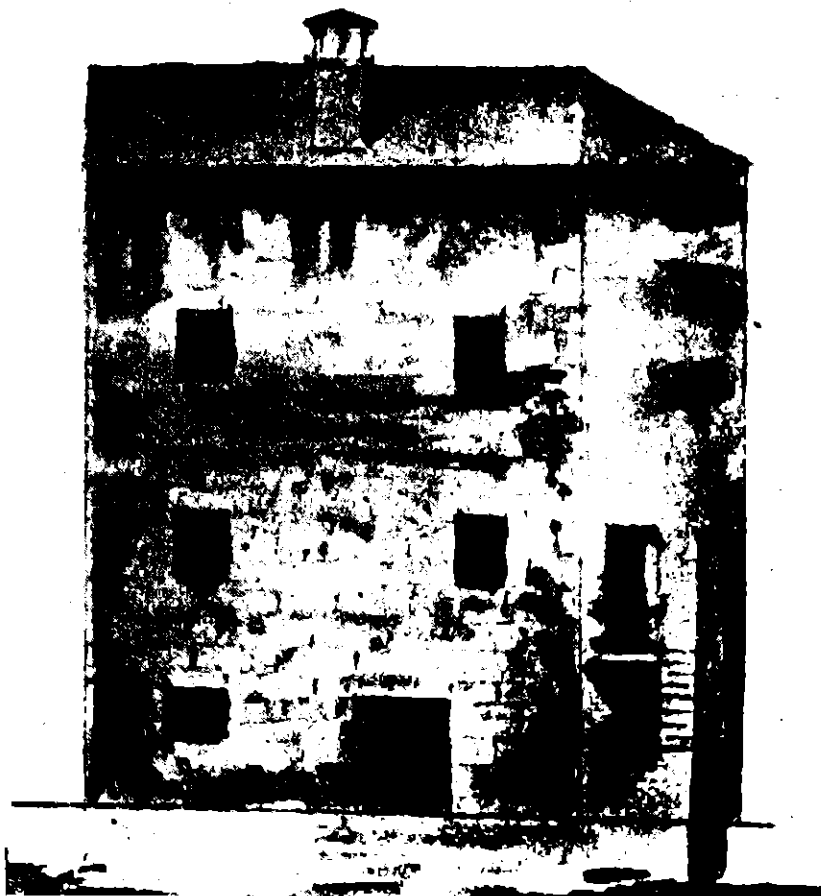


Fig. 60. Disegno eseguito nel 1863 della cosiddetta Torre Giacomuzzi, adattamento di una torre della cinta difensiva esistente nell'angolo settentrionale di piazza Castello, presso il fiume Monticano, e demolita nel 1866 «... per utile del mercato settimanale e abbellimento del paese». La torre è presente nella pianta napoleonica ridotta eseguita nel 1812 (fig. 63). (Da BELLIS (1958) 1988, p. 399, fig. 12)

taggi difensivi, pratici ed economici (connessi all'attività di mulini) assicurati dal corso d'acqua (quando ormai i Naviseghi dovevano aver notevolmente ridotto, se non cessato, la loro attività). Non bisogna tuttavia tralasciare la già citata funzione catalizzatrice esercitata dall'antico edificio sacro esistente nell'area dell'attuale Duomo, attorno al quale si sviluppò il nuovo centro politico e commerciale — oltre che sacro — della città medievale, con fulcro in « Piazza Grande » o « Piazza Maggiore » (ora piazza Vittorio Emanuele II)<sup>(288)</sup>.

Ad un'analisi macroscopica del centro storico, attuata sui catasti del secolo scorso, si coglie una notevole diversità nell'organizzazione spaziale del nucleo insediativo meridionale (« Borgo Maggiore ») e di quello settentrionale (compreso nella cinta muraria medievale), l'uno sorto probabilmente in area esterna alla città

<sup>(288)</sup> Attorno alla « Piazza Grande » o « Maggiore » si raccolsero gli edifici del potere ecclesiastico (il Duomo) e politico (il castello, poi divenuto il Palazzo del Pretorio, demolito nel 1769). Riguardo le attività commerciali, ancora oggi l'area antistante il Duomo viene denominata « Piazzetta dei grani ». Nella « Piazza Grande », inoltre, fino agli inizi di questo secolo si svolgeva il tradizionale mercato del bestiame. Per quanto concerne la destinazione funeraria dell'area, presso il Duomo è documentata fino a tutto il '700 l'esistenza di un cimitero circondato da un muro (BELLIS (1958) 1988, p. 352). Per un'analisi del rapporto topografico tra città antica e cattedrale si veda MOR 1974, pp. 345-350, dove sono indicati numerosi esempi di chiese situate nella zona centrale del tessuto urbanistico attuale, ma vicinissime alle mura di età romana (Como, Brescia, Cremona, Reggio Emilia, Cesena) e TESTINI, CANTINO WATAGHIN, PANI ERMINI 1989, pp. 5-232, che fornisce un completo stato delle conoscenze sull'argomento.

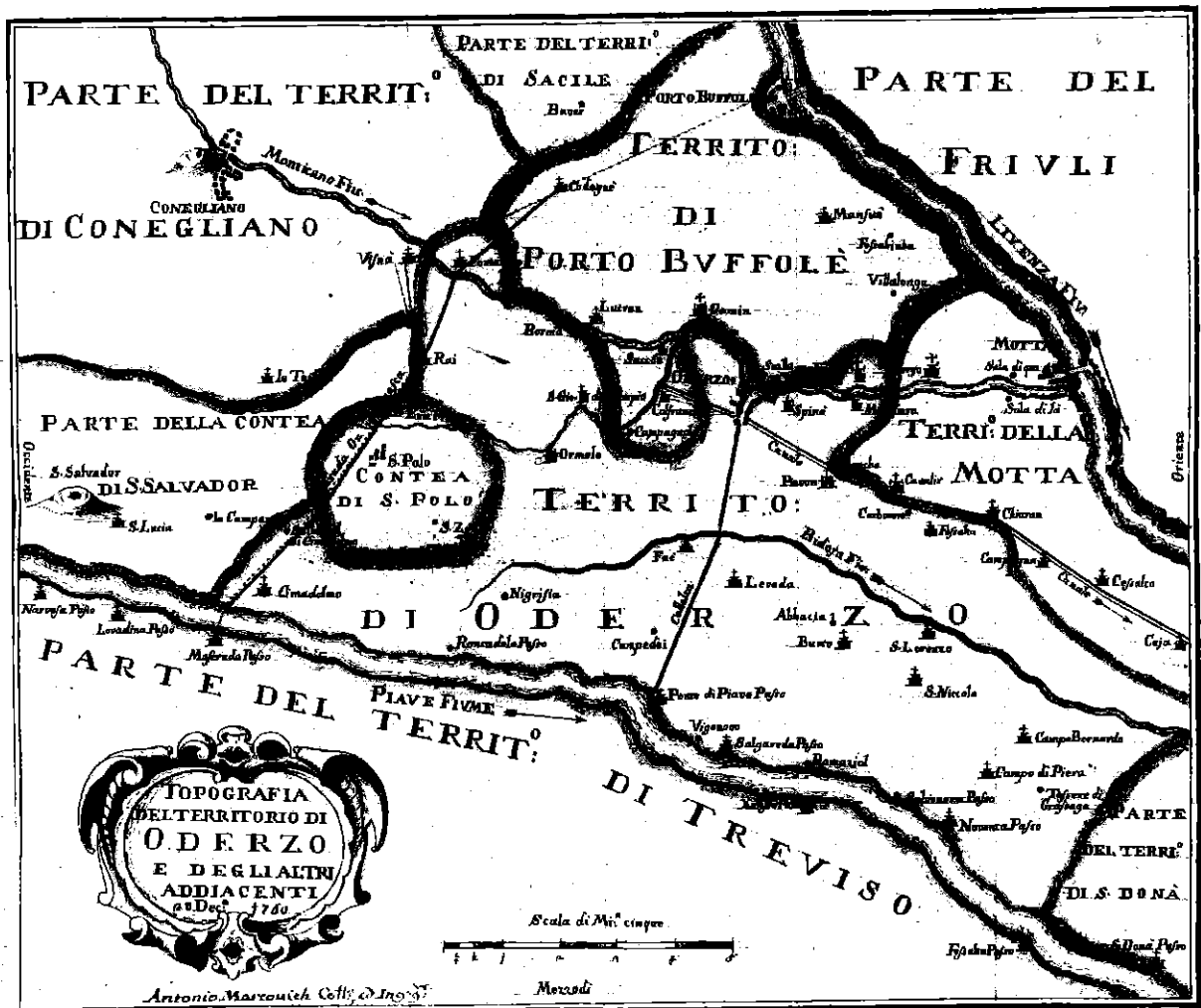


Fig. 61. Mappa del territorio di Oderzo, con i territori limitrofi di Sacile, Conegliano, Treviso, S. Donà, eseguita da Antonio Morovich e datata 28 dicembre 1760. Nella schematica rappresentazione del centro urbano di Oderzo, al centro del disegno, si sono volute indicare le attuali via Garibaldi-via Umberto I, tratto terminale della Callalta proveniente da Treviso. (ASV PROV. SANITÀ 423/228)

romana, l'altro che invece si sovrappose ad essa (figg. 62-65). Il primo presenta infatti tutti quegli elementi che il Caniggia indica come propri dell'aggregato medievale spontaneo formatosi in assenza di condizionamenti dovuti a preesistenze: un « percorso matrice » generatore dell'insediamento (« Contrada di Borgo Maggiore », ora via Umberto I), alcuni « percorsi di impianto edilizio » ortogonali al percorso matrice (ancora « Contrada di Borgo Maggiore », ora Vicolo dei Molini), un tessuto edilizio « a schiera », fortemente parcellizzato e tendenzialmente « modulare » formato dai cosiddetti « lotti gotici ». Il secondo presenta invece un tessuto edilizio più articolato e complesso che, in assenza di irregolarità oro-idrografiche, è secondo il Caniggia generalmente riconducibile a condizionamenti di un impianto preesistente<sup>(289)</sup>. Di tale impianto l'abitato opitergino sembra aver conservato l'impostazione ortogonale e l'orientamento generale, non — come si è detto — il sistema viario, relativamente almeno ai pochi tracciati stradali di epoca romana finora identificati con sicurezza<sup>(290)</sup>.

(289) CANIGGIA 1973-1974, p. 332.

(290) Numerosi sono i casi documentati di obliterazioni e interruzioni di assi viari romani, avvenute non solo in epoca tarda antica e medievale, ma anche nei primi secoli dell'impero. Per alcuni esempi si veda FEVRIER 1974, pp. 100-104; i casi di

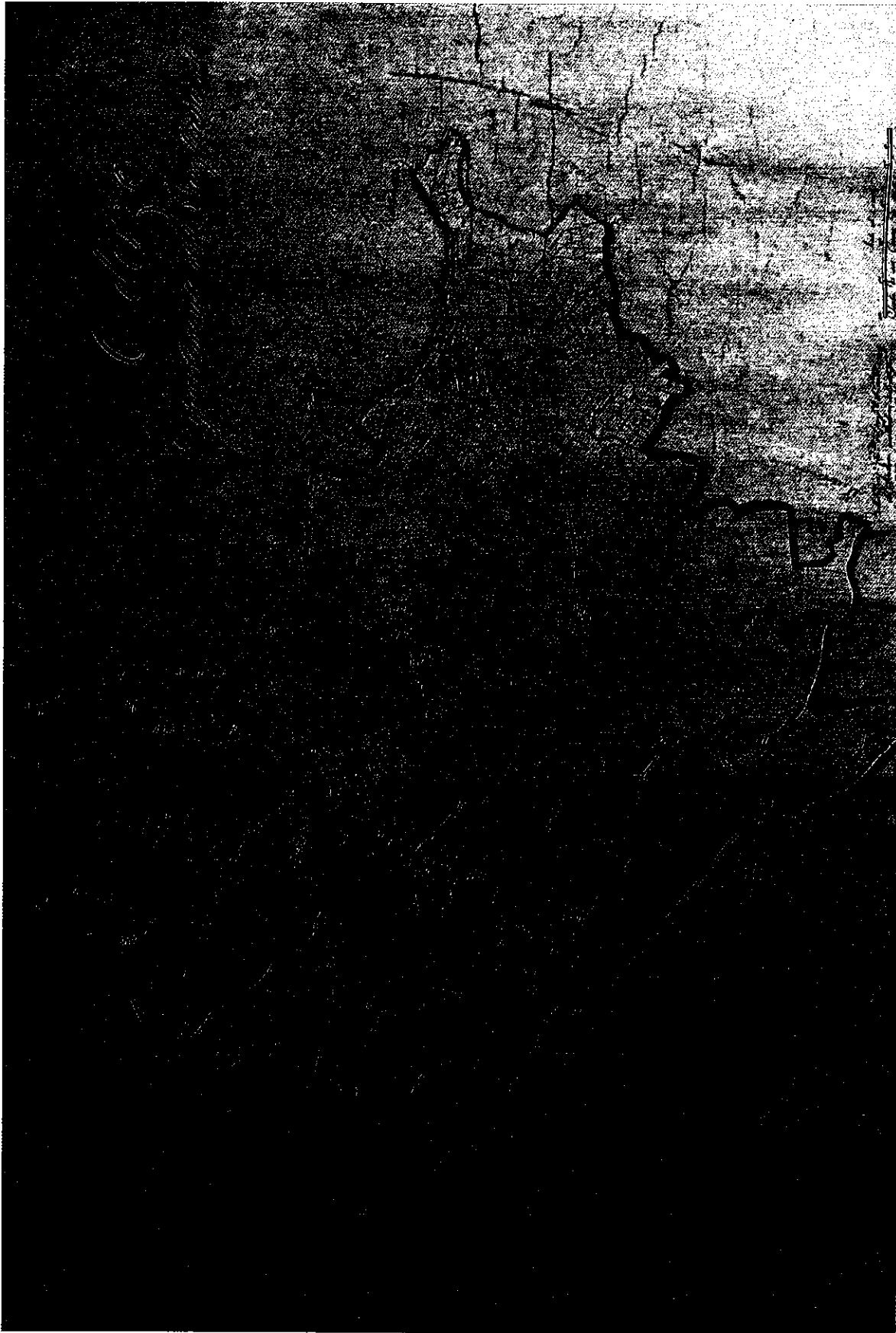


Fig. 62. Pianta napoleonica ridotta di Oderzo (1812). (ASTV, Catasto napoleonico, 52/1, R/N/1)



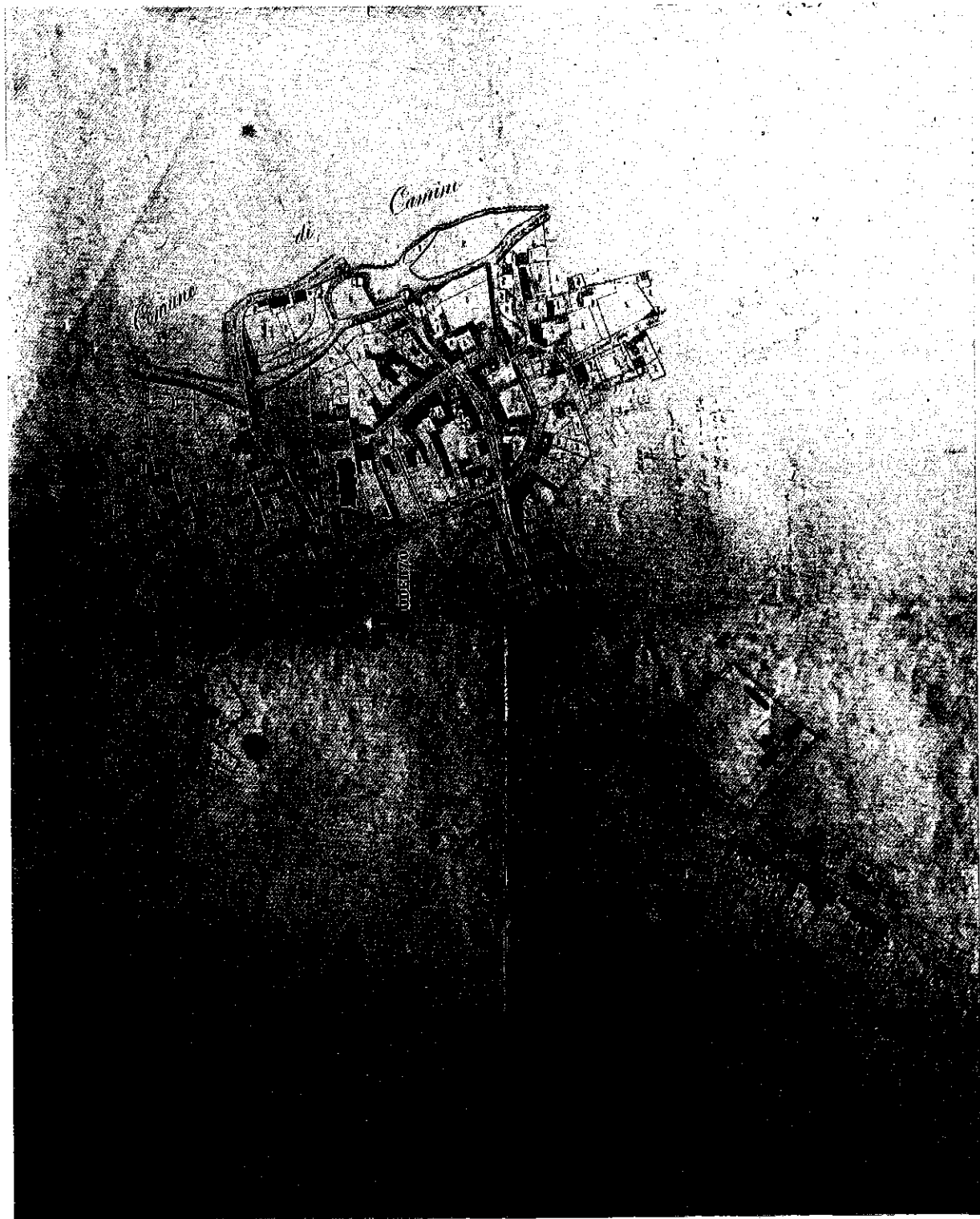


Fig. 63. Catasto austriaco del centro urbano di Oderzo (1842). (ASTV, Catasto austriaco, 52/1, T/A/1, ff. 21-24)

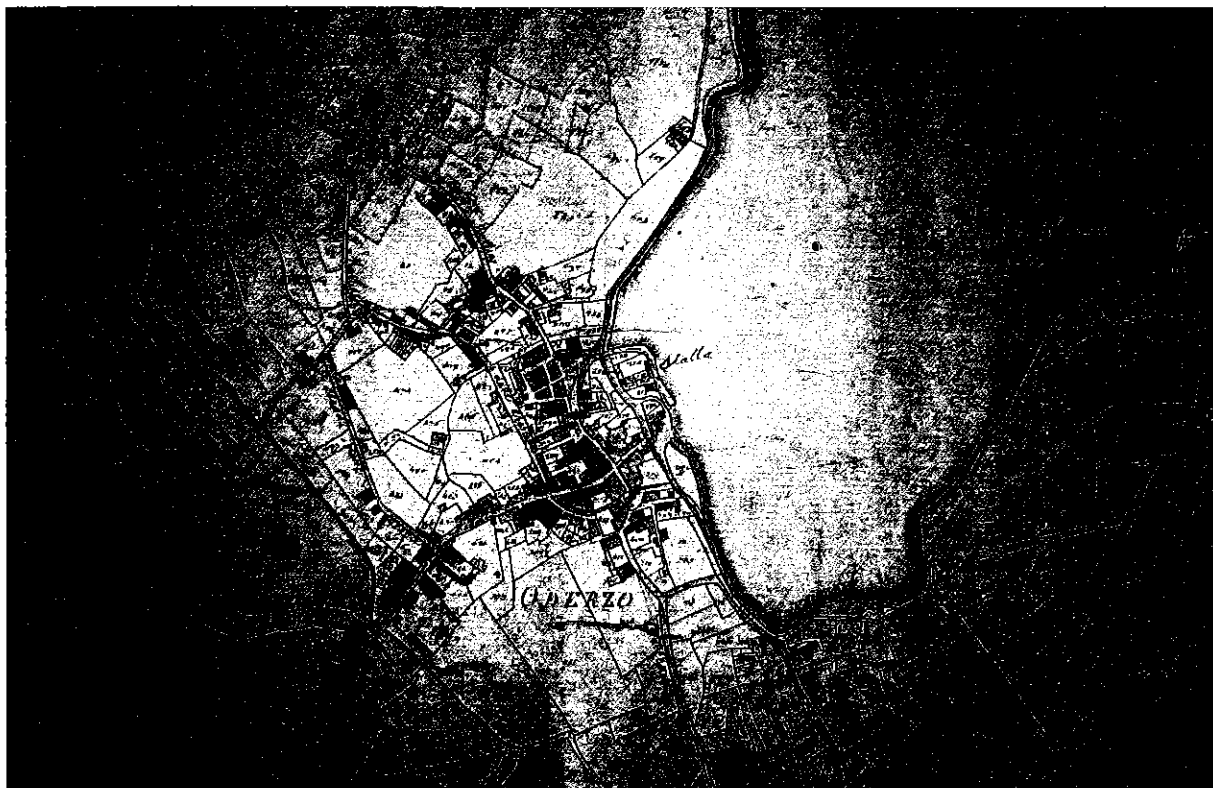


Fig. 64. Particolare della pianta napoleonica ridotta di Oderzo (1812). (ASTV, Catasto napoleonico, 52/1, R/N/1)



Fig. 65. Particolare del centro storico di Oderzo nel catasto austriaco (1842). Si nota la diversa organizzazione urbanistico-edilizia nel settore settentrionale (su impianto romano) e in quello meridionale (esterno alla città romana). (ASTV, Catasto austriaco, 52/1, T/A/1, f. 6)

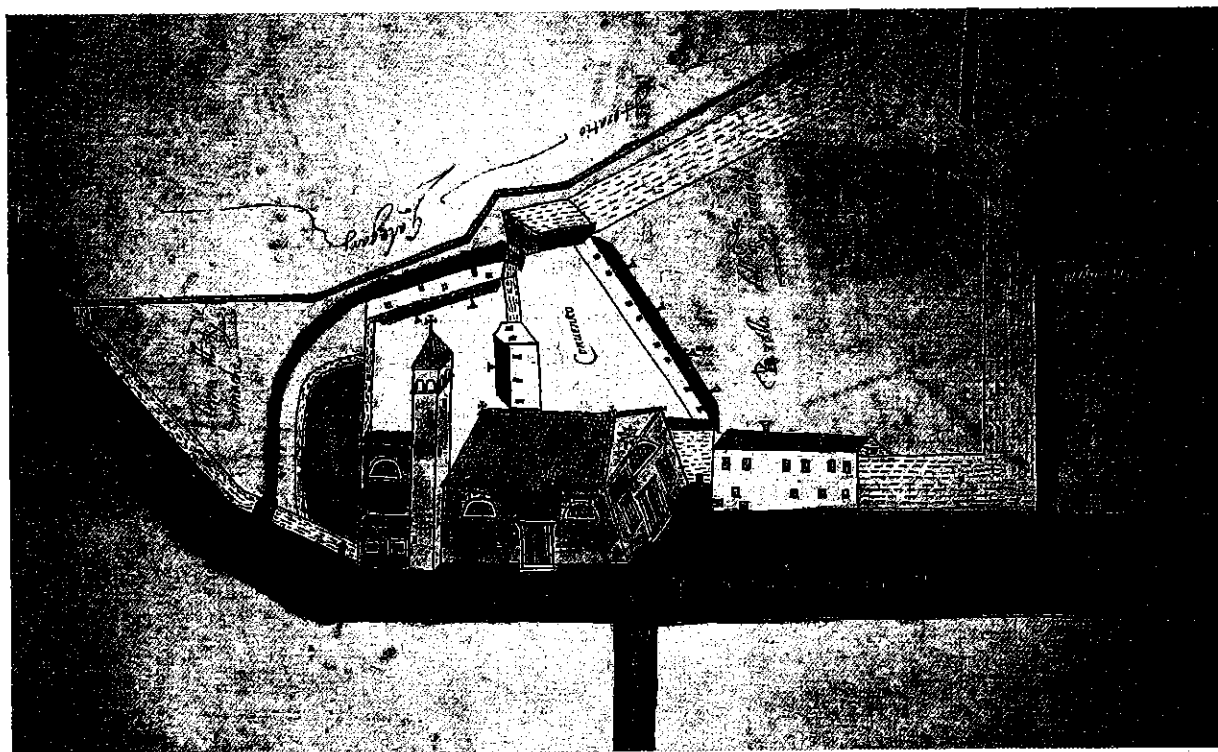


Fig. 66. La chiesa di S. Maria Maddalena e relativi annessi in un disegno di Giacomo Cortelotto eseguito nel 1616. (ASTV CRS S. Maria Maddalena di Oderzo 37/1/3)

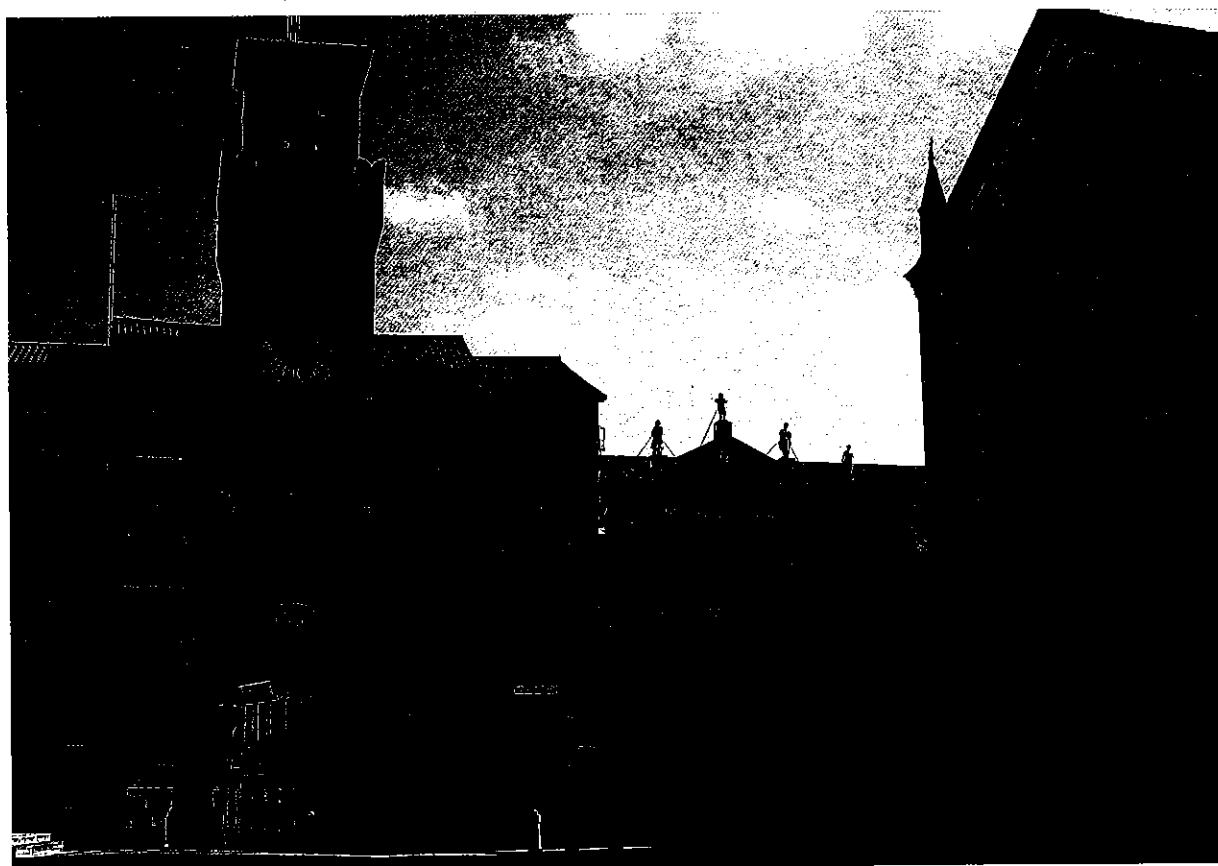


Fig. 67. Il Torresino (antica Porta Trevisana) e un tratto delle mura medievali. Di scorcio, sulla destra della foto, la facciata del Duomo.

È soprattutto sulle strade urbane e suburbane, oggetto di contesa tra pubblico e privato ancor più dei grandi monumenti abbandonati, che si verificano in effetti i maggiori fenomeni di conservazione o di modifica dell'impianto antico <sup>(291)</sup>.

Ad Oderzo, già si è accennato alla possibilità che la Contrada Rossa ripercorra un antico tracciato.

Di particolare interesse sarebbe anche poter verificare quale rapporto intercorra tra il sistema viario antico e l'asse corrispondente alle attuali via Roma-via Umberto I, che costituì la principale direttrice di attraversamento NO-SE dell'insediamento medievale: lungo tale asse esistevano infatti due dei tre ingressi al nucleo fortificato (porta S. Martino, all'imbocco di piazza Castello — distrutta nel 1866 — e porta Trevisana, su piazza Vittorio Emanuele II — attuale Torresino, più volte rimaneggiato), nonché l'edificio religioso più importante della città (almeno nell'impianto assunto a partire dal XV-XVI secolo) (fig. 67).

Per quanto riguarda l'attuale via Umberto I, caratterizzata da un percorso a gomito in diretta continuazione di via Garibaldi, a partire dall'età medievale la strada venne a costituire il tratto terminale della Callalta, aperta nel 1314 per collegare Treviso ad Oderzo, che raggiungeva da SO all'altezza proprio di via Garibaldi (corrispondente probabilmente ad un percorso romano).

È possibile tuttavia che, in precedenza, il tratto NO-SE di via Umberto I si collegasse direttamente all'asse costituito dall'attuale via Spiné, anch'essa probabilmente corrispondente ad una strada antica e perfettamente allineata con gli ingressi al nucleo fortificato medievale (Porta Trevisana e Porta S. Martino).

L'attuale percorso del tratto NO-SE di via Umberto I e via Martini potrebbe invece essere risultato da uno spostamento verso NE del tracciato rettilineo originario, per effetto dell'attrazione esercitata dagli antichi impianti di mulini, verso i quali le strade si dirigevano (fig. 68).

Uno spostamento verso NE potrebbe aver subito anche l'antico asse viario che delimitava a SO l'*insula* della *domus* adiacente al foro, attestandosi all'altezza dell'attuale via Mazzini, che ricalca l'andamento del *fossatum* che difendeva il lato SO dell'impianto difensivo, ma che in precedenza, come risulta dal citato disegno del 1585, correva a sud della fossa (da cui la denominazione di « Contrada delle Rive »).

I settori di abitato romano rimasti esclusi dalla città medievale (compreso l'isolato forense), dopo essere stati probabilmente sottoposti ad una sistematica spoliatura del materiale edilizio che ancora rimaneva *in situ*, furono adibiti per secoli ad uso agricolo o utilizzati come orti e giardini privati (il fenomeno definito « ruralizzazione » delle città) <sup>(292)</sup>, cosicché si persero le tracce dell'impianto antico. Se nessuna delle strade romane accertate archeologicamente, tanto nel settore regolare pianificato secondo l'assetto NO-SE ca., quanto nell'area nordoccidentale, venne a far parte del sistema viario medievale, le scarse e mal documentate notizie relative a manufatti stradali rinvenuti nelle aree periferiche della città, ma soprattutto la distribuzione delle sepolture che dovevano disporsi ai loro margini hanno permesso tuttavia di ipotizzare che alcune delle attuali strade collegate alla viabilità extraurbana (via Roma-via S. Pio X, via Spiné, via Garibaldi, e forse anche via delle Grazie-via Altinate) ripropongano, in modo più o meno puntuale, percorsi di epoca romana.

Un ulteriore indizio a favore di tale ipotesi sembra essere il fatto che lungo tali strade vennero a posizionarsi gli edifici religiosi più antichi di Oderzo, sicuramente anteriori al 1185: S. Martino, S. Pietro Rotto, S. Maddalena (fig. 66), sorti rispettivamente in via S. Pio X-via Roma (nell'ipotesi che la prima chiesetta di S. Martino fosse situata dove nel 1261 venne costruito il convento di S. Martino dei Camaldolesi), in via delle Grazie e in via Garibaldi <sup>(293)</sup> (fig. 69). Nel XVI sec., lungo gli stessi assi viari furono edificate an-

Atri (AZZENA 1987, pp. 91-97) e Todi (TASCIO 1989, pp. 107-113), recentemente ripresi insieme ad altre esemplificazioni in AZZENA 1991, pp. 76-86.

<sup>(291)</sup> Per un'analisi critica del fenomeno di trasformazione e persistenza delle strade nel Medioevo cfr. GUIDONI 1978, pp. 4-19 e dello stesso autore il capitolo relativo a questo problema in GUIDONI 1991, pp. 5-42; si veda anche AZZENA 1991, pp. 73-83.

<sup>(292)</sup> Cfr. BROGIOLO 1984, pp. 48-55.

<sup>(293)</sup> Le chiesette di S. Biagio (annessa al Castello), S. Martino, S. Pietro Rotto, S. Maddalena e la pieve di Oderzo con l'attuale titolazione a S. Giovanni Battista vengono infatti nominate per la prima volta nella Bolla « Quotiens e Nobis petitur », datata 18 ottobre 1185, con la quale Papa Lucio III confermava al Vescovo di Belluno Gerardo de' Taccoli i possessi e i privilegi che quella chiesa godeva nel territorio opitergino (cfr. UGHELLI 1712-1721, V, coll. 153-155; BELLIS 1958 (1988),



che le chiese di S. Giuseppe (detta « Chiesiola Nova » in un documento del 1627)<sup>(294)</sup> e di S. Maria delle Grazie, rispettivamente in via Roma e in via Altinate<sup>(295)</sup>.

In considerazione della posizione e dell'epoca di edificazione delle chiese, possiamo cercare di stabilire l'origine e la cronologia di altri percorsi viari attuali.

È possibile, ad esempio, che via S. Martino sia stata costruita in età medievale per collegare le due chiese di S. Martino e di S. Pietro Rotto, quando già si erano perse le tracce della strada romana rinvenuta sotto la Cantina Sociale.

Per quanto riguarda via Luzzatti, che pure collegava la nuova S. Maria delle Grazie all'antica S. Maddalena, essa potrebbe ricalcare un percorso romano che, dal porto fluviale, fiancheggiava la sponda destra del Vecchio Navisego; l'attrazione esercitata proprio dal polo religioso di S. Maddalena potrebbe aver determinato il brusco cambiamento di direzione del tratto terminale della strada, riscontrabile già in un prospetto di Oderzo eseguito da Filippo Zanetti nel XVIII sec.<sup>(296)</sup> (fig. 1).

Documenti comunali ci attestano che l'attuale via dei Masotti (denominata « Strada Nova »), che dalla chiesa di S. Giuseppe porta alla frazione di Lutrano, risale solo alla fine del secolo scorso: essa venne aperta nel 1869<sup>(297)</sup>, allo scopo di collegare via Roma con l'antica strada diretta a Camino, che iniziava a N di Villa Bortoluzzi.

Infine, successiva all'apertura di via Masotti e in diretta connessione con essa e con la strada diretta verso N potrebbe essere via Dalmazia (ex via Pisa), che dalla chiesa di S. Pietro Rotto giungeva a quella di S. Giuseppe e all'imbocco di via Masotti, dal momento che la strada non è presente nei catasti storici e viene definita come la « nuova via Pisa » nei primi decenni del nostro secolo<sup>(298)</sup>.

È possibile quindi leggere l'organizzazione viaria della moderna Oderzo come l'esito del ruolo esercitato, a partire probabilmente già dall'epoca alto medievale, dai nuovi poli di attrazione urbana: il percorso della cinta muraria e del fossato di difesa, le porte urbane, gli edifici sacri. Queste strutture e infrastrutture condizionarono l'assetto della città, determinando profonde trasformazioni urbanistiche, quali la nascita della nuova piazza pubblica nell'area antistante il Duomo (piazza Vittorio Emanuele II), l'apertura di nuovi percorsi viari (via S. Martino) a collegamento degli edifici religiosi, e forse la modificazione, in termini per ora non dettagliabili, di strade probabilmente preesistenti (via Roma, via Mazzini, Contrada Rossa, via Umberto I, via Martini, via Garibaldi, via Spinè, via Luzzatti).

pp. 22-25; BELLIS 1963). Delle chiese nominate nella Bolla, le prime tre non esistono più: S. Biagio fu demolita nel 1772, S. Martino fu probabilmente inglobata nel 1261 nel Convento dei Camaldolesi, poi trasformato nella Villa Bortoluzzi, S. Pietro Rotto fu distrutta nel secolo scorso.

<sup>(294)</sup> Cfr. BELLIS 1958 (1988), p. 196.

<sup>(295)</sup> BELLIS 1963.

<sup>(296)</sup> La creazione, in epoca medievale, di strade di collegamento con edifici sacri è stata riscontrata ad esempio nel sistema viario attuale di Atri (cfr. AZZENA 1987, pp. 95-96) e di Spoleto (cfr. TOSCANO 1974, pp. 711-747).

<sup>(297)</sup> Cfr. BELLIS (1958) 1988, p. 410.

<sup>(298)</sup> Cfr. GHISLANZONI 1931, p. 138; ASA PD, Cartella VIII/9 Oderzo, rel. Magello 1929.

## APPENDICE I

### LA CARTA ARCHEOLOGICA NUMERICA DI ODERZO

La ricerca storico-archeologica sulla città di Oderzo ha avuto come strumento e obiettivo fondamentale la redazione di una serie di carte tematiche che forniscono un quadro complessivo dei ritrovamenti relativi alla struttura urbana in età preromana e romana (IX sec. a. C.-V sec. d. C.) localizzabili con buona o sufficiente precisione, posizionati in modo puntuale sulla base catastale aggiornata (mappali ed edifici) ed integrata con i dati toponomastici e altimetrici.

In linea con il nuovo indirizzo di studi di urbanistica antica (avviato dal Progetto Archeologia messo a punto da un'équipe di tecnici e ricercatori dell'Università degli Studi di Roma « La Sapienza » e dall'ENIDATA-TEMA di Bologna), finalizzato ad un rinnovamento delle metodologie di ricerca mediante l'utilizzo delle più moderne tecnologie informatiche, la carta archeologica di Oderzo è stata redatta direttamente su calcolatore e restituita tramite fotounità<sup>(299)</sup>.

Lo strumento informatico ha in effetti rivelato la sua insostituibile validità per la conduzione della ricerca, legata ai molteplici vantaggi in termini di tempi esecutivi, omogeneità, precisione, aggiornamento continuo dei dati, superamento del problema delle scale grafiche (in fase di input e di output) e soprattutto per la possibilità di memorizzare numericamente gli elementi dividendoli in un numero predefinito di livelli logici indipendenti ma interattivi, fornendo strumenti di verifica dei dati stessi e stimolando l'elaborazione di nuove ipotesi interpretative.

La necessità metodologica di condurre una ricerca di topografia urbana intesa come studio degli aspetti formali e sostanziali di una città nello svolgersi della sua vita, prendendo in considerazione tutti gli indizi utili, siano essi l'analisi di dettaglio dei resti monumentali antichi o le sopravvivenze di allineamenti o di funzioni nelle successive stratificazioni, è un dato ormai acquisito che ha trovato nelle nuove tecnologie informatiche l'opportunità di esprimere al meglio le proprie potenzialità.

Tuttavia, approccio metodologico globale e calcolatore forniscono oggi nuove *chances* anche ai fini di una gestione degli attuali interventi urbanistici che sia rispettosa dei contesti antichi presenti nelle nostre città a continuità di vita.

Nel caso di Oderzo, l'auspicato incontro tra i diversi modi di conoscenza e di intervento in un centro urbano potrebbe diventare effettivo proprio grazie al mezzo informatico, dal momento che la carta archeologica numerica potrebbe costituire un tematismo nell'ambito del Piano Regolatore Comunale, anch'esso realizzato di recente interamente in formato numerico. In breve tempo, la municipalità di Oderzo potrebbe essere in grado di gestire l'intera cartografia e gli archivi alfanumerici ad essa interrelati, conservando quella posizione d'avanguardia nella tutela del patrimonio archeologico ancora sepolto conquistata a partire dal 1976, quando il precedente Piano Regolatore Comunale Generale (art. 30) sottopose a vincolo preventivo tutto il centro urbano e alcune aree periferiche.

<sup>(299)</sup> Per un'analisi della metodologia e dei risultati delle prime applicazioni degli strumenti informatici nel settore della topografia urbana si veda SOMMELLA 1987, pp. 17-30; AZZENA, MATTARELLA 1987, pp. 107-108; TASCIO 1989, pp. 125-127; SOMMELLA, AZZENA, TASCIO 1990, pp. 211-236; AZZENA 1992, pp. 747-765; BONETTO, BUSANA 1995, pp. 46-47.

L'apparato cartografico di Oderzo è stato prodotto con un personal computer 486 DX con sistema operativo MS Dos, dotato di 4 MB di memoria ram e di un disco rigido di buona capacità e un digitizer A0.

Il software utilizzato è il GEOSYS, prodotto dalla Geosystems s.r.l. di Firenze, nato per l'acquisizione e la gestione dei dati territoriali, con la possibilità di associare facilmente apparati grafici e alfanumerici, nonché di trasformare i files in strutture compatibili con altri sistemi.

L'elaborazione finale della cartografia è stata realizzata su computer Power Macintosh utilizzando il software Minicad 5.02.

L'acquisizione della base topografica è avvenuta attraverso la digitalizzazione e l'assemblaggio dei singoli fogli di mappa in scala 1:2000, con allegati in scala 1:1000 per il centro storico: in pratica, si è operato sul formato vettoriale dei dati, digitalizzando i vertici delle geometrie rappresentate sulla base delle loro coordinate. Grazie all'opzione « merge » presente nel programma (cfr. *infra*), si è proceduto al necessario aggiornamento della mappa tramite l'inserimento di estratti catastali relativi alle concessioni edilizie rilasciate dal Comune, utilizzando il rilievo aereofotogrammetrico come base di riferimento e di controllo degli interventi effettuati fino al 1988.

I difetti dei supporti cartacei originari (deformazione, imprecisione del rilievo topografico) sono stati in parte ovviati mediante un sistema di correzione cartografica basato sulla compensazione proporzionale degli errori di distribuzione dei punti geometrici, caposaldata alla maglia delle coordinate geografiche.

La digitalizzazione interattiva dei dati archeologici è stata effettuata a partire da rilievi a scala ottimale. Il corretto posizionamento delle planimetrie sulla base catastale e il superamento del problema dell'utilizzo di scale grafiche differenti è stato reso possibile dalla già citata opzione « merge »: essa si basa sul riconoscimento dei « punti fiduciali », cioè punti di coordinate note o riconoscibili dal calcolatore, comuni ad entrambe le cartografie (base catastale e rilievo archeologico), costituiti dai vertici dei mappali o degli edifici.

In sintesi si è proceduto in questo modo:

- riconoscimento dei punti fiduciali (almeno nel numero di tre) presenti nel rilievo archeologico;
- lettura delle coordinate ufficiali (sistema Gauss-Boaga) degli stessi punti fiduciali nella base catastale precedentemente acquisita al calcolatore con formato vettoriale;
- trasmissione delle coordinate ai punti fiduciali riconosciuti nel rilievo archeologico mediante digitizer interattivo;
- acquisizione della planimetria archeologica, la quale risulta già correttamente « immersa » nella base catastale.

Nell'interrelazione tra i due apparati grafici principali, sono emersi due problemi di diversa natura. Innanzitutto, in alcuni casi si è presentata l'esigenza opposta a quella iniziale di massimo aggiornamento della base catastale al fine di collegare correttamente la documentazione archeologica alla realtà amministrativa attuale. Si è reso cioè necessario inserire nella mappa base edifici oggi non più esistenti (indicati a tratteggio), ma che costituivano i riferimenti catastali del rilievo archeologico. In secondo luogo, il posizionamento automatico dei resti archeologici ha dovuto fare i conti con un rilievo catastale inevitabilmente impreciso (ancorché informatizzato), producendo risultati talora dubbi e non sempre verificabili (ad esempio l'allineamento dei due tratti della strada romana settentrionale).

Le caratteristiche strutturali del programma GEOSYS hanno previsto la creazione di un unico grande file, all'interno del quale i dati relativi alla città sia moderna che antica sono stati organizzati su livelli logici differenziati, attraverso l'attribuzione di una serie di « codici » (è possibile arrivare a definire 25 campi-codice per ciascun elemento), sia in fase di digitalizzazione, sia in un momento successivo, a seconda delle esigenze di analisi. Ciò ha consentito, da una parte, di selezionare, richiamare a video e stampare separatamente dati singoli o gruppi di dati associati mediante un codice, dall'altra di incrociare le informazioni tra di loro.

I dati relativi alla città moderna sono stati organizzati secondo le loro caratteristiche funzionali: mappali, edifici, viabilità, corsi d'acqua, codifiche catastali, curve di livello, quote, toponomastica.



Per quanto riguarda invece i dati archeologici, i rinvenimenti rappresentati in modo simbolico sono stati inseriti in livelli logici differenziati per fasi cronologiche (preromana, I sec. a. C.-I sec. d. C., II sec. d. C., III-IV sec. d. C., cronologia incerta), per tipo di rinvenimento (struttura, pavimento, elemento sporadico, tomba), per grado di precisione nella localizzazione (puntuale o areale). Gli elementi planimetrici sono stati articolati in modo più complesso, attribuendo un codice specifico alle singole unità edilizio-funzionali, distinguendo inoltre, nell'ambito di ciascuna di esse, le diverse fasi edilizie, i « muri » e i « pavimenti » (per esigenze di resa grafica), i « muri conservati » = linea continua e i « muri ipotizzati o ricostruiti » = linea a tratteggio.

Altri livelli logici hanno invece raccolto elementi omogenei, quali i numeri che individuano i rinvenimenti (che tuttavia possono anche essere richiamati singolarmente), lo schema ricostruttivo del sistema viario romano, le quote antiche, l'idrografia antica, l'idrografia medievale, gli elementi del sistema difensivo medievale (cinta, castello, torri, porte), le chiese medievali conservate, le chiese medievali distrutte.

## APPENDICE 2

### BIBLIOGRAFIA SISTEMATICA DEI RINVENIMENTI DI ETÀ ROMANA <sup>(300)</sup>

1. Via Amalteo, n. 13. Proprietà Soldati.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1972. Profondità —0.40.  
Pavimento in « cotto ».  
Informazione GAO <sup>(301)</sup>.
2. Via Amalteo, n. 1. Proprietà Monti.  
Pavimento in mosaico.  
Informazione GAO.
3. Via Roma, n. 94. Proprietà Cappellotto.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1982. Profondità —1.00.  
Un pavimento in « cotto molto grossolano » e una preparazione pavimentale.  
ASA PD <sup>(302)</sup> Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. Tirelli, 10.4.1982).  
BUSANA 1992, p. 230, fig. 4.17.
4. Via Roma, n. 94. Proprietà Cappellotto.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1982. Profondità —1.40.  
Canaletta in laterizi.  
ASA PD Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. Tirelli, 10.4.1982).  
BUSANA 1992, p. 230, fig. 4.17.
5. Via Roma, n. 96. Proprietà ex Revedin, poi Bortoluzzi.  
Scavo archeologico selettivo programmato. 1879.  
Pavimenti in mosaico, uno dei quali in tessere bianche e nere decorato a motivi geometrici.  
Prima metà del II sec. d. C.  
« Gazzetta di Treviso », 26.7.1879.  
DONDERER 1986, p. 164/2, tav. 52/4.  
TIRELLI 1987d, pp. 375-376.

<sup>(300)</sup> Si elencano di seguito i rinvenimenti riferibili a strutture o infrastrutture della città romana editi fino al 1995; per ciascuno di essi vengono indicati il luogo della scoperta (la proprietà dei fondi si riferisce, in linea di massima, all'epoca del rinvenimento) e, quando sono noti, le modalità (cfr. capitolo 1.2) e la data del recupero, la profondità a cui il manufatto giaceva (talora la quota assoluta), il tipo di struttura con alcune caratteristiche tecniche o funzionali, la cronologia e la bibliografia. Nella numerazione si è cercato di distinguere le singole unità edilizio-funzionali; in caso di incertezze interpretative, si è preferito attribuire un numero a ciascun elemento strutturale. Costituisce un'eccezione il complesso architettonico del foro, designato con un solo numero. L'ordine segue un criterio topografico che, salvo eccezioni, procede da N verso S e da O verso E. Tale numerazione consente di identificare i rinvenimenti nell'apparato cartografico. Le misure si intendono sempre espresse in metri, a meno che non sia diversamente indicato. L'asterisco evidenzia che il manufatto è visibile *in situ*.

<sup>(301)</sup> Gruppo Archeologico Opitergino.

<sup>(302)</sup> Archivio della Soprintendenza Archeologica per il Veneto (sede di Padova).

6. Via S. Pio X, n. 6. Cantine Tombacco.  
Rinvenimento casuale da scasso. Primi decenni del '900.  
« Strada ».  
BELLIS 1962, pp. 9-10.  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 76-77.
7. Via Roma, n. 93. Cantina Sociale Opitergina Mottense.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1989. Profondità —1.28.  
Sottofondo stradale in ghiaia con alcuni basoli di trachite *in situ*.  
Età augustea.  
TIRELLI 1990, pp. 134-137, figg. 1-2.  
TIRELLI 1992, p. 40.
8. Via Roma, n. 93. Cantina Sociale Opitergina Mottense.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1989. Profondità —2.00.  
Canaletta in laterizi.  
Età augustea.  
TIRELLI 1990, p. 137, figg. 1, 3, 4.
9. Via Roma, n. 93. Cantina Sociale Opitergina Mottense.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1989. Profondità —1.10/1.20.  
Tre ambienti con muri in laterizi e pavimenti in sesquipedali (non conservati) e in battuto a fondo bianco decorato con *scutulæ* marmoree policrome disposte a motivi geometrici e, nella balza, in modo irregolare; del terzo pavimento si conservava solo la preparazione.  
In epoca non precisabile i due vani meridionali furono trasformati in un ambiente a ipocausto.  
Età augustea.  
TIRELLI 1990, pp. 137-140, figg. 5-6.  
TIRELLI 1992, pp. 40-41.
10. Via Roma, n. 93. Cantina Sociale Opitergina Mottense.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1989. Profondità —1.10/1.20.  
Ambienti con fondazioni murarie in laterizi e ciottoli e pavimenti in laterizi e in cocciopesto decorato.  
TIRELLI 1990, p. 140, fig. 1.  
TIRELLI 1992, pp. 41-42.
11. Via Roma, n. 93. Cantina Sociale Opitergina Mottense.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1989. Profondità —1.10/1.20.  
Ambienti con fondazioni murarie in laterizi e ciottoli; dei pavimenti si conservavano solo le preparazioni; \*pozzo in laterizi.  
Età augustea.  
SANDRINI 1990, pp. 144-148, figg. 9-14.  
SACCOCCI 1990, pp. 148-151, figg. 15-16.  
TIRELLI 1992, pp. 42-44.
12. Via S. Martino, n. 12. Proprietà Biasi-Zamuner.  
1952.  
Ambiente con muri « di grande spessore » (forse un ambiente « con esedra ») e pavimento in mosaico a tessere bianche e nere decorato a motivi geometrici e figurati.

- Primo quarto del II sec. d. C.  
 ASA PD Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
 FOGOLARI 1952, p. 289, n. 3734.  
 BAGGIO 1976, pp. 144-145.  
 BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 92-93.  
 DONDERER 1986, p. 165/4, tav. 52/5.  
 TIRELLI 1987d, pp. 375-376.
13. Via Dalmazia, n. 11. Proprietà De Polo.  
 1929. « A discreta profondità ».  
 Pavimento in mosaico « scompaginato ».  
 ASA PD Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. Magello).  
 GHISLANZONI 1931, p. 138.
14. Via Dalmazia, n. 19/1. Acquedotto comunale.  
 Rinvenimento casuale da scasso. 1959. Profondità —1.30.  
 Pavimento in battuto a fondo bianco decorato con tessere nere lungo i bordi.  
 I sec. d. C.  
 CALLEGHER 1987, p. 97.
15. Via Dalmazia, n. 19/1. Acquedotto comunale (vecchia torre).  
 Rinvenimento casuale da scasso. 1935.  
 « Grande pavimento in mosaico ».  
 Nelle vicinanze venne recuperata un'*applique* di bronzo raffigurante un guerriero ignudo, esempio d'alto livello della toreutica di età augustea.  
 ASA PD Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
 « Il Gazzettino », 27.4.1935.  
 FORLATI 1959, p. 11.  
 TIRELLI 1987d, p. 375.
16. Via Dalmazia, n. 19/1. Proprietà Lessi.  
 1959.  
 Pavimento in cocciopesto decorato con tessere nere.  
 ASA PD Cartella VIII/9, Oderzo (TV).
17. Via Dalmazia, n. 19/1. Acquedotto comunale.  
 Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1970. Profondità —1.10.  
 Ambiente con fondazioni murarie in laterizi e ciottoli e pavimento probabilmente in mosaico a tessere bianche (scompaginato).  
 CALLEGHER 1987, pp. 37-46.
18. Via Dalmazia. Acquedotto comunale (nuova torre).  
 Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1971. Profondità —0.65/—1.00.  
 Pavimenti in cocciopesto (I e II fase) e in battuto a fondo bianco decorato con tessere bianche e nere a motivi geometrici (III fase).  
 Età augustea.  
 MORO 1987, pp. 86-93.

19. Via Dalmazia. Acquedotto comunale (nuova torre).  
 Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1971. Profondità —0.70.  
 Pavimento in battuto a fondo bianco decorato con tessere bianche e nere disposte a rosette allineate.  
 Età augustea.  
 MORO 1987, pp. 86-93.
20. Via Dalmazia. Acquedotto comunale (nuova torre).  
 Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1971. Profondità —1.00.  
 « Passaggio pedonale » in laterizi irregolari.  
 MORO 1987, pp. 86-93.
21. Via Dalmazia. Acquedotto comunale (nuova torre).  
 Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1971. Profondità —1.70.  
 Pavimento in cocciopesto.  
 MORO 1987, pp. 86-93.
22. Via Roma, n. 65. Proprietà Furlanetto.  
 Scavo archeologico selettivo non programmato. 1962. Profondità —0.40.  
 Ambiente con muri in laterizi e pavimento in mosaico a tessere bianche decorato con fascette di tessere nere lungo i bordi e pseudoemblema centrale.  
 ASA PD Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. Bellis).  
 BUSANA 1992, p. 230, fig. 4.16.
23. Via Roma, n. 65. Proprietà Furlanetto.  
 Scavo archeologico selettivo non programmato. 1962. Profondità —0.70.  
 Pavimento in cocciopesto decorato con fascia di tessere bianche e nere lungo i bordi e pseudoemblema musivo nella parte settentrionale.  
 Primo quarto del II sec. d. C.  
 ASA PD Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. Bellis).  
 BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 31-32.  
 DONDERER 1986, p. 164/3, tav. 52/6.  
 CALLEGHER 1987, pp. 31-33.  
 TIRELLI 1987d, p. 376.
24. Via Mazzini, n.18. Condominio « Magnolie ».  
 Scavo archeologico selettivo non programmato. 1971. Profondità —0.70.  
 Un pavimento in « cotto » e uno in cocciopesto.  
 I sec. d. C.  
 CALLEGHER 1987, pp. 106-113.
25. Via Mazzini, n. 18. Condominio « Magnolie ».  
 Rinvenimento casuale da scasso. 1971. Profondità —0.70.  
 Un pavimento in « cotto » e uno in cocciopesto.  
 I sec. d. C.  
 CALLEGHER 1987, pp. 106-113.
26. Via Mazzini, n. 18. Condominio « Magnolie ».  
 Rinvenimento casuale da scasso. 1971. Profondità —0.70.

Fondazione muraria in ciottoli e canaletta esterna in laterizi.

I sec. d. C.

CALLEGHER 1987, pp. 106-113.

27. Via Mazzini, n. 18. Condominio « Magnolie ».

Rinvenimento casuale da scasso. 1971. Profondità —0.70.

Fondazione muraria in ciottoli e allineamento di sei mattoni con incerta funzione.

I sec. d. C.

CALLEGHER 1987, pp. 106-113.

28. Via Mazzini, n. 18. Condominio « Magnolie ».

Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1971. Profondità —0.70/—0.90.

Pavimenti in cocciopesto (I fase) e in cocciopesto decorato (II fase).

I sec. d. C.

CALLEGHER 1987, pp. 106-113.

29. Via Mazzini, n. 18a. Proprietà Floriani-Gregori.

Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1971. Profondità —0.40/—0.60.

Due pavimenti in mosaico a tessere nere, uno dei quali decorato con tessere bianche più grandi.

CALLEGHER 1987, pp. 100-103.

30. Via Mazzini, n. 18a. Proprietà Floriani-Gregori.

Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1975. Profondità —0.60.

Pavimento in mattonelle rettangolari di cotto.

CALLEGHER 1987, pp. 100-103.

31. Via Mazzini, n. 18a. Proprietà Floriani-Gregori.

Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1976. Profondità —0.70.

Pavimento in cubetti di cotto disposti in modo irregolare.

CALLEGHER 1987, pp. 100-103.

32. Via Mazzini, n. 18a. Proprietà Floriani-Gregori.

Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1976. Profondità —0.70.

Pavimento in cubetti di cotto.

CALLEGHER 1987, pp. 132-140.

33. Via Mazzini, n. 18a. Proprietà Floriani-Gregori.

Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1976. Profondità —1.50.

Contrafforte di terrapieno costituito da laterizi infissi verticalmente nel terreno.

CALLEGHER 1987, pp. 132-140.

34. Via Mazzini, n. 20. Proprietà ex Gregori.

1979.

Pavimento in mosaico a tessere bianche e nere (scompaginato).

Nelle vicinanze furono recuperati laterizi, cinque frammenti architettonici modanati in pietra d'Istria e basoli stradali in trachite euganea.

AMCO<sup>(303)</sup>.

<sup>(303)</sup> Archivio del Museo Civico Opitergino.

35. Via Roma, n. 78. Proprietà ex Perrucchi Benetelli.  
1883.  
Pavimento in mosaico a tessere bianche e nere.  
NSc 1883, p. 196.
36. Piazzale Europa, n. 19. Proprietà ex Parpinelli.  
Scavo archeologico selettivo non programmato. 1951. Profondità —0.70/—1.00.  
Pavimento in cubetti di cotto.  
MALIZIA, TIRELLI 1985, p. 151.  
MINGOTTO 1987, pp. 47-49.
37. Piazzale Europa, n. 19. Proprietà ex Parpinelli.  
Scavo archeologico selettivo non programmato. 1951. Profondità —0.75.  
Pavimento in mosaico a tessere bianche e nere decorato a motivi geometrici.  
MALIZIA, TIRELLI 1985, p. 151.  
MINGOTTO 1987, pp. 47-49.
38. Piazzale Europa, n. 19. Proprietà ex Parpinelli.  
Scavo archeologico selettivo non programmato. 1951. Profondità —0.55.  
Due pavimenti in mosaico a tessere bianche e nere decorati a motivi geometrici; un basamento di colonna, probabilmente pertinente ad un cortile porticato.  
Fine I sec. d. C.-II sec. d. C.  
MALIZIA, TIRELLI 1985, p. 151.  
MINGOTTO 1987, pp. 47-49.  
TIRELLI 1992, p. 35.
39. Piazzale Europa, n. 19. Proprietà ex Parpinelli.  
Scavo archeologico selettivo non programmato. 1951. Profondità —1.20/—1.45.  
Pavimento in mattonelle rettangolari di cotto.  
MALIZIA, TIRELLI 1985, p. 151.  
MINGOTTO 1987, pp. 47-49.
40. Via dei Mosaici, n. 58. Proprietà ex Parpinelli.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1971-72; 1984.  
Sottofondo stradale in ghiaia.  
VII sec. a. C.  
MALIZIA, TIRELLI 1985, pp. 151-153.  
MINGOTTO 1987, pp. 47-85.  
TIRELLI 1987d, p. 376.  
RUTA SERAFINI, GAMBACURTA, VIDALE, EHRENREICH 1989, pp. 275-277, figg. 2 e 5.
41. Piazza Vittorio Emanuele II-Piazza Castello.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1988. Quota 12.25/12.95.  
Strada lastricata con basoli di trachite.  
Età augustea.  
TIRELLI 1989, pp. 75-76.  
TIRELLI 1992, pp. 38-40.

42. Via dei Mosaici, n. 58. Proprietà ex Parpinelli.  
 Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1971-72; 1984.  
*Domus*. Ambienti con muri in ciottoli e pavimenti in cocchiopesto decorati con tessere bianche e nere a motivi geometrici (I fase); ambienti con muri in laterizi e pavimenti in \*mosaico a tessere bianche e nere decorati a motivi geometrici, in cocchiopesto originariamente decorato con *scutulae* lapidee, in cocchiopesto e in cubetti di cotto (portico) (II fase).  
 Seconda metà del I sec. a. C. (I fase); II sec. d. C. (II fase).  
 BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 92-95.  
 MALIZIA, TIRELLI 1985, pp. 151-165.  
 TIRELLI 1985d, pp. 4-6.  
 MINGOTTO 1987, pp. 47-85.  
 TIRELLI 1987d, pp. 376-379.  
 TIRELLI 1992, pp. 29-35.
43. Via dei Mosaici, n. 58. Proprietà ex Parpinelli.  
 Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1971-72; 1984.  
 Pavimento in mattoni sesquipedali (I fase); muro in laterizi e pavimenti in cubetti di cotto e in lastre di cotto e di arenaria (II fase).  
 Seconda metà del I sec. a. C. (I fase); II sec. d. C. (II fase).  
 MALIZIA, TIRELLI 1985, pp. 157-159.  
 TIRELLI 1987d, p. 376.
44. Via Savonarola, n. 5.  
 Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1988. Quota 14.50.  
*Balneum*. Quattro ambienti con muri in laterizi e pavimenti in cocchiopesto con impronte di *suspensurae*.  
 I sec. d. C.  
 TIRELLI, SANDRINI, SACCOCCI 1990, pp. 155-165.
45. Via Savonarola, n. 5. Proprietà ex Erler Perrucchino Moretto.  
 Rinvenimento casuale da scasso. Seconda metà dell'800.  
 « Gradoni ad andamento semicircolare ».  
 Tra i gradoni fu rinvenuta una maschera teatrale.  
 CIL, V, 8110 (255b, 256, 261, 263).  
 MANTOVANI 1874, p. 127, n. 117.  
 BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 89.  
 TIRELLI 1987d, p. 364.
46. Via Savonarola, n. 10. Proprietà ex Bellussi.  
 Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1988. Profondità —1.40.  
 Preparazione per pavimento in lastre di pietra pertinente forse ad un edificio pubblico.  
 TIRELLI, RUTA SERAFINI 1989, p. 71, figg. 1-3.
47. Via Roma-via Mazzini. Proprietà ex Vizzotto, poi Aliprandi-ex Magazzini Simonetti.  
 Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1983-84; 1991.  
 \*Foro.  
 Sono stati messi in luce: parte della pavimentazione della piazza in lastre di trachite; un tratto del portico colonnato che delimitava la piazza sul lato sudoccidentale, originariamente pavimentato in lastre di marmo; alcuni degli edifici posti lungo il lato sudoccidentale: la *basilica*, con pavimento originale in



*opus sectile*, poi sostituito con lastre di calcare, e sedici *tabernae*. Al di sopra delle *tabernae* furono edificate, in epoca non precisabile, quattro *aulae* con fondazioni murarie in laterizi e pavimenti originariamente in cocciopesto, due dei quali sostituiti con piastelle marmoree.

Prima età augustea.

ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. P. Hudson, 22.11.1984).

TIRELLI 1984, coll. 278-279.

TIRELLI 1985a, p. 31.

TIRELLI 1985d, p. 7.

CALLEGHER 1987, pp. 180-182.

TIRELLI 1987d, pp. 361-366.

TIRELLI 1992, pp. 12-20.

TIRELLI c.s.

48. Via Roma-via Mazzini. Proprietà ex Vizzotto, poi Aliprandi.

Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1983-84.

\*Collettore fognario in laterizi, che originariamente si trovava al di sotto di una strada lastricata.

Prima età augustea.

ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. P. Hudson, 22.11.1984).

TIRELLI 1984, coll. 278-279.

TIRELLI 1985a, p. 31.

TIRELLI 1985d, p. 7.

CALLEGHER 1987, pp. 180-182.

TIRELLI 1987d, pp. 364-365.

49. Via Roma-via Mazzini. Proprietà ex Vizzotto, poi Aliprandi.

Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1983-84.

\**Domus*. Gli ambienti del nucleo orientato N-S ca. hanno pavimenti in mosaico a tessere bianche, decorati con fasce di tessere nere o con un tralcio d'edera lungo i bordi; quelli del nucleo orientato NO-SE presentano pavimenti in battuto a fondo bianco, decorati con tessere musive bianche, rosa e nere e con *scutulae* marmoree policrome a motivi geometrici (triclini), in mosaico di tessere bianche e nere disposte a trama geometrica, in tessere di cotto (corridoio) e in cocciopesto (corridoio).

Prima età augustea.

ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. P. Hudson, 22.11.1984).

TIRELLI 1984, coll. 278-279.

TIRELLI 1985a, pp. 31-34.

TIRELLI 1987c, pp. 171-192.

CALLEGHER 1987, pp. 180-183.

TIRELLI 1987d, pp. 369-373.

TIRELLI 1992, pp. 21-29.

50. Via Roma-via Mazzini. Proprietà ex Vizzotto, poi Aliprandi.

Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1983-84.

*Domus*. Fondazioni murarie in laterizi e ciottoli o solo ciottoli e pavimenti in mattonelle di cotto e in *opus spicatum*.

Età tardo repubblicana.

ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. P. Hudson, 22.11.1984).

TIRELLI 1984, coll. 278-279.

TIRELLI 1985a, pp. 31-34.

TIRELLI 1987c, pp. 171-192.

CALLEGHER 1987, pp. 180-183.

TIRELLI 1987d, pp. 369-373.

51. Via Roma-via Mazzini. Proprietà ex Vizzotto, poi Aliprandi.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1983-84.  
Fondazioni murarie in ciottoli.  
Età tardo repubblicana.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. P. Hudson, 22.11.1984).  
TIRELLI 1987d, p. 360.
52. Via Roma-via Mazzini. Proprietà ex Vizzotto, poi Aliprandi.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1983-84.  
Fondazioni murarie in ciottoli.  
Età tardo repubblicana.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. P. Hudson, 22.11.1984).  
TIRELLI 1987d, p. 360.
53. Via Roma-Via Mazzini.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1936-37. « A buona profondità ».  
« Muri di grossa mole in blocchi squadrati di pietra viva » e « superficie lastricata di pietra viva ».  
Fu recuperata solo una lastra marmorea con rilievo di Giove Ammone (II-III sec. d. C.).  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. Sordani, 3.7.1936).  
RIGONI 1976, pp. 137-140.  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 89.  
TIRELLI 1987d, p. 363.
54. Via Roma, n. 27. Proprietà ex Melchiori Tonetti, poi Bellussi.  
Sec. XVIII.  
« Portico a colonne » e « superficie lastricata ».  
DANIOTTI SANFIORE 1712, p. 67.
55. Via Roma, n. 17. Proprietà ex Vizzotto, poi Aliprandi-ex Cella.  
Rinvenimento casuale da scasso. Anni '50-'60.  
« Grossi muraglioni », « pavimenti » e « mosaici ».  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 89, nt. 59.
56. Piazza Castello, nn. 1 e 3. Proprietà ex Melchiori, poi Zangiacomi.  
1879.  
Colonna.  
NSc 1883, p. 194.
57. Piazza Castello.  
Sec. XIX.  
« Grande e bellissimo mosaico ».  
NSc 1883, p. 195.

58. Piazza Vittorio Emanuele II-Piazza Castello.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1988.  
Tre pavimenti, due dei quali in mosaico a tessere bianche, probabilmente pertinenti ad una *domus*.  
Età augustea.  
TIRELLI 1989, p. 76.
59. Contrada Rossa, n. 12. Ex Albergo « Giardinetto ».  
Scavo archeologico selettivo non programmato. 1977. Profondità —2.25/2.40.  
Due plinti di fondazione in laterizi.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 154-157.
60. Contrada del Cristo, n. 12. Ex Casa dei Battuti.  
1981.  
Un pavimento in mosaico a tessere bianche e nere e uno in cocciopesto decorato.  
AMCO
61. Contrada Rossa, n. 3. Proprietà ex Banca Cattolica del Veneto.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1978. Profondità —1.97.  
Muro in laterizi e preparazione pavimentale.  
CALLEGHER 1987, pp. 166-179.
62. Contrada Rossa, nn. 5 e 7. Proprietà ex Banca Cattolica del Veneto.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1978. Profondità —2.15.  
Muro in laterizi e ciottoli.  
CALLEGHER 1987, pp. 166-179.
63. Campiello del Duomo, n. 1. Canonica.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1936. Profondità —0.80.  
Pavimento in mosaico a tessere policrome lapidee e di cotto, decorato a motivi geometrici e floreali.  
Ultimo quarto del I sec. d. C.  
FORLATI 1959, p. 42.  
PAPAFAVA 1976, pp. 143-145, n. 38.  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 95.  
DONDERER 1986, pp. 163-164,1, tav. 52,7.  
TIRELLI 1987d, p. 379.
64. Piazza Vittorio Emanuele II. Duomo.  
Rinvenimento casuale da scasso. Anni '40. Profondità —3.00 dal piano pavimentale della navata centrale.  
Pavimento in mosaico « molto guasto ».  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 136.
65. Piazza Vittorio Emanuele II. Duomo  
Rinvenimento casuale da scasso. 1956. Profondità —5.00 dal piano pavimentale della sacrestia destra.  
« Grosso muro o fondazione di probabile datazione romana con andamento nord-sud ».  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 136.

66. Piazza Vittorio Emanuele II. Ex Carceri.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1993-1994.  
Mura urbiche in laterizi.  
I sec. d. C.  
BALISTA 1994, pp. 147-150, figg. 6-10.
67. Piazza Vittorio Emanuele II. Proprietà ex Aliprandi.  
Scavo archeologico selettivo non programmato. 1982.  
Portico con pavimento in mattoni e quattro ambienti con muri in laterizi.  
Tre fognoli scaricavano l'acqua in un collettore fognario, visto in parete, con andamento parallelo al portico.  
I-II sec. d. C.  
BELLIS s.d., pp. 7-8.  
MALIZIA, TIRELLI 1985, p. 186, nt. 7.  
TIRELLI 1987d, pp. 368-369.  
BUSANA 1992, p. 229, fig. 4.15.
68. Via Pescheria, nn. 15 e 17 (?). Pescheria comunale (?).  
1883.  
« Stupendo mosaico di variati disegni a colori ».  
PANTANO 1884, pp. 133-134.
69. Via Montegrappa, n. 18. Condominio « Montegrappa ».  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1979. Profondità —1.70.  
Ambiente con muri in laterizi e ciottoli e pavimento in lastre di cotto.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (Licenze edilizie).  
BUSANA 1992, p. 228, fig. 4.11.
70. Via Montegrappa, n. 18. Condominio « Montegrappa ».  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1979. Profondità —1.50.  
Ambiente con muri in laterizi e pavimento in cubetti di cotto.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (Licenze edilizie).  
BUSANA 1992, p. 228, fig. 4.11.
71. Via Piave, n. 3. Proprietà Casa di ricovero « Dal Monego ».  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1973. Profondità —0.75/—1.10.  
Un pavimento in ciottoli e uno in cocciopesto; una canaletta in laterizi.  
I sec. d. C.  
CALLEGHER 1987, pp. 118-122.
72. Via Piave, n. 1. Proprietà Genio Civile.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1930. Profondità —1.50.  
Collettore fognario in laterizi e « resti di massiciata stradale ».  
ASA PD, Cartella VIII/9 Oderzo (TV) (rel. Magello).  
BUSANA 1992, p. 228, fig. 4.9.
73. Piazzale ex Foro Boario. Proprietà Savoldelli, poi Gasparinetti.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1792-93. Profondità —1.20.

- Ambiente absidato (?) con pavimento in mosaico a tessere policrome decorato a motivi geometrici e figurati.
- III sec. d. C.
- COLETI 1794.
- FILIASI 1796, II, 19, pp. 182-183, nota A.
- NSc 1883, p. 195.
- BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 115-118, 201-203.
- CALLEGHER 1987, p. 159.
- TIRELLI 1987d, pp. 379-380.
74. Piazzale ex Foro Boario. Proprietà Savoldelli, poi Gasparinetti.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1891.  
Pavimenti in mosaico a tessere policrome decorati a motivi figurati.  
Fine III-inizi IV sec. d. C.  
ZAVA 1891, p. 143.  
PAPAFAVA 1976, pp. 146-174.  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 105-113.  
BERTACCHI 1982, pp. 62-73.  
CALLEGHER 1987, pp. 159-160.  
TIRELLI 1987d, pp. 379-381.
75. Piazzale ex Foro Boario. Monumento ai Caduti.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1957 o 1959.  
Fondazione muraria in « basoli stradali » e deposito di anfore (prevalentemente di tipo Dressel 6A).  
Fine I sec. a. C.-I sec. d. C.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV) (rel. Bellis).  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 99-100.  
CALLEGHER 1987, pp. 160, 164.  
TIRELLI 1987d, p. 374.
76. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1979-80. Profondità —0.30.  
Pavimento in battuto a fondo bianco decorato con tessere bianche e nere e con *scutulæ* marmoree disposte a motivi geometrici e pseudoemblema centrale.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.  
TIRELLI 1987d, pp. 373-374.
77. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1979-80. Profondità —0.30.  
Pavimento in battuto a fondo bianco decorato con tessere bianche e nere e con *scutulæ* marmoree disposte a motivi geometrici e pseudoemblema centrale.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.

78. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1977. Profondità —0.30.  
Pavimento in cocciopesto decorato con tessere bianche disposte a motivi geometrici.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.  
TIRELLI 1987d, pp. 373-374.
79. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1977. Profondità —0.30.  
Pavimento in cocciopesto decorato con tessere bianche disposte a motivi geometrici.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.  
TIRELLI 1987d, pp. 373-374.
80. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1977. Profondità —0.30.  
Pavimento in cocciopesto.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.  
TIRELLI 1987d, pp. 373-374.
81. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1977. Profondità —0.30.  
Muro in laterizi.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.
82. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1977. Profondità —0.30.  
Fondazione muraria in ciottoli.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.
83. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1977. Profondità —0.30.  
Pavimento in *opus spicatum*.  
Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.
84. Piazzale ex Foro Boario.  
Scavo archeologico stratigrafico non programmato. 1977. Profondità —0.30.  
Pavimento in cubetti di cotto.

- Età cesariano-augustea.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
CALLEGHER 1987, pp. 160-161, fig. 43.
85. Viale Gasparinetti, nn. 5, 7, 9. Ex albergo « Ai fiori », poi Pretura.  
Scavo archeologico selettivo programmato. Metà del '900.  
Pavimenti in cocciopesto (I e II fase) e in mosaico a tessere policrome (III fase).  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 113.
86. Viale Gasparinetti, nn. 5, 7 e 9. Pretura.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1960.  
Ambienti con muri in laterizi e pavimenti in mosaico.  
CALLEGHER 1987, p. 160.
87. Piazzale ex Foro Boario. Parco comunale.  
Scavo archeologico selettivo programmato. 1951-52.  
Ambiente con « abside racchiusa da due basi in cotto affiancate da una base di pietra viva con sopra un frammento di colonna marmorea »; ambiente con pavimento in battuto a fondo bianco decorato con tessere disposte a motivi geometrici.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 98.
88. Via Garibaldi, n. 54. Proprietà Apolloni.  
Rinvenimento casuale da scasso. 1960.  
Deposito di anfore (quelle conservate sono di tipo rodio e « à olives »).  
I sec. d. C.  
ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo (TV).  
BELLIS 1978<sup>2</sup>, pp. 100-101.
89. Via delle Grazie, n. 24. Proprietà Enel.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1986. Quota 9.78.  
Banchina portuale in blocchi squadrati di calcare su palafitte; allineamento di pali alla distanza di 6 m dalla banchina.  
I-II sec. d. C.  
TIRELLI 1987b, pp. 81-85.  
TIRELLI 1987d, pp. 366-368.  
BALISTA 1994, pp. 138-147.
90. Via delle Grazie, n. 24. Proprietà Enel.  
Scavo archeologico stratigrafico programmato. 1986. Quota 9.70.  
Barriere lignee.  
II sec. d. C.  
TIRELLI 1987b, pp. 81-85.  
TIRELLI 1987d, pp. 366-368.  
BALISTA 1994, pp. 138-147.

91. Via delle Grazie.

Rinvenimento casuale da riporto. 1958. Profondità —3.00.

« Massiciata formata da blocchi di granito e sostenuta lateralmente da palafitte ».

BELLIS 1978<sup>2</sup>, p. 76, nt. 54.

92. Via D. L. Monza.

Scavo archeologico non programmato. 1994.

Barriere lignee.

BALISTA 1994, pp. 138-147.



## SCIOGLIMENTI DELLE ABBREVIAZIONI

AAAd	Antichità Altoadriatiche.
ACI	Archeologia Classica.
AMed	Archeologia Medioevale.
AMCO	Archivio del Museo Civico di Oderzo.
AMCT	Archivio del Museo Civico di Treviso.
AnalRomInsDan	Analecta Romana Instituti Danici
ANRW	Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt.
AqN	Aquileia Nostra.
ASA PD	Archivio della Soprintendenza Archeologica per il Veneto, Padova.
ASTV	Archivio di Stato di Treviso.
ASV	Archivio di Stato di Venezia.
(Atti) CeSDIR	Centro Studi e Documentazione sull'Italia Romana. Atti.
(Atti)IstVenSSLAA	Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. Atti.
AV	Archeologia Veneta.
EAA	Enciclopedia dell'Arte Antica classica e orientale.
FA	Fasti Archeologici.
JAT	Journal of Ancient Topography.
MAAR	Memoirs of the American Academy in Rome.
MemStorForog	Memorie Storiche Forogiuliesi.
MEFRA	Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Antiquité.
NSc	Notizie degli Scavi di Antichità.
QdAV	Quaderni di Archeologia del Veneto.
RdA	Rivista di Archeologia.
RE	Real-Enzyklopädie der Klassischen Altertumswissenschaft.
RSL	Rivista di Studi Liguri.

## BIBLIOGRAFIA

- ACCORNERO E. 1982, *Le terme romane di Forum Iulii (Cividale)*, in AV, IV, pp. 151-169.
- AMMERMAN A., BONARDI S., TONON M. 1982, *Mùtera di Oderzo (Treviso): nota preliminare sulla campagna di scavo 1982*, estr. da RdA, VI, pp. 5-11.
- ARSLAN E. A. 1972, *Osservazioni sul complesso termale di Cemenelum (Cimiez, Nizza)*, in RSL, III, pp. 210-218.
- ARSLAN E. A. 1982, *Urbanistica di Milano Romana. Dall'insediamento Insubre alla capitale dell'Impero*, in ANRW, II, 12, 1, pp. 179-210.
- AZZENA G. 1987, *Atri. Forma e urbanistica*, Città antiche in Italia, 1, Roma.
- AZZENA G. 1991, *Persistenze e trasformazioni del tessuto urbano romano nel medioevo*, in JAT, I, pp. 71-92.
- AZZENA G. 1992, *Tecnologie cartografiche avanzate applicate alla topografia antica*, in *Archeologia del paesaggio*, a cura di M. Bernardi, IV Ciclo di lezioni sulla Ricerca Applicata in Archeologia (Certosa di Pontignano (Siena), 14-26 gennaio 1991), Firenze, II, pp. 747-765.
- AZZENA G., MATTARELLI P. 1987, *Appendice*, in AZZENA G. 1987, pp. 107-108.
- BAGGIO E. 1976, cfr. BAGGIO E., DE MIN M., GHEDINI F. ecc. 1976.
- BAGGIO E., DE MIN M., GHEDINI F., PAPAFAVA D., RIGONI M., ROSADA G. 1976, *Sculture e mosaici romani del Museo Civico di Oderzo*, Treviso.
- BAGGIO E., PAPAFAVA D. 1976, cfr. BAGGIO E., DE MIN M., GHEDINI F. ecc. 1976.
- BALISTA C. 1986, *Oderzo (TV) — Via delle Grazie: relazione geosedimentologica concernente la locale successione stratigrafica di età romana*, dattiloscritto presso ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo.
- BALISTA C. 1994, *Evidenze geomorfologiche, sedimentologiche e stratigrafiche relative ad alcuni tratti di antiche infrastrutture geo-idrauliche alla periferia di Opitergium*, in QdAV X, pp. 138-153.
- BALTY J. CH. 1991, *Curia ordinis*, Académie royale de Belgique, Mémoires de la classe des Beux-arts, Collection in 4°-2° serie, T. XV fasc. 2, Bruxelles.
- BARRUOL G., MARICHAL R. 1987, *Le forum de Ruscino*, in *Los foros romanos de las provincias occidentales*, Madrid, pp. 45-54.
- BASSO P. 1986, *I miliari della Venetia romana*, in AV, IX (1988).
- BASSO P. 1987, *La propaganda imperiale lungo le strade romane: il caso del militare di Magnenzio al Museo Civico di Oderzo (Treviso)*, in QdAV, III, pp. 167-171.
- BELLIS E. 1958, *Cenni storici sul Duomo di Oderzo*, Treviso.
- BELLIS E. (1958) 1988, *Annali opitergini*, Oderzo (rist. 1988).
- BELLIS E. 1960, *La centuriazione dell'agro opitergino a sud della città*, Oderzo.
- BELLIS E. 1962, *Strade romane nell'Opitergino*, Oderzo.
- BELLIS E. 1963, *Conventi chiese minori oratori nella vecchia Oderzo*, Treviso.
- BELLIS E. 1973<sup>2</sup>, *Origini di Oderzo*, Oderzo, II ed. (I ed. 1964).
- BELLIS E. 1978<sup>2</sup>, *Piccola storia di Oderzo romana*, Oderzo, II ed. (I ed. 1968).
- BELLIS E. 1979, ... *Questa nostra città...*, Oderzo.
- BELLIS E. s.d., *Il nostro Museo*, in « El Toresin », Notiziario a cura dell'Amministrazione comunale di Oderzo, numero unico, pp. 5-9.
- BENDINELLI G. 1958, *Criteri-base da servire per la ricostruzione planimetrica di città romane del Nord-Italia*, in *Cisalpi-na*, I, pp. 275-295.

- BERTACCHI L. 1963, *Un cippo gromatico aquileiese di recente rinvenimento*, in Atti del I Congresso Int. di Archeologia dell'Italia settentrionale, Torino, pp. 111-116, tav. XXI.
- BERTACCHI L. 1982, *Ricomposizione del mosaico opitergino con villa rustica*, in *Mosaïque. Recueil d'hommages à Henri Stern*, Paris, pp. 65-73.
- BERTI F. 1985, *Spina. L'abitato alla luce degli ultimi scavi*, in *La Romagna tra VI e IV sec. a. C. nel quadro della proto-storia dell'Italia centrale*, Atti del Convegno (Bologna, 23-24 ottobre 1982), Imola, pp. 189-190.
- BERTRAND M. 1974, *L'image de la ville dans l'oeuvre de Tacite*, in « *Caesarodunum* », IX, pp. 31-33.
- BLAKE H., BONDESAN A., FAVERO V., FINZI E., SALVATORI S. 1988, *Cittanova-Heraclia 1987: risultati preliminari delle indagini geomorfologiche e paleoidrografiche*, in *QdAV*, IV, pp. 112-135.
- BLAKE M. 1936, *Roman Mosaics of the Second Century in Italy*, in *MAAR*, XIII, pp. 67-214.
- BONETTO J. 1993, cfr. BONETTO J., FARRONATO G., ROSADA G. 1993.
- BONETTO J., BUSANA M. S., 1995, *L'applicazione della cartografia numerica come strumento di studio e di conservazione del patrimonio storico e archeologico delle città e del territorio*, in *La ciudad en el mundo romano*, Actas de XIV Congreso Internacional de Arqueología clásica (Tarragona, 5-11 septiembre 1993), II, pp. 46-47.
- BONETTO J., FARRONATO G., ROSADA G. 1993, *Asolo*, Atlante storico delle città italiane, Bologna.
- BONIFACCIO G. 1744, *Historia di Trivigi*, Treviso.
- BONOMI S. 1984, *Terra sigillata della Gallia da Iulia Concordia*, in *AV*, VII, pp. 213-243.
- BONORA G., BERGONZONI F. 1976, *Bologna romana*, I, Bologna.
- BOSIO L. 1964-1965, *La via Postumia da Oderzo ad Aquileia in relazione alla rete viaria romana della Venezia*, in *AttiIstVenSSLLAA*, CXXIII, pp. 279-338.
- BOSIO L. 1965, *Lapis in capite decussatus*, in *MemStorForog*, XLVI, pp. 5-17.
- BOSIO L. 1965-1966, *La centuriazione dell'agro di Iulia Concordia*, in *AttiIstVenSSLLAA*, CXXIV, pp. 195-260.
- BOSIO L. 1967, *I problemi portuali della frangia lagunare veneta nell'antichità*, in *Venetia*, I, Padova, pp. 11-96.
- BOSIO L. 1973, *La Venetia orientale nella descrizione della Tabula Peutingeriana*, in *AqN*, XLIV, col. 40 ss.
- BOSIO L. 1978, *Il fiume Sile in età romana: problemi e prospettive di ricerca*, in « *Quaderni del Sile e altri fiumi* », I, pp. 30-33.
- BOSIO L. 1991, *Le strade romane della Venetia e dell'Histria*, Padova.
- BOSIO L., ROSADA G. 1980, *Le presenze insediative nell'arco dell'Alto Adriatico dall'epoca romana alla nascita di Venezia*, in *Da Aquileia a Venezia*, Milano, pp. 507-567.
- BROGIOLO G. 1984, *La città tra tarda-antichità e medioevo*, in *Archeologia urbana in Lombardia*, Modena.
- BRUSIN G. 1949-1950, *Sul percorso della via Annia tra il Piave e la Livenza e presso Torviscosa*, in *AttiIstVenSSLLAA*, CVIII, pp. 115-127.
- BUSANA M. S. 1991-1992, *Oderzo. Forma e urbanistica*, tesi di specializzazione, Scuola Nazionale di Archeologia, Università di Roma « La Sapienza », rel. prof. P. Sommella, dattiloscritto presso gli Archivi dell'Università di Roma « La Sapienza » e della Soprintendenza Archeologica per il Veneto, Padova.
- BUSANA M. S. 1992, *Proposte per una ricostruzione urbanistica di Oderzo romana*, in *Tipologia di insediamento e distribuzione antropica nell'area veneto-istriana dalla protostoria all'alto medioevo*, Atti del Seminario di studio (Asolo, 3-5 novembre 1989), Mariano del Friuli (Gorizia), pp. 225-236.
- CALLEGHER B. 1987, cfr. CALLEGHER, MINGOTTO, MORO 1987.
- CALLEGHER B. 1992, *Ritrovamenti monetali di età romana nel Veneto*, Provincia di Treviso. Oderzo (RMRVe, II/2), Padova.
- CALLEGHER B., MINGOTTO L. 1987, *Ritrovamenti nel canale Navisego*, Oderzo.
- CALLEGHER B., MINGOTTO L., MORO M. A. 1987, *Quaderni di archeologia opitergina*, Pordenone.
- CALZAVARA CAPUIS L., DE GUIO A., LEONARDI G. 1984, *Il popolamento in epoca protostorica*, in *Misurare la terra: centuriazione e coloni nel mondo romano. Il caso veneto*, Modena, pp. 38-52.
- CANIGGIA G. 1973-1974, *Lettura delle preesistenze antiche nei tessuti urbani medioevali*, in *AttiCeSDIR*, V, pp. 327-357.
- CANZIAN D. 1989-1990, *Il Castrum Opitergii fra signoria territoriale e Comune urbano (secoli XII-XIII)*, tesi di laurea, Fac. di Lettere e Filosofia, Dipart. di Storia, Università di Padova, rel. prof. S. Collodi.
- CAPORUSSO D. 1984, *Le città lombarde. Stato degli studi, valutazione e prospettive di ricerca*. Milano, in *Archeologia urbana in Lombardia*, Modena, pp. 125-139.
- CAPOZZA M. 1987, *La voce degli scrittori antichi*, in *Il Veneto nell'età romana*, I, Verona, pp. 1-58.

- CAPUIS L. 1993, *I Veneti. Società e cultura di un popolo dell'Italia preromana*, Milano.
- CARILE A., FEDALTO G. 1978, *Le origini di Venezia*, Bologna.
- CASTAGNETTI A. 1990, *Il Veneto nell'Alto Medioevo*, Verona.
- CASTIGLIONI G. B., FAVERO V. 1986, *Linee di costa antiche ai margini orientali della laguna di Venezia e ai lati della foce attuale del Piave*, in *Rapporti e Studi, IstVenSSLAA*, X, 1988, pp. 17-30.
- CAVALIERI MANASSE G. 1985, *La casa romana di piazza Nogara a Verona*, in *AV*, VIII, pp. 209-250.
- CAVALIERI MANASSE G. 1986, *Nota sull'arco veronese detto di Giove Ammone*, in *AqN LVII*, coll. 521-564.
- CAVALIERI MANASSE G. 1987, *Verona*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, Verona, pp. 1-57.
- CAV 1988, *Carta Archeologica del Veneto*, I (a cura di L. Capuis, G. Leonardi, S. Pesavento Mattioli, G. Rosada, L. Bosio), Modena.
- CECCHETTI B. 1880, *Statistica degli archivi della regione veneta*, Venezia.
- CESSI R. 1940 (a cura di), *Documenti relativi alla storia di Venezia anteriori al Mille*, I, Padova.
- CESSI R. 1957, *Da Roma a Bisanzio*, in *Storia di Venezia*, I, Venezia.
- CHEVALLIER R. 1974, *Cité et territoire. Solutions romaines aux problèmes de l'organisation de l'espace. Problématique 1948-1973*, in *ANRW*, II, 1, pp. 649-784.
- CHEVALLIER R., PINON P. 1981, *Présence de l'architecture et de l'urbanisme romains*, in « *Caesarodunum* », suppl. 38, pp. 1-12.
- CHEVALLIER R. 1983, *La romanisation de la Celtique du Po. Essai d'histoire provinciale*, BEFAR 249, Roma.
- CIL, *Opitergium*, V, 1963-2033, 8782-8794.
- COLETTI G. D. 1794, *Triclinio Opitergino*, Venezia.
- COMEL A. 1956/1959, *Note illustrative della carta geologica delle Tre Venezie: foglio « Pordenone » (1956), foglio « S. Donà di Piave » e « Foce del Tagliamento » (1959)*, Padova.
- COMEL A. 1964, *Terreni agrari della provincia di Treviso*, Amministrazione della Provincia di Treviso.
- CORNARO M. (1442-1464) 1919, *Scritture sulla laguna*, in *Antichi scrittori di idraulica veneta*, I (a cura di G. Pavanello), Venezia.
- CORNI F. 1989, *Aosta antica. La città romana*, Aosta.
- CROCE DA VILLA P. 1987, *Concordia*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, Verona, pp. 391-423.
- CREMA L. 1959, *L'architettura romana*, Enciclopedia Classica, III, XII, I, Torino.
- DANIOTTI SANFIORE F. 1712, *Memorie opitergine*, ms. 415, Biblioteca Universitaria di Padova.
- DE ALBENTIS E. 1990, *La casa dei Romani*, Milano.
- DEGRASSI A. 1952, *L'amministrazione delle città*, in *Guida allo studio della civiltà romana antica*, Napoli Roma Milano (a cura di U. Ussani), pp. 297-330.
- DEGRASSI A. 1962, *Problemi cronologici delle colonie di Luceria, Aquileia, Teanum Sidicinum*, in *Scritti vari di antichità*, I, pp. 79-97.
- DE MARIA S. 1988, *Gli archi onorari di Roma e dell'Italia romana*, Roma.
- DE VOS A., DE VOS M. 1988, *Pompei Ercolano Stabia*, Guide Archeologiche Laterza, Roma.
- DONDERER M. 1986, *Die Chronologie der römischen Mosaiken in Venetien und Istrien bis zur Zeit der Antonine*, Archäologische Forschungen, 15, Berlin.
- DORIGO W. 1983, *Venezia. Origini*, I-III, Milano.
- FAVERO V. 1990, *Oderzo. Note preliminari sulla situazione paleogeografica in relazione agli scavi in corso nell'area ENEL*, dattiloscritto presso ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo.
- FEVRIER P. A. 1974, *Permanence et héritages de l'antiquité dans la topographie des villes de l'Occident durant le Haut Moyen Age*, in *Topografia urbana e vita cittadina nell'alto medioevo in Occidente*, Atti del Convegno (Spoleto, 26 aprile-1 maggio 1973), Spoleto, pp. 41-138.
- FILLIASI G. 1811<sup>2</sup>, *Memorie storiche de' Veneti primi e secondi*, I-VIII, Padova, II ed. (I ed. 1796).
- FOGOLARI G. 1952, *Opitergium*, in *FA*, VII, n. 3734.
- FOGOLARI G. 1988, *La cultura*, in *I Veneti antichi. Lingua e cultura*, Padova, pp. 14-220.
- FORLATI TAMARO B. 1959, *Epigrafi inedite delle Tre Venezie*, in *Atti del III Congresso Int. di Epigrafia greca e latina*, p. 159.
- FORLATI TAMARO B. 1976, *Iscrizioni lapidarie latine del Museo Civico di Oderzo*, Treviso.
- FRACCARO P. 1957a, *La centuriazione romana dell'agro di Altino*, in *Opuscula*, III, I, Pavia, pp. 151-169.
- FRACCARO P. 1957b, *La via Postumia nella Venezia*, in *Opuscula*, III, I, pp. 195-227.

- FROVA A. 1990, *Il Capitolium di Brescia*, in *La città nell'Italia settentrionale in età romana*, Atti del Convegno (Trieste, 13-15 marzo 1987), Roma, pp. 341-363.
- FURLANETTO P. 1984, *Treviso*, in *Misurare la terra: centuriazione e coloni nel mondo romano. Il caso veneto*, Modena, pp. 172-178.
- GAGGIOTTI M. 1985, *Atrium regium-basilica (Aemilia): una insospettata continuità storica e una chiave ideologica per la soluzione del problema dell'origine della basilica*, in *AnalRomInstDan*, XIV, pp. 53-80.
- GAGGIOTTI M., MANCONI D., MERCANDO L., VERZAR M. 1980, *Umbria Marche*, Guide archeologiche Laterza, Bari.
- GALLIAZZO V. 1979, *Bronzi romani del Museo Civico di Treviso*, Roma.
- GALLIAZZO V. 1982, *Sculture greche e romane del Museo Civico di Treviso*, Roma.
- GAMBA M., GAMBACURTA G., PERESANI M. 1989, *Padova, via Dietro Duomo: tracce dell'abitato paleoveneto*, in *QdAV* V, pp. 18-29.
- GERHARDINGER M. E. 1981, *Presenze protostoriche nel territorio compreso fra il Brenta e il Livenza*, in « *Padusa* », 17, pp. 59-80.
- GERHARDINGER M. E. 1991, *Reperti paleoveneti del Museo Civico di Treviso*, Roma.
- GHEDINI F. 1984, *La romanizzazione attraverso il monumento funerario*, in *Misurare la terra: centuriazione e coloni nel mondo romano. Il caso veneto*, Modena, pp. 52-71.
- GHEDINI F. 1988, M. DONDERER, *Die Chronologie der römischen Mosaiken in Venetien und Istrien bis zur Zeit der Antonine*, in *QdAV*, IV, pp. 427-428.
- GHISLANZONI E. 1931, *Oderzo. Ritrovamenti vari*, in *NSc*, pp. 138-139.
- GIULIANI F. C. 1990, *L'edilizia nell'antichità*, Roma.
- GROS P. 1984, *La basilique de forum selon Vitruve: la norme et l'expérimentation*, in *Bauplanung und Bauphysik der Antike*, Berlin, pp. 49-69.
- GROS P. 1988, *L'età imperiale*, in *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano*, Bari, pp. 165-443.
- GROS P. 1990, *Les étapes de l'aménagement monumental du forum: observations comparatives (Italie, Gaule Narbonnaise, Tarraconaise)*, in *La città nell'Italia settentrionale in età romana*, Atti del Convegno (Trieste, 13-15 marzo 1987), Roma, pp. 29-68.
- GUARNIERI C. 1987, *Centri urbani ed idrografia nella Cisalpina*, in *La ricostruzione dell'ambiente antico attraverso lo studio e l'analisi del terreno e dei manufatti* V, Padova, pp. 73-91.
- GUIDONI E. 1978, *La città europea. Formazione e significato dal IV all'XI secolo*, Milano.
- GUIDONI E. 1991, *Storia dell'urbanistica. Il Medioevo. Secoli VI-XII*, Bari.
- HUDSON P., LA ROCCA HUDSON C. 1983, *Cortile del Tribunale e via Dante*, in *Lancaster in Italy. Ricerche archeologiche intraprese in Italia dal Dipartimento di Studi Classici e Archeologia nel 1982*, Lancaster, pp. 10-23.
- HUDSON P. J. 1984, *Oderzo (Treviso): relazione degli scavi tra via Mazzini e via Roma (novembre 1983-maggio 1984)*, dattiloscritto presso ASA PD, Cartella VIII/9, Oderzo.
- LACCHINI M. 1972-1973, *Il territorio di Altinum. Confini, configurazioni geografiche e centuriazione*, in *AttiCeSDIR*, IV, p. 191 ss.
- LUSUARDI SIENA S. 1989, *Oderzo*, in *Il Veneto nel Medioevo. Dalla Venezia alla Marca Veronese*, Verona, II, p. 256.
- LURASCHI G. 1979, *Foedus, Ius Latii, Civitas. Aspetti costituzionali della romanizzazione in Transpadana*, Padova.
- MALIZIA A. 1986, *Oderzo. Rinvenimento nel canale Navisego*, in *QdAV*, II, pp. 86-88.
- MANCONI D. 1980, cfr. GAGGIOTTI M., MANCONI D., MERCANDO L., VERZAR M. 1980.
- MALIZIA A. 1988, *Oderzo: via Umberto I*, in *QdAV*, IV, pp. 96-98.
- MALIZIA A., TIRELLI M. 1985, *Note preliminari sul rinvenimento di domus romane nel settore nord-orientale dell'antica Oderzo*, in *QdAV*, I, pp. 151-165.
- MANGANI E., STRAZZULLA M. J. 1981, *Venezie*, in *Emilia Venezia*, Guide Archeologiche Laterza, Bari, pp. 121-301.
- MANSUELLI G. 1966 (a cura di), *Guida alla città etrusca e al Museo di Marzabotto*, Bologna.
- MANSUELLI G. 1970, *Architettura e città*, Bologna.
- MANSUELLI G. 1971, *Urbanistica e architettura della Cisalpina romana fino al III sec. e.n.*, Latomus, 11, Bruxelles.
- MANSUELLI G. A. 1973, *L'urbanistica delle città romane in Val Padana*, in *AAAd*, IV, Udine, pp. 85-103.
- MANSUELLI G. A. 1977, *Urbanistica ellenistica e norditalica*, in *AAAd*, XII, pp. 135-144.
- MANSUELLI G. A. 1982, *La città romana nei primi secoli dell'impero. Tendenze dell'urbanistica*, in *ANRW*, II, 12,1, pp. 145-178.

- MANTOVANI G. 1874, *Museo opitergino*, Bergamo.
- MARCOLONGO B., MASCELLANI M. 1978, *Immagini da satellite e loro elaborazioni applicate alla individuazione del reticolato romano nella pianura veneta*, in AV, I, pp. 131-145.
- MARCOLONGO B., LECHI G. M., TONELLI A. M. 1987, *Principali aspetti idrogeologici della pianura veneta orientale individuati con l'impiego di immagini multispettrali da satellite*, in « Bollettino della Società italiana di topografia e fotogrammetria », 1.
- MARINETTI A. 1988, *Nuove testimonianze venetiche da Oderzo (Treviso): elementi per un recupero della confinazione pubblica*, in QdAV, IV, pp. 341-347.
- MARSON L. 1903, *Romanità e divisione dell'agro cenedese*, in Atti del Congresso Int. di scienze storiche, Roma, pp. 69-80.
- MENGOTTI C. 1984, *Altino*, in *Misurare la terra: centuriazione e coloni nel mondo romano. Il caso Veneto*, Modena, pp. 167-171.
- MICHIOLI A. A. 1953, *Il Piave e la sua utilizzazione*, in « Boll. della Soc. Geograf. Ital. », s. VIII, vol. VI, pp. 126-134.
- MINGOTTO L. 1987, cfr. CALLEGHER B., MINGOTTO L., MORO M. A. 1987.
- MINGOTTO L. 1992 (a cura di), *Archeologia nel territorio. Schede di segnalazione*, Oderzo.
- MINGOTTO L. c.s., *Il castello di Oderzo*, in *Le fortificazioni nel trevigiano tra X e XV secolo*, Atti del Convegno (Villorba di Treviso, 19-27 marzo 1992).
- MIRABELLA ROBERTI M. 1976, *Iulium Carnicum centro romano alpino*, in AAAd, IX, pp. 91-101.
- MOLLO MEZZENA R. 1987, *Aosta Romana*, in *Aosta. Progetto per una storia della città*, Quart (Aosta), pp. 19-70.
- MOLLO MEZZENA R. 1990, *Ricerche archeologiche in Valle d'Aosta (1986-1987)*, in *La Venetia nell'area veneto-danubiana. Le vie di comunicazione*, Atti del Convegno Int. (Venezia, 6-10 aprile 1988), Padova, pp. 521-558.
- MOR C. G. 1974, *Topografia giuridica: stato giuridico delle diverse zone urbane*, in *Topografia urbana e vita cittadina nell'alto medioevo in Occidente*, Atti del Convegno (Spoleto, 26 aprile-1 maggio 1973), Spoleto, pp. 333-350.
- MORO M. A. 1987, cfr. CALLEGHER B., MINGOTTO L., MORO M. A. 1987.
- MORO P. M. 1956, *Iulium Carnicum (Zuglio)*, Roma.
- MORRICONE M. L. 1970, *Pavimento*, in EAA, suppl. (1973), pp. 601-605.
- MORSELLI C., TORTORICI E. 1982, *Ardea*, Forma Italiae, I, 16, Firenze.
- NICOLETTI G. 1985, *Alcune note sugli archivi comunali di Oderzo, Portobuffolè e Motta*, in *Una città e il suo territorio: Treviso nei secoli XVI-XVII*, Atti del Convegno di Storia (Treviso 25-26 ottobre 1985), Treviso, pp. 85-89.
- NIELSEN I. 1990, *Thermae et Balnea. The Architecture and Cultural History of Roman Public Baths*, Aarhus-Denmark.
- NISSEN H. 1902, *Italische Landeskunde*, I, Berlin.
- NSc 1883, *Oderzo*, pp. 112-113, 194-197.
- ORTALI J. 1984, *La tecnica di costruzione delle strade di Bologna tra età romana e medioevo*, in AMed, XI, pp. 379-394.
- PALMIERI G. 1970-71, *La divisione agraria in età romana a Nord-Ovest di Oderzo*, tesi di laurea, Fac. di Lettere e Filosofia, Università di Padova, rel. prof. L. Bosio.
- PANTANO G. 1884, *Oderzo. Le sue memorie. Gli scavi*, in « Arte e Storia », III, n. 17, pp. 133-134.
- PAPAFAVA D. 1974-75, *Osservazioni sulla costruzione con portico in un mosaico opitergino*, in AqN, XLV-XLVI, coll. 521-534.
- PAPAFAVA D. 1976, cfr. BAGGIO E., DE MIN M., GHEDINI F. ecc. 1976.
- PAVAN M. 1991, *La politica romana ai confini nord-orientali della X Regio*, in *Dall'Adriatico al Danubio*, Padova, pp. 73-81.
- PAVANELLO G. 1919, cfr. CORNARO M. (1442-1464) 1919.
- PAVOLINI C. 1986, *La vita quotidiana a Ostia*, Bari-Roma.
- PELLEGRINI G. B. 1982, *Oderzo preromana e un nuovo ciottolone sepolcrale*, in « Il Noncello », 54, pp. 81-92.
- PELLEGRINI G. B. 1987, *Ricerche di toponomastica veneta*, Padova.
- PELLEGRINI G. B., PROSDOCIMI A. L. 1967, *La lingua venetica*, I, Padova.
- PHILIPP H. 1939, *Opitergium*, in RE, XVIII, coll. 690-691.
- PIANETTI F. 1978, *Il corso del Sile: ipotesi geologiche*, in « Quaderni del Sile e altri fiumi », II, p. 30 ss.
- PILLA F. G. 1965-1966, *Nota preliminare sul rilevamento della centuriazione trevigiana*, in AttiIstVenSSLAA, CXXIV, pp. 405-410.
- PINADDELLO (1583) 1984, *Agri Tarvisini descriptio 1583 Mensis Decembris di Giovanni Pinadello*, a cura di G. Netto, Treviso.
- POGGIANI KELLER R. 1984, cfr. FORTUNATI ZUCCALA M., POGGIANI KELLER R. 1984.

- PROSDOCIMI A. L. 1988, *La lingua*, in *I Veneti antichi. Lingua e cultura*, Padova, pp. 221-420.
- REBUFFAT R. 1991, *Vocabulaire thermal. Documents sur le bain romain*, in *Les thermes romains*, Actes de la table ronde organisée par l'Ecole française de Rome (Rome, 11-12 novembre 1988), Rome, pp. 1-34.
- RIGHINI V. 1970, *Lineamenti di storia economica della Gallia Cisalpina: la produttività fittile in età repubblicana*, Collection Latomus, 119, Bruxelles.
- RIGONI A. N. 1984, *Oderzo*, in *Misurare la terra: centuriazione e coloni nel mondo romano. Il caso veneto*, Modena, pp. 186-194.
- RIGONI A. N., GIOVANI G. 1986, *L'agro opitergino e i paleoalvei alla sinistra del Piave dai dati del remote sensing*, in *QdAV*, II, pp. 135-139.
- RIGONI M. 1976, cfr. BAGGIO E., DE MIN M., GHEDINI F. ecc. 1976.
- RIGONI M. 1987a, *Vicenza*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, Verona, pp. 107-133.
- RIGONI M. 1987b, *Feltre*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, Verona, pp. 449-452.
- RIGONI M. 1987c, *La città romana: aspetti archeologici*, in *Storia di Vicenza*, I, Vicenza, pp. 159-188.
- ROMANO G., TONON M. 1985, *Sugli orientamenti di alcune strutture preistoriche*, in *RdA*, IX, pp. 5-8.
- ROSADA G. 1976, cfr. BAGGIO E., DE MIN M., GHEDINI F. ecc. 1976.
- ROSADA G. 1979, *I fiumi e i porti della Venetia orientale: osservazioni intorno ad un famoso passo pliniano*, in *AqN*, L, coll. 173-216.
- ROSADA G. 1986, *Da Civitas Nova a Heraclea. Il possibile caso di una tradizione di propaganda sulle origini « antiche » di Venezia*, in *AqN*, LVII, coll. 909-928.
- ROSADA G. 1992, *Tecnica stradale e paesaggio nella decima regio*, in *Tecnica stradale romana*, Atti del Convegno (Bologna, 16 dicembre 1991), Roma, pp. 39-50.
- ROSADA G. 1994, *La cosiddetta « basilica » forense di Iulium Carnicum. Una nota per una rilettura*, in *Miscellanea di studi sulla X Regio in onore di Michele Tombolani*, Roma, pp. 399-410.
- ROSADA G. 1995, *Fori e Basiliche nell'Italia settentrionale: note di topografia urbana*, in *AAAd XLII*, pp. 47-79.
- ROTH-CONGES A. 1987, *Fouilles et recherches recentes sur le forum de Glanum*, in *Los foros romanos de las provincias occidentales*, Madrid, pp. 191-202.
- RUTA SERAFINI A., GAMBACURTA G., VIDALE M., EHRENREICH R. M. 1989, *Oderzo, via dei Mosaici. La sequenza stratigrafica protostorica*, in *QdAV V*, pp. 261-296.
- RUTA SERAFINI A., BALISTA C., BERTOLDO G., BUSANA M. S., CIPRIANO S., MARCASSA P., BAGOLAN M., TASCA G., TAGLIAGOZZO A. 1992, *Oderzo, via Savonarola (area SO.PRI.T. 1990). Uno scavo stratigrafico d'urgenza in ambito protourbano (nota preliminare)*, in *QdAV VIII*, pp. 150-166.
- RUTA SERAFINI A., VIDALE M., TASCA G., CUCCHIARA A., SFRECOLA S. 1992, *Le industrie protostoriche delle prime città del Veneto: le evidenze di Oderzo*, in *Tipologia di insediamento e distribuzione antropica nell'area veneto-istriana dalla protostoria all'alto medioevo*, Atti del Seminario di studio (Asolo, 3-5 novembre 1989), Mariano del Friuli (Gorizia), pp. 213-223.
- SANDRINI G. M., SACCOCCI A., RALLO G. 1988, *Cinque pozzi romani ad Oderzo*, in *QdAV*, IV, pp. 63-95.
- SANTORO BIANCHI S. 1983, *Urbanistica romana delle città d'altura in Emilia-Romagna*, in *Studi sulla città antica. L'Emilia-Romagna*, Roma, pp. 175-209.
- SANUDO M. (1483) 1847, *Itinerario di Marin Sanuto per la terraferma veneziana nell'anno 1483*, a cura di Rawdon Brown, Padova.
- SARTORI F. 1957-1958, *Una dedica di magistri ed altre iscrizioni romane di Jesolo (Venezia)*, in *AttiIstVenSSLAA*, CXVI, pp. 241-263.
- SCAGLIARINI CORLAITA D. 1983, *L'edilizia residenziale nelle città romane dell'Emilia-Romagna*, in *Studi sulla città antica. L'Emilia-Romagna*, Roma, pp. 283-334.
- SCAGLIARINI CORLAITA D. 1979, *La situazione urbanistica degli archi onorari nella prima età imperiale*, in *Studi sull'arco onorario romano*, Roma.
- SCARFÌ B. M. 1985, *Storia di Altino. Altino romana. Le necropoli*, in SCARFÌ, TOMBOLANI 1985, pp. 14-37, 103-158.
- SCARFÌ B. M., TOMBOLANI M. 1985, *Altino preromana e romana*, Musile di Piave.
- SCARFÌ B. M. 1986, *L'ambiente romano dagli scavi del Veneto*, in *AAAd*, XXVIII, pp. 331-344.
- SCHULTEN E. 1898, *Die römische Flurteilung und ihre Reste*, in « *Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* », n. F, II, 7, p. 5 ss.

- SOMMELLA P. 1974, *Urbanistica di Lucca romana*, in *La pianta di Lucca romana*, Quaderni dell'Istituto di Topografia antica dell'Università di Roma, VII, Roma.
- SOMMELLA P. 1976, *Appunti tecnici sull'urbanistica di piano romana*, in ACI, XVIII, pp. 10-29.
- SOMMELLA P. 1979, *Finalità e metodi della lettura storica in centri a continuità di vita*, in AMed, VI, pp. 105-128.
- SOMMELLA P. 1985, *Centri storici e archeologia urbana in Italia*, in *Arqueologia de las ciudades modernas superpuestas a las antiguas (Zaragoza 1983)*, Madrid, pp. 359-392.
- SOMMELLA P. 1987, *Cartografia archeologica computerizzata*, in *Informatica e archeologia classica*, a cura di F. D'Andria, Atti del Convegno Int. (Lecce, 12-13 maggio 1986), Galatina (Lecce), pp. 17-30.
- SOMMELLA P. 1988, *Italia antica. L'urbanistica romana*, Roma.
- SOMMELLA P., AZZENA G., TASCIO M. 1990, *Informatica e topografia storica: cinque anni di esperienza su un secolo di tradizione*, in « Archeologia e calcolatori », 1, pp. 211-236.
- SOPRAN R. 1885, *Oderzo. Scoperte archeologiche ed acquisti del Museo Opitergino*, in « Arte e Storia », IV, 2, p. 15.
- STACCIOLI R. A. 1958, *Sugli edifici termali minori*, ACI, 10, pp. 273-278.
- STOCCO D. 1979-80, *Ritrovamenti di monete imperiali dal I al III sec. d. C. ad Oderzo*, tesi di laurea, Fac. di Lettere e Filosofia, Università di Padova, rel. prof. G. Gorini.
- TAMASSIA A. M. 1984, *Le città lombarde. Stato degli studi, valutazione e prospettive di ricerca. Mantova*, in *Archeologia urbana in Lombardia*, Modena, pp. 116-124.
- TASCIO M. 1989, *Todi. Forma e urbanistica*, Città antiche in Italia, 2, Roma.
- TESTINI P., CANTINO WATAGHIN G., PANI ERMINI L. 1989, *La Cattedrale in Italia*, in Actes du XI<sup>e</sup> Congrès Int. d'Archéologie Chrétienne (Lyon, Vienne, Grenoble, Genève, Aoste, 21-28 Sept. 1986), Città del Vaticano.
- TIRELLI M. 1984, *Oderzo (Treviso) — via Mazzini*, in AqN, LV, coll. 278-279.
- TIRELLI M. 1985a, *Oderzo. Zona monumentale e quartieri di abitazioni di epoca romana tra via Roma e via Mazzini*, in QdAV, I, pp. 31-34.
- TIRELLI M. 1985b, *Venezia. Altino. Necropoli NE dell'Annia*, in QdAV, I, pp. 34-36.
- TIRELLI M. 1985c, *Altino. Necropoli « Le Brustolade »*, in QdAV, I, pp. 36-38.
- TIRELLI M. 1985d, *I ritrovamenti archeologici di via Mazzini e di via dei Mosaici a Oderzo*, s.l., a cura del Gruppo Archeologico Opitergino.
- TIRELLI M. 1987a, *Oderzo: necropoli in via Spinè*, in QdAV, III, pp. 77-81.
- TIRELLI M. 1987b, *Oderzo: rinvenimento di un molo fluviale in via delle Grazie*, in QdAV, III, pp. 81-85.
- TIRELLI M. 1987c, *La domus di via Mazzini ad Oderzo (Treviso)*, in QdAV, III, pp. 171-192.
- TIRELLI M. 1987d, *Oderzo*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, Verona, pp. 359-390.
- TIRELLI M. 1987e, *Oderzo*, in *Le zone archeologiche del Veneto*, pp. 71-73, Padova (1988).
- TIRELLI M. 1988, *Altino: rinvenimenti di recinti funerari lungo i lati della via per Oderzo*, in QdAV, IV, pp. 106-112.
- TIRELLI M. 1989, *Oderzo: resti di basolato stradale tra Piazza Vittorio Emanuele e Piazza Castello*, in QdAV V, pp. 75-76.
- TIRELLI M. 1992, *Gli itinerari archeologici di Oderzo*, Itinerari archeologici 1, Padova.
- TIRELLI M. 1993, *L'area del foro di Oderzo (Treviso)*, in *La città nella città. Sistemazioni di resti archeologici in area urbana: l'Italia del Nord*, Atti del Convegno (Concordia Sagittaria, 15-17 settembre 1989), Venezia, pp. 38-46.
- TIRELLI M. 1995, *Il foro di Oderzo*, in AAAAd XLII, pp. 217-230.
- TIRELLI M., CASTAGNA D. 1995, *Evidenze archeologiche di Oderzo tardoantiche e altomedievali: i risultati preliminari di recenti indagini*, in *Città, castelli, campagne nei territori di frontiera (secc. VI-VII)*, Atti del V Seminario sul Tardoantico e l'Altomedioevo in Italia centrosettentrionale (Montebarro, Galbiate-Lecco, 9-10 giugno 1994), Mantova, pp. 121-134.
- TIRELLI M., RUTA SERAFINI A. 1989, *Oderzo: saggio di scavo tra via Savonarola e piazza Castello*, in QdAV V, pp. 71-74.
- TIRELLI M., SANDRINI G. M., SACCOCCI A., DE MARCH M. 1990, *Oderzo. Saggio di scavo nei quartieri nord-occidentali*, in QdAV VI, pp. 134-155.
- TIRELLI M., SANDRINI G. M., SACCOCCI A. 1990, *Oderzo. Balneum nei quartieri settentrionali*, in QdAV VI, pp. 155-165.
- TOMBOLANI M. 1984, *Altino e il Veneto orientale*, in *Il Veneto nell'antichità. Preistoria e protostoria*, II, Verona, pp. 831-846.
- TOMBOLANI M. 1987, *Altino*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, Verona, pp. 309-344.
- TIRELLI L. 1875, *Manuale topografico archeologico dell'Italia*, I, Venezia.
- TIRELLI M. 1988, *L'età regia e repubblicana*, in *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano*, Bari, pp. 3-163.



- TOSCANO B. 1974, *Cattedrale e città: studio di un esempio*, in *Topografia urbana e vita cittadina nell'alto medioevo in Occidente*, Atti del Convegno (Spoleto, 26 aprile-1 maggio 1973), Spoleto, pp. 711-747.
- TOSI G. 1978, *Aspetti e problemi dell'edilizia privata in Padova romana*, in AV, I, pp. 103-116.
- TOSI G. 1987, *Padova e la zona termale euganea*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, pp. 157-193.
- TOSI G. 1992, *L'edilizia privata e pubblica*, in *Este romana*, Este, pp. 359-418.
- TOZZI P., HARARI M. 1984, *Eraclea veneta. Immagine di una città sepolta*, Parma.
- TRAVERSARI G. 1971, *L'arco dei Sergi*, Padova.
- UGHELLI F. 1717-1721, *Italia sacra sive de episcopis Italiae et insularum adiacentium*, V, Venetiis, Coletti, II ed.
- (II) *Veneto nell'antichità* 1984, I-II, Verona.
- (II) *Veneto nell'età romana* 1987, I-II, Verona.
- VENZO L. 1977, *I depositi quaternari e del Neogene superiore nella bassa valle del Piave da Quero al Montello e del Paleopiave nella valle del Soligo (Treviso)*, in « Memorie degli Istituti di Geologia e Mineralogia dell'Univ. di Padova », XXX.
- VERCI G. 1779, *Storia degli Ecelini. Codice Diplomatico Eceliniano*, III, Bassano.
- VERCI G. 1786-1791, *Storia della Marca Trevigiana e Veronese*, I-XX, Venezia.
- VITAL A. 1931, *Tracce di romanità nel territorio di Conegliano (Contributo allo studio topografico dell'agro opitergino)*, in « Archivio Veneto », s. V, IX, pp. 1-58.
- YEGUL F. K. 1979, *The Small City Bath in Classical Antiquity and a Reconstruction Study of Lucian's « Baths of Hippias »*, in ACI, 31, pp. 108-131.
- ZACCARIA C. 1990, *Testimonianze epigrafiche relative all'edilizia pubblica nei centri urbani delle Regioni X e XI in età imperiale*, in *La città nell'Italia settentrionale in età romana*, Atti del Convegno (Trieste, 13-15 marzo 1987), Roma, pp. 129-162.
- ZALLA A. 1876, *Opitergium*, in « Archivio Veneto », XII, pp. 29-55.
- ZANOVELLO P. 1987, *Belluno*, in *Il Veneto nell'età romana*, II, Verona, pp. 445-449.
- ZAVA F. 1891, *Oderzo*, in NSc, p. 143.

## FONTI LETTERARIE

- AMM. MARC. AMMIANUS MARCELLINUS, *Rerum gestarum libri qui supersunt*, edidit Wolfgang Seyforth (adiuvantibus Liselotte Jacob-Karan et Ilse Ulmann), Leipzig, 1978.
- AN. RAV. ANONYMUS RAVENNAS, *Cosmographia*, ediderunt M. Pinder et G. Parthey, Aalen, 1962.
- Comm. Bern. M. ANNAEUS LUCANUS, *Commenta Bernensia*, edidit Hermannus Usener, Lipsiae, 1869 (rist. 1967).
- FLOR. IULIUS FLORUS, *Epitomae de Tito Livio bellorum omnium annorum DCC libri duo*, recognovit Carolus Halm, Lipsiae, 1863.
- It. Ant. *Itinerarium Antonini*, in *Itineraria Romana*, I, edidit Otto Cuntz, Lipsiae, 1929.
- LIV. TITUS LIVIUS, *Ab urbe condita libri*, editionem primam curavit Guilelmus Weissenborn, pars III Fasc. III, libri XXXIX-XL; pars IV Fasc. I, libri XLI-CXLII, editio altera quam curavit Guilelmus Heraeus, Lipsiae, 1914 e 1912.
- LIV., *Perioc.* TITUS LIVIUS, *Periochae omnium librorum*, edidit Otto Rossbach, Lipsiae, 1910.
- LUCAN., *Bell. Civ.* M. ANNAEUS LUCANUS, *De bello civili libri X*, edidit D. R. Shakleton Bailey, Stutgardiae, 1988.
- PAUL. DIAC., *Hist. Lang.* PAULUS DIACONUS, *Historia Langobardorum*, Venezia, s.d.
- PLIN., *Nat. Hist.* C. PLINIUS SECUNDUS, *Naturalis historiae libri XXXVII*, post Ludovici Iani obitum recognovit et scripturae discrepantia adiecta edidit Carolus Mayhoff, vol. I, libri I-VI, Lipsiae, 1906.
- PTOL. CLAUDIUS PTOLEMAEUS, *Geographia*, edidit C. F. A. Nobbe cum introductione a Aubrey Diller, Hildesheim, 1966.
- QUINT., *Inst. Orat.* M. FABIUS QUINTILIANUS, *Institutionis oratoriae libri XII*, edidit Ludwig Radermacher. Ad-denda et corrigenda collegit et adiecit Vincenz Buchheit, Lipsiae, 1959.
- STRABO STRABO, *Geographica*, recognovit Augustus Meineke, Lipsiae, 1852-1853.
- TAC., *Hist.* C. CORNELIUS TACITUS, *Historiarum libri qui supersunt*, von Karl Heraeus, editio stereo-tyt, II, Amsterdam, 1966 (rist. dell'ed. Leipzig und Berlin, 1927-1929).
- VEN. FORT., *Praef. carm.* VENANTIUS H. C. FORTUNATUS, *Opera poetica*, recensuit et emendavit Fridericus Leo, Be-rolini, 1881.
- VITR. M. VITRUVIUS POLLIO, *De architectura libri X*, edidit F. Granger, Cambridge Massachussetts-London, 1983.

## FONTI CARTOGRAFICHE

- IGM 1:100.000
  - Foglio n. 38 Conegliano
  - Foglio n. 39 Pordenone
  - Foglio n. 51 Venezia
  - Foglio n. 52 S. Donà di Piave
- IGM 1:25.000
  - Tavoletta n. 39, III, NO Oderzo
  - Tavoletta n. 39, III, NE Motta di Livenza
  - Tavoletta n. 39, III, SO Ponte di Piave
  - Tavoletta n. 39, IV, SO Gaïarine
  - Tavoletta n. 38, II, NE S. Polo di Piave
- Carta tecnica regionale (1988) 1:10.000 e 1:5000, Regione Veneto.
- Carta Geologica delle Tre Venezie (1956; 1959; 1977) 1:100.000, Padova.
- Carta Geologica del Veneto (1990) 1:250.000, Servizio geologico Nazionale-Regione Veneto.
- Carta delle unità geomorfologiche (1987) 1:250.000, Regione Veneto.
- Fotografia aerea del territorio di Oderzo (1990), Compagnia Generale Ripresaeree, Parma.
- Fotografia aerea del centro storico di Oderzo (1990), Compagnia Generale Ripresaeree, Parma.
- Piano quotato del territorio di Oderzo con curve di livello, Ex Consorzio di bonifica Bidoggia Grassaga (1974-75) 1:2.000
- Catasto napoleonico (1810).
- Catasto regio (1890-1891).
- Disegni conservati presso l'Archivio di Stato di Venezia:
  - Savi ed Esecutori alle Acque, Piave R. 127 Ds. 122: Piave da Nervesa al mare e Livenza da Motta al mare con territorio in mezzo (XVI sec.);
  - Savi ed Esecutori alle Acque, Piave R. 104 Ds. 5: Territorio trevisano e padovano eseguito da Cristoforo Sabbadino (1558);
  - Savi ed Esecutori alle Acque, Piave R. 126 Ds. 116: Piave. Settore da Nervesa a Villa del Bosco (sec. XVI);
  - Savi ed Esecutori alle Acque, Piave R. 127 Ds. 128: Settore del Piave dalle sorgenti di S. Donà e settore del Brenta, della Livenza, del Lemene e del Tagliamento (sec. XVI).
  - Savi ed Esecutori alle Acque, Livenza R. 98 Ds. 6: Settore del Monticano da Oderzo a Gorgo (1 aprile 1606);
  - Provveditori sopra Beni Inculti, Treviso-Friuli R. 451 M. 35 Ds. 9: Settore lungo il Canale Navisego con la località di Spinè (26 marzo 1632);
  - Provveditori sopra Beni Inculti, Treviso-Friuli R. 451 M. 35 Ds. 12: Canale Navisego dal fiume Lia e dalla Madonna delle Grazie al centro di Oderzo (21 aprile 1632);
  - RASON VECCHIE B. 190 Ds. 684: Settore del Monticano presso l'attuale piazza Vittorio Emanuele II di Oderzo (22 aprile 1742);

- RASON VECCHIE B. 339 Ds. 1099: Pianta, alzato del palazzo del Supplicante e beni pubblici recintati contigui adiacenti al fiume Monticano (13 luglio 1647);
- Provveditori sopra Beni Inculti, PROCESSI B. 41 Ds. 1: Spiné. Mulino a tre ruote sul ramo del Monticano (23 luglio 1799).
- Disegni conservati presso l'Archivio di Stato di Treviso:
  - Pianta napoleonica ridotta di Oderzo (1812), Catasto napoleonico, 52/1, R/N/1.
  - Catasto austriaco (1842), Catasto austriaco, 52/1, T/A/1, ff. 6, 21-24.
  - Corporazioni Religiose Soppresse, S. Maria Maddalena di Oderzo B. 37 reg. 1 c. 3r: Disegno della Chiesa e annessi della S. M. Maddalena di Giacomo Cortelotto (1616).
- Disegni delle proprietà della Casa dei Battuti ad Oderzo nel 1585, in BELLIS (1958) 1988, pp. 139, 143.
- Prospetto di Oderzo preso dalla parte occidentale e disegnato da Filippo Zanetti (incisione del XVIII secolo).

#### AUTORIZZAZIONI

Figg. 4, 5, 6, 9, 10, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 68.

Archivio di Stato di Venezia

Pubblicazione su concessione del Ministero per i Beni Culturali ed Ambientali n. 30 del 13.05.1995

Fotoriproduzioni eseguite dalla Sezione di fotoriproduzione dell'Archivio di Stato di Venezia

Figg. 62, 63, 64, 65, 66.

Archivio di Stato di Treviso

Pubblicazione su concessione del Ministero per i Beni Culturali ed Ambientali n. 2/1995 del 02.05.1995

Fotografie eseguite da Jacopo Bonetto e Maria Stella Busana

Fig. 50

Istituto Geografico Militare, Firenze

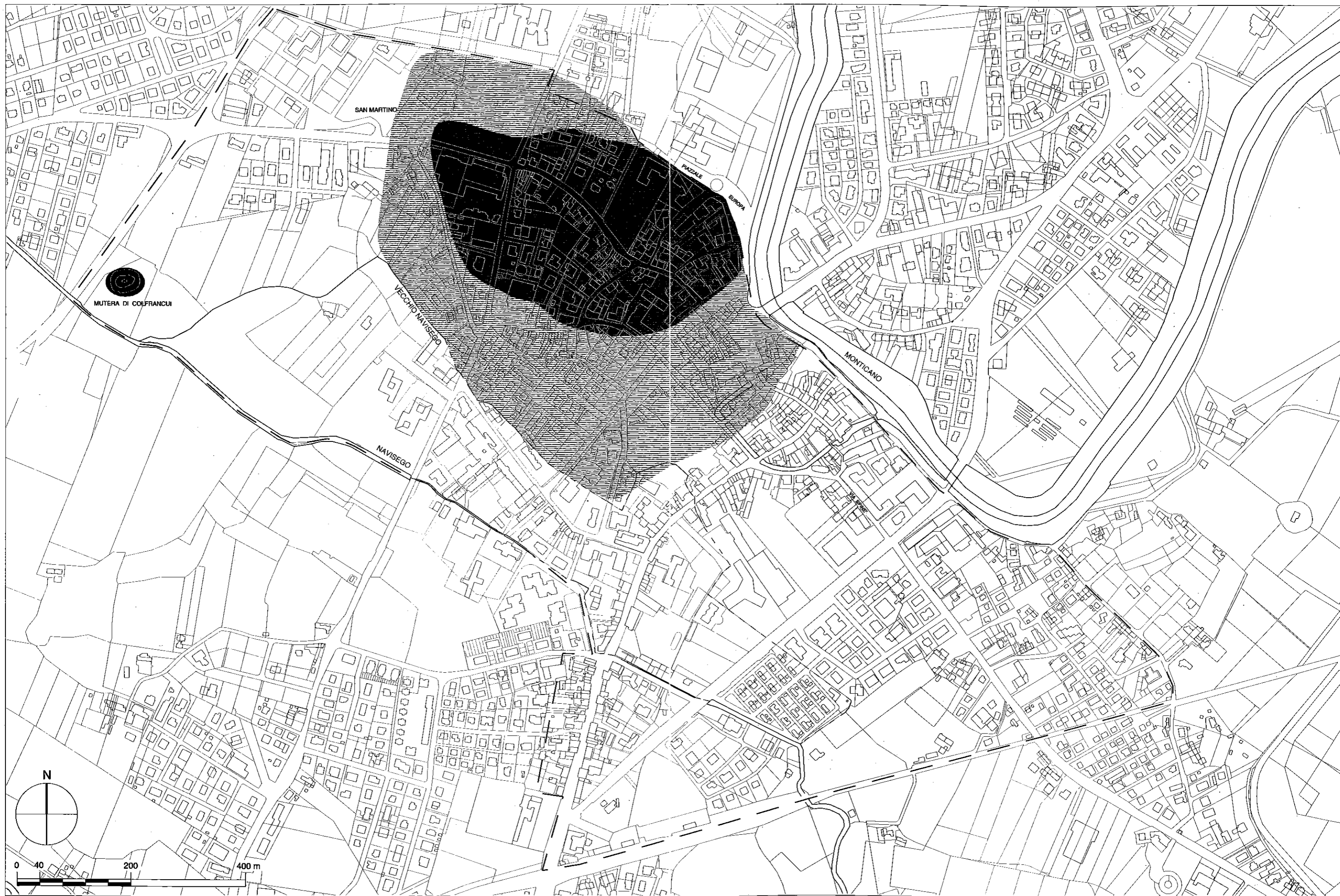
Concessione n. 4159 del 03.04.1995

Figg. 51, 52.

Compagnia Generale Ripresearee S.p.a., Parma

Concessione S.M.A. n. 1-418 del 30.10.1994.

# TAVOLE



Tav. 2. Oderzo. Estensione dell'abitato protostorico e della città romana. Il colore più intenso indica l'area in cui la città romana si sovrappose all'insediamento preromano; il colore più chiaro, le zone di probabile espansione romana.

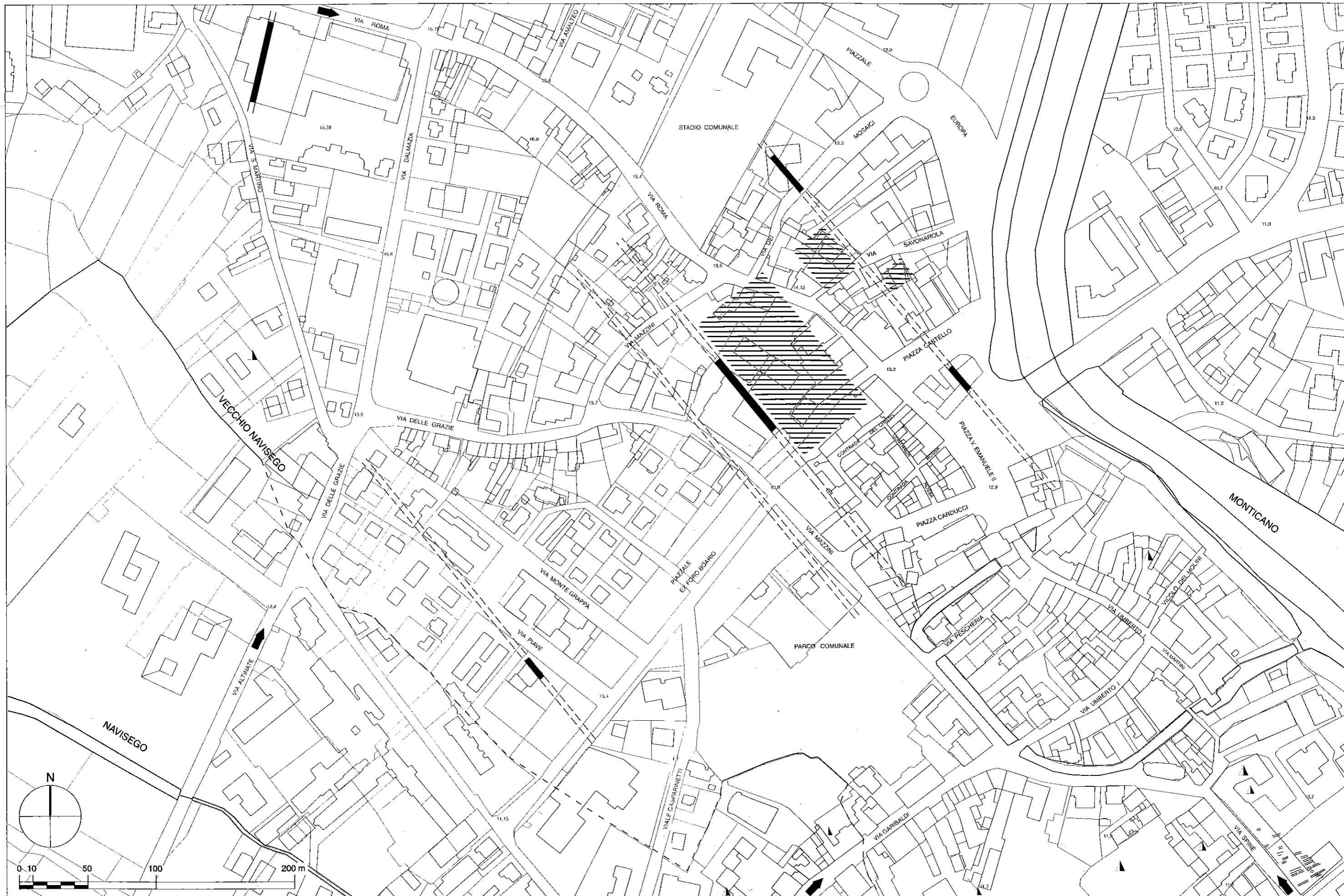


Tav. 3. Oderzo. Carta distributiva dei rinvenimenti di epoca preromana (X/IX-II sec. a.C.) (cerchio = struttura muraria; quadrato = materiale sporadico; triangolo bianco/nero = tomba; simbolo grande = localizzazione puntuale; simbolo piccolo = localizzazione areale).





Tav. 4. Oderzo. Altimetria della città romana (rosso) e paleoidrografia su base orografica attuale (grigio). I numeri neri identificano i resti archeologici di cui è nota la profondità di rinvenimento (cfr. Appendice 2).



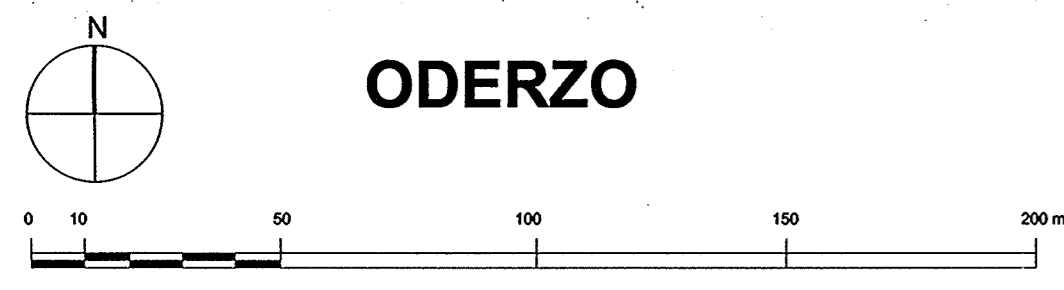
Tav. 5. Oderzo. Ricostruzione di alcuni elementi del sistema viario urbano e localizzazione delle aree a destinazione pubblica finora note (foro, terme, edificio di incerta funzione) su base catastale. Sono inoltre indicati gli accessi della viabilità territoriale e i rinvenimenti relativi a tombe (triangoli bianchi/neri e necropoli di via Spinè-proprietà ex Momi).



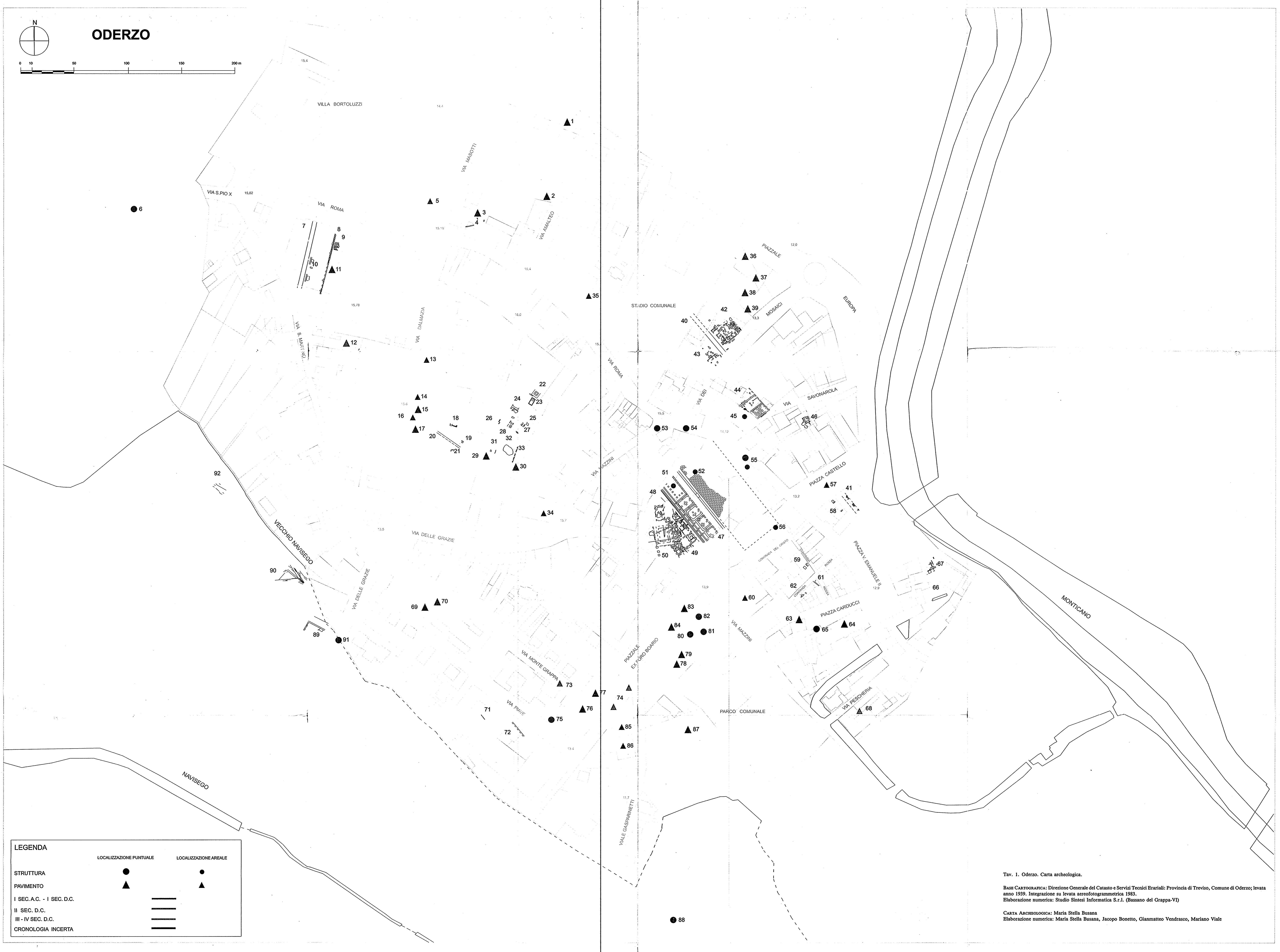
Tav. 6. Oderzo. Carta archeologica e ricostruzione di alcuni elementi del sistema viario urbano con indicazione degli accessi della viabilità territoriale su base orografica.



Tav. 7. Oderzo. Impianto difensivo medievale ed antichi edifici religiosi distrutti (simboli) o tuttora esistenti. L'area con retino indica l'estensione della città rinascimentale e moderna documentata dai catastri storici.



# ODERZO



LEGENDA	
LOCALIZZAZIONE PUNTUALE	LOCALIZZAZIONE AREALE
●	●
▲	▲
I SEC. A.C. - I SEC. D.C.	=====
II SEC. D.C.	=====
III - IV SEC. D.C.	=====
CRONOLOGIA INCERTA	=====

Tav. 1. Oderzo. Carta archeologica.

BASE CARTOGRAFICA: Direzione Generale del Catasto e Servizi Tecnici Erariali: Provincia di Treviso, Comune di Oderzo; levata anno 1939. Integrazione su levata aerofotogrammetrica 1983.  
Elaborazione numerica: Studio Sintesi Informatica S.r.l. (Bassano del Grappa-VI)

CARTA ARCHEOLOGICA: Maria Stella Busana  
Elaborazione numerica: Maria Stella Busana, Jacopo Bonetto, Gianmatteo Vendrasco, Mariano Viale